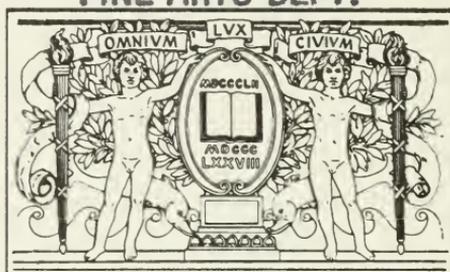


FINE ARTS DEPT.



BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



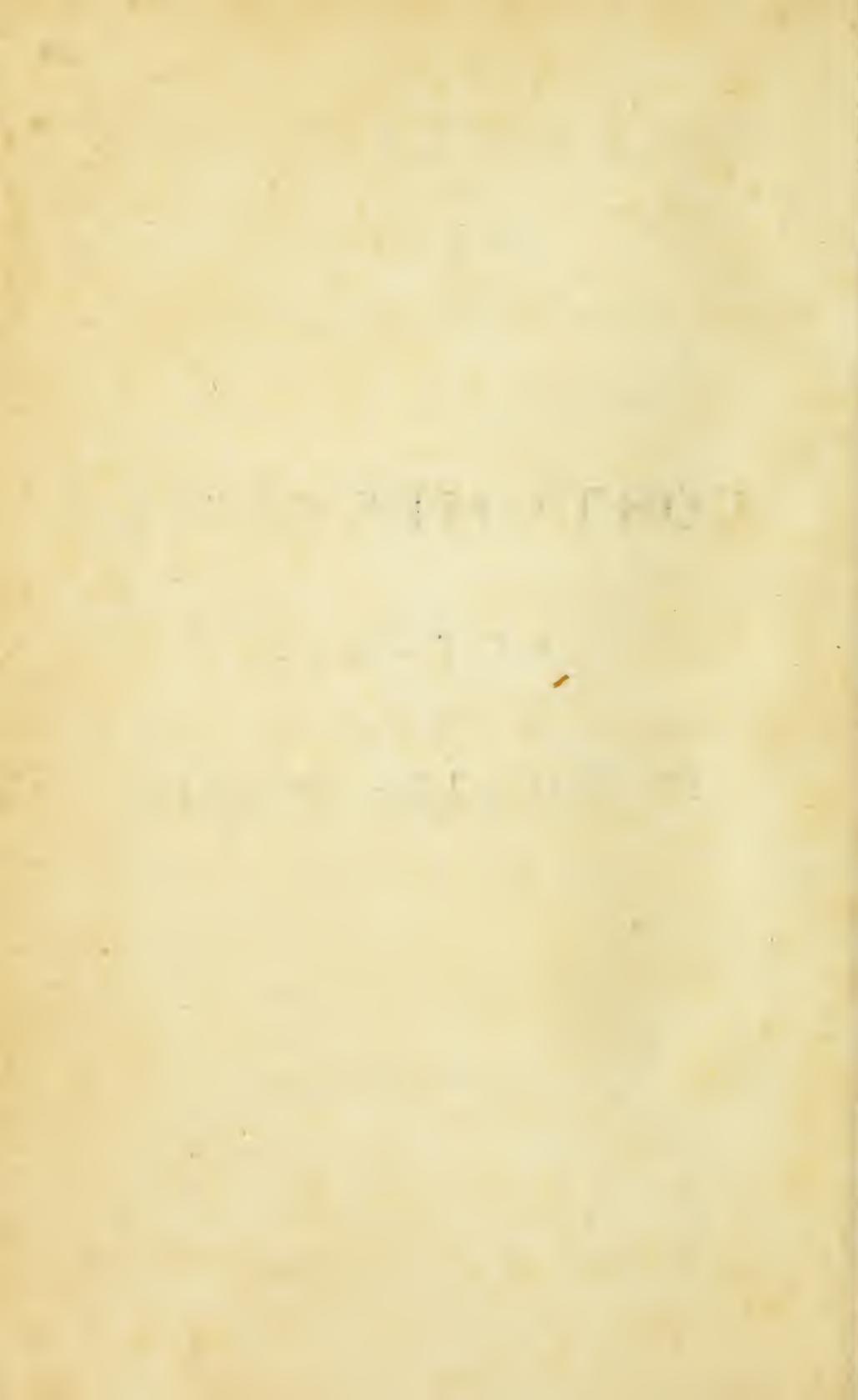


Digitized by the Internet Archive
in 2015

COSTUMES CIVILS

A C T U E L S

DE TOUS LES PEUPLES.



COSTUMES CIVILS

ACTUELS

DE TOUS LES PEUPLES CONNUS,

DESSINÉS D'APRÈS NATURE;

GRAVÉS ET COLORIÉS,

Accompagnés d'une Notice historique sur les Mœurs, Usages;
Coutumes, Religions, Fêtes, Supplices, Funérailles, Sciences
et Arts, Commerce, etc. de chaque Peuple;

RÉDIGÉS PAR SYLVAIN MARÉCHAL.

SECONDE ÉDITION,

Revue et corrigée.

T O M E S E C O N D.

A P A R I S,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Batoir, N^o. 16, près
celle de l'Eperon.

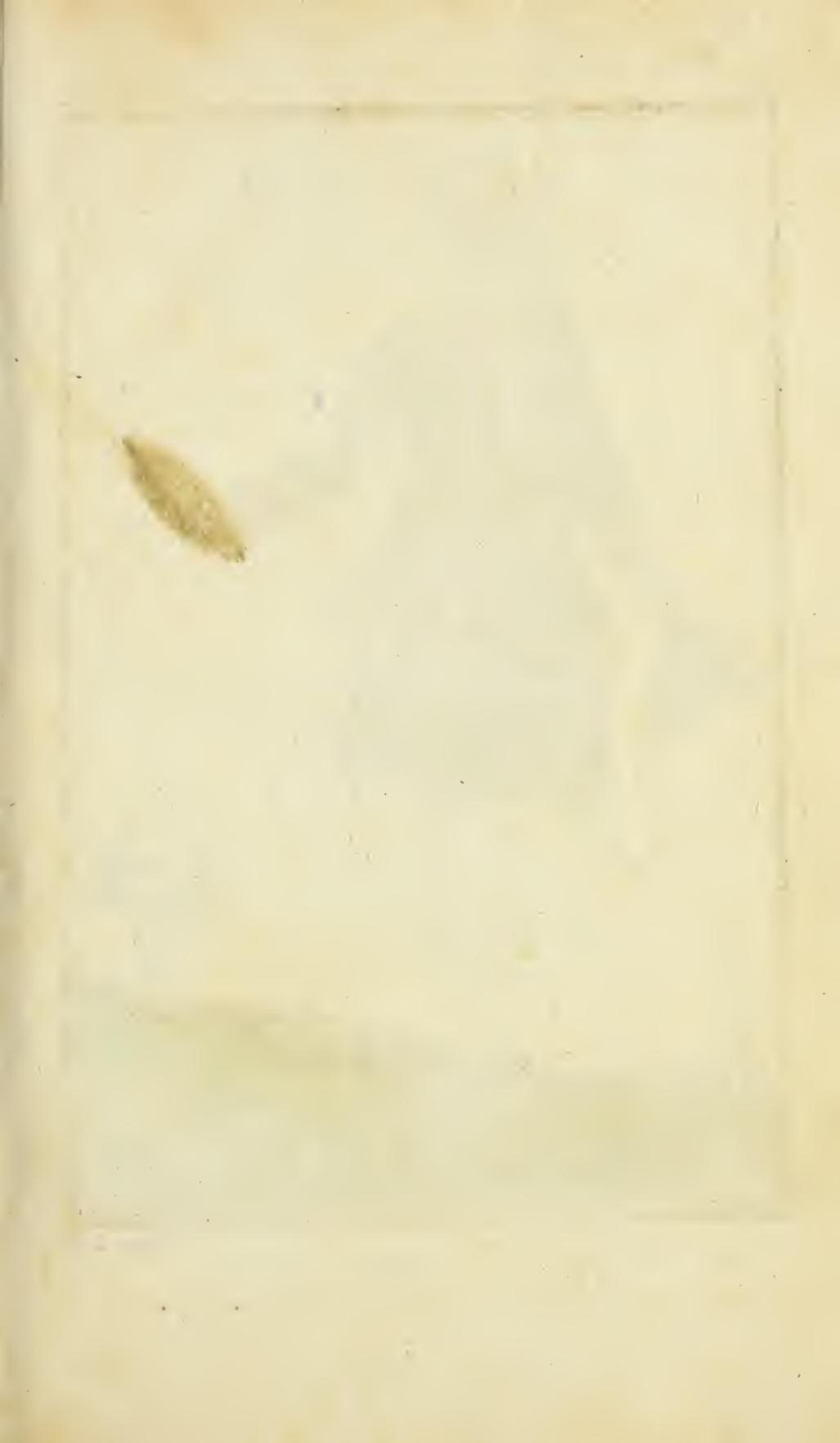
x^o 8191.04-6

Scholf.

April 24, 1918

Σ

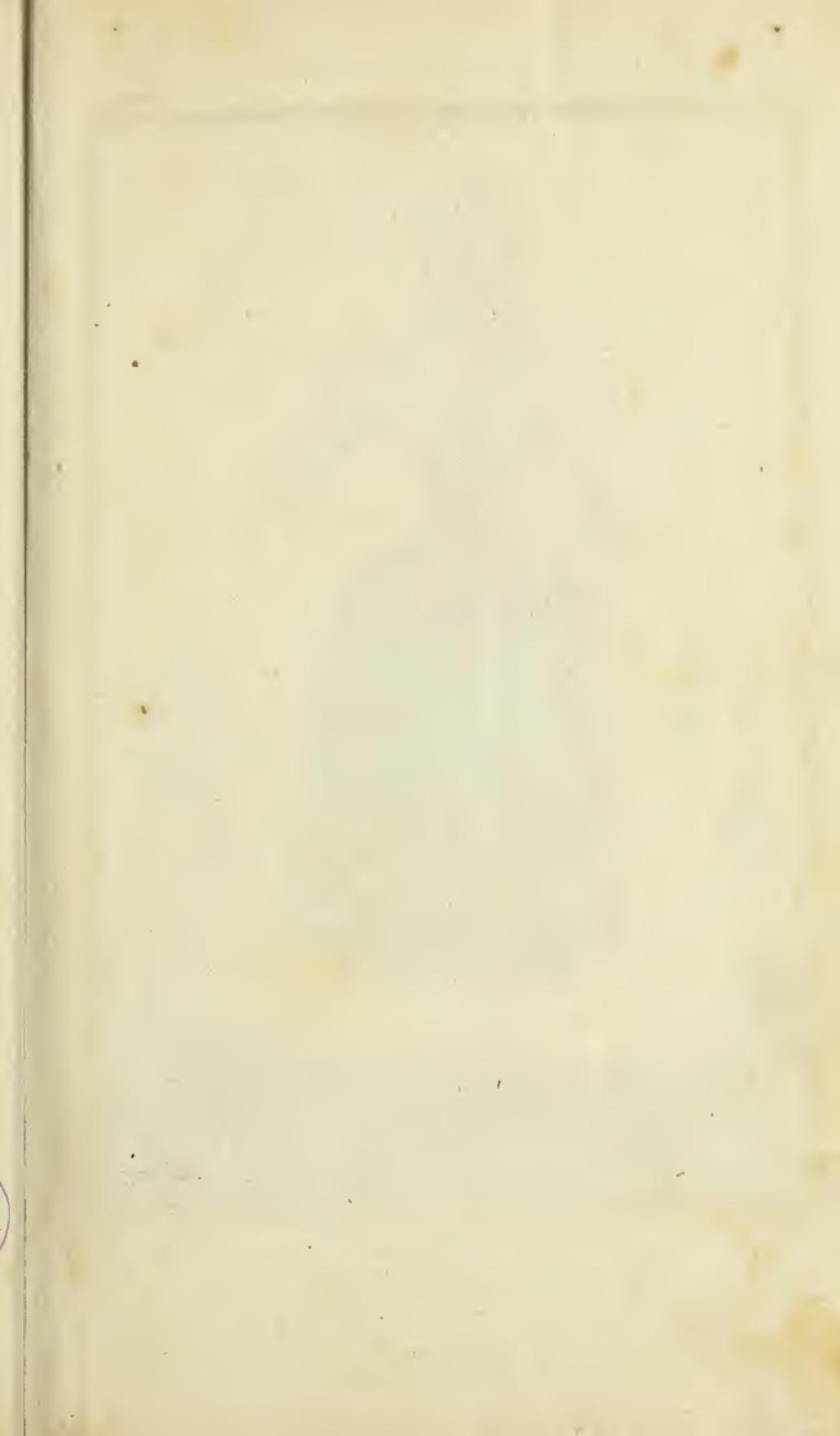
4 vols.





Homme Maltois

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme Maltoise

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE MALTHE.

Disciplinae amantes , et culpas non relinquentes
impunitas.

Jac. Vitriacus.

Amis de la discipline , et ne laissant point de fautes
impunies.

LES anciens , nos modèles en tant de circonstances , n'avoient pourtant rien à opposer à l'ordre connu sous le nom de *chevaliers de Malthe*. Chez les Grecs , il y avoit quelques collèges de prêtres , aux mains desquels l'encensoir et le glaive étoient également familiers. Les Romains avoient leurs chevaliers , qui formoient à eux seuls le second ordre de l'état ; c'étoit la fleur des guerriers et le plus ferme boulevard de l'Empire. Mais l'antiquité ne nous a point laissé l'exemple d'une association tout-à-la-fois défensive , hospitalière et religieuse , consacrée spécialement au soutien de la foiblesse contre l'oppression. Les siècles de l'histoire moderne , illustrés par la chevalerie romanesque , peuvent

seuls être comparés à ces temps qui les suivirent immédiatement, où l'on vit s'élever une confraternité régulière de guerriers nobles par le courage autant que par le sang. Les chevaliers errans de la Table ronde, ou ces intrépides aventuriers qui donnèrent lieu à cette fiction, étoient des braves sans discipline. La religion qu'ils connoissoient mal, leur roi qu'ils servoient comme par instinct, et la beauté qu'ils osoient associer aux motifs les plus graves, formoient pour eux un triple intérêt, bien propre sans doute à remuer le cœur de l'homme. Mais qu'est-il résulté de leurs actions de bravoure, n'étant dirigés dans aucune de leurs expéditions, qui ressembloient plutôt à des coups de main ? Leurs succès étoient pour eux seuls et leurs amis. L'état ne tiroit presque aucun parti de leurs armes, dont ils se servoient volontairement et selon leurs caprices. Du sein des désordres indispensables parmi tant de braves sans chef, sortit enfin un gouvernement sage et redoutable, où la valeur est soumise à la prudence, où les mœurs règlent les élans des passions.

On sait que cet ordre militaire eut pour berceau Jérusalem, et l'hospitalité pour principal but ; d'une main les premiers chevaliers de saint Jean servoient les malades et les pauvres, qu'ils

défendoient de l'autre main. Conquérens de Rhodes, on les vit avec peine se laisser enlever la souveraineté de cette isle fameuse, et tenir de la libéralité de Charles-Quint, dont ils devinrent comme les vassaux, la pointe de Malthe, rocher nud, aride, qui leur coûta tant de travaux pour en faire un séjour digne d'eux.

L'approche de l'isle est belle et imposante ; mais l'aspect du pays n'est pas agréable. Le sol est une pierre blanche, recouverte seulement de cinq ou six pouces d'assez bonne terre. La récolte n'en est pas moins abondante. La moisson du froment est faite dès le commencement de juin. L'isle entière ne produit de bled que pour nourrir ses habitans pendant cinq mois de l'année. Mais leur espérance est dans le coton, qu'ils sèment en mai, et qu'ils recueillent en octobre. Ils en fabriquent différentes étoffes. On en fait de très-beaux bas, des couvertures et des mantes estimées dans toute l'Europe. On y cultive aussi la canne à sucre, et les oranges, de saison depuis novembre jusqu'à la mi-juin, sont excellentes pendant ces sept mois ; les orangiers offrent continuellement des fruits à cueillir. L'espèce rouge est supérieure ; il n'est pas toujours facile de s'en procurer. L'industrie n'habite pas de préférence les contrées abondantes. Les Maltois laborieux ne font pas difficulté d'aller

4 COSTUMES CIVILS

jusqu'en Sicile, pour en rapporter le terreau propre à recouvrir et à féconder leur sol pierreux. Toute l'isle est semée de maisons de campagne, et de hameaux dominés par sept villes, dont on ne peut distinguer que *la Vallette* et *Citta-Vecchia*. Chaque village a son église richement décorée. Dans l'église de S. Jean, métropolitaine de la capitale, on y a rendu respectables le luxe et le faste, en les faisant servir de trophées à la religion. La pompe du cérémonial ne contribue pas peu à maintenir la ferveur parmi le peuple superstitieux qui y assiste. Si les hommes étoient mieux instruits, il ne seroit peut-être pas impossible de les contenir dans leurs devoirs avec beaucoup moins de frais et d'appareil. Dans un pays où l'esprit religieux avoisine la superstition, on n'est pas peu surpris et édifié de trouver une mosquée à l'usage des Turcs, ennemis-nés de l'isle. On est assez tolérant pour permettre aux esclaves le libre exercice de leur culte. Le clergé cependant y jouit de tant de privilèges, que son autorité balance le pouvoir presque absolu du grand-mâitre souverain de l'isle de Malthe.

Malthe n'eut presque jamais le bonheur d'être libre. Même avant de subir le joug des Romains, elle avoit déjà ses rois particuliers. Carthage s'empara de cette isle, enviée à cause du miel excel-

lent qu'on y trouvoit en abondance, et dont les anciens, qui ne connoissoient pas le sucre, faisoient un si grand usage. Les Sarrasins la tyrannisèrent assez long-temps. Il en reste encore des traces parmi les habitans de la campagne, qui parlent entr'eux la langue arabe. Ils trouvèrent des vengeurs dans les courageux aventuriers de la Neustrie.

Les nobles du pays sont en grand nombre. Mais leur naissance, plus que leurs manières habituelles, les distingue du reste des insulaires. Par une suite de leur mauvaise éducation, ils ont encore plus de préjugés que le peuple, qu'ils ne savent pas masquer. Malthe seroit un triste séjour, si la société des chevaliers ne faisoit pas les frais des principaux amusemens qu'on y goûte. L'urbanité françoise y a fondu les nuances du caractère trop prononcé des autres nations. La cour du grand-maître donne le ton au reste de l'isle, et supplée à l'influence des femmes qui y est presque nulle. Car les Maltois, nés jaloux et convaincus de leur insuffisance pour fixer les goûts de leurs femmes un peu vives, ont pris le parti de les soustraire à la galanterie des chevaliers. Peut-être ne firent-ils qu'un trait de prudence. Mais le commerce de la vie civile en souffrit beaucoup. Un inconvénient grave résulte de cette réserve trop rigoureusement ob-

6 COSTUMES CIVILS

servée entre les deux sexes. Ne trouvant pas de maisons honnêtes ouvertes, on se voit obligé d'en fréquenter d'autres ; et c'est ainsi que les mœurs se corrompent par les précautions outrées qu'on prend pour les maintenir.

Il y a quelques amusemens publics, tels que les courses de chevaux, de mules et d'ânes. Dans l'intérieur, les chevaliers se voient entre eux, et partagent leur temps entre les devoirs de leur état et la culture des lettres et des arts. Le grand-maître Jean - Emmanuel - Marie-des-Neiges de Rohan, amateur de l'astronomie, a fait élever dans son palais un observatoire, dont il a confié la garde au chevalier *Dangos*.

Le point-d'honneur (préjugé respectable peut-être dans l'état actuel des choses), règne encore dans toute sa vigueur à Malthe, malgré les palliatifs et les entraves que lui ont donné de sages ordonnances. A Rome, et dans quelques autres villes considérables, on a été obligé de condescendre à la foiblesse humaine, jusqu'à permettre à la débauche le libre exercice de ses turpitudes. Dans un quartier privilégié à Malthe, il est une rue *stretta*, (*la rue étroite*) où les duels sont hors de l'atteinte des loix. C'est ainsi qu'en paroissant autoriser cette barbarie, on est venu à bout d'en rendre les effets plus rares. Avant qu'on eut pris cette précaution,

la vengeance, qui n'étoit arrêtée par aucun frein, se satisfaisoit par-tout où elle se trouvoit. Outre cette barrière, il est encore un autre usage salutaire, qui souvent a force de loi. Il est reçu que deux champions doivent mettre bas les armes à la rencontre d'un chevalier, d'un prêtre ou d'une femme. Les Allemands, les Espagnols et les François, ont sans doute amené successivement cette triple coutume. La vanité, la superstition et la galanterie ont par fois leur moment d'utilité. Le peuple de Malthe se fait un devoir de planter une croix à l'endroit souillé d'un meurtre en duel. Il s'est introduit, parmi la bourgeoisie, un usage singulier, dont on ne sait point l'origine, mais qui malheureusement, dégénéré en vaine étiquette, ne s'observe plus que pour la forme et d'une manière infidelle. Dans les premiers jours de l'année, les habitans d'un même quartier, au lieu de s'aller complimenter et de se répandre en propos vuides de sens, vont rendre un témoignage public de la bonne ou de la mauvaise conduite de chacun d'entr'eux, en laissant une empreinte de chaux ou de charbon sur le seuil de la maison de chaque ménage. Mais ceux qui ont quelques reproches à se faire ou à craindre, ont grand soin de les prévenir, pendant la nuit, de couvrir leurs portes de blanc, et ne laissent pas de place pour y mettre du noir. A Malthe, les

mœurs ne souffrent pas moins d'alliage que partout ailleurs. La vanité et le luxe, la jalousie et ses suites y vont toujours croissant, malgré la bonne police qui y règne. Outre cela, une antipathie assez forte existe sourdement entre les naturels du pays et les maîtres étrangers, auxquels Charles-Quint les a donnés. La conduite de ceux-ci, à la vue des belles Maltoises, inquiéta les maris et les pères. Des François, des Espagnols, des Italiens, même des Allemands, purent-ils s'abstenir d'être galans dans une isle peuplée de femmes de la taille la plus élégante ; une jambe fine est le moindre de leurs agrémens ; des cheveux du plus beau noir relèvent encore l'éclat éblouissant de leur peau. Le sein des belles insulaires justifieroit seul l'amour-propre de celles qui le portent, et les excès de ceux qui le convoitent, ou de ceux qui en défendent l'approche. Ensorte que, de l'indifférence la plus coupable, les Maltois passèrent à la jalousie la plus effrénée : telle est la marche ordinaire du cœur humain. Le caractère des Maltoises étoit bien propre aussi à donner de l'ombrage et de l'inquiétude aux Maltois. Dans tout ce qu'elles font, ainsi que dans tout ce qu'elles disent, elles sont d'une vivacité, d'une pétulance telle qu'elles ne peuvent éviter les inconséquences en plus d'une occasion ; elles se permettent ces étourderies, même à l'âge le

plus mûr. Le temps, qui affoiblit tout, ne peut rien sur leurs fibres, qui sont comme autant de ressorts toujours tendus et prêts à vibrer à la plus légère impression.

Cependant les femmes, à Malthe, ont à venger l'honneur de leur sexe compromis et outragé par l'exclusion qu'on lui donne dans les assemblées brillantes, qui se tiennent au palais du Grand-Maître. L'institut de l'ordre, la dignité du caractère dont sont revêtus les membres qui le composent, les préjugés de la haute noblesse dans un lieu où elle est souveraine, empêchent sans doute qu'on n'admette dans les cercles publics, un sexe qui en fait le principal ornement.

On a un peu dédommagé les baronnes Maltoises, en leur destinant les premières loges au théâtre. Car les chevaliers en ont construit un, sur lequel ils jouent eux-mêmes avec beaucoup d'intelligence des pièces françoises et autres. Les rôles de femmes sont rendus par les plus jeunes d'entre les acteurs.

C'est au spectacle qu'on étale tout le luxe du costume avantageux déjà par la forme. Les femmes l'ont rendu très-favorable à leur belle taille. Qu'on se représente une espèce de casquin pincé, lassé pardevant, et en dessous

une jupe courte et peu plissée. Un mouchoir de gaze, bordé d'une dentelle, s'attache à la moitié du chignon et retombe des deux côtés négligemment sur les épaules ; il se croise sur la gorge, et on en attache les deux bouts, ou bien on les laisse flotter. Les manches qui ne passent pas le coude, se terminent par une manchette de la même étoffe. Les Maltoises se chaussent, on ne peut mieux, et elles ont raison de donner tant de soin à cette partie de leur habillement ; car elles ont presque toujours la plus belle jambe du monde ; le pied, quoiqu'un peu gros, est bien taillé ; elles ont le coup de pied très-élevé. Le costume n'étoit pas le même il y a un siècle : on en distinguoit deux, l'habit de ville et l'habit domestique ; celui-ci étoit aussi peu décent, que l'autre étoit grave et même lugubre. Jadis une Maltoise ne sortoit point de chez elle, sans être comme ensevelie de la tête aux pieds sous un long voile noir. Dans leurs maisons, en été, elles ne se couvroient que d'une espèce de chemise blanche et fine, plissée en haut, sur le modèle de celle des hommes ; mais l'ouverture en étoit si large, qu'elle laissoit exposées aux regards des curieux toutes les épaules et presque tous les appas qui les avoisinent. Les manches, d'une ampleur considérable, se retroussent jusqu'en haut ; elles

mettoient à nud le bras tout entier. Par-dessus la chemise, elles passoient un petit corset rond, qui ne sembloit destiné qu'à resserrer le dessous du sein, et à le soutenir en cas de besoin. Cet ancien costume se retrouve encore dans les campagnes.

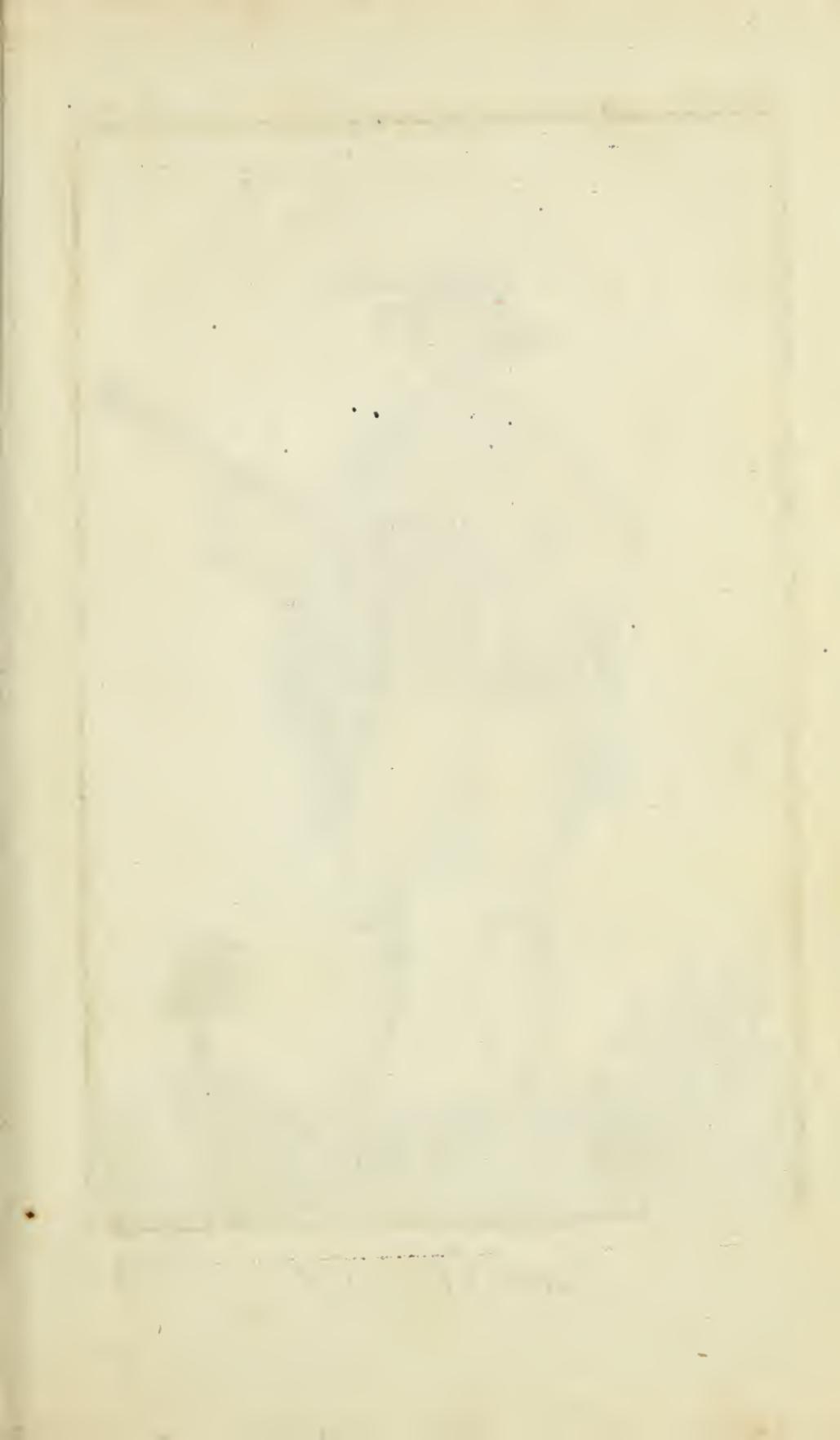
L'habillement des hommes un peu aisés tient de l'allemand et du françois; mais on voit ici communément des basques boutonnées, des perruques rondes ou à marteaux, des bas de toute couleur, des vestes et des habits à desseins de tapisseries, à grands ramages, &c. Le commun imite tantôt l'habillement vénitien, tantôt le barbaresque, selon ses moyens. En général, les Maltois sont bien vêtus, bien portans et riches. On est parfaitement bien servi dans les auberges.

Malthe a pour annexe la petite isle de Gozzo; les habitans, plus industrieux que dans la grande isle, y tiennent les principales manufactures; moins dissipés, ils se livrent davantage au travail. Ils cultivent même la canne à sucre avec quelque succès. On fait monter à cinq cent cinquante mille habitans la population de Malthe et de Gozzo; mais dans cette dernière isle, les hommes sont encore plus robustes que dans la première. Il y a un siècle, on ne comptoit pas le quart des insulaires. Aujourd'hui les Gozi-

12 COSTUMES CIVILS, &c.

tains seuls fournissent quatre à cinq mille soldats enrégimentés pour la défense. Goz a produit quelques savans, et on y a découvert plusieurs antiquités.

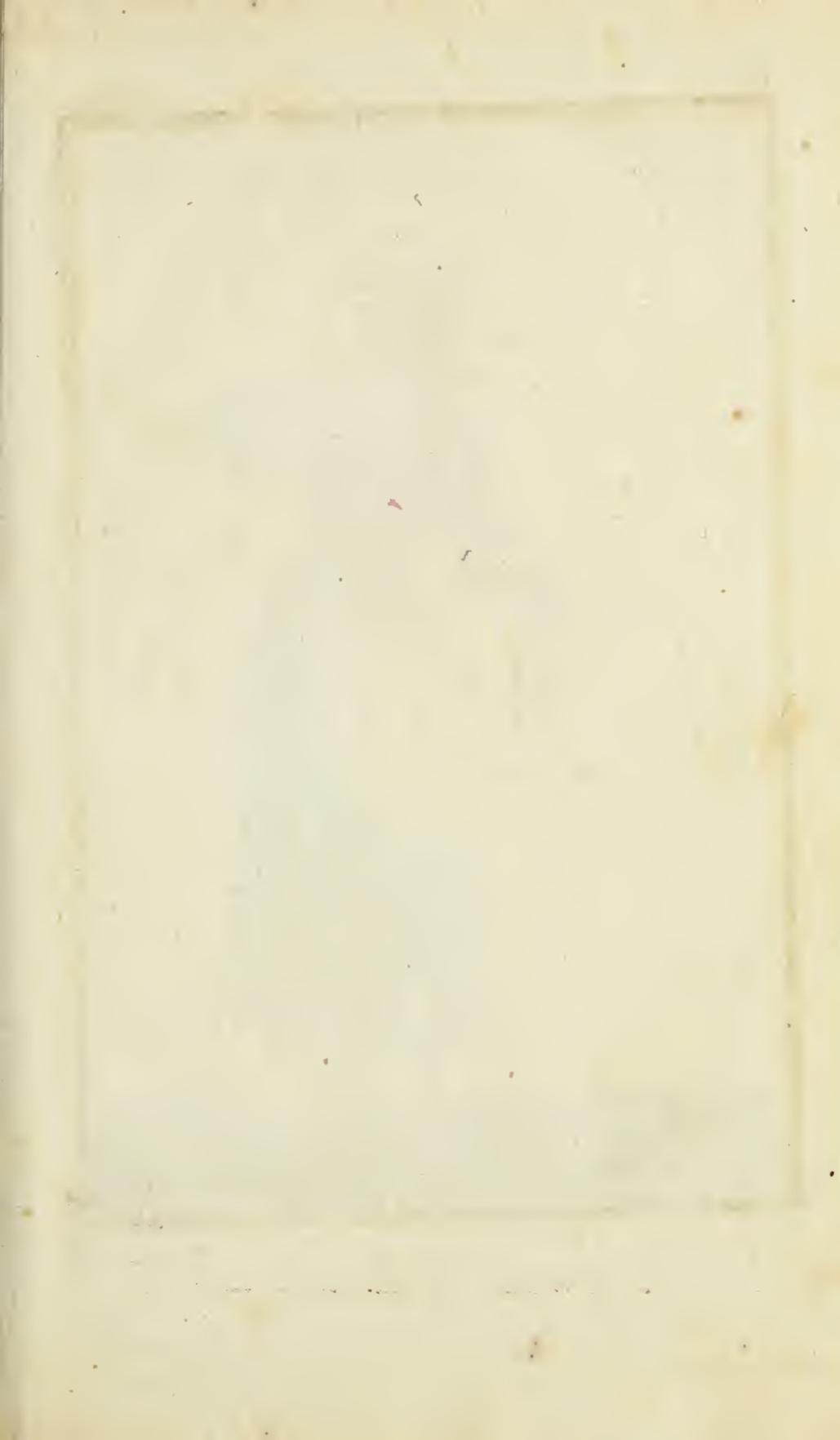
Fin de la notice historique sur l'isle de Malthe.





Homme Sicilien

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme Sicilienne

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
ET C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L A S I C I L E.

S'IL est un lieu, plus qu'aucun autre favorable à la liberté, c'est la Sicile. Il semble que la nature l'ait détachée du continent, pour offrir un asyle aux hommes fatigués du despotisme : l'étendue de cette isle et sa forme ne nécessitent pas des moyens de défense extraordinaires ; et sa position lui procure une communication facile avec tout le globe, dont elle occupe, pour ainsi dire, le centre. Ses avantages intérieurs sont sans nombre. Elle pourroit être en même-temps le grenier et la pépinière des peuples voisins. L'ennemi formidable qu'elle porte en son sein, devrait inspirer aux spectateurs de ce terrible phénomène une énergie, une audace peu commune ; il semble que les menaces et les entreprises de la tyrannie devroient être sans effet sur des hommes accoutumés à lutter sans cesse contre le plus fougueux

des élémens. Par quelle fatalité la Sicile n'a-t-elle eu que des éclairs de bonheur et de gloire ? Tour-à-tour combattue et subjuguée par les Grecs , les Carthaginois et les Romains , rivaux dignes d'elle , et déchirée au-dedans par les Phalaris et les Denys , fléaux plus terribles que l'Etna , dans la suite elle subit encore le joug des Wandalés , des Goths et des Sarrasins. Deux princes normands l'enlèvent enfin aux barbares , et l'érigent en souveraineté , mais toutefois en la rendant vassale du S. Siège , dont on sollicita des grâces. Jouet des événemens politiques , elle est restée aujourd'hui au rang des plus importantes possessions de la maison d'Espagne.

Les Siciliens sont indépendans , quant aux productions les plus utiles à l'existence. Si la nature , considérée sur le cratère de l'Etna , semble une marâtre en fureur contre ses enfans , les naturalistes ne voient dans le mont Gibel , qu'un foyer toujours actif , qui hâte les progrès de la végétation ; c'est une source féconde et en même-temps inépuisable , qui prévient les soins de la culture , et qui même en dispense. La Sicile n'a rien à demander au continent ; et le superflu de ses richesses pourroit lui procurer , par échange , de quoi satisfaire aux caprices de ses habitans ; heureux , s'ils secouoient les entraves qui resserrent leur commerce et

en obstruent tous les débouchés. Plus heureux, s'ils savoient se préserver de la contagion du luxe ; si, ressaisissant mieux l'esprit de leurs ancêtres, ils faisoient une distinction entre un vain appareil et la véritable grandeur d'un état, laquelle consiste dans la population, l'aisance et l'amour des beaux-arts subordonnés au patriotisme.

Palerme, capitale de toute la Sicile, et résidence du vice-roi, forme un dixième des insulaires ; c'est ainsi que le tout est sacrifié à la partie. Les frais seuls de la fête de Sainte-Rosalie tireroient de la misère le reste des habitans, qui languissent sur les décombres des monumens de leurs prédécesseurs. Les grands, il est vrai, perdroient la seule occasion peut-être de représenter dans l'année. Croiroit-on qu'ils sont près de quatre cents familles titrées, jouissant du droit de vie et de mort sur les autres individus de la nation ? Un tiers de l'isle appartient au clergé ; et les revenus de la couronne se montent, dit-on, aux environs de cinq millions. Les nobles Siciliens accueillent les étrangers avec distinction, mais par amour-propre, bien plus que par esprit hospitalier. On aime à étaler un élégant mobilier, un buffet riche et plein de goût, des équipages brillans et nombreux. Si le voyageur trouve toutes les commodités de la vie, toutes

les recherches du luxe dans les deux ou trois premières villes du royaume, il faut qu'il en rabatte sur les grands chemins. Il est obligé de se faire escorter, et de se livrer à la merci d'une poignée de brigands, pour en éviter d'autres. Les barons, qui sont si fiers d'avoir des vaisaux, leur devoient au moins protection et sûreté. Bien au contraire, ils se montrent si négligens à la poursuite des bandits, si indulgens, quant à la punition, qu'on pourroit les soupçonner d'être d'intelligence avec eux.

Le gouvernement féodal ayant encore lieu en Sicile, malgré les efforts du souverain pour l'en extirper, les procès s'y multiplient sans fin, et font vivre quantité de gens de loi aux dépens du serf, qui a presque toujours tort envers son seigneur.

C'est parmi le peuple, et sur-tout dans la moyenne classe des habitans de la Sicile, qu'il faut chercher la véritable physionomie des premiers insulaires: on ne la retrouveroit pas au sein des villes. Il faut gravir le mont Etna, et s'arrêter à cette ceinture de forêts, qui en occupe la région du milieu, pour apprécier les Siciliens, et pour en faire un rapport qui leur soit favorable. C'es-là qu'ils se montrent encore ressemblans aux portraits que nous en a laissés Théocrite. Les montagnards de l'Etna sont dignes
des

des beaux paysages dont ils sont en possession. Un peu plus d'aisance, et ils n'auroient presque pas dégénéré; ils offrent dans leur jeunesse le beau sang et les traits réguliers qui distinguoient leurs ancêtres, et dont on est redevable à l'air pur qu'on respire sur leur sol aimé de la nature. Mais la main de la servitude, en s'appesantissant sur eux, ne tarde pas à flétrir, avant leur terme, les roses du printemps de la vie. L'inquisition et le fisc pénètrent jusqu'au sein de ces forêts. Cependant presque étrangers au reste de leurs compatriotes corrompus, s'ils sont misérables, ils ne sont pas dépravés, et la contagion de l'exemple n'est point parvenue jusqu'à leur cœur. Ils ne sont visités qu'en passant, et par très-peu de monde. Les hommes, rassemblés en petits pelotons, se conservent plus longtemps intacts, que quand ils s'entassent en foule les uns sur les autres, semblables aux fruits de la terre, qui ne se gâtent que par le contact. Peu de ces montagnards se laissent entraîner dans les villes, pour grossir la tourbe insolente des valets et des parasites qui assiègent le palais des grands, et forment leur cortège, dans leurs maisons de plaisance; vrai fléau de la bonne compagnie; frelons paresseux, qui consomment le miel le plus doux de la ruche, et qui ne font qu'incommoder par leur bourdonnement importun. Les nobles, qui souffrent par ton ces

flots de bas complaisans, réunissent autour d'eux, par goût, un nombre assez considérable de gens à talens, tels que des musiciens, des artistes, même des poètes improvisateurs, en faveur desquels ils s'abandonnent à une familiarité, qui contraste parfaitement avec l'air de hauteur qu'ils affectent ordinairement, quand ils daignent parler à leurs vassaux qui les nourrissent. Cependant le choix de ces virtuoses ne justifie pas toujours leur condescendance, dont on abuse. Si les grands savoient mieux faire les Mécènes, il se trouveroit moins de ces hommes sans sexe, comme sans mœurs et sans caractère, dont la voix efféminée chatouille l'oreille, sans causer aucune émotion à l'ame; êtres avilis qui fourmillent à Palerme, plus peut-être que dans aucune des principales villes d'Italie.

La Sicile a toujours été favorable à la poésie. Eh ! comment n'être pas poète, dans une région où la nature s'est plu à rassembler les contrastes les plus pittoresques, où la terre, prodigue sans qu'on la sollicite, laisse tant de momens de loisir à ceux qui la cultivent comme en se jouant ? Peut-on rester froid en la présence de ce volcan qui toujours brûle, et qui fournit des tableaux tels que l'imagination, dans toute son effervescence, dans tous ses écarts, ne sauroit en inventer ? Quelle impression profonde ne doit pas laisser

dans l'esprit le grand spectacle dont on est accablé, quand, parvenu au sommet de l'Etna, à travers les bois rians et la neige amoncelée, on jette en tremblant la vue sur un précipice de feu, aussi vieux peut-être que le globe; et quand, fatigué de cette scène d'effroi, on étend ses regards sur l'horizon qu'on ne peut embrasser qu'en idée, et dans lequel, cependant, des yeux exercés pourroient, lors d'un temps calme, découvrir trois mondes à la fois? Cependant, comme si on pouvoit se familiariser avec des objets si merveilleux, les muses siciliennes ne se sont pas emparées d'un sujet qui auroit dû les provoquer, et qui prête tant aux grandes images. Théocrite aima mieux chanter le doux charme des campagnes, que les belles horreurs de ce mont enflammé. C. Severus seul a entrepris un poème uniquement consacré à peindre ce volcan. Mais le flambeau de sa verve pâlit devant les feux dévorans de ce grand phénomène. Les poètes modernes de la Sicile, tout-à-fait livrés à la galanterie, font des vers qu'on ne retient pas plus long-temps qu'ils n'ont été à les composer: jusqu'aux gens de qualité, tout le monde se mêle d'improviser. Mais la belle littérature et les hautes sciences sont languissantes dans cette isle, comme tout le reste, malgré les académies de tout genre qu'on y établit journellement. Les grandes découvertes et la res-

tauration des arts n'ont jamais été l'ouvrage d'une société de coryphées réunis à cet effet. Le génie veut marcher seul, sans guide et sans lisières ; mais il aime à prendre pour compagne la liberté ; et le sort de l'une entraîne nécessairement celui de l'autre. Le Sicilien se souvient encore d'avoir été libre ; et il a conservé de son ancienne indépendance un esprit d'inquiétude et d'agitation , qu'on peut remarquer dans tout ce qu'il fait ou ce qu'il dit. Mais il n'est plus capable de persévérance en rien , parce que , depuis long-temps , il n'est plus le maître de ses résolutions. Il a contracté aussi , avec le temps , une défiance et une dissimulation, dont les circonstances lui ont fait souvent une loi. Comme il n'est plus question de république en Sicile , l'insulaire a renoncé aux vertus républicaines. Il dñneo tout à l'extérieur , et ne sait plus apprécier le charme d'une belle simplicité. Il n'est plus cependant aussi jaloux ni aussi égoïste qu'on l'a vu il y a quelque temps. Mais à l'amour patriotique il a substitué l'amour-propre. Les villes de la Sicile, qui se portent envie l'une à l'autre dans l'intérieur , paroissent se soucier peu d'en imposer au-dehors par une véritable consistance. Il est pourtant des cas, où chaque citoyen se rappelleroit bien vîte qu'il fait partie du tout ; et les vêpres siciliennes ne l'ont que trop prouvé aux François. Quoi qu'il

en soit, la Sicile n'a point cette activité dont le volcan, qui lui ronge les entrailles, lui donne de si terribles exemples. Ce manque d'industrie et ce défaut d'émulation, ont empêché les sciences d'y suivre la révolution commune à toute l'Europe. Le Sicilien de nos jours est ce qu'on étoit il y a deux siècles en France et en Angleterre. L'agriculture, le premier des arts, ne répond en aucune manière à toutes les avances que lui fait un sol vigoureux et infatigable. Mais comme, par la constitution actuelle, la terre en Sicile n'est féconde que pour le clergé et la noblesse, l'habitant de la campagne se sent peu disposé à ne travailler qu'au profit de ses maîtres, toujours ingrats et souvent dangereux. Ensorte qu'on ne doit pas être étonné de rencontrer, dans le plus beau pays du monde, quantité d'hommes exténués de besoin, qui, se traînant parmi les ruines des anciennes cités, où leurs pères vivoient libres et heureux, excitent tout-à-la-fois la pitié et l'indignation du voyageur sensible. Il est passé ce temps fortuné, pendant lequel chaque maître de maison placé, sur le seuil de sa porte, appelloit le passant, et l'invitoit à lui donner la préférence sur ses voisins. Aujourd'hui le Sicilien mendie avec bassesse les secours qu'il offroit jadis si généreusement.

Il n'y a presque qu'à Palerme où les Siciliens soient en état de bien recevoir l'étranger ; et il faut avouer qu'ils lui font admirablement bien les honneurs de leur isle. Quand on a pu oublier le spectacle de misère , qui déshonore les champs fertiles qu'on a eu à traverser , il y a peu de villes en Europe plus agréables que Palerme pour y séjourner. On ne la quitte pas sans regretter les *conversazioni* (espèce de *club*), et sur-tout la promenade du *Marino*. C'est un lieu de rendez-vous sur le bord de la mer , où les jolies femmes en négligé se rassemblent au clair de la lune , et se mêlent sans étiquette aux jeunes cavaliers. Tous autres flambeaux que celui de la nuit y seroient de trop ; on les laisse à la porte de la ville. Arrivé au *Marino* , pendant les belles nuits d'été , on y passe dans les ténèbres et en toute liberté , deux heures entières , dont on entend sonner trop vîte le dernier quart. C'est-là qu'on lie des parties où règne l'harmonie , sans qu'on ait besoin des accords mélodieux d'un orchestre choisi , placé au centre de la promenade. Souvent même , pour éviter toute contrainte , pendant ces saturnales de l'amour , les femmes y prennent des masques. Les maris , devenus depuis naguère moins difficiles qu'en Italie , passeroient pour ridicules , s'ils interdissoient à leurs moitiés le plaisir du *Marino*. La

chronique scandaleuse de l'isle prétend que, si la Sicile n'a pas encore tout-à-fait perdu de ses avantages du côté de la population, elle en est principalement redevable aux courses nocturnes du Marino, dans une contrée déjà si favorable à la végétation en tout genre.

Les dames Siciliennes se marient pour l'ordinaire entre treize et quatorze ans; et souvent avant leur trentième année, elles voient leur deuxième génération. Peu d'entr'elles meurent avant la sixième. Mieux organisées apparemment que par-tout ailleurs, la grossesse est le temps de leur vie où elles jouissent de la meilleure santé. Leurs couches ne sont jamais laborieuses. Elles ont peut-être obligation de ces privilèges au climat qu'elles habitent; et c'est aux naturalistes à nous en donner les raisons physiques.

Quantité d'usages superstitieux et ridicules, observés en Sicile de temps immémorial, disparaissent de jour en jour, et ne se retrouvent plus que dans les montagnes. C'est-là qu'on a encore la bonhomie de faire avaler aux nouveaux mariés une grande cuillerée de miel, espèce d'engagement qu'ils contractent de mettre beaucoup de douceur dans le ménage. On fait aussi pleuvoir sur eux plusieurs poignées de bled, emblème de la fécondité qu'on leur sou-

haïte. Ce vœu reste rarement sans effet; il est assez ordinaire de voir des femmes mères de quarante enfans, et quelquefois de plus encore. Les jeunes mariés ne touchent à aucun des plats du festin des noces. On voudroit, par cette cérémonie, leur donner une leçon de patience, dont la plûpart ne profitent guère. Le repas fini, le père de l'épousée présente à l'épouseur un gros os qu'il lui dit de ronger, en ajoutant: *Ce ne sera pas le plus difficile que tu auras à digérer.* Les femmes, témoins de ce cérémonial assez embarrassant pour elles, rient sous cap et se promettent bien de prendre au mot le propos injurieux, qu'on ne craint pas de tenir sur leur compte. Par une bizarrerie qui n'est pas particulière à la Sicile, on évite de se marier pendant le mois de mai, c'est-à-dire dans le moment de l'année le plus agréable, dans la saison des fleurs et de l'amour.

Les Siciliennes sont assez agréables de figure, et d'une société très-enjouée. Elles aiment sincèrement, mais avec violence. Les coups de main dont elles étoient jadis le sujet, ne sont plus aussi fréquens. Elles jouissent d'une liberté assez grande; et dans les assemblées publiques, les jeunes filles peuvent impunément jouer leur rôle avec les jeunes gens; on s'est apperçu qu'il en résulroit bien moins d'inconvéniens, qu'en

tenant les deux sexes toujours séparés. Les femmes ont de très-beaux cheveux; et elles entendent parfaitement l'art de se coëffer avec goût. Leur teint est assez frais pour un climat aussi méridional. Elles ont l'air vif, le regard spirituel, la démarche aisée, le port noble et le pied petit. Elles sont d'une prévenance et d'une honnêteté peu communes.

Le peuple fait usage d'un habillement tout particulier, qui peut sembler d'abord diamétralement opposé à la température du pays. Car les hommes portent des bonnets de couleur, et jamais des chapeaux: ce qui est très-incommode dans la grande chaleur. Ils se couvrent d'ailleurs d'une multitude de capes ou capottes, qui ont toutes un capuchon semblable à ceux de nos capucins. On voit des hommes, voyageant à cheval, mettre jusqu'à quatre de ces capottes, l'une sur l'autre, et en ôter ou en remettre une partie, selon le temps qu'il fait. Mais comme dans un pays où le soleil est si ardent, dans une isle où les vents varient et passent si brusquement d'une température à l'autre, il est très-aisé d'être saisi tout-à-coup et de gagner une pleurésie; le soin que prennent les insulaires de s'en garantir, en se couvrant beaucoup, est fondé en raison. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose du costume grec,

comme elles en ont le profil, dans le voile qui leur entoure la tête, et dans la large ceinture dont elles se ceignent. Dans les villes, elles portent, suivant l'usage espagnol, de grandes failles noires. La noblesse de Palerme tâche d'imiter les modes françoises, comme tout le reste de l'Europe.

A table, les Siciliens ne sont pas dans l'usage de boire à la santé des dames, et de trinquer avec leurs amis.

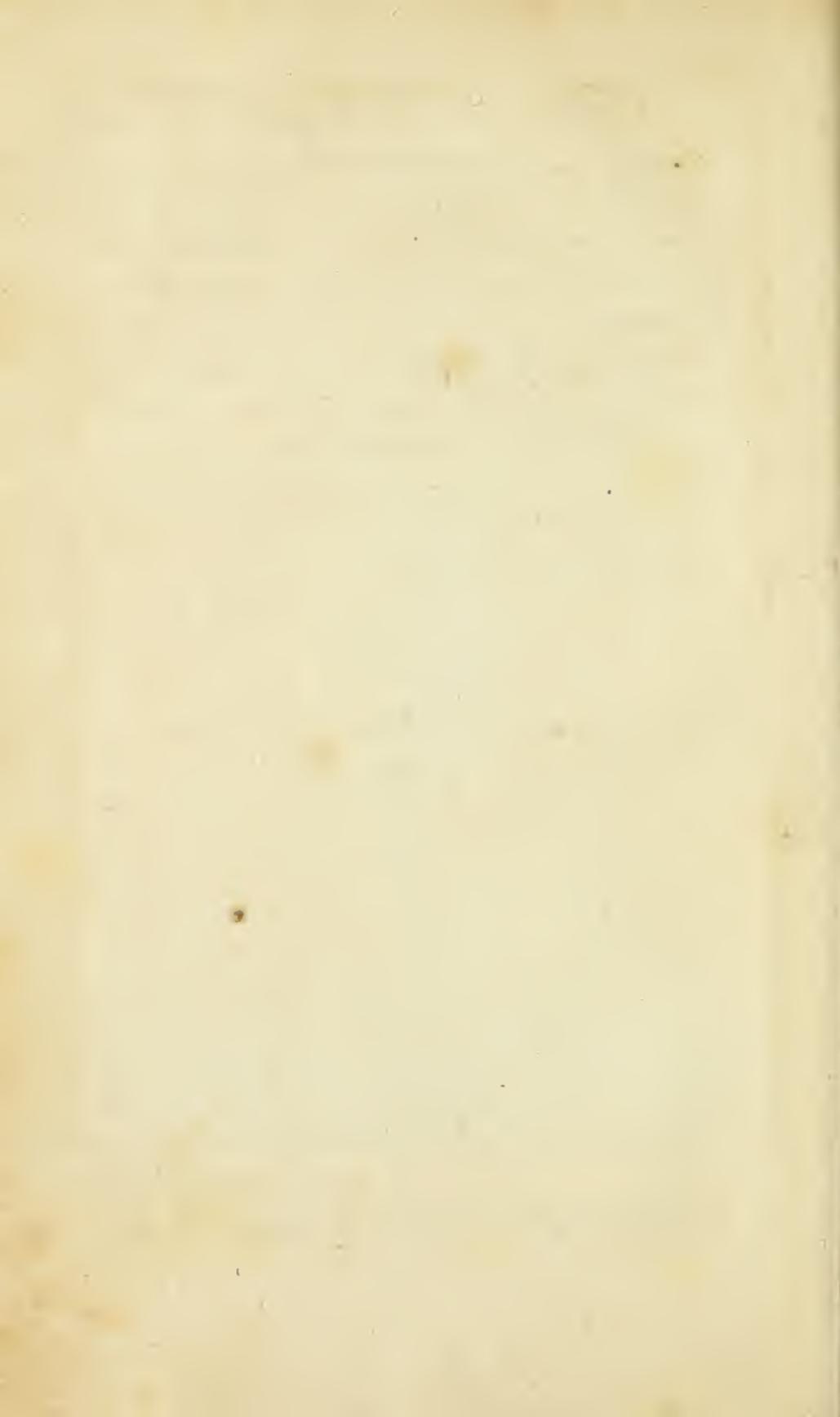
Une femme un peu comme il faut ne sort jamais de chez elle à pied : excepté pourtant le jeudisaint, jour consacré à la visite des églises ; à cause de la foule, on a sagement défendu aux carosses de se montrer dans les rues de Palerme remplies de monde de tous états : à peine les sépulchres, ou *paradis* sont ouvert à la dévotion des fidèles, que toutes les femmes, en général, un flambeau à la main, mais cachées dans de grandes mantes souvent très favorables aux intrigues de cœur, courent dans tous les carrefours sans ordre, et sous le bon plaisir des maris et des parens qui se prêtent d'autant plus volontiers à cet usage, qu'il a lieu en public. La plûpart des hommes ne vont au *Marino* qu'en rodes de chambre ; et les dames en simples déshabillés blancs.

Les filles ne font point du tout difficulté de se

baigner toutes nues ; au sortir du bain , à la manière des Grecques antiques , elles jouent assez long-temps ensemble ; et à l'exemple des Lacédémoniennes , elles s'exercent entr'elles à la lutte.

Remarquons , en finissant , pour compléter l'histoire du costume dans la Sicile , qu'autrefois à Syracuse (aujourd'hui *Saragosa*), on défendit aux hommes et aux femmes les robes mêlées de pourpre , sous peine de passer pour courtisanes publiques.

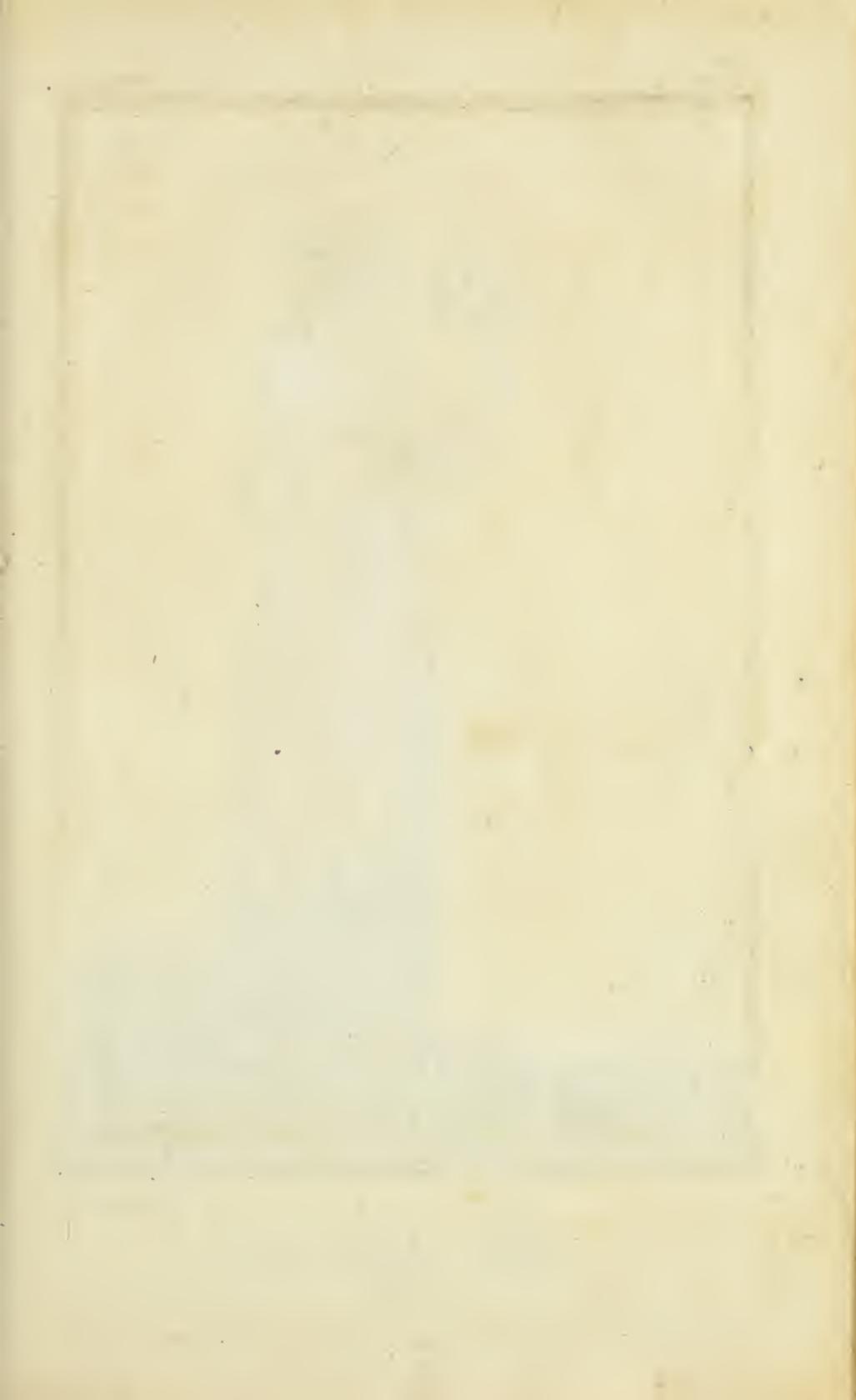
*Fin des mœurs et coutumes des habitans de
la Sicile.*





Fille l'ipporotte en habit de Noces

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Fille Lipparotte

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

S U R L E S I S L E S

D E L I P A R I.

Insula Sicanium juxta latus ÆEoliamque
 Erigitur Liparen , fumantibus ardua saxis....
 &c.

Virgilius , ÆEn. lib. VIII , v. 416 & seq.

Aux côtes de Sicile , on voit les *Liparis*
 Élever jusqu'aux Cieux leurs informes débris ;
 D'Eole et de Vulcain demeures effrayantes ,
 Où l'air combat le feu sous des roches fumantes....

LES isles de Lipari , appellées par les anciens Eoliennes et Vulcaniennes , distantes de la Sicile de trente milles , sont au nombre de dix à onze ; en voici les noms modernes , et les anciens à leur suite :

Lipari.	<i>Lipara.</i>
Volcano. ou Volcanello	<i>Vulcania , ou Terasia.</i>
Strongoli. ou Strombolo	<i>Strongile.</i>
Solicudi.	<i>Phœnicusa.</i>

Alicuri.	<i>Ericusa.</i>
Le Saline.	<i>Hicesia.</i>
Panarea.	<i>Didyme.</i>
Vasselacco.	<i>Herculis insula.</i>
Dattolo.	<i>Evonimos.</i>
Ischia.	

Ces isles présentent un très-bel aspect ; il sort toujours de la fumée de plusieurs d'entr'elles , sur-tout du Volcano ; mais si l'on en excepte le Strombolo , elles n'ont point essuyé d'éruption enflammée depuis plusieurs siècles.

Strombolo à trente milles de Lipari , et de douze de circuit, est la Strongylos des anciens , qu'ils appellèrent ainsi , à cause de sa figure ronde : ce n'est , à bien dire , qu'une montagne ronde , qu'on découvre de loin et qui brûle toujours. On peut la regarder comme un volcan d'une nature très-différente du Vésuve. Les explosions s'y succèdent avec une sorte de régularité ; et leur durée paroît être la même. Il s'en fait trois fois par heure dans les temps de siroc (vent sud-est ,) et quatre dans ceux où le vent du nord souffle. Pendant la nuit , les pierres enflammées que cette bouche de feu jette dans l'air , produisent une lumière au milieu des ténèbres , tout-à-fait effrayante pour ceux qui ne sont point accoutumés à ces sortes de phé-

nomènes. Dès que ces pierres sont retombées à terre , la lueur qu'elles produisoient paroît entièrement éteinte , jusqu'à ce qu'une autre explosion cause une illumination nouvelle. Quelquefois une flamme rouge et claire sort du cratère de la montagne , et brille pendant près d'une demi-heure. Le feu est de couleur différente , suivant celle des pierres lancées en l'air : il n'est point accompagné d'un bruit et d'une explosion sensibles. Le cratère de Strombolo diffère des autres volcans , en ce qu'il est sur le côté de la montagne , et à plus de deux cents verges de son sommet , et qu'il paroît le seul qui brûle toujours , sans prendre aucun repos. C'est sans doute ce qui le fit regarder par les anciens , comme le grand fanal de la mer de Sicile. C'est au pied de ces montagnes enflammées qu'il faut aller lire tous ces écrits sublimes , où l'on se propose d'arracher à la nature son voile et ses secrets.

Dans les autres villes de Lipari , le feu paroît presque éteint , et on le droit concentré dans le Strombolo. Le Volcano et le Volcanello lancent toujours des nuages de fumée ; mais il est difficile d'y appercevoir la moindre étincelle de feu. Il est probable que le strombolo , ainsi que les isles voisines , ont été produites originai-
 rement par un feu souterrain. La matière dont

elles sont composées semble motiver cette conjecture, confirmée déjà par plusieurs auteurs italiens. Les anciens ne font mention que de sept isles formant le petit archipel de Lipari. L'une des plus considérables est le Volcano. C'est un rocher dont on n'a pu cultiver aucune partie ; tout étant couvert d'effervescence sulfureuses. C'est sur-tout dans son ancien cratère qu'on trouve du très-beau soufre et de l'alun vierge de la plus grande pureté. Les parois de la voûte en sont tapissés. Le roi de Naples entretient des sentinelles sur cet écueil, pour empêcher l'exportation de ce soufre, dont le produit est un droit attaché à la couronne sicilienne. Il y a un marchand de soufre privilégié du prince. Fazello, un des meilleurs écrivains de la Sicile, décrit la manière dont elle a pris naissance. Il prétend que ce phénomène arriva dès les premiers temps de la république, et qu'il est rapporté par Pline, Eusèbe et autres. Il ajoute que, même de son temps, au commencement du seizième siècle, il vomissoit sans cesse une quantité prodigieuse de feu et de pierre ponce ; que le 5 février 1444, il y eut une très grande éruption qui ébranla toute la Sicile, et répandit l'alarme sur les côtes d'Italie jusqu'à Naples ; la mer étoit bouillanté tout autour de l'isle ; du cratère, il sortoit des rochers d'une grosseur énorme. Le feu et la fumée perçoient en plusieurs

sieurs endroits à travers les vagues ; et la navigation , parmi les Liparis , fut totalement changée. On vit paroître des rochers où il y avoit autrefois une eau profonde , et la plûpart des détroits et des bas-fonds furent entièrement comblés. Aristote , dans son livre des météores , parle d'une très-ancienne éruption qui produisit l'isle. D'après la description qu'il donne du Strombolo , celle-ci étoit de son temps à-peu-près la même qu'aujourd'hui ; la plus grande partie de son terrain semble stérile du côté du nord ; le bas est cultivé jusqu'à-peu-près au tiers en remontant. Au midi on apperçoit , à quelque distance de la côte , un rocher de lâve , haut de cinquante à soixante pieds au-dessus de la surface de l'eau. Strombolo n'est qu'une montagne qui s'élève tout-à-coup , et en ligne droite , du fond de la mer. Sa circonférence est d'environ dix milles. Elle n'a pas exactement cette forme conique , qui passe pour être commune à tous les volcans. Les pilotes Siciliens , souvent timides , craignent d'y débarquer ; à les entendre , on courroit grand risque d'être attaqué par les naturels du pays , dont la vie est presque sauvage ; d'ailleurs , ils croient toujours avoir les Turcs en poupe. Le Strombolo a une très-grande hauteur ; on assure que , dans un temps clair , on le découvre à la distance de vingt-cinq lieues. Pendant la nuit , on apperçoit ses flammes

beaucoup plus loin ; ensorte que son horizon visible ne peut pas être moins de cinq cents milles.

L'isle de Lipari, qui donne le nom à toutes les autres, est la plus grande et la plus fertile. D'après la description qu'en a fait Aristote, il paroît que, de son temps, elle étoit regardée par les navigateurs comme un fanal, parce que ses feux ne s'éteignoient jamais. Quoiqu'elle porte sur toute sa surface des marques de son premier état, les feux souterrains ne semblent pas l'avoir endommagée, depuis plusieurs siècles.

Les autres isles, cultivées et habitées, abondent en raisins propres à faire du vin, et en petits, connus communément sous le nom de raisins de Corinthe, que les naturels du pays appellent *uve passoline*, *raisins secs*. Elles produisent aussi du froment et du bled de Turquie.

Panarea a un château fortifié par la nature, et plus que suffisant pour en imposer aux corsaires. Dattola et Ischia sont tout-à-fait désertes.

Lipari compte jusqu'à quatorze mille habitants. Son château-fort a une garnison de vingt-cinq hommes fournis par Messine, et renou-

vellés tous les trois mois. Le port est petit, mais sûr et commode. La ville, bien bâtie, a de jolis environs. On y rencontre quelques monumens antiques, tels que tombeaux, mais sans inscriptions. On y trouve très peu de médailles, mais beaucoup de vases de terre. Il y a une source d'eaux thermales, naturellement chaudes, à vingt-neuf degrés du thermomètre de Réaumur (*acqua di san Calogero*).

Les isles Liparotes rapportent au roi de Naples d'assez gros revenus, en fournissant une quantité prodigieuse d'alun, de soufre, de nitre, de cinabre, plusieurs sortes de fruits, et des figues excellentes. Quelques-uns de leurs vins, et sur-tout la malvoisie, sont très-connus et fort estimés dans toute l'Europe. On en tire aussi des grains et du poisson. Cet archipel, qui paroît comme une annexe de la Sicile, en a toujours suivi la destinée.

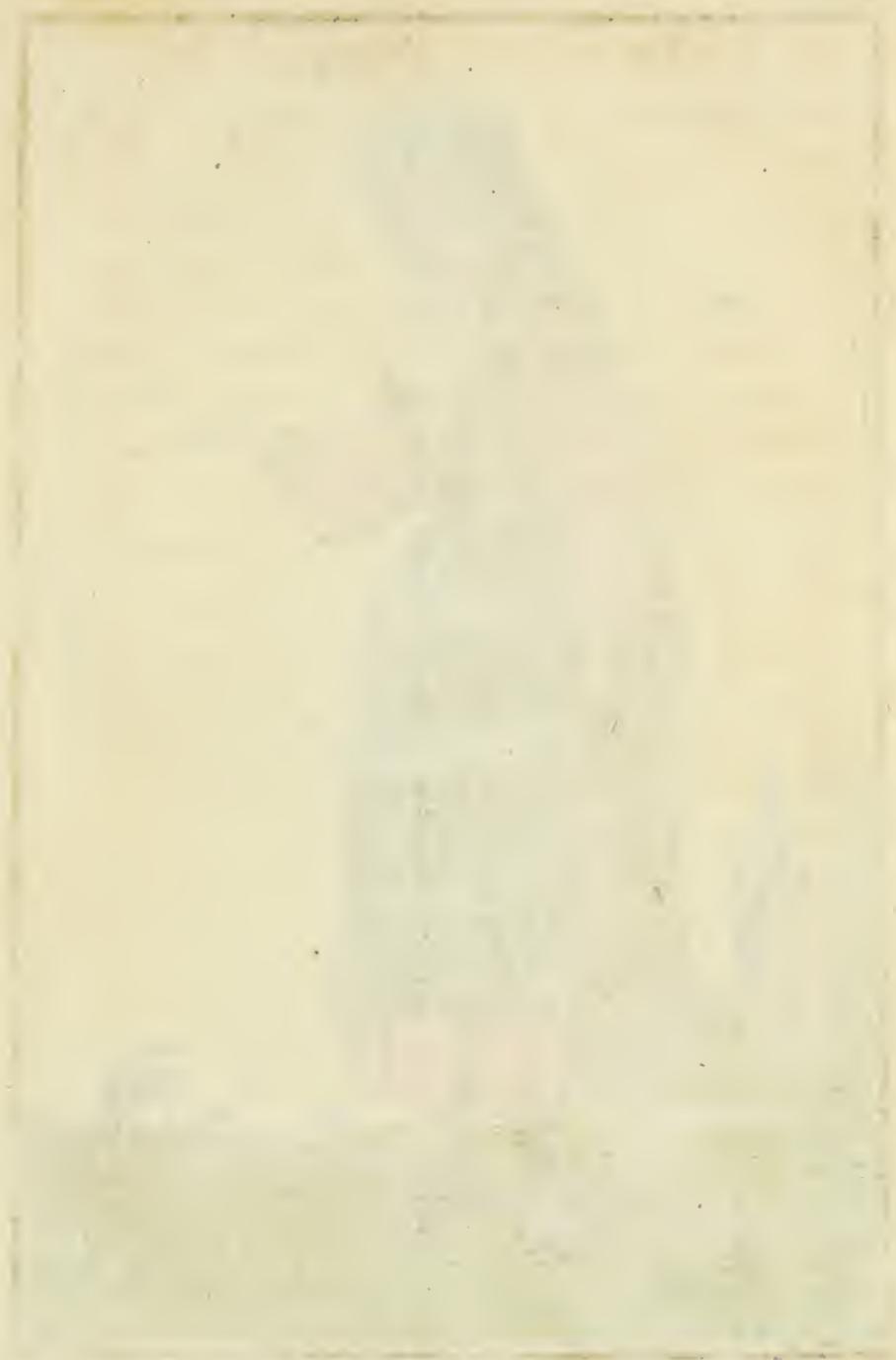
Les Liparotes ou Lipariens, selon Diodore, étoient, dans les premiers temps, une colonie de Canidiens, nation grecque originaire de la Carie. Ils fondèrent d'abord en Sicile une ville, *Motya*; puis vinrent s'établir à *Lipara*, bâtie, selon quelques-uns, avant le siège de Troye, par un certain *Liparus*, prédécesseur d'Eole. Dans la suite, les Carthaginois s'en emparèrent sous la conduite de Himilcon, et lui impo-

sèrent un tribut de cent talens. Rome, à son tour, devenue souveraine de Lipara, en fit une colonie. Aujourd'hui ce n'est qu'un évêché suffragant de Messine. Barberousse, en 1554, ruina de fond en comble l'ancienne ville de Lipara, située sur un rocher escarpé, et que la mer baignoit en partie. Il emmena captifs en Turquie, plusieurs milliers d'habitans. Charles-Quint répara cette ville, et en fit une place assez forte, située à près de quarante milles de la côte septentrionale de Sicile.

Quant aux mœurs et au caractère des Liparotes, on cite plusieurs anecdotes qui prouvent leur attachement à la liberté, et leur fidélité en amour. Ils sont accoutumés à faire des croisières sur les Barbaresques; et très-souvent le succès couronne leur audace et leur intelligence.

Le costume de ces insulaires tient un peu de celui des Grecs modernes. L'habit de noce des femmes est plus riche, mais a moins de grace et de noblesse que leur vêtement ordinaire.

*Fin de la notice historique sur les isles de
Lipari.*





Paysane Calabroise

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LES DEUX
CALABRES.

PAYS de montagnes peuplé de contrebandiers, les deux Calabres ne sont intéressantes aujourd'hui que par les souvenirs qu'elles rappellent.

Terra-Nuovo étoit jadis une ville de la grande Grèce, colonie de Sybaris, connue sous le nom de *Thurium*, par les loix sages de Charondas, qui voulut les sceller de son sang: opprimée dans la suite par les Brutiens et les Lucaniens, premiers habitans de la Calabre, elle se soumit aux Romains, qui l'appellèrent *Copia*, sans doute par allusion à l'abondance du terroir en toutes sortes de denrées. Ce canton, qui n'a point perdu de sa fécondité, n'est ni assez habité, ni assez cultivé, pour mériter son ancienne dénomination.

La Motta di Burzano remplace, dit-on,

Locres , colonie des anciens Locriens , à laquelle Virgile a consacré un vers dans son *Enéide* :

Hic et Narycii posuerunt mania Locri.

Lib. IV.

C'est ici que Narix fonda les murs de Locres.

Zaleucus donna un code à Locres , et voulut , ainsi que Charondas , offrir en sa personne l'exemple de l'obéissance à ses propres loix. Il partagea avec son fils coupable , la moitié du châtimement qu'il avoit décerné contre l'adultère. On ne doit pas être surpris de l'uniformité de conduite de ces deux grands législateurs. Ils sortoient de la même école tenue , pendant vingt ans à Crotoné , par l'un des hommes les plus extraordinaires dont l'histoire ancienne fasse mention (Pythagore).

Cantazaro , capitale de la Carie ultérieure , le cède pour l'ancienneté à Crotoné : c'étoit jadis la célèbre Crotoné , ville d'Italie , dont les habitans , connus par leur amour du travail et par la force du corps , vainqueurs dans tous les jeux de la Grèce , se faisoient craindre et respecter en tous lieux. Cette prospérité et cet éclat n'eurent qu'un temps. Les Crotoniates , vaincus à leur tour par les Locriens , se laissèrent entamer par le luxe et la mollesse. Dégénérés , en tout , ils touchoient à leur ruine et n'attendoient que l'arrivée du premier ambitieux pour être sa proie.

Elevé à l'ombre des autels par les prêtres de Samos, formé par ses voyages à Memphis et à Babylone, en Crete et à Sparte, indigné du joug qu'il voit à son retour imposé sur sa patrie, Pythagore en sort pour n'y plus rentrer, passe dans la grande Grèce et s'arrête à Croton : attiré par la douceur du climat et la bonté du sol de cette ville, il en examine les citoyens et entreprend leur cure politique. Vêtu d'un long manteau de laine blanche, la tête ornée de la plus belle chevelure, doué de la plus heureuse physionomie, dans l'âge de la force et de la santé, que lui avoit conservé la frugalité de son régime, Pythagore, une lyre à la main, se fait suivre des femmes de Croton dans le temple de Junon. Il y persuade, par son éloquence, celles que son extérieur imposant et noble avoit déjà ébranlées; et à sa voix, toutes les parures de la vanité et de la galanterie impure tombent et sont déposées aux pieds de la chaste Déesse. Sûr d'un sexe qui a tant d'influence sur l'autre, le sage de Samos rassemble les jeunes hommes dans le sanctuaire d'Apollon, et les fait rougir de leur existence efféminée. Les magistrats ouvrent les yeux sur ce personnage; mais entraînés eux-mêmes, ils finissent par le placer à côté d'eux sur leur tribunal. Aussi - tôt par ses soins un temple est bâti aux Muses, symbolé de l'harmonie qu'il rétablissoit parmi

les habitans : ils en recueillirent bientôt le fruit. Animés par ses conseils généreux, et guidés par Milon, les Crotoniates au nombre de 100,000, taillent en pièces une armée de 300,000 Sybarites : la destruction de la capitale et de l'empire de Cureci est la suite de leur défaite.

Rentré dans son école, où il posoit les premiers fondemens de la Secte Italique, Pythagore y enseigna à simplifier les sacrifices, et porta ses regards sur toutes les parties de la science humaine ; parlant à la tourbe de ses auditeurs par symboles, et s'expliquant sans voile à ses disciples choisis. Les bienfaits de la philosophie n'eurent point pour limites les murs de la cité, qu'il honoroit de son séjour. Ses leçons procurèrent la liberté à plus d'une ville d'Italie. La sagesse de ses discours convertit à la raison un tyran de Sicile, et le fit se résoudre à vivre désormais en simple particulier dans les états de Centenepine, qu'il gouvernoit en despote. Le cœur de Phalaris étoit trop gangrené pour être guéri. Mais les Agrigentins s'appliquèrent les remontrances faites précédemment par Pythagore au monstre couronné, et le taureau d'airain servit de tombeau à celui qui en avoit ordonné la fabrication. Tous ceux qui fréquentoient sa maison, qu'on regardoit comme un temple, en sortoient après y avoir subi une

sorte de métempsyose morale ; jusques-là que le serviteur de Pythagore , Zamelxis , de retour en Thrace sa patrie , en devint le législateur et le Dieu.

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas encore beaucoup d'expérience , s'attendent à voir Pythagore , comblé de bien et de jours , achever paisiblement sa vie glorieuse et utile , adoré des Crotoniens. Il est douloureux et décourageant d'apprendre que ce grand homme qui , depuis long-temps , par modestie , avoit quitté le nom de *sage* pour celui de *philosophe* , eut des envieux et des calomniateurs : lesquels firent un bûcher de sa maison honorée jusqu'alors comme un temple. Octogénaire , il est contraint de fuir Crotone , après un séjour de vingt années intactes. Locres lui ferme ses portes ; il trouve des persécuteurs à Tarente , et la mort à Métapont , réfugié dans le temple des Muses , qui lui devoient un miracle.

Crotone aujourd'hui peut à peine fournir à l'entretien de son évêque. Cependant on y creusa , en 1751 , un port assez vaste , pour y mettre à l'abri plusieurs vaisseaux des plus grands.

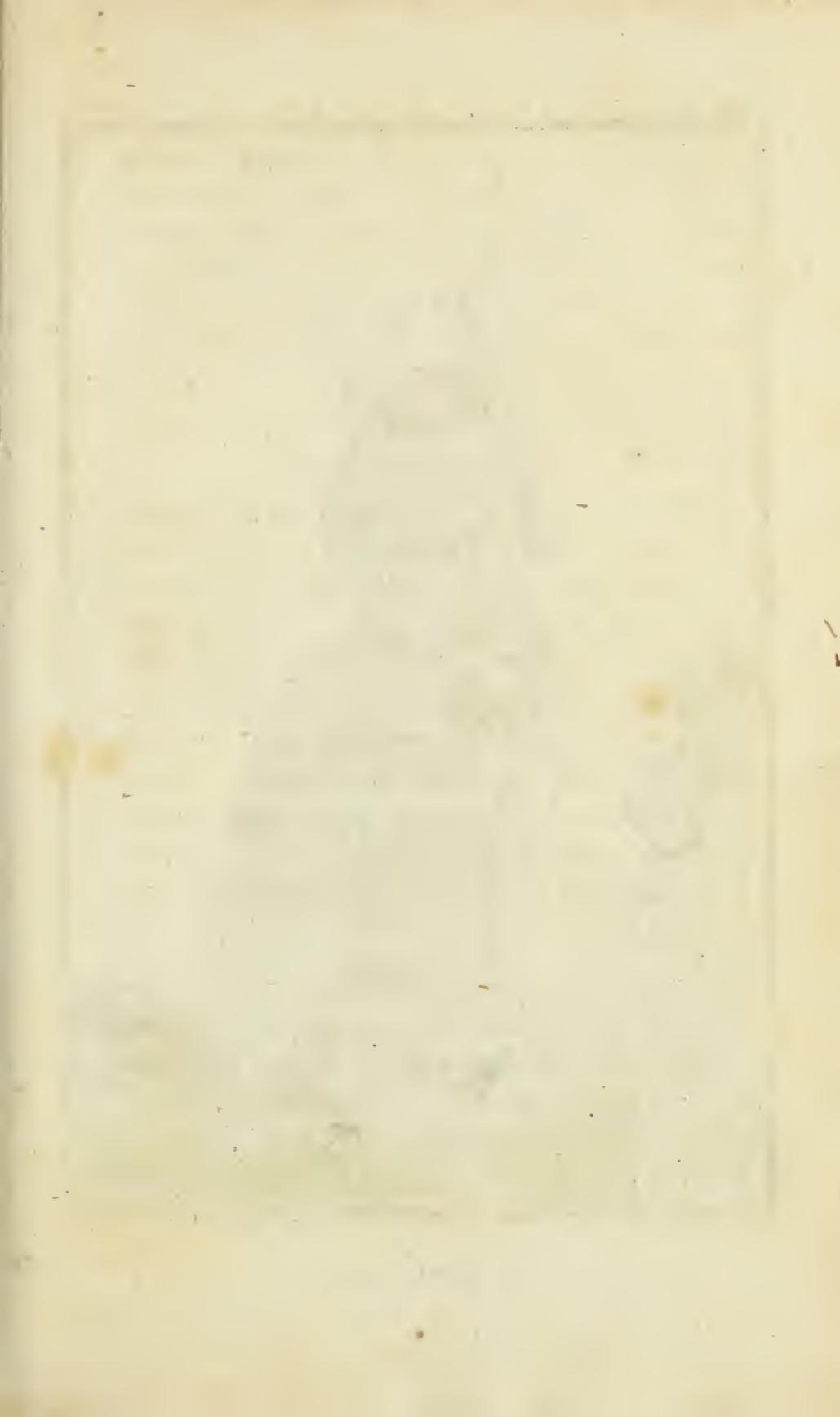
Parmi les autres villes de la Calabre , intéressantes par ce qu'elles ont été , on distingue *Squillaci* , jadis les beaux jours de la Grèce et de Rome. Il semble que *Scyllacium* , célèbre

par son écueil, l'est aussi par la naissance de Cassiodore, qui, après avoir été ministre sous plusieurs rois, se retira de la cour, septuagénaire ; il eut encore le bonheur de vivre pendant vingt années (les plus douces de sa vie) dans une agréable retraite , et la consolation de mourir paisiblement là où il étoit né. La régularité de ses mœurs lui mériteroit plus d'imitateurs , que le style de ses ouvrages.

Simori , bourg ou ville qui a sept paroisses , passe pour remplacer la fameuse Sybaris , dont le nom est devenu une injure , qui ne produisit pas un grand homme , et dont on ne cite pas une seule belle action ; assemblage sans nerf d'hommes sans énergie , qui , prenant le plaisir pour le bonheur , se croyoient heureux quand ils n'étoient que blasés. Au reste , la destinée de Sybaris est une leçon qui devrait frapper davantage les villes modernes , tentées de rivaliser ses mœurs ; et une réponse sans réplique aux partisans du luxe.

On retrouve encore dans le costume des habitans , sur-tout des femmes , quelques foibles nuances de mœurs , anciennes de ce beau pays , devenu aussi désert qu'il étoit peuplé , aussi pauvre qu'il étoit opulent.

Fin de la notice historique sur les deux Calabres.





Napolitaine.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I D E
H I S T O R I Q U E
S U R N A P L E S.

LA nature et l'art comblent de leurs bienfaits Naples et son territoire. La *terre de Labour* mériterait, de préférence, sans doute, à toute autre province d'Italie, la dénomination de *Campania Felix*, sans la présence du *Vésuve*. Le Napolitain a besoin d'un peu d'insouciance pour se livrer à tous les plaisirs de la société, au pied d'un volcan, dont les cendres brûlantes ont été jetées quelquefois jusqu'à Constantinople, et à la vue des restes déplorables de l'infortunée Herculanium.

Naples, quoique dans l'attente journalière d'une grande catastrophe, pratique, en toute sécurité, tous les genres de corruption que nécessitent le luxe et le climat, l'aisance et l'oïveté. Tant il est vrai que les plaisirs du moment effacent les souvenirs du passé et les craintes de l'avenir !

Naples, fondée par les Cuméens, doit être

regardée comme la ville subsistante la plus ancienne de l'Italie. Elle ne tarda pas à s'accroître de beaucoup d'autres Grecs, qui avoient fait leur première descente dans les isles voisines, et de beaucoup d'autres venus de la Grèce, notamment d'Athéniens, que l'ostracisme lui valut. Sa police fut long-temps toute Grecque. Cela ne dura cependant que le temps qu'il fallut aux nations italiennes de sortir de leur barbarie. Ce beau pays, long-temps disputé, tomba au pouvoir de quelques seigneurs normands, puis devint un fief de l'empire, et enfin se trouve aujourd'hui l'un des plus brillans apanages de la couronne d'Espagne.

Le sol de ce royaume est extrêmement fertile en toutes sortes de denrées. On y recueille deux espèces de chanvre. On y cultive beaucoup de lin; et on en fait des toiles mal fabriquées. La laine y est fine; la soie, sur-tout, quoique sale et mal filée, fait un des plus grands objets d'exportation. On connoît cette espèce de lin ou de soie, dont la couleur est d'un verd d'olive, et que donne une sorte de moule, que l'on trouve sur les côtes de Naples. On en fait des camisoles, des bas, des gants, des bonnets, qui sont aussi chauds que ceux de laine, aussi doux que s'ils étoient de soie, et qui conservent toujours leur lustre. Un tableau du commerce de ce pays démontre qu'il reçoit plus

de l'étranger qu'il n'y envoie, parce que les manufactures n'y sont rien encore, ou presque rien. Les François y portent annuellement un assortiment considérable d'étoffes en tout genre, de toiles blanches, d'indiennes et de coton. L'Angleterre y fait passer beaucoup de ses draps, et la Hollande, des pelleteries.

Cependant on trouve à Naples, et dans plusieurs autres villes de son district, quelques fabriques de draps, qui sont loin de suffire à la consommation; d'ailleurs, on ne tient pas de fines draperies. On emploie de grandes sommes à établir des manufactures de draps grossiers, pour habiller les soldats, dans les hôpitaux des provinces du royaume. On fabrique encore, dans la capitale, des baietons peints en noir, qui servent pour le deuil; des étoffes nommées *frisi*, qui ressemblent au molleton frisé, et quelques autres communes; des étoffes en soie et en argent, des satins, des taffetas unis ou chinés, des moires, des droguets, des raz, des velours, des chapeaux, des gants, des camelots en poils. On y tanne aussi des cuirs.

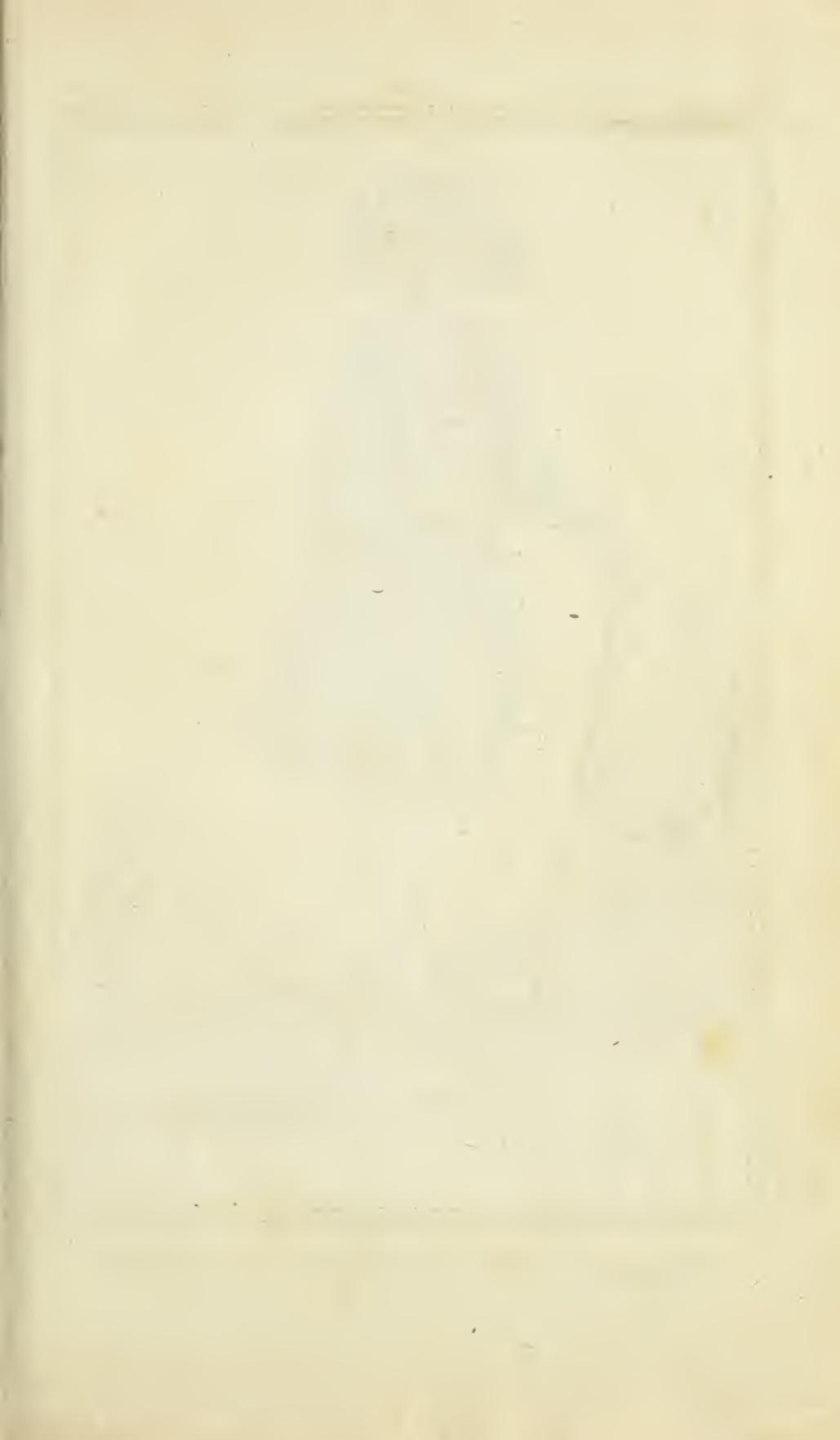
Les hommes, et sur-tout les femmes, à Naples, aiment à briller par l'éclat des habits et des pierreries qui les couvrent. Cette grande ville est remplie de valets richement vêtus.

Naples est un séjour tout entier pour les sens. L'ouïe et la vue y trouvent à chaque pas des jouissances complètes. C'est l'endroit où se fait entendre la meilleure musique : mais l'homme qui pense y est mal à son aise. Il seroit mal venu du peuple, et même des grands, s'il prenoit la peine d'écrire quelques homélies philosophiques au sujet du miracle de *Saint-Janvier*; il éprouveroit l'adresse des *Lazaroni*, s'il tournoit sur eux l'attention du gouvernement, qui a la foiblesse de tolérer leur existence précaire. Il courroit risque de passer pour un barbare, s'il osoit dire tout haut qu'un chanteur ne remplace pas, dans la société, un homme de moins, &c. Enfin, tant que des reviseurs aux gages du prince, et, par conséquent, à sa dévotion, éteindront le flambeau de l'observateur, parce qu'il pourroit faire cligner les yeux tendres des gens en place; Naples (ainsi que toutes les villes qui lui ressemblent) ne pourra jamais prétendre à l'estime du voyageur sensé. La curiosité y attirera encore long-temps l'ami des arts et le naturaliste. Mais le sage, après avoir admiré en passant la métamorphose du temple de Diane, devenu chapelle de la Vierge Ste-Marie-Majeure; et du temple de Mercure, dédié aujourd'hui aux Apôtres, ira visiter le tombeau de Virgile sur le Mont-Pausilippe, la maison de campagne

d'Horace à Iri , les jardins de Ciceron à Cumes et à Pouzzoles , puis se hâtera de rentrer chez lui pour y relire en paix , Pline et Sénèque ; Lucreèce et le Tasse , sans envier le sol qui les vit naître.

Fin de la Notice historique sur Naples.

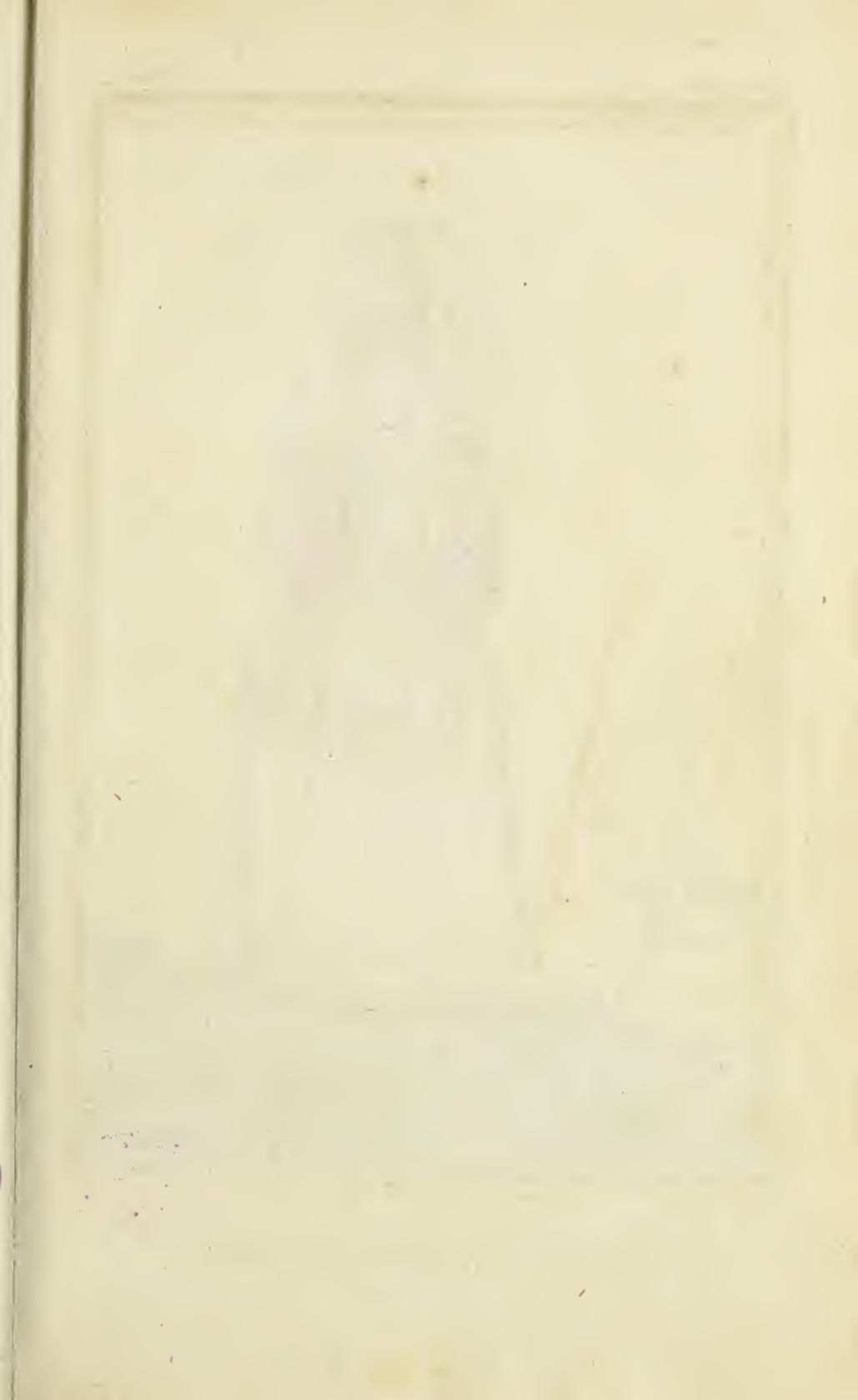
NOTICE





Homme des environs de Rome.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme des Environs de Rome

BOSTON
PUBLIC

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

S U R L A V I L L E

D E R O M E.

Fuimus Troës.

VIRG.

LES arts ont conservé à la ville de Rome, son titre de capitale du monde, qu'elle avoit acquis par les armes. Il y auroit long-temps qu'elle seroit confondue avec tant d'autres cités qui ont brillé pendant quelques années, si elle n'avoit imprimé à ses monumens un caractère de grandeur et de force qui les a fait respecter des siècles accumulés sur leurs débris. Mais hélas ! les statues et les colonnes attestent seules l'existence d'une grande nation. On ne rencontre plus que des Italiens dans Rome. Le poignard de la liberté est remplacé par les stylets de la jalousie ; et l'éloquence patriotique de *Cicéron*, par le babil importun des *Ciceroni*.

Tome II.

D

On pourroit pousser loin ce parallèle : il est certains sujets qu'il ne faut qu'indiquer. En dire plus , seroit indiscretion.

Rome se divise en quatorze quartiers. Dans celui *di Monte* , se trouve une basilique de St. Jean-de-Latran. Là , on rencontre la belle statue d'Henri IV. Si ce roi , jadis excommunié par le saint-siége , ressuscitoit , il ne pourroit s'empêcher de sourire , en se voyant ainsi placé dans le giron de l'église. Là aussi , Sixte V et Clément XII , ont obtenu de superbes tombeaux , et le méritoient davantage que Clément VIII et Paul V. Là encore , la rotonde du dieu Faune , sert d'église à St. Etienne ; sainte Agathe , martyre et vierge , a une chapelle contiguë au temple de la chaste Pallas ; et l'autel du dieu Mars est consacré à sainte Martine. Dans ce quartier , les catholiques vont baiser le chef de St. Pierre et celui de St. Paul : les artistes , de leur côté , vont mesurer à l'académie de St. Luc , le crâne de Raphaël.

Ceux qui aiment les rapprochemens , observeront , entr'autres choses , dans le quartier *di Trevi* , que le couvent des carmes déchaussés et le monastère des religieuses de sainte Hélène , se trouvent voisins du *campus Sceleratus* , place destinée jadis au supplice des vestales.

Ils remarqueront , dans le quartier *di Co-*

lonna, que , non loin des jardins de Lucullus , est une capucinière ; et que l'église de sainte Marie *de Aquiro* , est bâtie sur les ruines du temple de la nymphe Juturne , métamorphosée en fontaine , où Junon , tous les ans , recouvrait sa virginité.

Ils observeront dans le quartier *di Campo Marzo* , que les minimes françois ont pour perspective , les statues de Cléopâtre et de Sénèque ; et que St. Roch a un oratoire à côté du mausolée d'Auguste.

Dans *la Rione di Ponte* , avec les ruines du temple d'Apollon , on en a construit un à St. Apollinaire ; et St. Blaise y reçoit de l'encens sur un autel de Neptune.

La Rione di Parione offre le colisée des Romains , métamorphosé en palais de la chancellerie apostolique ; et les débris du théâtre de Pompée , servant de matériaux au palais *Pio*.

Dans le quartier de St. Eustache , on a fait une église , dédiée au Sauveur , d'un petit temple , jadis consacré à la piété.

Mais la métamorphose la plus complète et la plus heureuse , est celle qu'on fit subir dans *la Rione della Pigna* au panthéon d'Agrippa , devenu aujourd'hui la basilique de tous les saints. Une dévotion bien entendue a remplacé ,

dans un autre temple ancien, la statue d'Hercule, par l'image du courageux martyr St. Luce.

Plus loin, on a renversé Jupiter *Fugurator*, du haut du capitolé, pour mettre en son lieu et place, l'effigie de sainte Marie, dite *de Ara Cœli*.

Dans le voisinage du temple de la Concorde, s'élève une jolie église à Notre-Dame de Consolation. Et l'autel du bon Janus, érigé par Numa, est aujourd'hui le sanctuaire sainte Catherine, dite des Cordiers.

La *Regione di Ripa*, présente presque à chaque pas, des contrastes non moins frappans. Le fameux temple d'Esculape sert de fondemens à l'église de St. Barthelemi. Sainte Marie l'Egyptienne se voit honorer parmi les ruines d'un ancien temple, où l'on adoroit la *Fortune Virile*. Une autre sainte Marie *in Cosmedin*, occupe l'autel de la Pudicité. Et Notre-Dame du Soleil reçoit un culte à l'endroit précisément où brûloit le feu sacré de Vesta.

St. Sabas, qui, toute sa vie, eut une vocation si décidée pour le célibat, seroit bien étonné, s'il rencontroit dans l'église qu'on lui a dédiée à Rome, un bas-relief antique représentant une noce.

C'est dans cette même région que l'autel de

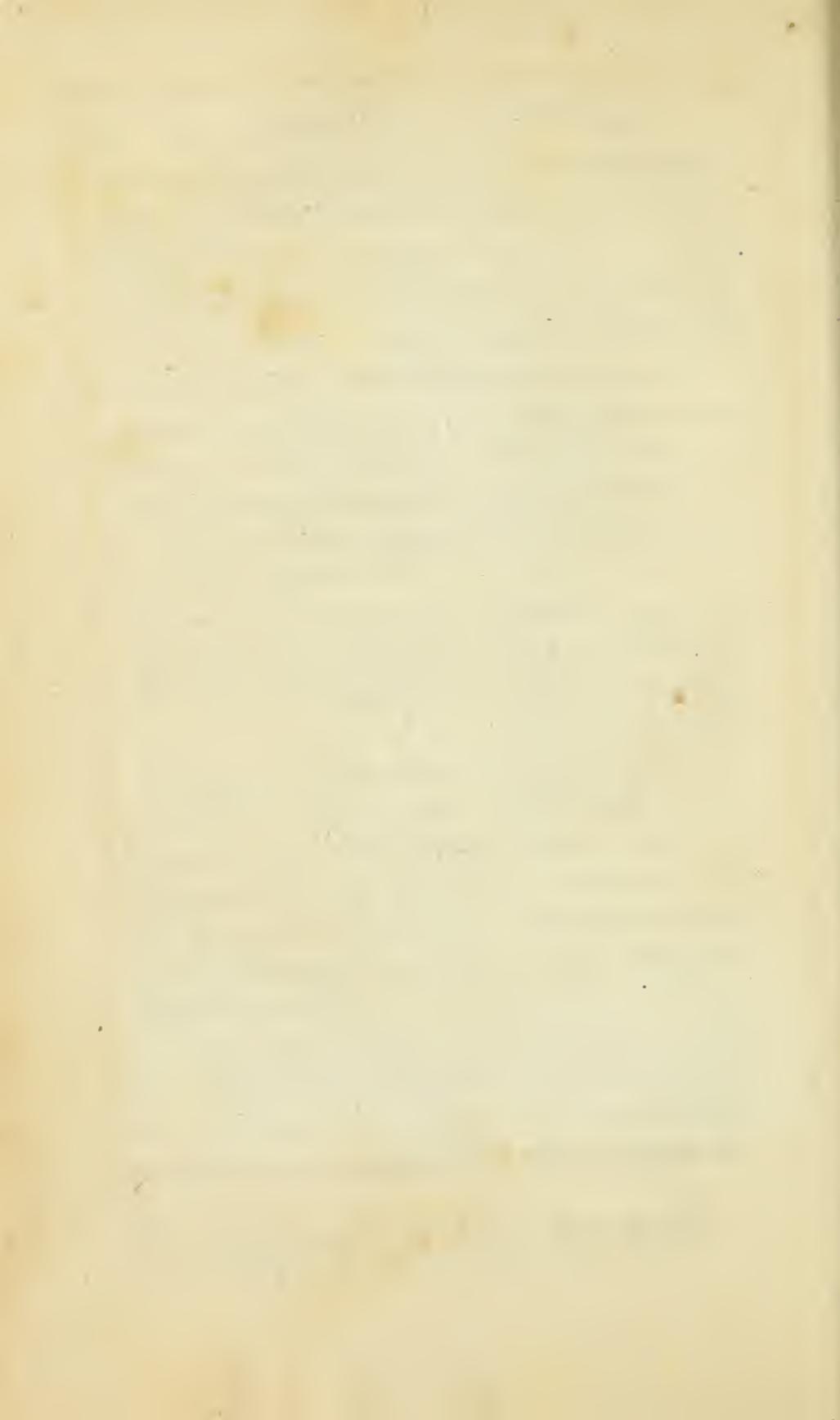
Notre-Dame des Palmes avoisine le tombeau de la sœur des Horaces ; et que l'église de St. Urbain se trouve accolée d'un autel de Bacchus et de la fontaine d'Egerie , la nymphe bien aimée de Numa , &c. &c.

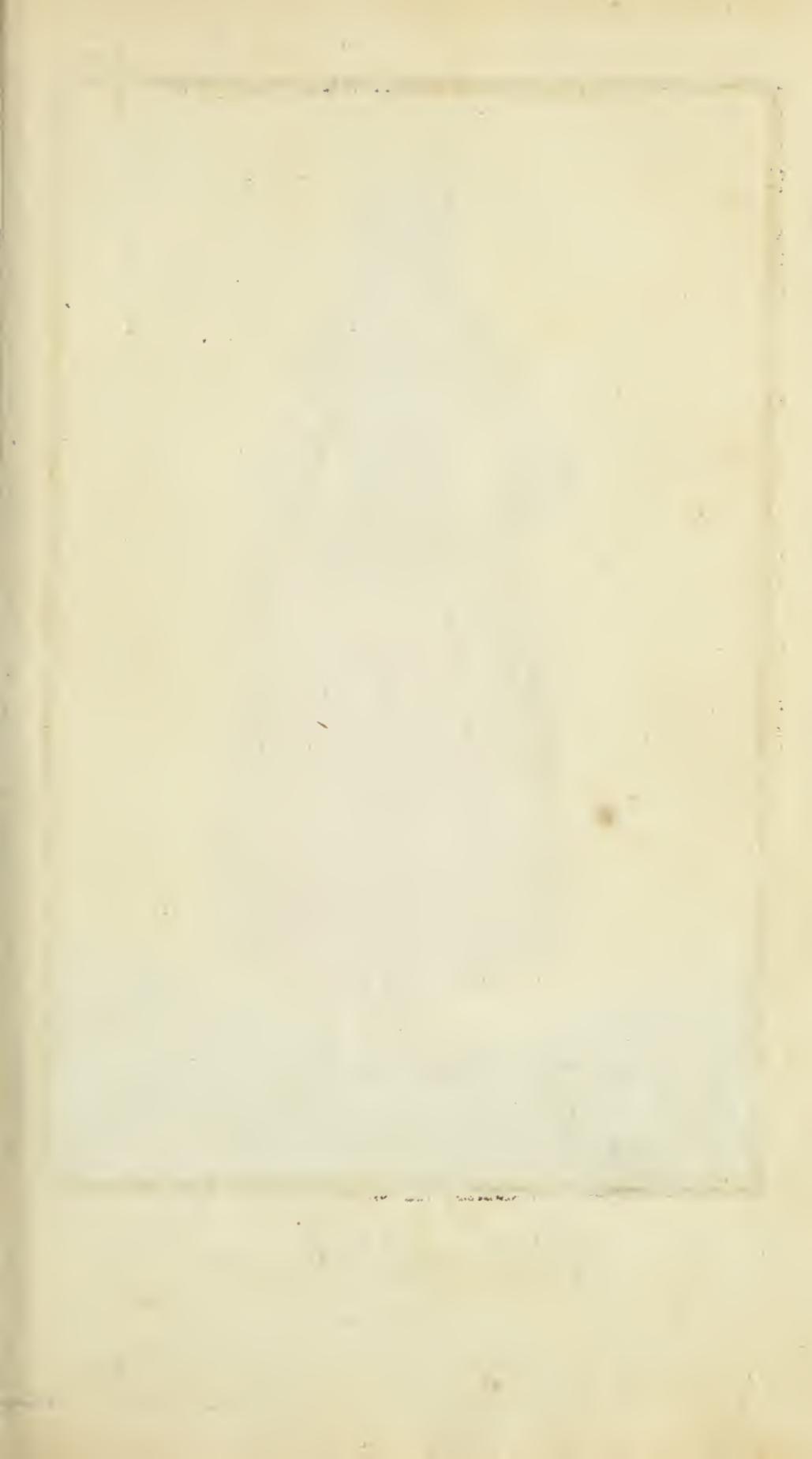
Tous ces contrastes , plus ou moins motivés , peignent l'esprit et le caractère des générations modernes qui ont succédé aux Romains. Les habitans de la région Transtevère , sont les seuls qui prétendent avoir conservé quelque chose de leurs prédécesseurs. Ils sont presque tous jardiniers , et ont une fierté proportionnée à leur organisation , plus robuste que celle du reste de leurs compatriotes , avec lesquels ils rougiroient d'être confondus.

Le séjour de Rome ne convient qu'à un artiste ; c'est la ville la plus curieuse du monde : mais il ne faut qu'y passer. Elle n'intéresse que par les souvenirs qu'elle rappelle. La pompe des cérémonies religieuses couvre mal sa nudité politique , si l'on peut s'exprimer ainsi. Rome ressemble à ces femmes surannées , qui ont tenu jadis un état brillant ; la foiblesse de leurs moyens les trahit , et perce à travers leur parure empruntée.

Rome n'est plus dans Rome.

Fin de la notice sur la ville de Rome.

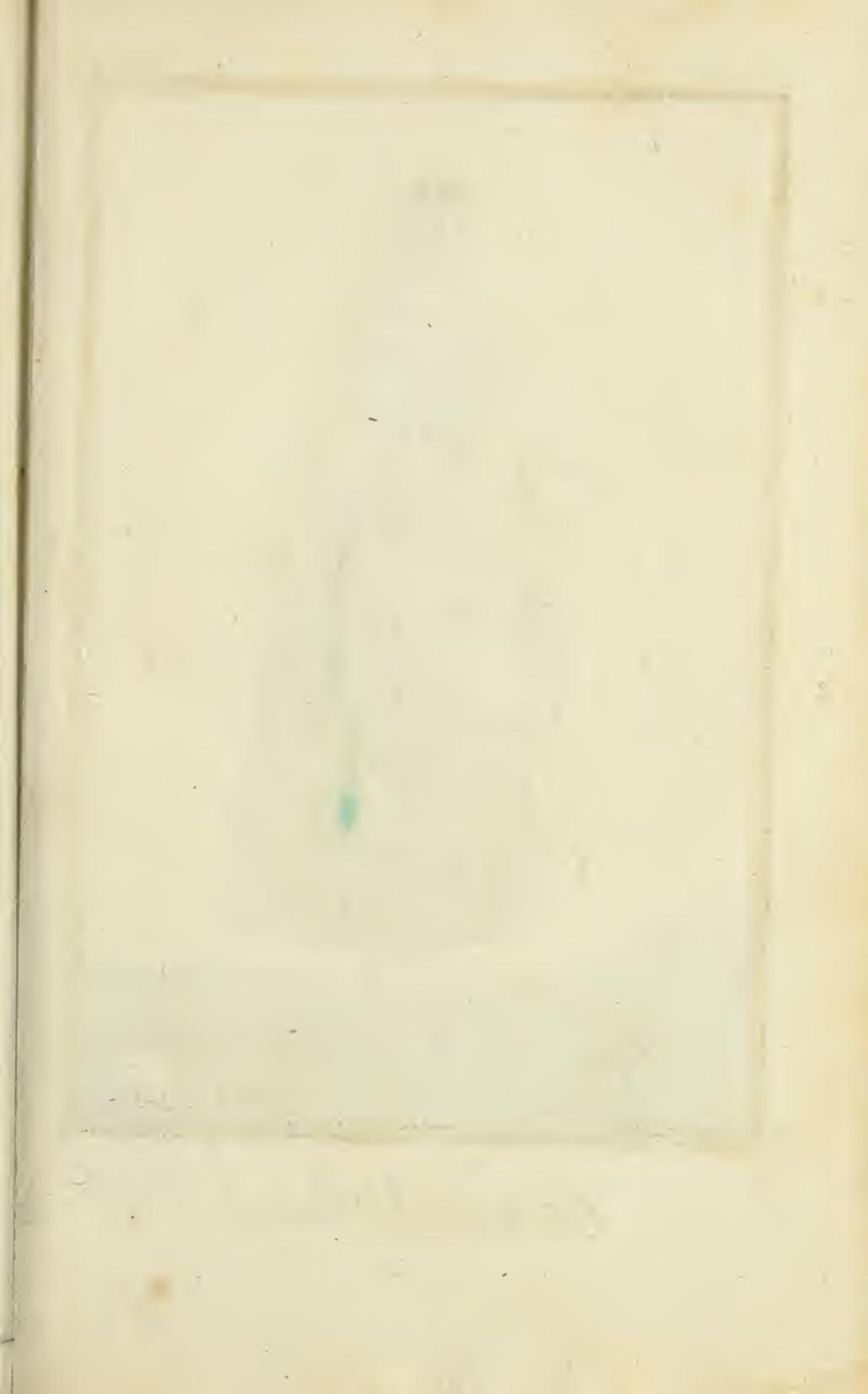






Abbitante de Grascati

BOSTON
LIBRARY





Habitante de Srascati

ROSEMARY
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

S U R F R A S C A T I.

L'ITALIE a pour les voyageurs un attrait, dont les autres pays sont dépourvus. Les plus grandes scènes de l'histoire ont eu lieu sur ce sol, que la nature avoit su rendre si intéressant par lui-même. Le passé et le présent y sont dans un contraste perpétuel, et il n'est point de bourg si mince qui n'offre de quoi exciter et satisfaire la curiosité de l'observateur le plus difficile à émouvoir.

Sans parler de l'ancienne capitale du monde, devenue le chef-lieu de la première des religions modernes, à six lieues de Rome, il est une petite ville, dont le nom grotesque exprime déjà la révolution qu'elle a subi; *Frascati* a succédé à *Tusculum*, vers la fin du douzième siècle. Des cardinaux y remplacent les consuls. On chante de piteuses hymnes grecques, où furent composées les *Tusculanes*; et les matériaux des maisons qu'habitoient Caton et Tullius, vendus

par les Camaldules , y font vivre ces moines ignorans. Là , où Lucullus avoit rassemblé une bibliothèque complete des philosophes stoïciens , se trouvent quelques bréviaires ; et les débris du château de ce romain servirent aux capucins pour bâtir leur église. Les jésuites eurent long-temps une maison de campagne , où Cicéron tenoit des conférences académiques. L'orateur romain s'étoit formé à Frascati un lycée , que le cardinal Passioneï métamorphosa en hermitage : on y voyoit jadis les bustes de Socrate et de Démosthènes ; on y vit de nos jours les portraits d'Arnaud et de Pascal.

Tusculum , qui se montra long-temps jaloux du précieux privilége de n'être gouverné que par ses propres lois , ne s'honoroit pas moins de la naissance de Caton le censeur. C'est à *Tusculum* qu'il faisoit valoir le petit *fonds* de ses pères ; c'est-là , qu'habillé comme ses esclaves , il composa un traité d'agriculture , en cultivant la terre , lui qui avoit gagné plus de villes qu'il ne s'étoit écoulé de jours pendant son expédition d'Espagne.

Plus grand peut-être encore que lui , son arrière-petit fils , Caton d'Utique , se livroit à l'étude de la philosophie dans Tusculum. C'est-là que Cicéron le surprenoit enfermé dans la bibliothèque de Lucullus. Que de fois il s'échap-

poit de la ville tout exprès pour venir consulter la collection des livres rares de son beau-frère , Lucullus a trouvé plus d'imitateurs que Caton d'Utique.

Tibère , impénétrable à tout , excepté aux vices , ne pouvant se résoudre , au retour de ses voyages à l'isle Caprée , à rentrer tout de suite dans Rome , séjournoit quelque temps à Tusculum , où il avoit une maison de plaisance.

L'empereur Galba , à qui le monde fut redevable de la mort de Néron , mais qui , lui-même , n'étoit pas encore digne de régner , avoit à Tusculum un palais d'été , qui servoit en même-temps de temple à la Fortune ; il y déposa une statue de cette divinité , qu'il trouva , dit-on , à sa porte , et qu'il transporta en ce lieu , cachée dans son sein ; allusion , sans doute , à l'histoire de sa vie. Ce prince avoit une façon de penser , qui fut cause de la mort violente qu'il souffrit , mais qui néanmoins mériteroit d'être mise en pratique par les rois. Un souverain , disoit-il , doit choisir ses soldats , et non les acheter.

Avant Lucullus , les anciens n'avoient à Tusculum que de simples maisons de campagnés , et non de superbes châteaux ; et l'on passoit pour un citoyen suspect , quand y possédoit au-

delà de sept arpens de terre. Caton le jeune tint bon contre les mœurs publiques , et se borna à la modération de ses aïeux , au milieu de ses contemporains , amis du luxe ; il rappelloit à ses concitoyens le siècle de *Cincinnatus* ; alors , disoit-il , les particuliers étoient pauvres , mais l'état étoit riche.

Frascati ne conserve presque du *Tusculum* des premiers temps de la République , que le tombeau des *Furius* , découvert en 1655 dans le monastère des *Camaldules*. Il est probable aussi que le monument antique qu'on rencontre à Frascati , au haut de la rue , sise à côté de la cathédrale , est la sépulture des *Tusculanum* de *Lucullus*. On sait qu'il mourut en démence sous la curatelle de son frère.

C'est près de la petite ville de Frascati , à *Grotta-Serrata* , que le cardinal de Polignac découvrit deux superbes antiques , un *Achille* et un *Ulysse* ; chef-d'œuvres dont la France ne s'est peut-être pas montrée assez jalouse , et qui sont perdus pour elle.

Les savans ont reconnu , dans les vastes ruines du quartier de *Borgheto* , le *Tusculanum* de *Scaurus* , beau-fils de *Sylla*. Ils ont soupçonné aussi , aux *Grottoni d'Amadei* , le

château de Mécène; et ceux de Pollion et de Varron, aux traces imposantes de *Mont-Dragone* et à la *Villa-Conti*.

Les mêmes motifs qui firent tant rechercher la campagne de Tusculum des anciens Romains, continuent à attirer aujourd'hui les nouveaux à Frascati. La beauté du ciel, la bonté du sol et la proximité de Rome, ont fait élever sur cette riante colline quantité de châteaux parmi lesquels on distingue sur-tout ceux de Mondragone, de Belvédère, de Spada, de Pallavicini. La Villa-Pamfili est la plus élevée. La Villa-Ludovisi est fameuse par ses eaux et son site. C'est le lieu le plus fréquenté dans les *Villegiatures*. Les Romains de nos jours diffèrent de leurs premiers ancêtres. Dès la mi-août, ils craindraient de se trouver hors des murs de leur capitale, à cause de ce qu'on appelle le *mauvais air*, causé par les approches de la canicule, et purifié par les pluies du mois de septembre. Ce qui a fait prendre deux temps de vacances, ou comme on s'exprime à Rome, deux *Villegiatures*, l'une avant, l'autre après le mauvais air. La campagne, chez les anciens Romains, étoit dans toutes les saisons, mais plus particulièrement en été. Sous un climat aussi chaud, on préféroit,

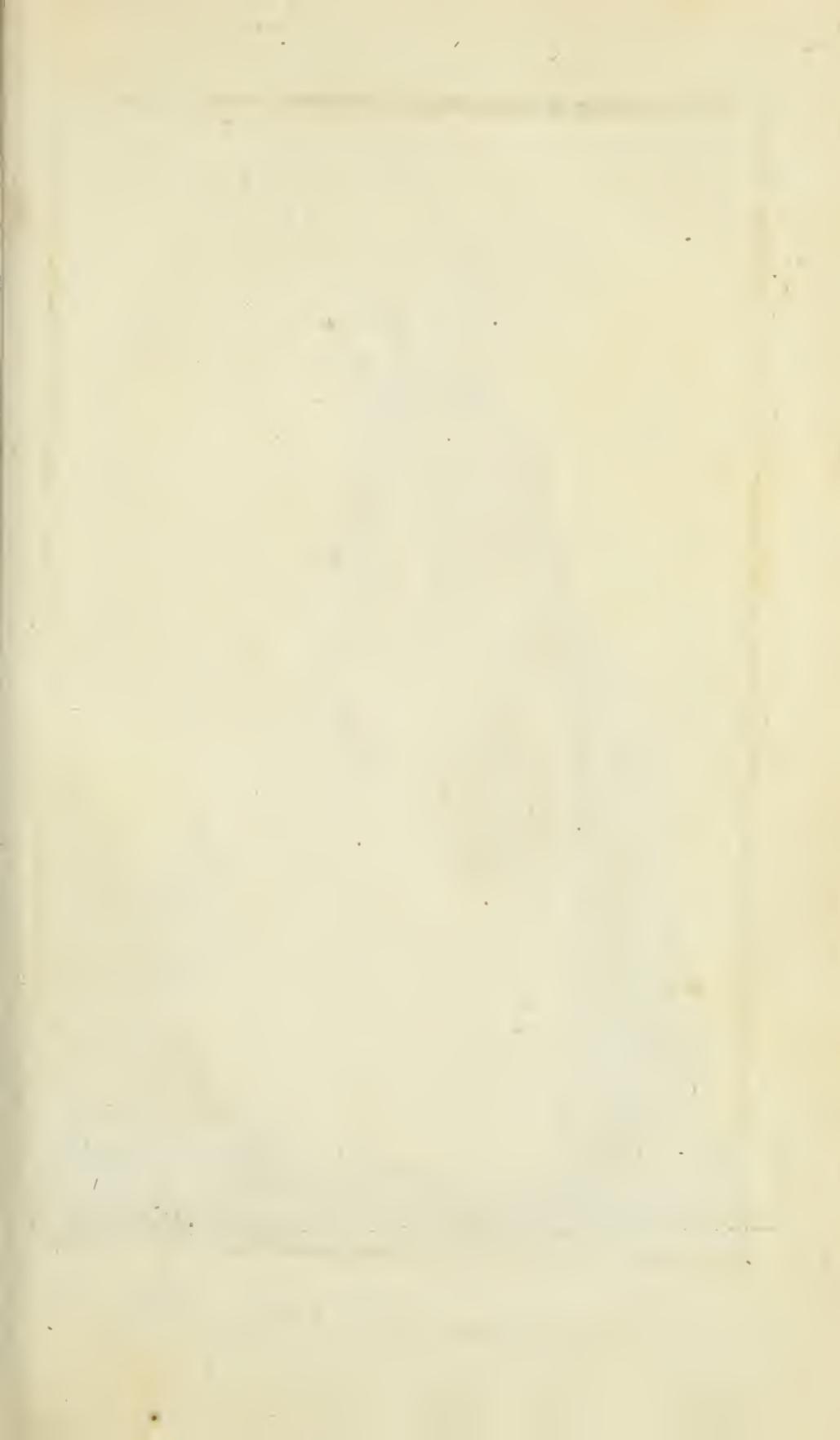
pour les vacances, le temps le plus ardent, par la raison qu'il rend incapable de toute occupation. Les modernes sont passionnés pour les Villegiatures. Tous veulent *les faire*, selon l'expression du pays. Cependant, si on en excepte les meilleures maisons, très-peu de personnes ont des campagnes en propres; mais on en emprunte, ou on en loue, souvent en différens lieux pour les deux saisons. Frascati est le quartier des environs de Rome, préféré à tous les autres lieux. Cette petite ville, si intéressante par les souvenirs qu'elle occasionne, et si agréable par la situation que le temps n'a pu changer, est un évêché auquel le pape seul nomme toujours un cardinal. On y compte six couvens d'hommes et un de femmes.

Quant aux talens, Frascati n'a pas tout-à-fait dégénéré de Tusculum, puisqu'il fut le berceau de Métastase. Son territoire n'est pas bien peuplé. Les habitans de la ville, hommes et femmes, et les paysans, suivent le costume et les modes françoises. Les *contadines Frascatanes*, qui, ainsi que les filles de Tivoli, ne sont pas aussi jolies qu'il plaît aux artistes de les peindre ordinairement, portent des manches liées avec des rubans en rosettes; elles tressent leurs cheveux; et couvrent leur

DE TOUS LES PEUPLES. 61

tête d'un voile ou mouchoir empesé et ployé par bandes ; il est de forme carrée par-devant ; et il leur tombe très bas par-dernière. Ce voile est quelquefois garni de dentelles sur les bords ; et il y en a , sur - tout parmi les vieilles , qui le font tomber sur les côtés.

Fin de la notice sur Frascati.





Bourgeoise de Florence

PUBLIC LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

S U R F L O R E N C E .

FLORENCE, rivale de Rome, a été comme la pépinière des artistes. Une seule famille a opéré cette heureuse révolution. Les Médicis, d'abord manufacturiers en laine, ont fait autant, pour les sciences, qu'Alexandre, Périclès et Auguste; et ce n'est pas après avoir ravagé le monde, après l'avoir fait passer sous le joug, qu'ils sont venus à bout de l'éclairer. Ils ont enrichi leur patrie avant de lui créer des arts; et le port de Livourne a été la seule voie qu'ils aient fréquentée, pour faire passer leur ville natale au degré de gloire et de puissance des antiques Phéniciens, dont elle se dit une colonie. Avant Côme, Florence, qui devoit son origine certaine à un détachement de soldats de Sylla, et à une poignée de bourgeois de Fiésole, n'étoit, dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, qu'une petite République, laquelle ne coûta qu'un coup de main à Totila et à Narsès. Charlemagne, qui sembloit

présager le rôle qu'elle devoit jouer, lui redonna une sorte d'existence. Mais elle étoit si peu libre que Mathilde en fit don au pape. Elle se racheta bientôt de la servitude, et Rodolphe de Haugsbourg lui fit payer assez cher sa liberté. Elle avoit peine à conserver intact ce dépôt fragile, au milieu d'une foule de petits états, qui, envieux de sa prospérité naissante, la harceloient sans cesse. Mais elle nourrissoit dans son sein le germe de sa grandeur prochaine. La famille des Médicis s'élevoit peu-à-peu au-dessus de ses concitoyens. Ses richesses, et sur-tout le noble usage qu'elle en faisoit, soutenoient son ambition, et la justifioient; et si les Florentins finirent par perdre leur droits, elle sut les en dédommager par les bienfaits d'une civilisation brillante et honorable. Le Gonfalonier de Florence, devenu grand duc de Toscane, les Florentins et les Toscans n'en furent que plus heureux, et se trouvent placés à égale distance, entre l'anarchie et le despotisme; et ce n'est pas en ce moment qu'ils ont lieu de regretter la forme primitive de leur gouvernement.

L'étranger, qui arrive à Florence, hésite d'abord auxquels il doit donner la préférence pour son admiration, de la nature ou de l'art : le concours des beautés de l'une et des chefs-d'œuvres

d'œuvres de l'autre , rendent cette vallée de l'Italie , qui renferme la capitale de la Toscane, l'un des points de la terre le plus digne du séjour de l'homme de goût.

Rome s'enorgueillit de son Apollon du Belvédère; Florence a sa Vénus de Médicis , modèle parfait de beauté et d'innocence , de pudeur et de volupté. Plus on s'y arrête , plus on s'y intéresse.

Cette Vénus , pour laquelle on auroit dû bâtir un palais , ne doit cependant pas faire dédaigner les six belles statues grecques , et d'autres morceaux antiques , que renferme l'ancien palais ducal , dépôt le plus précieux de la terre.

Le grand Côme I, à qui on en a la principale obligation , a aussi devant ce sanctuaire des arts , une statue équestre , ouvrage célèbre du sculpteur françois , qui nous a reproduit l'image d'Henri IV. Mais il semble que Jean de Boulogne ait été mieux inspiré à Florence qu'à Paris.

Dans la galerie du même muséum , on voit une statue de Brutus , que l'artiste , dit-on , n'acheva pas du moment qu'il vint à réfléchir au meurtre de César. Ce scrupule n'annonçoit pas une ame républicaine. Pareil remords n'arrêta pas la plume de Shakespeare.

Dans le riche médailler de l'ancien palais ducal, on remarque sur-tout une pièce de monnaie d'or, de la valeur d'une pistole de France; espèce de séquin, sur lequel se trouvent ces mots :

JESUS-CHRISTUS, primus Rex Florentinorum.

JESUS-CHRIST, premier roi des Florentins.

Pour éviter l'embarras du choix et les suites d'un choix peu sage, les Florentins avoient avisé de ne reconnoître d'autre souverain que J. C. Mais, au bout de quelques jours, ils renoncèrent bientôt à cet expédient, dans la crainte de passer immédiatement sous le joug du clergé, qui n'auroit pas manqué de prendre acte en sa faveur, d'une telle élection. L'exemple de la théocratie juive les effraya.

A la grande place, sous un des portiques du palais, on rencontre deux belles statues de bronze, qui représentent Méduse et Judith, tenant à la main la tête de Persée et d'Holoferne. Les amateurs orthodoxes auroient désiré qu'on n'eût pas mis en regard la mythologie et la bible.

Les traces gothiques de la cathédrale ne sont pas ce qui la rend recommandable; mais on les a fait comme disparaître, sous les accessoires précieux qui les couvrent. Les plus grands

talens, tels que *Bandinello*, *Jottus*, *Sansovin*, *Zucchro*, *Vasari*, *Donatelle*, &c. se sont réunis pour décorer ce vaste édifice. On y admire la statue brute de la Vierge, pleurant son fils, sublime ébauche de Michel-Ange.

Cette métropolitaine est consacrée sous l'invocation de *Notre-Dame des Fleurs*, (*delli Fiori*) apparemment par allusion au nom de la ville de *Florence*. Peut être aussi cette église fut-elle construite sur les fondemens, ou avec les matériaux d'un temple de Flore. Un temple de Mars est aujourd'hui un baptistère, dédié au paisible St. Jean. C'est en face des fonts baptismaux, qu'on voit le tombeau de Jean XXII, qui fut pape, et qui n'avoit de vocation que pour être corsaire, profession par laquelle il avoit débuté dans le monde.

Dans l'église de St. Laurent, la chapelle funéraire du grand Côme et de ses successeurs, dont on achève la construction, sur les dessins de Michel-Ange, deviendra, quand elle sera achevée, l'une des merveilles du monde.

A l'entrée de cette même église, l'historien Paul Jove a son tombeau et une statue.

Dans l'église de sainte Marie *della Nonciata*, on voit le tombeau du célèbre *Bandinelli*; et le peuple s'agenouille devant un portrait de la Vierge, fait de main d'Ange.

Michel-Ange, (pour me servir de ses propres expressions), avoit épousé l'église di *Santa Maria Novella*, à cause de sa noble simplicité, caractère si analogue au génie de ce grand homme.

L'église de St. Marc possède le corps et offre la statue de St. Antonin, archevêque de Florence, qui consacroit au soulagement des infortunés, ce que d'autres prélats prodiguent à la représentation. Ange Politien et Pic de la Mirandole, unis pendant leur vie, ont leurs tombeaux dans cette même église.

Michel-Ange s'est beaucoup multiplié à Florence. Le maître-autel de l'église du Saint-Esprit est de lui ; il a donné le plan de celle de Sainte-Croix ; il y a aussi son tombeau vis-à-vis celui de Galilée. Galilée ! qui, à 70 ans, se vit obligé d'abjurer une vérité physique, et d'en faire amende honorable, comme d'un crime. Telle est la destinée presque ordinaire de ceux qui sont trop au-dessus de leur siècle, pour être entendus de leurs contemporains. Au reste, la sentence portée contre le célèbre partisan de Copernic, fut plutôt un scandale qu'une injustice. Pour l'éviter, il faudroit que les grands hommes pussent descendre jusqu'au vulgaire, ou l'élever jusqu'à eux. Au reste, ce n'est pas Florence qui a à se reprocher de s'être mépris sur le compte de Galilée.

Florence est la patrie d'un autre beau génie , que son siècle , et même la postérité , n'ont pas bien compris , puisqu'on l'accusa , et qu'on l'accuse encore , d'avoir proposé César Borgia comme le modèle des souverains ; lui qui s'étoit rendu suspect aux Médicis , par les éloges qu'il donnoit à Brutus. Machiavel avoit cru , sans doute , au contraire , qu'un portrait fidèle de la tyrannie , doit suffire pour en dégoûter un prince.

Florence donna aussi le jour au Dante , et un tombeau dans sa cathédrale. On devoit une place distinguée à celui qui avoit peint en beaux vers , le paradis , le purgatoire et l'enfer. A-t-on rendu les mêmes honneurs à Marsile Ficin , pour avoir voulu insérer au répertoire des Saints , le nom de Platon , dont il nous a laissé une assez bonne traduction latine ?

Un nom qui ne grossira pas la légende , mais qui doit trouver place parmi ceux des grands hommes : c'est Léon X. Ce Pontife aimable , dont le règne brillant mérita de faire époque dans l'histoire des lettres , la religion le désavoua quelquefois ; mais les sciences et les arts , qu'il réhabilita en Italie , ont fait bénir sa mémoire.

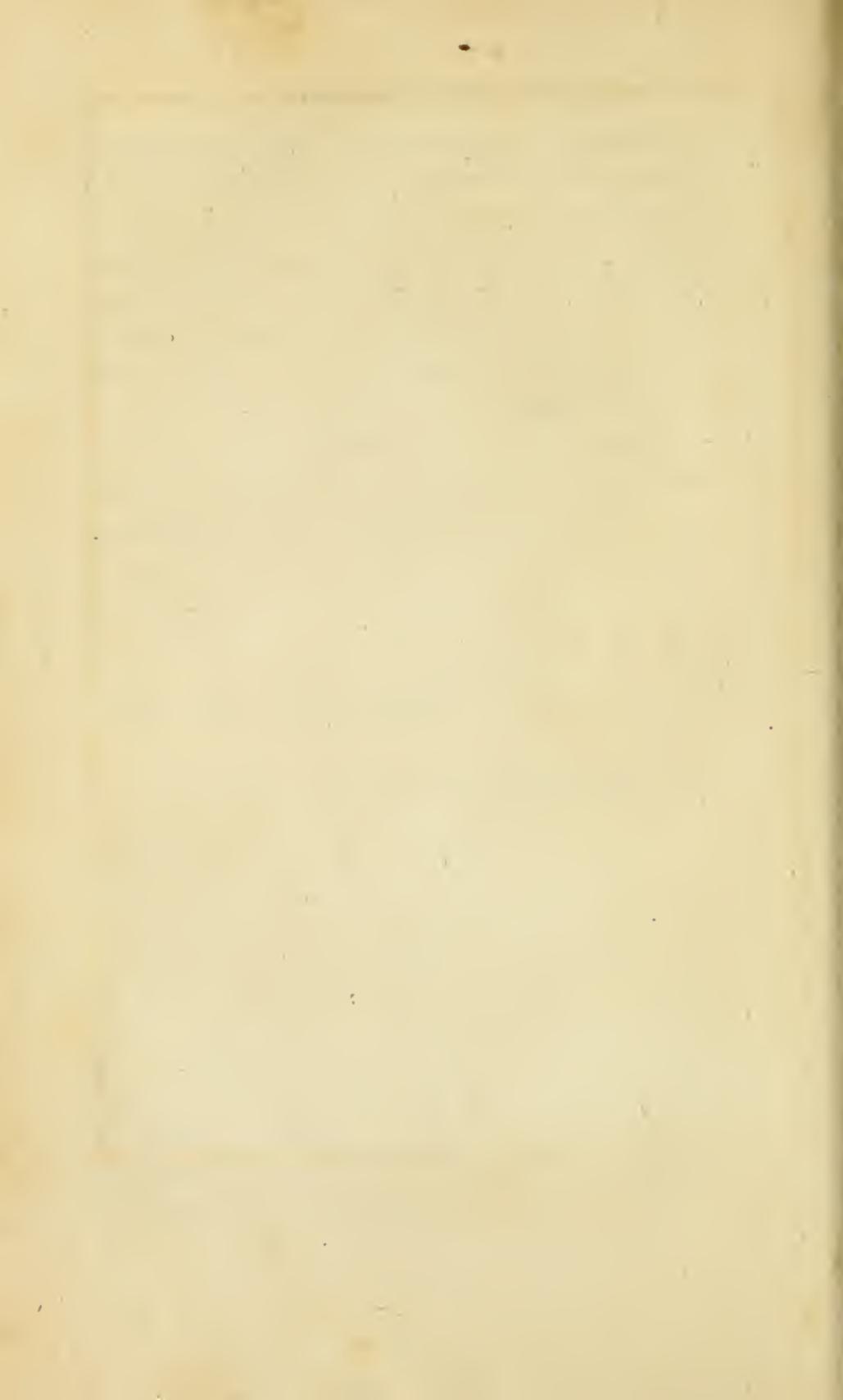
Si Florence a perdu de son éclat , au règne des talens supérieurs , a succédé celui des mœurs , de la philosophie et de la saine politique. Les réfor-

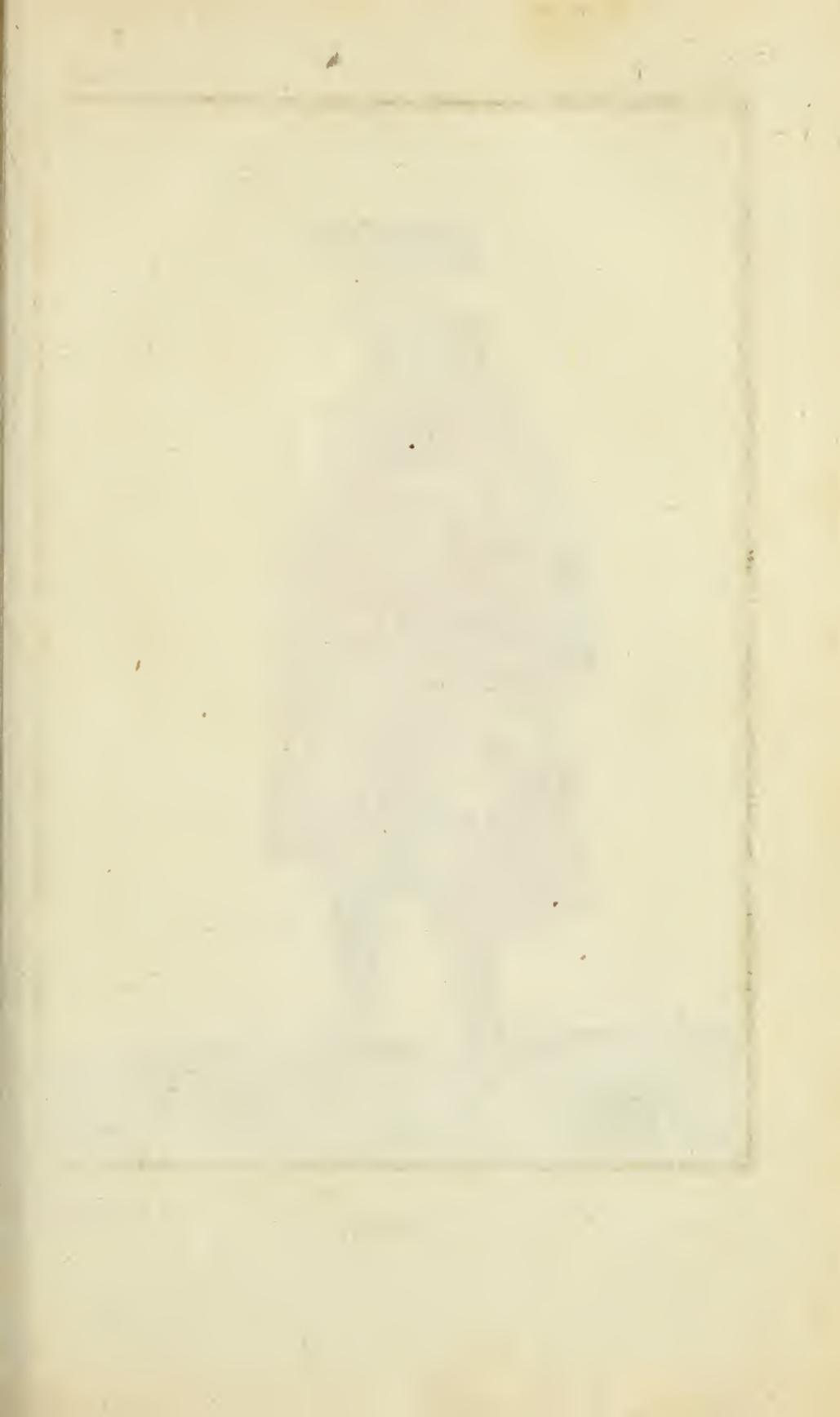
mes les plus sages vont faire de ce beau pays , le séjour du bonheur. Jamais le glaive de la justice n'a trouvé moins à s'exercer qu'aujourd'hui. Les Florentins , moins industrieux , moins actifs peut-être , sont devenus plus économes. Leurs manufactures languissent un peu ; mais ils ont renoncé à une partie de leur faste ; leur politesse , qui dégénéroit en astuce Italienne , n'est plus aujourd'hui que de l'urbanité. Le mystère ne préside plus aussi souvent à leurs démarches les plus ordinaires. Les femmes deviennent plus communicatives , sans manquer à la réserve qui doit toujours caractériser leur sexe. Elles aiment à s'instruire , et le goût de la lecture est répandu dans presque toutes les classes.

Il y a , dit-on , parmi les Florentins , une société secrète de hardis penseurs ; mais ils ne se distinguent de leurs compatriotes , que par leur amour pour l'étude , le goût de la retraite , la tolérance et la retenue. Bornés dans leur sphère obscure , mais paisible , on ne les rencontre pas sur le chemin de l'intrigue , dans l'antichambre des gens en place. Ils aiment à méditer dans le silence ; et si leur système pouvoit être dangereux , comme ils ne cherchent point à le prêcher , il n'en peut résulter aucun inconvénient pour le public.

Le costume des Florentins est un mélange de modes Italiennes et Françaises, et subit plusieurs modifications, selon l'état des personnes. Les bourgeoises n'affichent cependant pas le luxe des habits, autant que dans les autres capitales; mais elles savent se mettre avec grace, sans beaucoup de recherches. Elles ne font plus guère d'usage de la florentine, étoffe de soie, qu'on ne fabriquoit d'abord qu'à Florence. Elles posent volontiers sur leur tête, des chapeaux de paille très-propres, qui se font dans cette ville.

Fin de la notice historique sur Florence.







Venitien

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



Ventienne

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
ET C O U T U M E S
D E S V É N I T I E N S .

VENISE, construite dans les *lagunes* de l'Italie, soutenue sur des pilotis, depuis treize cents ans, l'une des plus belles capitales du monde, s'élève fièrement du sein des eaux, et semble commander au golfe adriatique, qui en respecte et consolide les fondemens. Elle eut pour fondateurs quelques fugitifs échappés au sac de Padoue et d'Aquilée, mises en cendres par les Visigoths et les Huns. Ces réfugiés se créèrent une patrie, en disputant aux flots quantité de petites isles inhabitables jusqu'alors; et bientôt aux cabanes de bois et de chaume, succédèrent des habitations plus stables, auxquelles on fit servir de matériaux, les débris des villes du continent, dévastées par Attila; les misérables pêcheurs de Rialto ne tardèrent pas à se faire connoître sous le nom de navigateurs de Venise. L'édifice politique fut élevé en même tems; on lui donna la forme républicaine. Venise, qui reçut son nom de Pepin-le-Bref, en obtint

aussi l'exemption du tribut qu'elle payoit aux Lombards. L'empereur Léon lui accorda l'indépendance et le choix de son duc. Aujourd'hui, le peuple n'a conservé de tout cela, que la permission d'élire le curé de sa paroisse. La situation de cette république en Europe, lui conseilla le commerce; et dans la suite, tous les trésors des deux mondes, passèrent un moment entre ses mains. Elle seule, pendant long-temps, eut une marine. Son crédit devint immense, et sa grandeur s'accrut avec ses richesses. Elle excita d'abord la jalousie des puissances voisines, et leur donna de l'ombrage; la journée de Lépante lui rendit sa gloire, éclipsée à celle d'Agnadel. Mais elle épuisa ses forces au long siège de Candie; le passage du cap de Bonne-Espérance fit désertir ses ports, et le sceptre de Neptune ne lui fut plus confié. Venise, tranquille sur sa position, se trouva dans l'heureuse impuissance de troubler la tranquillité des états voisins. Son doge épouse encore la mer tous les ans; mais ce vain cérémonial ne peut que lui rappeler son ancien éclat. Heureuse cette brillante république, si son gouvernement intérieur la dédommageoit de l'ascendant et de l'influence qu'elle eut jadis au dehors. On ne peut, du moins, lui reprocher la négligence à cet égard. L'esprit humain semble avoir épuisé à Venise toutes les ressources, pour contre-balancer les avantages

et les inconvéniens du pacte social. On ne pouvoit prendre plus de précautions contre les abus, qu'entraîne à sa suite un régime politique quelconque. Tout semble avoir été prévu, et la prudence ne sauroit peut-être aller plus loin. Mais les Vénitiens en sont-ils plus libres et plus fortunés? et s'ils ne le sont point, le bonheur n'est-il pas un fruit interdit aux hommes réunis en société? Ce doge, qui n'a que les honneurs de la souveraineté; ce *pregadi*, qui en exerce toutes les fonctions; ce conseil des dix, dont les inquisiteurs sont aussi redoutables que ceux du saint office; ce livre d'or, si précieux aux nobles; ces *avogadors*, si chers au peuple; tout cet appareil de défiance fait honneur à la politique Vénitienne; mais les familles patriciennes peuvent seules s'en applaudir. Les Plébéïens, moins libres peut-être que par-tout ailleurs, se dédommagent de la chose avec le mot, et obéissent à des maîtres qu'ils appellent leurs Sénateurs.

Cependant, la constitution de la république de Venise a plusieurs réglemens d'une grande sagesse. La religion catholique est celle de l'état; mais les Protestans; les Grecs, et même les Juifs, y exercent en paix leur culte particulier. La juridiction ecclésiastique y est subordonnée à l'ordre civil; et les bulles du Pape ne

sont point reçues sans examen. Le tribunal de l'inquisition n'en impose que par le nom. On a interdit au clergé l'entrée dans les conseils, et l'admission aux emplois publics.

Le gouvernement a cru devoir aussi mettre des bornes à la libéralité des fidèles envers l'église, dont les membres sont soumis aux impositions civiles.

On sait que la ville de Venise a pour armes le lion ailé de Saint-Marc. Cette république a aussi institué un ordre de chevalerie, qui porte le nom de son patron, et qui a pour devise : *pax tibi.*

Nous ne répéterons pas ici ce que tant de voyageurs, plus ou moins suspects, ont écrit sur l'intérieur de la ville de Venise ; nous nous contenterons de remarquer qu'il est bien étonnant que la police de cette superbe capitale ne veille pas davantage à la sûreté et à la commodité des citoyens, dans la construction des ponts sans nombre qui traversent les canaux. Ces ponts, construits avec une pierre blanche très-lisse, occasionnent souvent des chutes d'autant plus à craindre, qu'il n'y a point d'appuis pour se retenir. Cet inconvénient a donné lieu en partie au proverbe italien, qui avertit de se mettre en garde contre les quatre P. de Venise. (*Pietra bianca, Putana, Prête, Pantalone.*)

La population ne répond pas à l'extérieur de cette ville, qui en impose par sa magnificence. Elle est remplie de beaux palais ; mais ces palais sont vides. Elle compte à peine cent cinquante mille habitans divisés en deux classes, qui ne sont que trop distinctes : la noblesse et le peuple. Les nobles sont instruits ; ils jouent dans la république un rôle, qui suppose une certaine quantité de lumières. Ils sont polis, mais peu communicatifs ; c'est encore une suite du régime politique. Ils contractent peu-à-peu ce caractère mystérieux, dont les fonctions qu'ils exercent, leur font un devoir, et apportent dans les sociétés privées, cette défiance taciturne qui règne dans les conseils. Ils ne tiennent jamais ce qu'on appelle table ouverte. Les secrets de l'état seroient mal gardés parmi des convives échauffés par le vin et la bonne chère. Cependant ils y dérogent quelquefois par vanité, pour donner d'eux, aux étrangers, une idée avantageuse, et c'est alors qu'on pourroit appliquer à plusieurs d'entr'eux la double épithète *d'avares-fastueux*. Des loix somptuaires très-strictes y répriment le luxe dans le costume. Mais on prodigue aux ameublemens ce que la loi défend de donner à la décoration des habits. Les nobles, qui exercent les charges de la république, quittent rarement les marques de leurs dignités ; ils sont toujours en longue robe à larges manches pendantes. Le

peuple, qui craint ses magistrats, ne les aime guère ; peut être parce que ceux-ci ne sont point du tout populaires ; ils ne se familiarisent pas plus avec la classe inférieure des citoyens , qu'avec les étrangers : d'où il suit qu'il est difficile de donner des détails certains sur les mœurs domestiques de Venise. Cette ville n'est abordable que pendant son carnaval si fameux. Le gouvernement, par une double politique, en fait, pour ainsi dire, une affaire d'état. Cette fête bruyante et bizarre a le double avantage de distraire le peuple et d'attirer l'étranger. Le peuple prend pour la liberté, la licence qu'on lui permet dans ses plaisirs ; et plusieurs journées d'ivresse et de folie lui font oublier les entraves qui l'attendent le reste de l'année. Ce n'est pas que le carnaval soit le seul moment consacré aux excès en tout genre. L'état n'est peut-être pas fâché de voir la plûpart des citoyens s'amollir dans mille petites intrigues successives qui les détournent d'objets plus importants. La superstition et le libertinage sont deux puissans ressorts que des législateurs peu délicats ont mis en œuvre avec succès pour maintenir à la fois l'autorité des uns et la subordination des autres. La politique ne rougit pas des moyens honteux qu'elle emploie, pourvu qu'ils lui réussissent. Les Vénitiennes secondent merveilleusement ces intentions. Pour les dédommager des recher-

ches dispendieuses de la parure, qui leur sont interdites par la loi, on ferme les yeux sur les autres excès auxquels elles peuvent se livrer en toute assurance, pourvu toutefois qu'elles y mettent quelqu'adresse, et qu'elles aient soin de sauver les apparences. Les maris ne sont pas excessivement jaloux. L'usage des ceintures chastes commence à se rallentir un peu. Les filles cloîtrées n'ont point fait tout-à-fait divorce avec le monde; les gondoles vénitiennes servent souvent de temples à l'amour.

Il y a sept salles de spectacles à Venise, dont la plupart sont ouvertes toute l'année. Elles le sont toutes au carnaval. Le grand opéra est au théâtre *San-Beneditto*. C'est-là qu'on trouve l'élite des virtuoses de l'Italie, dans le chant, la danse et la pantomime.

Il y avoit autrefois à Venise des lieux d'assemblée publique sous le nom de *Redoutes*, remplis d'une foule de femmes plus séduisantes les unes que les autres. Le gouvernement se resentoit de cette prodigalité; mais, depuis plusieurs années, il a hasardé une réforme qui fait honneur à son désintéressement. Le sénat a cru devoir aussi mettre un frein au concubinage, devenu par trop scandaleux par la publicité la plus complète. A Venise, on ne rencontre plus aussi fréquemment, que dans les autres capi-

tales de l'Europe, des femmes publiques, dont l'indécence est le moindre défaut. Mais le décorum extérieur, qui règne aujourd'hui, n'a pu avoir lieu qu'aux dépens des mœurs privées; et les turpitudes, auxquelles on se livroit dans les redoutes et dans les carrefours, se pratiquent avec un degré d'impudence de plus au sein des ténèbres factices des gondoles vénitiennes.

D'après ce goût dominant pour les fêtes, d'après cette pente universelle à la galanterie, on peut se faire une idée des arts. La peinture n'offre plus de nouveaux modèles à imiter. On y parle beaucoup du Titien, de Veronèse; mais Venise n'a plus d'école. La musique ne connoît pas ces grands effets, produits par l'étude des passions. Elle est devenue molle et fade jusques dans les églises, et digne des bouffons féminisés qui la chantent; l'art dramatique n'a point fait de progrès plus rapides. La littérature y vit d'emprunts, et les presses n'y multiplient que des traductions. Le commerce seul soutient encore cette république, mais beaucoup plus resserré; il a perdu de son activité, et ne sauroit soutenir la concurrence avec les autres états de l'Europe. Une description succincte du costume vénitien mettra le dernier trait de ressemblance à cette esquisse rapide.

Les femmes, sur-tout celles qui ne se consacrent

sacrent pas aux plaisirs du public , se mettent avec goût et en même-temps avec décencé. Rien de si élégant , de si voluptueux et de si comode, que l'habillement dont fait usage la Vénitienne dans son négligé du matin.

Elle porte un jupon noir , ni trop court , ni trop long , garni ordinairement en gaze noire ; un corset de couleur arbitraire , à manches en amadis , fait valoir une taille svelte et formée des mains des graces ; un mezzo noir , (pièce de taffetas plus longue que large , et nouée par derrière) , garni de longues dentelles plus ou moins riches , lui enveloppe artistement la tête , et ne laisse voir de la figure que ce qu'il faut pour tourmenter les curieux et les amateurs ; et une gaze légère couvre l'embonpoint d'une gorge toujours assez belle dans ces climats ; les bras et le col sont garnis assez souvent de petites chaînes d'or. Les femmes du commun portent des mezzo , mais de toile et d'indienne de toutes couleurs.

Le Vénitien est habillé à la françoise , mais toujours couvert d'un grand manteau d'écarlate ; l'été , le manteau est de taffetas noir ou blanc. Il fait adroitement usage de guêtres de drap noir , dont il recouvre ses bas , et qu'il ôte en entrant dans les maisons. Ces guêtres sont pour la propreté des bas.

L'habillement d'un bourgeois vénitien est encore plus simple. Il porte ordinairement un chapeau à trois cornes, et ses cheveux en queue. Son habit est un peu long, et surmonté d'un collet ordinairement brodé. Par-dessus est un manteau, pièce essentielle du costume. On fait usage de guêtres faites avec soin. Il est inutile d'avertir que l'inégalité des conditions, ou des fortunes, apporte quelques variations dans la manière de se mettre, à Venise, cependant moins qu'ailleurs, à cause des loix somptuaires.

Fin de la notice historique des Vénitiens.



Femme de l'iumé .

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

S U R F I U M E.

FIUME et son territoire appartiennent à la maison d'Autriche, et font partie du cercle de ce nom. La ville porte le nom de la Fiumara, à l'embouchure de laquelle elle est bâtie dans une vallée étroite, mais agréable et fertile. Elle a un port sur un des golphes de la mer Adriatique. *St. Vit* en est le patron. *Vitalis* étoit le sixième des enfans de *Félicité*, veuve Romaine, qui avoit sept garçons. Toute cette famille fut, dit-on, martyrisée sous le bon empereur Antonin. *Félicité* pouvoit vivre heureuse, selon le monde, au sein des plaisirs domestiques. Riche et considérée, elle eût pu adorer Dieu en esprit et en vérité, dans le forum de sa conscience, sans se faire remarquer et attirer sur elle l'œil du gouvernement, intéressé au maintien de la religion de l'état. Mais en ce temps-là, le culte de l'évangile avoit besoin de martyrs. Il falloit du sang pour cimenter les fondemens de l'église, encore mal affermie. *Félicité*, en qui l'amour maternel

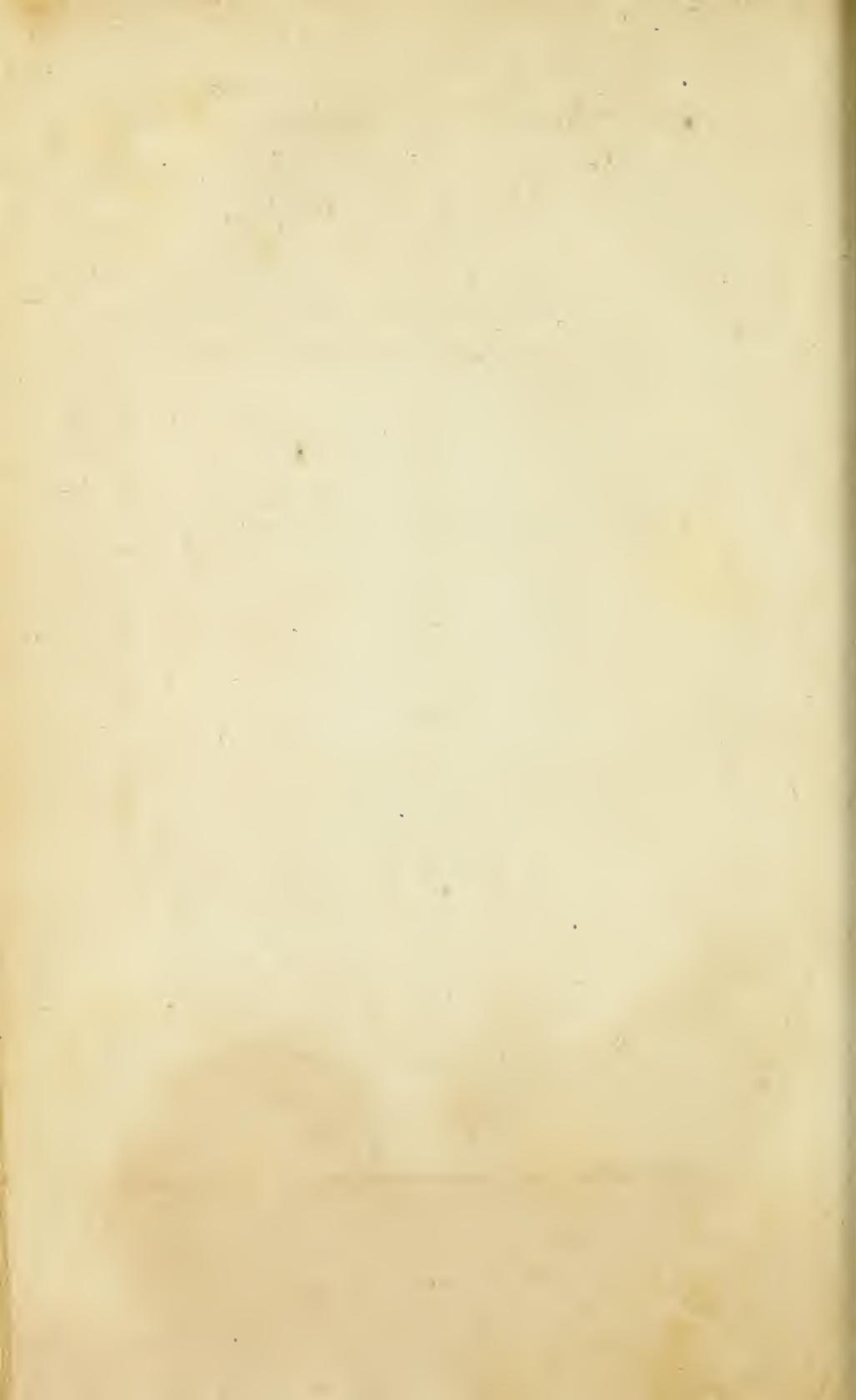
cédoit le pas au zèle de la maison du Seigneur, crut devoir faire de l'éclat et donner l'exemple. En conséquence, elle va braver le paganisme jusques dans ses temples, et insulter les dieux même au pied de leurs autels. On l'arrête. Elle est conduite aux juges. On l'interroge avec intérêt. On lui rappelle le doux titre de mère, et le danger où elle expose ses enfans. Mais la grace parle plus haut à son cœur, que la nature. Félicité est inébranlable. Toute occupée du ciel, ce qui se passe sur la terre lui est étranger. Cette mère, qu'on qualifieroit autrement dans toute autre circonstance, assiste au supplice de ses sept enfans. Elle voit, d'un œil sec, ses trois aînés périr sous le bâton. Sylvain, le quatrième, est précipité dans le Tibre. St. Vit et les deux derniers eurent la tête tranchée. Le martyrologe ne manqua pas de placer cette famille dans son répertoire sacré, et d'en ordonner la fête le 10 de juillet. On ne sait comment St. Vit est devenu le titulaire de Fiume: cette ville, bien peuplée, fait d'autant plus de commerce, qu'elle est exempte de contributions. Son gouverneur relève de l'intendant de Trieste. Une superbe chaussée la fait communiquer jusqu'en Croatie.

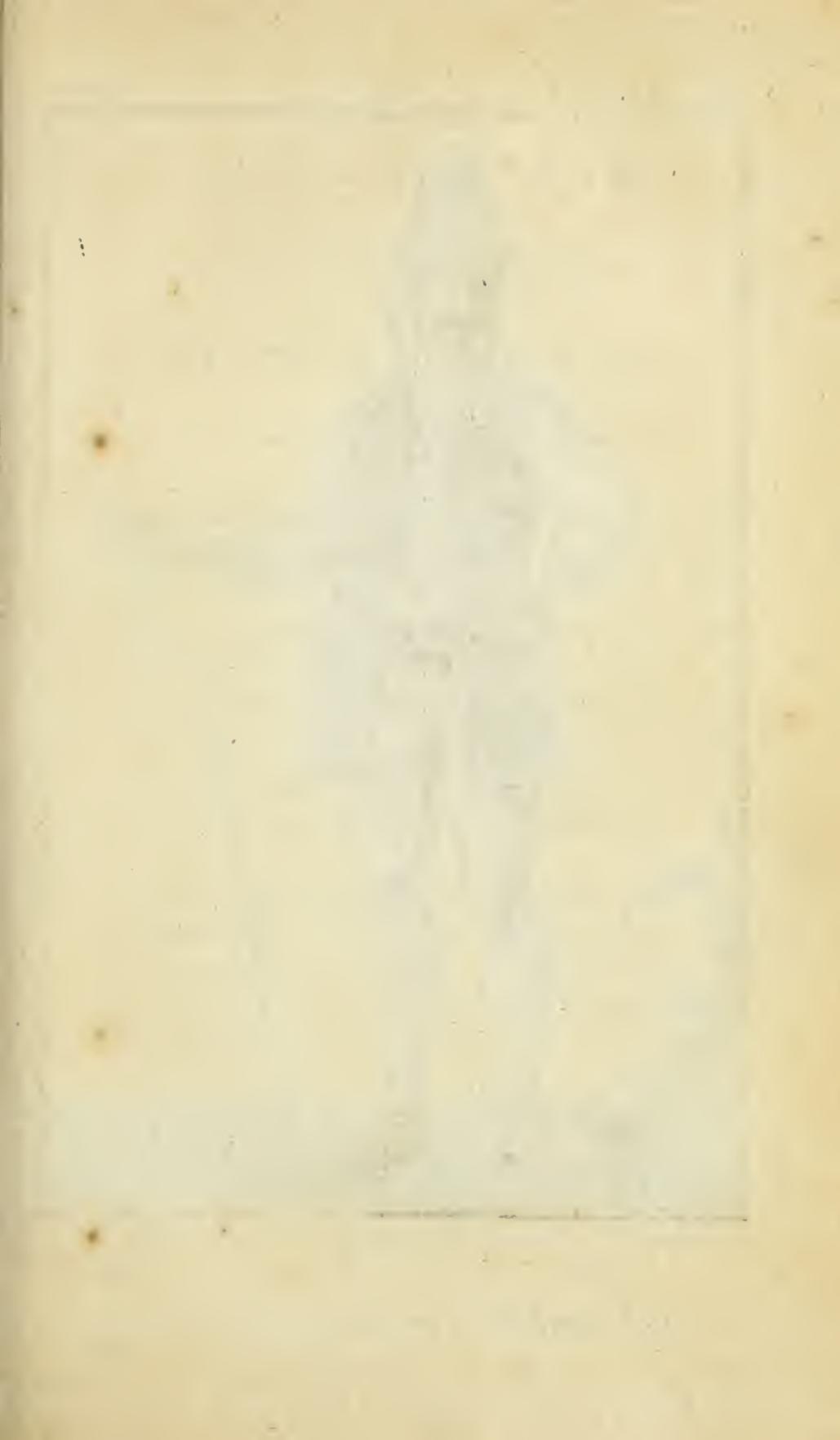
Fiume a été démembrée en 1648, du duché de Carniole.

Quant aux mœurs et coutumes, voyez les articles de la Stirie et de l'Istrie, ainsi que des Morlaques.

Le costume des femmes de Fiume, leur coëffure sur-tout, nous a paru mériter de tenir ici sa place.

Fin de la notice historique de Fiume.







BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Habitant de Fuime ou de Tersato.

N O T I C E
H I S T O R I Q U E
S U R T E R S A T O.

LE territoire de *Tersato*, ou *Tersactum*, fait partie de la seigneurie de Bukari, dans le Littorale, pays dépendant du cercle d'Autriche. Le chef-lieu de Tersat est un vieux château sur un rocher, près de Fiume. On y voit une chapelle de Notre-Dame de Lorette, sur laquelle on a hasardé bien des miracles, qui trouvent encore aujourd'hui de fermes croyans dans la contrée. On y vient de fort loin en pèlerinage.

Près de-là est le golphe de Carnero, abondant en poissons. Un des plus remarquables est le gatto, qui, avec le temps, acquiert beaucoup de volume. Sa peau sert comme le chagrin, et lui ressemble. On tire du fond de ce golphe de Carnero, une espèce de marbre brun, très-dur; dans l'intérieur des blocs, on trouve des moules toutes vivantes, lisses, brunes, et plus semblables aux dattes pour la grandeur et la forme, que celles qu'on ramasse sur la côte d'Ancône.

88 COSTUMES CIVILS, &c.

Quant aux usages des habitans du bourg situé entre le château de Tersat et la chapelle, voyez les notices sur la Carniole, la Croatie, l'Istrie et la Stirie.

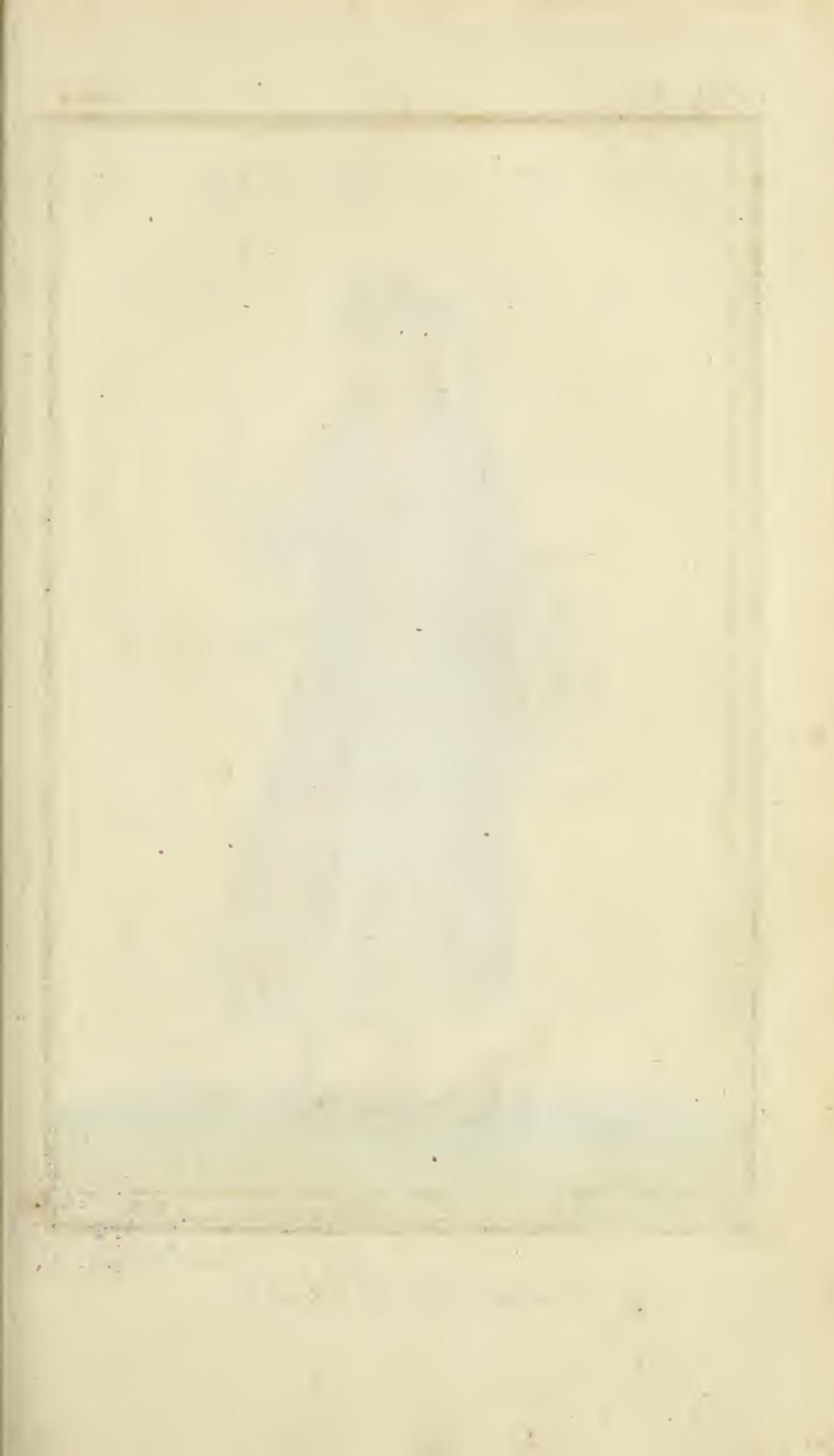
Quant au costume, voyez la figure ci-jointe.

Fin de la notice historique sur Tersato.



Homme de l'Istrie

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme de l'Estrie

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L ' I S T R I E.

CETTE presqu'isle fut d'abord habitée par plusieurs colonies grecques, qui y portèrent avec elles le culte de la déesse Isis. Il y eut bientôt un port célèbre, sous le nom de *Pola*, et depuis connu chez les Romains sous celui de *Julia Pietas*.

L'air mal-sain qu'on y respire, a nui à la population du pays, dont la plus grande partie appartient à la république de Venise. Le territoire de Trieste reconnoît l'empire de la maison d'Autriche.

L'Istrie autrichienne, assez fertile en vins, en huile et en grains, est composée de la comté de Mitterbourg et de la seigneurie de Castua.

La comté est l'ancien domaine des comtes de Goertz.

La seigneurie unie à la Carniole passa , en 1400, dans la maison d'Autriche.

Trieste , la seule ville digne d'être nommée dans l'Istrie allemande, a succédé à l'ancienne Tergeste, *Tergestum*. Jadis les habitans étoient libres ; mais ils ne faisoient usage de la liberté que pour exercer la piraterie. Les Vénitiens les châtièrent en les subjuguant ; depuis que ce port reconnoît l'aigle de l'empire , il est devenu florissant par les soins que lui ont prodigués ses nouveaux souverains.

Le P. della Croce a donné l'histoire de Trieste et l'éloge des savans que cette ville a produits , et qui ne sont guère plus connus que leur panégyriste.

La ville basse , bâtie tout récemment , est jolie ; les rues en sont grandes et vastes. Les petites barques , et même les vaisseaux , pénètrent dans l'intérieur par trois canaux. S'ils étoient tenus plus propres , l'air , devenu plus sain , ne seroit point infect pendant les grandes chaleurs.

Le commerce y fleurit , grace aux soins actuels que l'empereur donne à ce port , qui pourroit devenir un des premiers de l'Europe. Il commence à donner de l'ombrage à ceux de l'état de Venise. Des vaisseaux en sont déjà

partis pour l'Inde , et y sont rentrés avec un bénéfice , qui doit engager les armateurs à continuer & à multiplier ces sortes d'expéditions.

Le commerce d'importation et d'exportation y est déjà en vigueur , et a lieu avec l'Autriche , et même dans l'intérieur de l'Empire. Les objets d'exportation sont le fer , l'acier , le cuivre , la potasse , du bois de construction , des grains de toutes sortes. On y fait quelque peu de salaisons de bœuf hongrois , qui égale en bonté celui d'Irlande. Cette branche de négoce pourroit devenir intéressante , si on y apportoit quelque attention.

La foire de Senegalia , près Raguse , sert de débouché à quantité de marchandises de Trieste.

Il y a grande affluence de Juifs et de Grecs. Ces derniers y sont très-puissans , et très-malvus des autres négocians , tant catholiques , que protestans. L'intérêt divise encore plus les hommes que la diversité des cultes.

On y rencontre des fabriques en tout genre. Les raffineries de Fiume ne donnent point un cristalin plus brillant au sucre , que la manufacture de Trieste. Avec tous ces avantages , Trieste peut se passer d'une marine militaire , que l'empereur se propose , dit-on , d'établir à *Porto-*

Ré. La sûreté et l'étendue de ce port semblent l'y inviter. Il est très-avantageusement situé à côté de Buccari et de Carlobague , à l'entrée de la Dalmatie. Il y existe une espèce d'arsenal pour la construction des vaisseaux.

Ce port est sous le gouvernement hongrois.

La ville de Trieste, autrefois régie par une intendance , est actuellement sous un gouverneur civil et militaire tout-à-la-fois.

Il y a un évêché , jadis suffragant d'Aquilée , et un chapitre ; six couvens , et un collège d'Arméniens , où l'on trouve une imprimerie.

La cathédrale est sise à côté de la forteresse , sur une montagne qui domine la ville.

Le luxe qui règne à Trieste fournit depuis long - temps à l'entretien d'un théâtre , servi autrefois par les meilleurs acteurs , danseurs , et virtuoses de toute l'Italie. C'étoit alors , à l'imitation de Venise , une espèce de redoute ou d'académie de jeu. Chaque particulier , renfermé dans sa loge , y buvoit , y jouoit , pendant le spectacle , et en sortoit ivre , ruiné , ou pire encore. Les faillites de plusieurs bonnes maisons de commerce , et le dérangement de quantité de familles honnêtes , étoient la suite d'un tel établissement , le fléau des mœurs. On a voulu réprimer ces abus ; et l'on va à

cette salle de spectacle , plus aujourd'hui qu'autrefois , pour s'y instruire en s'amusant. Cependant peut-être n'a-t-on que pallié le mal : le vice ne s'y affiche plus. Mais tant que les loges du théâtre de Trieste resteront fermées , elles serviront plus d'une fois de rendez-vous au libertinage.

Les dames ont formé à Trieste un *Casin* général ou assemblée. C'est là qu'elles font assaut de parure et de coquetterie. Il faut les voir se mettre pour ainsi dire sous les armes à l'arrivée des étrangers qui leur y sont présentés , pour peu qu'ils soient recommandables par leur naissance , ou le caractère dont ils sont revêtus. La plus froide réserve est le premier accueil qu'on obtient d'elles ; mais on les puniroit trop , si on les prenoit à la lettre. La plus intime familiarité succède bientôt à ce premier abord , et en dédommage souvent plus qu'on n'auroit osé l'espérer. L'étranger n'est plus embarrassé que du choix. A peine s'est-il déclaré le chevalier servant de l'une des beautés rassemblées autour de lui , que la beauté préférée se hâte de jouir de son triomphe , presque sans mystère ; et c'est alors qu'on a vu plus d'une femme , même aux yeux du public attentif et malin , quitter le bras de son mari pour donner le sien à l'étranger , surpris lui-même d'être heureux si-tôt.

Qu'on nous pardonne ces détails de mœurs, qui nous ont paru plus nécessaires qu'une savante dissertation académique sur l'étymologie des noms et sur les origines du pays.

Le *Casin* occasionne beaucoup de *Picnics*. Ce sont des parties de plaisir où l'on n'épargne, rien, et qui nécessitent des dépenses ruineuses. On se les permet sur-tout en carême. Mais le carnaval y est aussi brillant, à proportion, que dans les villes capitales. Deux salles de bal y sont ouvertes.

La première, au théâtre, est consacrée à la noblesse; et ce n'est pas celle où l'on s'amuse le plus.

L'autre bal a lieu dans un sallon vaste, au haut de la ville neuve, près la savonnerie. La bourgeoisie y prend ses ébats et y admet les classes inférieures. Les femmes de service et les commis des négocians en font les honneurs.

Les habitans des campagnes voisines accourent à ces bals, et viennent y perdre les restes de leurs mœurs. Cependant les paysannes sont plus coquettes que dissolues. Leur costume galant annonce de leur part plus de facilité qu'on n'en trouve en effet. Elles ne sont point revêches ni sauvages; mais elle ne savent point agacer; elles n'oseroient se permettre cette li-

berté , dont les hautes classes leur offrent pourtant l'exemple. Elles sont coëffées , à la manière des Levantins , d'une pièce de toile retroussée sur leur tête en forme de turban. Elles portent une ceinture et un corset , qu'elles placent de façon à ne point se faire taxer de pruderie. Les manches de leurs vêtemens retombent jusques sur le poignet. Leur habit de dessus tient beaucoup de ceux des Orientaux. Le paysan et l'homme du peuple portent de larges culottes sans boutons , et fermées aux genoux avec des cordons. Un habit court s'ajuste vers la partie du col , et le reste entr'ouvert le plus communément. Ses chaussures sont assujetties avec des courroyes.

Un établissement , plus essentiel que tous ces lieux de plaisir , c'est un vaste lazaret construit près du port , et servant de retraite pendant les épidémies.

Si la capitale de l'Istrie Autrichienne , et son territoire , offrent au voyageur un séjour agréable , et quelquefois capable de lui faire oublier les plaisirs des grandes villes , même les amusemens si variés de Paris , il s'en faut de beaucoup que l'Istrie proprement dite , ou Vénitienne , puisse lui procurer le même agrément.

On sait que l'empereur Henri IV donna cette

partie de l'Illyrie au patriarche d'Aquilée , avec titre de marquisat. Il étoit assez bizarre de lire le nom de marquis parmi les titres d'honneur d'un patriarche.

Le sol de l'Istrie Vénitienne est encore plus mal-sain que la partie allemande de cette contrée. Cependant il seroit fécond , si les habitans avoient des bras plus amis du travail. Le travail et l'industrie sont les dieux bienfaisans de l'homme ; la misère et l'ennui deviennent la peine de ceux qui les négligent. Le préjugé de la noblesse vient encore se joindre à la nonchalance habituelle des Istriens Vénitiens , et en fait un peuple peu nombreux , peu fortuné , et fournissant à peine la carrière ordinaire de la vie de l'homme. Il est vrai que cette province a peu d'encouragemens. Abandonnée à ses propres forces , elle ne pourra fleurir de long-temps.

Capo d'Istria est la capitale de l'Istrie Vénitienne. C'est une ville assez forte , jadis plus connue sous le nom d'*Ægida* et de *Justinopolis* , ou la *ville de Justin*. On sait qu'il y eut deux empereurs Romains de ce nom. L'un , d'abord conducteur de pourceaux , se montra digne , dans la suite , de conduire des hommes. L'autre , au contraire , petit-fils d'un empereur , ne savoit pas se gouverner lui-même.

Capo d'Istria est toute dans la mer , et ne
communiqué

communique au continent que par un pont. C'est le siège d'un évêque , on y rencontre plusieurs couvens et de belles églises ; mais l'air y est épais , et le commerce y languit. La maison de ville étoit jadis un temple de Pallas. La métamorphose est aussi complète qu'elle pouvoit l'être. Les citoyens de Capo d'Istria n'ont point reçu en partage l'industrie de leur ancienne patrone.

Pola , l'une des plus anciennes villes de l'Istrie , et à peine habitée aujourd'hui , étoit , dans l'antiquité , un port célèbre , fréquenté par toutes les nations commerçantes. Mais l'histoire seule , et quelques ruines , attestent sa gloire , éclipsée depuis long-temps ; l'unique monument dont les habitans modernes de Pola pouvoient s'honorer , étoit une inscription latine , gravée sur la base d'une statue de l'empereur Sévère ; on y lisoit ces mots : *Respublica Polensis*. Les citoyens sont d'une telle ignorance , que si on les eût cru , ce marbre antique eût servi aux fondemens du clocher de leur cathédrale. L'une des portes de la ville est un arc de triomphe , ouvrage des Romains ; il y avoit aussi un amphithéâtre à Pola , dont le célèbre Palladio a tracé le plan dans son traité d'architecture.

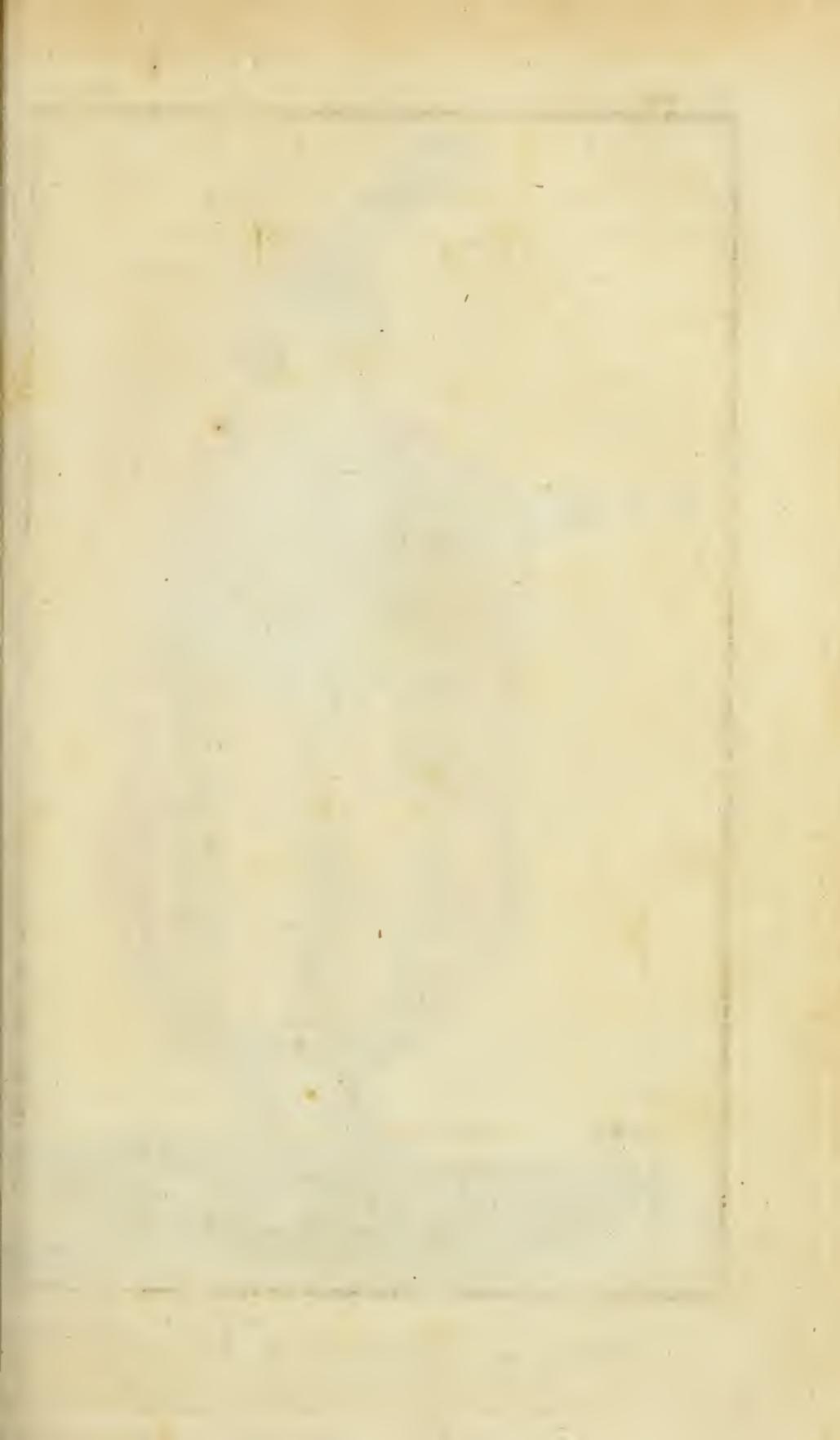
Pola , jadis république , n'est plus aujourd'hui qu'un évêché qui relève d'Udine. Il y a une

église grecque. La république de Venise y tolère le culte schismatique , malgré les réclamations du Saint Siège. La tolérance religieuse tient à une bonne politique.

Le gouverneur civil et militaire de l'Istrie est un podestat Vénitien. La république y a fait bâtir aussi un petit fort , où elle entretient , tant bien que mal , une garnison de dix à douze soldats.

La côte est habitée par des pêcheurs.

*Fin des mœurs et coutumes des habitans de
l'Istrie.*





Homme de Buccari en Croatie

BOSTON
PUBL
LIBRAIRY

Austria



femme de Buccari.

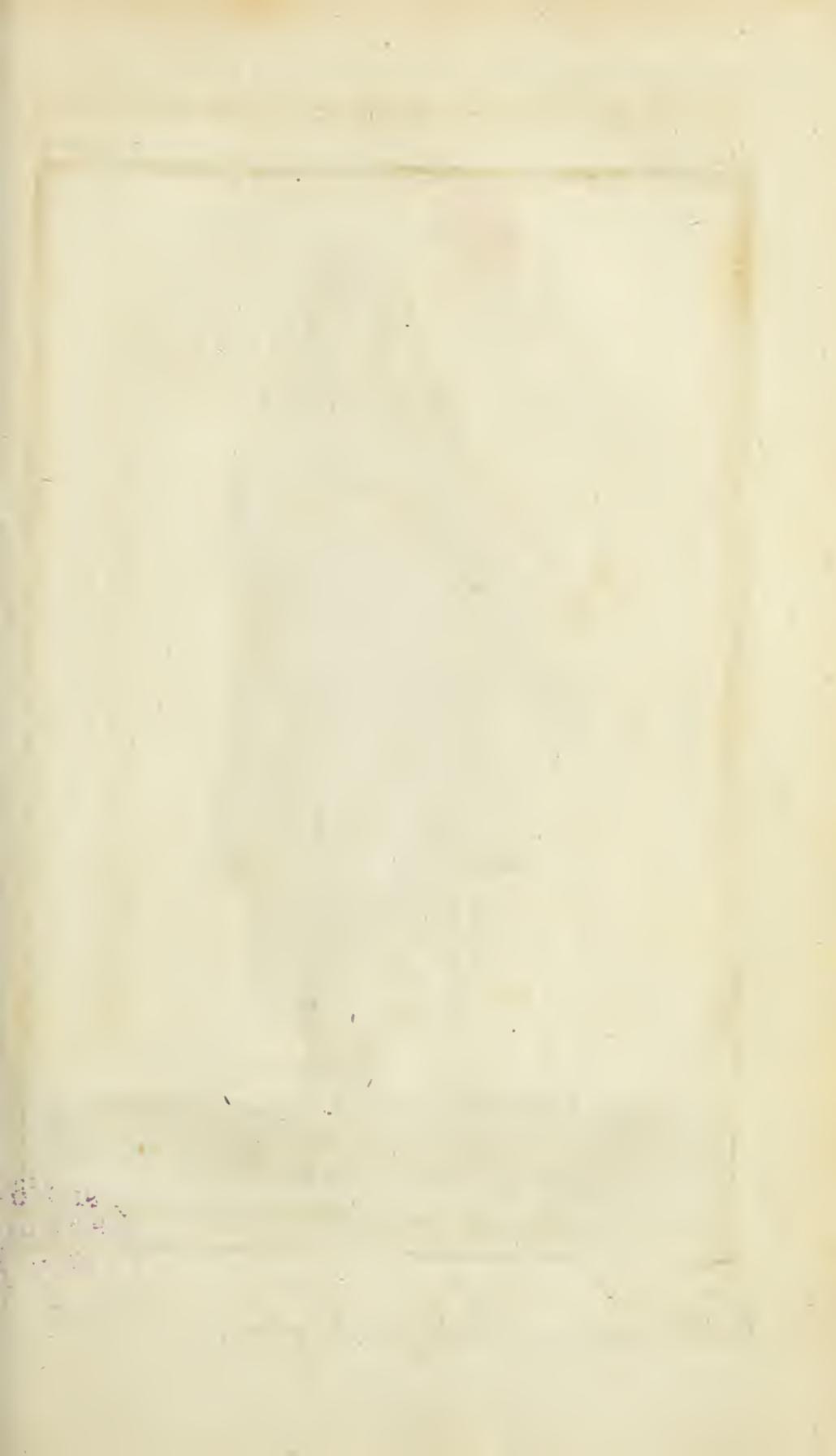
BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Habit d'un Morlaque de Slavin en Croatie

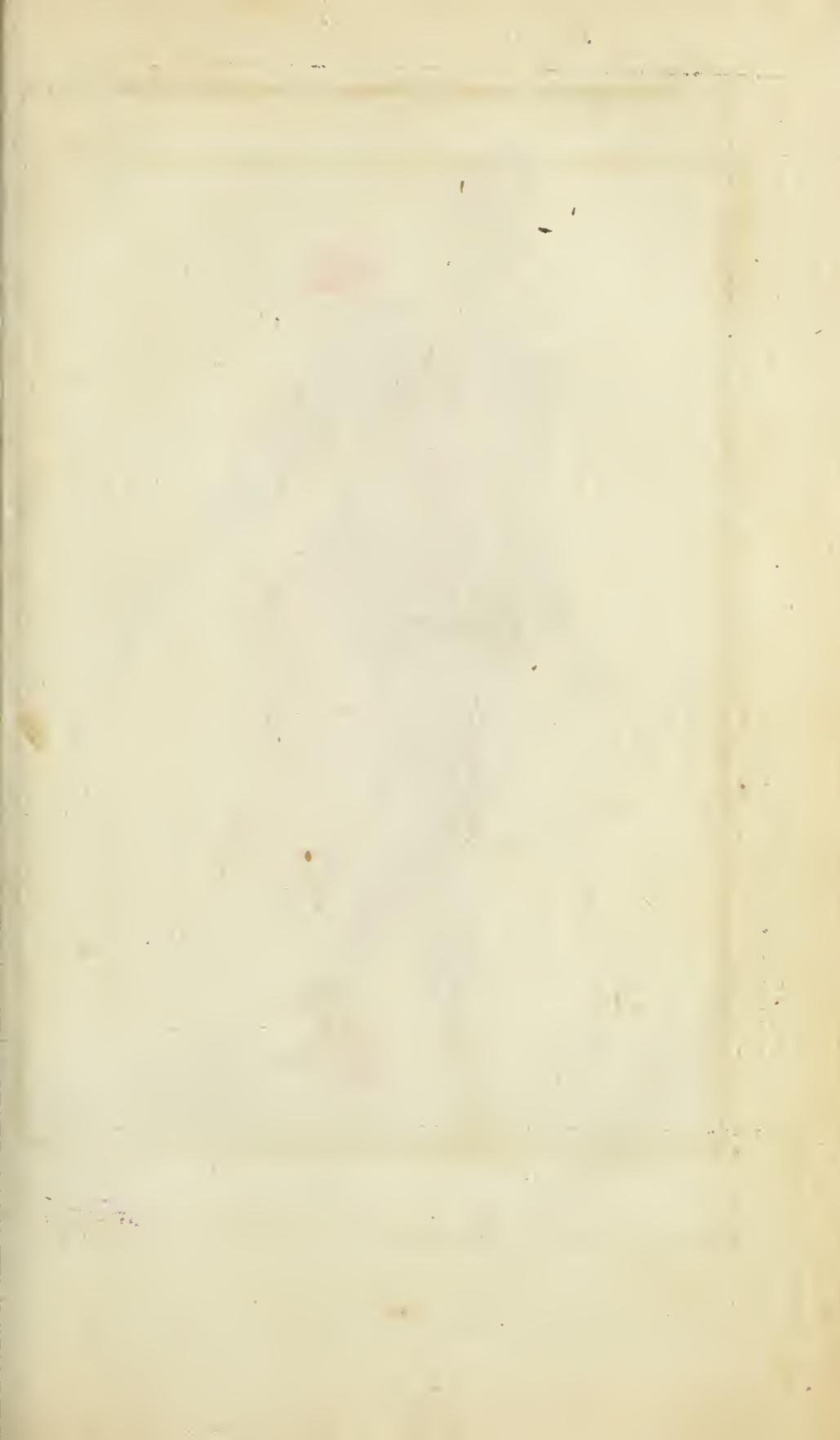






BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Habit d'une Morlaque de sluin en Croatie





Habit d'un Mortague d'Uglin en croutie

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Rabit d'une Morlaque d'Ugljević en croatie



M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S M O R L A Q U E S
D E L A C R O A T I E.

LES Morlaques, dont nous donnons ici les costumes, ne sont point des barbares ; ce ne sont point des brigands, toujours prêts à fondre sur le voyageur qui passe aux environs de leurs montagnes. Cette peuplade est hospitalière et sensible aux douceurs de l'amitié ; si ses mœurs sont encore sauvages, elles ne sont point féroces ; nous en allons tracer une esquisse rapide.

La Morlaquie, *Morlachia*, est située, partie dans la Dalmatie Vénitienne, partie dans la Croatie, vis-à-vis de l'isle de Pago, dans le golfe de Venise, et occupe une étendue de pays de vingt-cinq lieues de long, sur dix de large. La montagne Morlacca appartient à la Croatie, et dépend par conséquent de l'Empereur.

L'âpreté des lieux, et l'origine des habitans,

contribuèrent beaucoup au caractère rude, entreprenant et téméraire des Morlaques. Ils sont composés de restes des différens peuples de l'Illyrie, dispersés à l'approche des formidables émigrations des Slaves et de leurs irruptions dans les provinces romaines, lors de la décadence de l'Empire. A cette inondation de barbares, il faut joindre encore une expédition des Tartares dans la Hongrie, vers la naissance du treizième siècle ; à leur approche, plusieurs familles fugitives refluèrent dans les isles de la Dalmatie. Les Uscoques, les Haiducks, les Croates et les Morlaqués, doivent leur existence précaire à ces deux révolutions, ou plutôt à la confusion que la terreur des armes mit dans ces différentes contrées.

On se trompe, si l'on fait dériver le nom de Morlaque, de *More-ulah*, *Latins noirs* ; Morlaque signifie homme puissant, ou conquérant venu de la mer.

Les habitans des côtes maritimes de la Dalmatie, ne vivent point en bonne union avec les Morlaques des montagnes. Ceux-ci, plus pauvres et moins civilisés, sont plus fiers. Il semble que leur séjour sur les montagnes ait élevé leur caractère en proportion ; ils ne témoignent d'égards aux peuplades inférieures, qu'autant qu'ils ont besoin d'elles.

Le Morlaque, éloigné de la mer et du séjour des villes, nous offriroit encore le tableau de la vie patriarcale, si le commerce qu'il a avec les Italiens, n'étoit venu altérer cette touchante simplicité primitive ; mais il ne garde cette prévention, trop souvent nécessaire, que dans les marchés ; par-tout ailleurs il voit ses semblables dans les voyageurs les plus inconnus. Les Morlaques ne refusent point à leurs voisins pauvres, ce qu'ils donnent à un étranger ; et l'indigence, chez eux, n'exempte point des devoirs de l'hospitalité et de la bienfaisance. En parcourant la petite contrée qu'habite cette nation, on ne rencontre point de mendiants ; ce spectacle déchirant est réservé aux grandes villes, séjour du luxe et de l'opulence.

Si les Italiens ont inspiré de la défiance aux Morlaques, les Turcs leur ont fait connoître la jalousie. Les jeunes filles et les épouses nouvelles se retirent à l'écart, ou se cachent à l'abord d'un hôte étranger.

Un étranger, qui, par malheur, seroit surpris courtisant une femme Morlaque, courroit les plus grands risques pour sa vie. Les Morlaques, sur cet article, n'entendent pas raison.

Mais ce en quoi les Morlaques inspirent le plus grand intérêt, et se gagnent l'estime de ceux qui étudient leurs mœurs, c'est l'amitié.

Ils en font presque un article de religion ; ils ont , dans leur rituel sacré , une formule pour bénir solennellement , aux pieds des autels , l'union de deux amis ou de deux amies ; et cette consécration n'est pas un vain appareil ; c'est un véritable contrat , passé sous les yeux de Dieu même , qui en devient comme le garant. Les Italiens ne tireroient pas beaucoup d'honneur d'opposer aux pactes d'amitié du Morlaque , leurs associations , connues sous le nom de *Fratelli Giurati* : les frères d'armes de notre ancienne chevalerie soutiendroient mieux la comparaison.

Un peuple aussi enthousiaste de l'amitié , ne doit pas être modéré dans sa haine et dans ses vengeances. Le Morlaque ne connoît pas l'oubli des injures , et il n'en accorde le pardon que sous des conditions dures et humiliantes.

L'agriculture n'est pas avancée chez les Morlaques ; ils sont restés où en étoient les peuples , qu'enseigna Triptolême. Les enfans des Morlaques passent leur bas-âge dans les bois à garder les troupeaux. Dans ce loisir et cette solitude , ils s'occupent de travaux en bois , qu'ils exécutent avec un simple couteau. On voit chez eux des tasses et des sifflets de cette matière , ornés de bas-reliefs singuliers ,

qui ne manquent pas de mérite, et qui prouvent la disposition de cette nation à faire des progrès dans les arts.

Les Morlaques ont quelque idée de la teinture, et leurs couleurs ne sont nullement à mépriser; ils sont accoutumés à teindre leurs étoffes à froid.

Presque toutes les femmes savent broder et tricoter; leurs broderies sont assez curieuses et parfaitement égales des deux côtés de l'étoffe. On trouve aussi, chez ces peuples, des métiers pour fabriquer des serges et des toiles grossières. Les femmes y travaillent peu, les devoirs domestiques ne leur permettent guères de s'adonner à des travaux sédentaires.

Les Morlaques parlent les langues illyrienne et esclavone. Ils sont, pour la plûpart, catholiques romains; les autres suivent le rit grec. Ils sont, en général, très-superstitieux; ils croient fermement, sur-tout les femmes, aux vampires et aux sorciers.

Quand les Morlaques se rassemblent dans une église, on diroit que ce n'est qu'une seule et unique famille: ce sont des enfans de la nature, qui, sans distinction, sans observer de rang, se tenant tous par la main, chantent, dans la plus grande harmonie, un cantique de

reconnoissance à leur mère commune. Les fêtes religieuses, et champêtres tout-à-la-fois, sont accompagnées de baisers fréquens, qu'on se donne, qu'on se rend dans toute l'effusion du cœur. On se permet encore de certaines libertés que nous trouverions peu décentes; mais les Morlaques ne les regardent que comme des badinages sans conséquence. Aussi c'est dans ces assemblées que les mariages s'ébauchent; les enlèvemens sont communs, mais ils n'ont jamais de suites fâcheuses: il arrive rarement qu'un Morlaque déshonore une fille, ou l'enlève contre sa volonté; dans un cas semblable, elle feroit sûrement une belle défense; car, dans ce pays, le sexe le cède peu aux hommes pour la force et le courage. C'est toujours une convention entre les amans, pour se délivrer des importuns, ou pour hâter le moment de leur union.

Les femmes Morlaques prennent quelques soins de leur personne, pendant qu'elles sont libres; mais après le mariage, elles s'abandonnent tout de suite à la plus grande mal-propreté; elles ont la coutume, à la manière des sauvages du Canada, d'oindre leurs cheveux avec du beurre, qui, devenu rance, exhale, même de loin, l'odeur la plus détestable.

Les habits des femmes Morlaques varient sui-

vant les districts , et paroissent toujours singuliers aux yeux d'un étranger ; les unes se mettent , sur-tout les filles , en marque de leur virginité , un bonnet d'écarlate , d'où descend d'ordinaire jusqu'aux épaules , un voile garni de franges rouges. Les autres vont la tête nue. Elles portent des colliers de verre , en forme de perles. Pour la plûpart , leurs chemises sont bordées de rouge sur la poitrine , et toujours elles le sont en bas. Elles ne connoissent pas les corps ; une ceinture légère , posée par-dessus la chemise , soutient le sein : cette ceinture est tissée de laine en couleur , ou faite de cuir orné de plaques dorées. Leur robe descend jusqu'au gras des jambes ; leurs bas sont toujours rouges , et leurs souliers de cuir crud. Leur tablier est une pièce d'étoffe de laine rayée de plusieurs couleurs , et garnie de franges rouges.

Une fille qui donne atteinte à sa réputation , risque de se voir arracher son bonnet rouge , par le curé , en public , dans l'église , et d'avoir les cheveux coupés par quelques parens , en signe d'infamie. Par cette raison , s'il arrive qu'une fille manque à son honneur , elle dépose volontairement les marques de sa virginité , et quitte son pays natal.

L'habillement des hommes est simple et économique ; ils se servent de semelle en guise de

souliers , avec un dessus de bandelettes , qui se joint à l'extrémité de la culotte , par laquelle le reste des jambes est couvert ; sur leur chemise , qui paroît à peine , ils portent un pourpoint , et en hiver ils mettent encore par-dessus un manteau de gros drap rouge , semblable à celui que porte l'habitant de Buccari ; leur tête se couvre avec un grand bonnet ou calotte rouge , à la manière des Dulcignottes.

Ils se ceignent les reins avec une écharpe rouge de laine ou de soie , ou de cuir crud ; entre cette écharpe et la culotte , ils placent un ou deux pistolets ; sur le côté , un sabre attaché à une écharpe de cuir crud , mis en bandoulière ; de l'écharpe pend aussi une bourse , destinée à contenir le briquet et le peu d'argent qu'ils peuvent avoir. Le tabac à fumer se conserve encore dans l'écharpe , enfermé dans une vessie sèche. Ils tiennent la pipe sur les épaules , laissant la tête dehors , et passant le tuyau entre la chemise et la peau nue. Quand un Morlaque sort de chez lui , il porte toujours son fusil sur l'épaule ; s'il voyage , il chante , principalement la nuit , les hauts faits des anciens rois et barons Slaves , ou quelque aventure tragique. S'il arrive qu'un autre voyageur marche en même-temps sur la cime d'une montagne voisine , ce dernier répète le verset chanté par le

premier , et cette alternative de chant continue aussi long-temps que les chanteurs peuvent s'entendre. Un long hurlement , consistant dans un *OII!* rendu avec des inflexions de voix rudes et grossières , précède chaque vers , dont les paroles se prononcent rapidement et presque sans modulation , qui est réservée à la dernière syllabe , et qui finit par un roulement allongé , haussé à chaque expiration.

Dans les divers voyages que j'ai fait de Fiume à Segna , à Carlobague et à Buccari , j'ai entendu plus d'une fois ces sortes de chants avec commotion et terreur. Le Morlaque a le même usage , à l'approche des villes , où il vient vendre ses denrées et faire ses provisions.

Le commerce que font les Morlaques est de si peu de conséquence , qu'on n'en parle pas ; ils trafiquent avec leurs voisins du bois , des peaux , des laines , des petits ouvrages en bois , &c. On leur donne en retour des draps , des bas , des toiles ; en un mot , tout ce qui est relatif aux besoins physiques de l'humanité.

Plus sages que nous dans leurs mariages , les Morlaques ne répugnent pas de donner leurs propres valets pour époux à leurs filles ; c'est ainsi qu'en agissoient les patriarches. La convenance du cœur passe avant celle de la fortune ou de la condition ; et les deux conjoints , promis par

leurs parens, ont la liberté de renoncer au choix qu'on a fait pour eux, s'ils ne se plaisent point réciproquement, quand ils se visitent. La célébration des mariages se fait avec toute la pompe, dont les Morlaques sont susceptibles. Les cavalcades, les étendarts, les instrumens de musique, les présens, les repas, les bijoux, les chansons, les danses, rien n'est épargné; prête d'entrer dans la maison de son époux, on présente à la mariée un jeune enfant qu'elle caresse. De toutes les cérémonies qui accompagnent l'acte solennel du mariage chez tous les peuples de la terre, il n'en est point de plus touchantes et de plus expressives. L'épousée, en entrant dans la maison, se met à genoux et baise le seuil de la porte. Il est probable que les Morlaques, qui ont eu plus d'une affaire à démêler avec les Romains, leur ont pris cette particularité, ainsi que celle du crible rempli de grains et de menus fruits, que la mariée jette derrière elle par poignée. Le repas de nocce a une singularité, c'est qu'il commence par le dessert, et finit par le potage; parmi les viandes dont on charge les tables, on ne voit jamais du veau, que le Morlaque regarde comme une nourriture immonde. Après le souper, les trois invitations solennelles à boire finies, on mène l'époux dans la chambre nuptiale, qui est toujours, ou la cave, ou l'étable ordinaire des bes-

tiaux ; le couple au lit , qui n'est le plus souvent qu'une botte de paille , le parrain écoute à la porte ; un coup de pistolet annonce le moment heureux ; on célèbre ce grand événement par une décharge générale de fusils , et la chemise de la nouvelle mariée est promenée en triomphe. Mais la mère est punie , si le marié croit avoir lieu de suspecter la vertu de sa femme ; on s'en prend , avec assez de raison , à celle qui l'a élevée. Un des outrages que l'on fait à une gardienne si négligente de l'honneur de sa fille , est de lui donner à boire dans un gobelet percé au fond.

Le lendemain des noces se passe comme par-tout ailleurs ; mais une horde grossière et sans culture , est plus excusable que les nations polies , de se livrer à toutes les équivoques indécentes , qu'une imagination , échauffée par le vin et par les circonstances , peut se permettre.

La fête du mariage chommée , tout le bon temps des femmes Morlaques passe aussi ; leur nouvel état n'est plus qu'une suite de mauvais traitemens : cependant on dit qu'elles ne sont pas fâchées d'être battues par leurs maris , et quelquefois même par leurs amans ; mais elles ont quelque chose de plus dur à supporter encore , c'est le mépris. Le plus

poli d'entre les maris Morlaques, se sert, en parlant de sa femme, de cette formule, *sauf votre respect*. Jamais un mari ne souffre sa femme dormir sur le même châlit où il se repose ; la pauvre malheureuse couche à côté sur le plancher.

Cette conduite révoltante n'auroit elle point sa cause dans la mal-propreté habituelle des femmes Morlaques ? Que ne conservent-elles, dans le ménage, l'espèce de coquetterie qu'elles afflichoient étant filles !

Les dangers de la grossesse et les douleurs de l'enfantement sont nuls pour les femmes Morlaques. Les mères allaitent leurs enfans, jusqu'à ce qu'elles deviennent enceintes de nouveau ; et si le cas n'arrivoit qu'au bout de six ans, elles continueroient d'être nourrices : ce qui rend croyable la longueur de leurs mamelles, telle qu'elles peuvent donner à tetter à leurs enfans derrière le dos, ou par-dessous le bras. Cette coutume n'est pas propre à les embellir, ni à leur concilier la bienveillance de leurs maris.

Le lait apprêté de toutes les façons, le fromage frais frit dans du beurre, des galettes de différentes farines, des choux, des oignons et autres herbes ou racines ; mais sur-tout des viandes rôties qu'ils aiment tant, l'ail et

les échalottes, dont ils ne peuvent se passer, autant par goût que par raison de santé, voilà tout le comestible Morlaque, qui a beaucoup de rapport avec celui des Tartares; s'il n'est pas recherché et délicat, il est sain; car il les fait vivre très-long-temps. On ne pourroit cependant apprendre le nombre juste de leurs années; ils ignorent eux-mêmes le temps précis de leur naissance.

Les Morlaques, dans l'intérieur de leurs habitations, ne sont rien moins que commodément et élégamment; le même toit couvre les hommes, les femmes, le maître, les valets et le bétail; la porte de la cabane sert en même temps de cheminée.

La médecine, chez les Morlaques, est aussi peu compliquée que leurs maladies: quelques contusions, quelques fractures, des fièvres, des rhumatismes, voilà toute leur pathologie; du vin, de l'eau-de-vie, du poivre, de la poudre à canon, et le feu; voilà toute leur pharmacopée.

Les Morlaques doivent sans doute encore aux Romains, l'idée singulière de louer des pleureuses, pour accompagner jusqu'à l'église le cadavre des morts, recouvert d'une toile blanche. Le retour du convoi est moins triste; d'amples libations de vin noient le chagrin des buveurs.

Pour marquer le deuil, on laisse croître sa barbe pendant quelque temps, et on se coëffe d'un bonnet bleu ou violet; les femmes s'enveloppent la tête d'un mouchoir bleu ou noir, et couvrent de noir tout ce qui est rouge dans leur habillement.

Pendant la première année de la mort, les femmes Morlaques vont, au moins chaque jour de fêtes, faire de nouvelles lamentations sur le tombeau de leur parent, qu'elles sèment de fleurs et d'herbes odoriférantes; elles parlent au défunt comme s'il pouvoit leur répondre; elles le chargent de commissions pour l'autre monde, on lui en demandent des nouvelles. Ces scènes de douleur se chantent d'un ton lamentable, et dans un style mesuré. Car les Morlaques sont poètes et musiciens; leurs vers n'ont point de rimes; il ne faut pas les comparer à ceux des Bardes Ecossois, et ils perdent davantage dans la traduction. La plupart sont de dix syllabes.

D'après ce tableau des mœurs des Morlaques, on ne doit pas s'attendre à les rencontrer réunis et renfermés dans l'enceinte de villes fortes; les endroits où ils se rassemblent en plus grand nombre, n'offrent l'aspect que de quelques villages isolés; et il n'y a que les principaux de

ces bourgs qui aient des noms, auxquels les géographes ont à peine fait attention.

On distingue le territoire de Nona, le canton de Kotar ou le comté de Zara, avec la ville de ce nom et le pays de Norente.

Les lieux habités sont dispersés de côté et d'autre. On nomme :

Coslovaz ,
 Vglin et Sluin ,
 Podgraye ,
 Segna ,
 Privlaca ,
 Versika ,
 Buccari ,
 Carlobague.

Toutes ces petites peuplades sont à-peu-près les mêmes pour les usages et coutumes.

Les Morlaques Croates se servent de la monnoie allemande. Ils sont, pour ainsi dire, nés soldats ; au premier commandement de l'empereur, ils prennent les armes.

Leur habillement militaire n'entre point dans le plan de cet ouvrage ; nous renvoyons à celui de M. Bar.

Buccari, que nous venons de nommer plus

haut, est une ville de la Croatie, sous le gouvernement Hongrois, résidant à Fiume, autre ville de la même province.

Il faut distinguer les Morlaques des Haiducks ; ceux-ci, plus pauvres, plus misérables encore que les premiers, habitent des espèces de tanières dans le sein des montagnes stériles ; ils n'ont pour exister que le butin qu'ils peuvent faire dans les villes voisines, et sur les grands chemins ; cette troupe de bandits, par nécessité, connoissent la bonne-foi et la générosité ; le voyageur qui se confie à l'un d'eux, est en sûreté au milieu des autres ; avec de bons traitemens et un peu d'aisance, on tireroit parti de ces hommes courageux et forts.

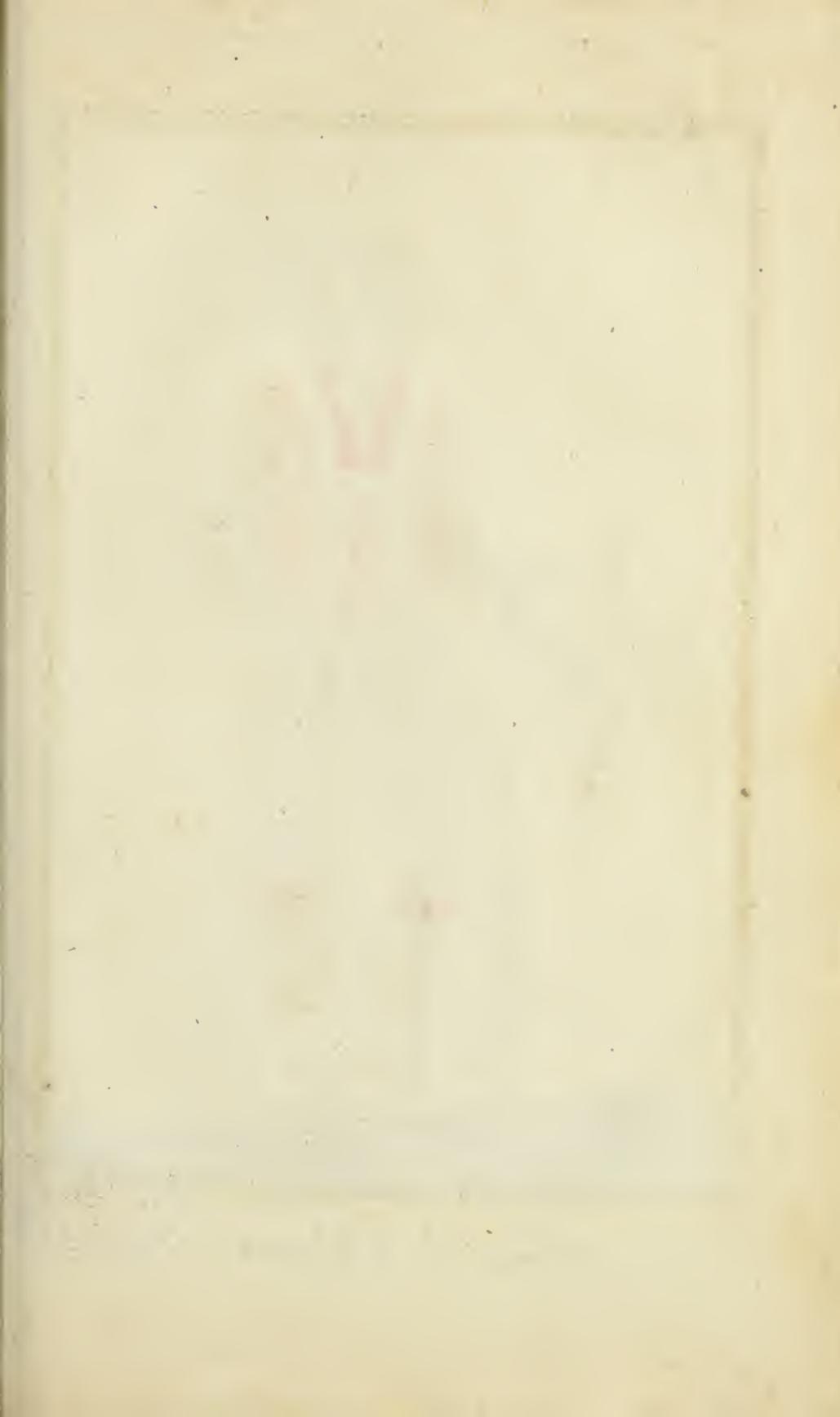
Les Uscoques sont encore une espèce différente des Morlaques ; leur agilité, et la chasse que leur ont donné les Turcs, les ont fait appeler ainsi. *Uscoses* ou *Uscoques* veut dire, fugitifs et sauteurs. Ils sont plus sauvages encore que les Morlaques, et même que les Haiducks ; ils professent la religion grecque schismatique, et ont un archevêque, des évêques, des prêtres, appelés *Papas*. Mêmes mœurs, à-peu-près, que celles des Morlaques.

Fin des mœurs et coutumes des Morlaques de la Croatie.



Habitant de la Carniole

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme de la Corniche

PUBLIC LIBRARY

M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S]
D E L A C A R N I O L E .

V E R S le milieu du sixième siècle , les Venèdes refluèrent sur cette contrée de l'Allemagne , qui fut désignée dans la suite sous le nom de *Carnia*. Ce ne fut qu'en 1364 , après plusieurs révolutions , que la maison d'Autriche réunit sous sa domination la Carniole , conjointement avec l'Istrie.

Cette province , hérissée de montagnes chargées de glaces en tout temps , n'est habitable et cultivée que par intervalles. Si les terrains propres à l'agriculture sont rares , ils sont du moins d'une fertilité bien encourageante , et dédommagent des déserts arides qui les avoisinent ; presque tous les grains y réussissent. L'orange et la grenade , le citron et les amandes , la figue et le raisin y payent avec usure les avances du cultivateur ; et sans les entraves

qu'y éprouve le commerce, cette contrée, de 50 lieues du levant au couchant, de 42 du nord au sud, pourroit être florissante, pour que la nature y fût secondée. Elle a pour voisines la Stirie, la Dalmatie, la Croatie, et la mer Adriatique.

Les Carnioles sont forts et robustes, comme tous ceux que la nature semble avoir traité en marâtre. Leur poitrine large reste toujours découverte, et n'est ombragée par fois que par une barbe longue et touffue. Ce signe de la virilité ne déplaît point aux femmes dans ce pays : elles apprennent, avec surprise, qu'il est des contrées en Europe, où la physionomie rend le sexe équivoque. Ils n'ont ordinairement pour lit que la terre, et l'aliment le plus grossier pour nourriture. Extrêmement laborieux, l'amour du travail leur procure plus de jouissances et des jours plus nombreux que l'indolence asiatique. L'hiver, long et rigoureux pour cette peuplade, ne lui semble point le tombeau de la nature. La saison des frimats lui amène de nouveaux plaisirs. Le Carniole ne craint pas de s'exposer, pieds nus, sur la glace. Il faut le voir, armé de patins d'osier, glisser sur la neige endurcie, ou descendre du sommet des roches escarpées avec la rapidité de l'éclair,

et n'ayant pour se guider qu'un bâton ferré. Les femmes partagent les travaux et les amusemens des hommes; elles ne se sont pas condamnées à une molle oisiveté, qui, en prolongeant peut-être de quelques instans la durée de leurs charmes, les exposeroit au mépris de leurs maris, ou les feroit traiter par eux sans conséquence.

Telle est la physionomie des habitans de la Carniole en général. Mais comme ce pays est devenu l'asyle de plusieurs contrées voisines, on trouve des variétés dans leurs caractères, dans leurs mœurs, comme dans leurs langages et leurs costumes. L'inégalité des conditions n'y est pas tout-à-fait inconnue. On y distingue le peuple, parce qu'il est composé d'Esclavons et qu'il en parle l'idiôme. Les nobles sont Allemands. On y fait aussi usage de l'ancienne langue des Carniens; mais l'allemand est le trucheman du commerce. La moyenne Carniole est habitée par des descendans des Goths; les Valaches, plus connus aujourd'hui sous le nom d'Uskoques, s'y rencontrent aussi en assez grand nombre, depuis qu'ils secouèrent, dans le seizième siècle, le joug des Turcs, et furent obligés de vivre de brigandage. Cette peuplade, mise à la raison, par les armes des Vénitiens, a

repris son ancien caractère. Ils élèvent des troupeaux et mènent une vie toute champêtre. Leur jargon tient un peu de la langue Croate. Ils portent un habillement singulier, qui leur est propre. Jaloux du titre d'anciens croyans, ils suivent le rit Grec; et ce sont les seuls de la Carniole. Les autres habitans, chrétiens dès le huitième siècle, luthériens un moment par les soins du chanoine P. Truber, sont aujourd'hui tous catholiques.

La Carniole se divise ordinairement en haute, basse, moyenne et intérieure. On y compte 21 villes,

35 Bourgs,
 Plus de 200 Châteaux,
 Près de 4000 Villages,
 3 Evêchés,
 24 Monastères,
 4 Commanderies,
 134 Cures,
 7 grandes Fabriques,
 56 Martinets de fer, qui en
 fournissent 20897 quintaux.

Il y a des états composés de quatre ordres, le clergé, les seigneurs titrés, les chevaliers ou simples nobles, et les villes archiducales. Toute la Province est gouvernée par un préfet, qui

réside à Laybach. Un *Vicedom* est préposé aux domaines du prince.

La garnison est de deux régimens d'infanterie en temps de paix.

Laybach, capitale de toute la province, est située dans la haute Carniole, et tient son nom de la rivière qui baigne ses murs. Elle renferme six couvens. Sainte Claire a un couvent qui lui est consacré, près de la petite ville de *Stein* ou *Lithopolis*.

Michelstettein, autrement Vetesalo, n'est célèbre que par un monastère de filles, dites Pécheresses, qu'enrichit une image de la Vierge, fort en vogue dans les environs.

Les médailles, et quelques monumens enfouis dans le territoire de Gurhfeld, petite ville sur la Save, font conjecturer, qu'elle occupe la place de l'ancienne *Noviodunum*, que l'itinéraire d'Antonin indique dans la Pannonie.

La moyenne Carniole, qu'on qualifie aussi d'aride, quoiqu'elle produise de bons vins, renferme le lac Cirknitz, célèbre par ses singularités physiques. Il est très-poissonneux, et l'écoulement des eaux, qui ne se fait qu'une fois l'an, y donne lieu à la pêche la plus abondante. Les villages nombreux qui peuplent ce canton, n'en sont que les témoins, et voient,

sans réclamation , ce riche butin devenir la proie de six seigneurs qui se la partagent.

Mettling rappelle la ville de *Metulum* démolie par Auguste. Elle est près de la Culpa , rivière.

Tybein , *Duinum* , sur les bords de la mer Adriatique , est la seule ville de la Carniole intérieure.

Les femmes Carnioles portent ordinairement sur le front un ruban noir en forme de bandeau ; des galons d'or enrichissent leur bonnet. Leurs chemises , plissées à l'angloise , ferment sur le haut de leur col avec des cordons. Cette mode n'est pas toujours suivie. Les Carnioles qui voyagent y dérogent assez souvent , et leur sein est plutôt indiqué que couvert par un mouchoir , placé des mains de la coquetterie la plus raffinée et la plus voluptueuse.

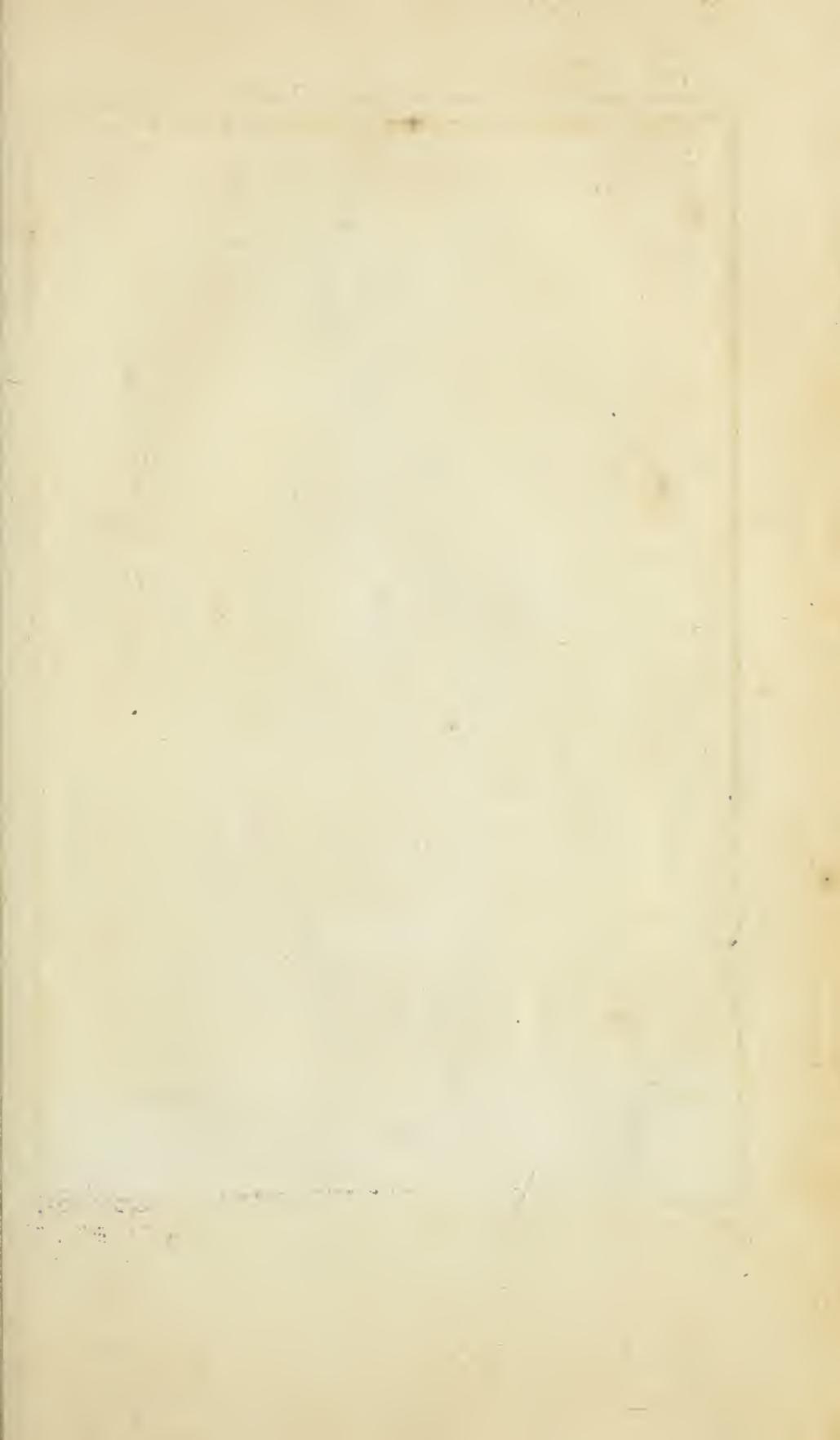
Fin des mœurs et coutumes des habitans de la Carniole.





Homme de Styrie

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme de Stirie

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
ET C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L A S T I R I E.

LA Stirie, province allemande, joua autrefois un grand rôle dans l'histoire, sous les noms de Pannonie et de Norique : successivement conquise par Philippe, roi de Macédoine, assujettie de nouveau par Alexandre, soumise ensuite à Ptolémée-le-Foudroyant, envahie par les Gaulois, sous la conduite de Brennus; elle reçut enfin le joug des Romains: César, Auguste et Tibère lui firent payer tribut. Mais les Goths, les Suèves, les Hérules et les Huns l'enlevèrent à l'empire, lors de sa décadence. Elle reconnut ensuite la souveraineté des ducs de Bavière. En 1030, l'empereur Conrad II en fit un marquisat, lequel devint duché sous Frédéric I. Elle consentit enfin de passer dans la maison d'Autriche sous Léopold. Cet accord eut lieu en 1186. Elle fut un moment à la

merci d'un roi de Hongrie, qui se laissa prendre par un roi de Bohême. L'empereur Rodolphe la fit rentrer dans les états héréditaires de sa maison, et la confia à son fils Albert.

Grande de 32 lieues de long sur 20 de large, au levant la Stirie touche à la Hongrie, à la Carniole au midi, à la Carinthie au couchant, et au sud elle avoisine l'Autriche. On la divise en haute et basse.

L'industrie des Stiriens fait toute leur richesse; elle fertilise les monts sourcilleux et arides, dont le haut pays est hérissé. La nature n'a presque rien fait pour cette contrée. L'inégalité du terrain y rend la charrue impraticable. Les habitans laborieux y transportent dans des paniers l'engrais et la houe nécessaires à la culture du froment, qui n'y réussit pas beaucoup, et du lin qui les en dédommage. La partie du sol, absolument sauvage et rebelle à l'agriculture, n'est pas tout-à-fait perdue; on y recueille la grande lavande dont elle est couverte en abondance, et qu'on fait entrer utilement dans le commerce: en sorte que l'habitant de la haute Stirie, doué d'une santé robuste, vivant content au sein de ses montagnes et de sa famille, est peu tenté d'en sortir. Philosophe sans le savoir, riche en bornant ses désirs, il consent à passer dans sa cabane quatre mois de l'année,

enseveli sous la neige. L'ennui, ce poison lent des grandes villes, lui est inconnu. Ses devoirs domestiques sont pour lui des plaisirs qui abrègent la longue saison des frimats; doublement heureux, puisqu'il ne doit qu'à lui son bonheur. Il ne soupçonne pas un monde meilleur que celui qu'il habite; la montagne où il est né, où il mourra, est pour lui tout l'univers: les Stiriens s'amusement de l'étonnement du voyageur qui, en gravissant leurs rocs, craignoit de n'y rencontrer aucune trace humaine. A peine en a-t-il franchi quelques-uns, qu'il se trouve agréablement surpris à la vue des vergers, qui s'offrent à lui de toutes parts sur sa route. Là il se repose les yeux sur des gazons frais, et respire un air pur et chargé du parfum des plantes aromatiques qu'on y cultive. Plus loin, des troupeaux bien nourris y couvrent de petites plaines, ou se baignent dans de petits lacs d'eau vive et poissonneuse. Point de terrains en friche. Ceux qui se refusent aux travaux champêtres font jaillir des sources minérales, ou bien ouvrent leur sein pour en retirer le plomb, du cuivre, du fer, et même de l'argent. On y trouve aussi des mines de sel, à côté de deux rivières d'eau douce: la Murz, qui va se perdre dans la Drave; et l'Eros, qui se jette dans le Danube.

Les Stiriens, ainsi que tous les habitans des

montagnes, sont sujets à l'incommodité du *goëtre*. On sait que c'est une tumeur mobile qui se place au-devant de la gorge, sans y changer la couleur de la peau. On est assez d'accord d'attribuer cette maladie aux neiges fondues et aux sources froides, qui servent de boisson aux montagnards. Les goëtres des Stiriens sont très-gros, peut-être aussi parce qu'ils font beaucoup d'usage de graisse, qu'ils mêlent à tous leurs alimens. Dans les Alpes et dans les Pyrénées, les femmes sont venues à bout de faire de leurs goëtres un sujet de coquetterie. Elles disputent entr'elles de beauté, suivant la disposition plus ou moins régulière du goëtre qu'elles portent au col, et qui, quelquefois, pend jusque sur leur sein.

La basse Stirie doit, sans doute, cette dénomination aux plaines qu'on y rencontre plus fréquemment, et qui sont arrosées par la Murz, la Save et la Drave. Elle a quelques montagnes remarquables. Les forêts nourrissent en quantité des chevreuils et des chamois; il y a trop de loups et d'ours. Le loir est le mets le plus exquis des Stiriens; le fruit du hêtre dont il se repaît, le rend délicat et lui donne un bon fumet. On fait usage de sa peau. Sur les côteaux de la basse Stirie, on recueille d'excellens vins. Les champs sont clos par des treillages chargés de seps de

vignes. Les pois, les fèves et le froment s'y récoltent avec abondance. Mais le paysan ne mange que du pain de maïs ; ce grain étant le seul sur lequel on ne lève point la dixme.

Dans les deux Sturies on parle un allemand grossier et dur ; quelques cantons font usage de la langue des Venèdes.

Les Luthériens faisoient autrefois la partie dominante des habitans de la Stirie. Aujourd'hui le culte romain est la religion du pays, confiée à un évêque qui réside à Sekau. Il est prince de l'empire, et suffragant de l'archevêque de Salzbourg, qui le regarde comme son vicaire. Les Jésuites ont été chargés, pendant long-temps, de l'éducation du peuple. L'administration civile est composée d'une cour supérieure, qu'on appelle *Gubernium*, et dont le siège est à Gratz, capitale de la Stirie.

Outre cela, il y a quelques dignités ou charges héréditaires, dont la vanité allemande peut se montrer encore jalouse ; mais qui n'apportent aucun revenu à ceux qu'elles décorent ; cent muids de sel sont tous les honoraires du grand-maître. Le duché de Stirie donne, pour l'entretien du militaire d'Autriche, la somme d'environ 4,375,400 liv. La garnison, en temps de paix, est de deux régimens d'infanterie.

Les deux Sturies contiennent vingt-six villes ; deux cents bourgs ou villages, cinq cents châteaux , dont la plûpart occupent la pointe des hauts rochers.

Gratz, *Graecium* , est comme la capitale de cette contrée. Le négoce s'y fait, en grande partie, sur les métaux, et le produit passe 3,000,000 liv. par année. On y a établi une chambre de commerce. L'intérieur de la ville nourrit huit couvens, et le faubourg en entretient quatre ; sans compter l'évêché, les églises et les chapelles particulières, Aussi, quoiqu'il y ait une université, les sciences, les arts et la philosophie n'y sont pas encore naturalisés. Deux foires lui donnent un moment d'existence, par le concours des Hongrois, des Grecs, des Turcs, des Juifs, des Polonois et des Russes.

L'évêque de Stirie réside à Sekau ; c'est un château construit sur un mont. Sa tour a été élevée aux dépens de plusieurs monumens antiques ; les pierres sont couvertes d'inscriptions mutilées.

Nous ne nous arrêterons pas aux autres endroits, qui ne sont remarquables que par des communautés religieuses, qu'on rencontre jusques dans les plus petits bourgs. Les bernardins, les chanoines-augustins, les dames pécheresses

y ont des maisons. L'ordre teutonique y a aussi des commanderies.

La ville de Rakersbourg , sise dans une isle de la rivière de la Murz , fait un commerce considérable avec la Hongrie et la Croatie. Les côteaux donnent d'excellens vins. Elle entretient un couvent de capucins.

Sernitz seroit un bourg de nulle importance , sans une image de la Vierge , qui attire quantité de pèlerins.

Cilli , jadis Celia , est le chef-lieu du canton des Venèdes. Non loin de cette ville est une voie romaine , et quelques monumens enfouis.

Rien est une ville petite et pauvre , qui appartient aux chartreux.

A Geyrach il y avoit une chartreuse , convertie en hospice pour des orphelins.

La Haute Stirie compte moins de villes , parmi lesquelles on distingue à peine Judenbourg et Seoben , toutes deux grevées de deux couvens. Il y en a aussi deux à Bruk , sur la Murz ; petite cité qu'habitent des Stiriens à grands goêtres.

A Eifenaertz , bourg riche et bien bâti , il y a un bureau d'inspection générale sur le commerce du fer et de l'acier , qui a lieu en

128 COSTUMES CIVILS, &c.

Autriche et dans la Stirie. Tous les ouvrages fabriqués en ce pays sont très-estimés.

Enfin Weyer est renommé par le couvent d'Admont. L'abbé jouit des honneurs de la mître, auxquels on a jugé à propos de joindre un droit d'exemption. En 1762, Marie-Thérèse enrichit l'autel de 300 marcs d'argent. Une image de la Vierge valut aux bénédictins qui desservent cette église, la protection de l'impératrice, et, par suite, la vénération de l'Autriche et de la Hongrie.

Le costume des Stiriens ci-joint est celui de la bourgeoisie et de la classe inférieure. Les personnes riches ou de haut rang, ont adopté, comme par-tout ailleurs, le costume français.

*Fin des mœurs et coutumes des habitans de
la Stirie.*





Femme de Calamota.





1890



Femme d'Almati.

DOSE
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR LUSSIN, CALAMOTA,

ET AUTRES ISLES

DE LA DALMATIE.

LUSSIN et Calamota, sans être les deux plus grandes isles de la Dalmatie, sont recommandables par la bonté du sol et du caractère des habitans : elles méritent d'être observées par les voyageurs, plus jaloux de rencontrer des hommes estimables, que de découvrir des espèces d'animaux rares, ou de nouvelles familles de plantes.

Lussin est hérissée de collines agréables, couvertes de bons pâturages, et qui conviennent parfaitement aux troupeaux qu'on y élève. Les vallons sont abondans en toutes sortes de grains ; la vigne et l'olivier paroissent se plaire beaucoup sur ce sol.

Le port de Lussin, ainsi que celui de Cala-

mota , et plusieurs autres de la Dalmatie , est de forme ovale. La nature en a fait tous les frais , et a réussi. Il est peu d'abris plus sûrs. Celui de Calamota est vaste et couronné de ruines.

Le sang est très-beau dans ces deux isles : les habitans en sont presque tous marins , pêcheurs et agricoles. Les femmes , presque aussi robustes que les hommes , sont de moitié dans tous leurs travaux.

L'industrie des insulaires de Calamota est poussée aussi loin qu'elle peut aller. Elle a su rendre fertiles les roches et les cailloux ; on va chercher dans les bas - fonds , de la terre qu'on reporte sur leurs cîmes , à mesure que le temps les découvre. Les femmes s'adonnent sur-tout à la pêche. Leur parure est négligée , mais propre. Elle ne mettent aucun ornement sur leur tête. Elles ont senti tout le prix d'une aimable simplicité. Modestes et douces , elles se peignent dans leur costume et leur maintien. Les vestales les plus vertueuses n'offroient point sur leur physionomie , un air plus virginal. La sérénité de leur front annonce les mœurs les plus pures. Les hommes sont dignes de leurs compagnes. Ils eurent un moment d'ambition , du temps de Charles-Quint. Mais ce moment leur coûta si cher , qu'ils y ont renoncé depuis.

L'empereur roi portoit la guerre aux Algériens. Sa flotte mouilla au port de Calamota. La bonne mine des insulaires plut au monarque, qui leur fit les plus belles promesses pour les attacher à son service sur ses vaisseaux. Ses insinuations furent des ordres. L'espoir et la crainte firent consentir les habitans de l'isle à monter sur la flotte. Une tempête survint peu de jours après, et mit dans le veuvage quatre cents femmes, que la misère et l'ennui ne tardèrent pas de conduire au tombeau. Les restes de leurs habitations désertes, attestent encore sur le rivage, cette époque désastreuse, et servent comme de frein à leurs désirs.

La langue du pays est l'illyrique; on y professe le catholicisme. Le pasteur qui préside à leur culte, a pris le caractère de ses ouailles. Les pères de famille ne lui laissent presque rien à faire. L'église et la maison du curé sont ombragées par les pampres de la vigne qui en tapisse les parois extérieures. Des troupeaux errent sans guide dans les environs, la nuit comme le jour, l'hiver comme l'été. La laine qu'ils portent en est plus fine et plus blanche, et ne se vend que six sols la livre. Deux sols payent un agneau. L'on peut se procurer une *milrole* de vin (qui contient 85 pintes) pour cinq livres.

On vante beaucoup les vertus sociales et les

avantages de la civilisation. Ces insulaires sont officieux, d'une gaieté décente, d'un commerce sûr, d'un abord prévenant, d'une aménité touchante ; ils ont même beaucoup d'urbanité et de délicatesse.

Ces heureux insulaires semblent se trouver à ce point désiré par le sage, également distant des grossières habitudes du sauvage et des raffinemens politiques du citadin ; c'est l'homme de la nature, qui ne touche pas encore à sa dégradation.

Il est heureux pour cette isle, qu'elle reste comme oubliée, même de ceux dont elle relève. On ne vient pas y faire des recrues de soldats, comme à Lussin et dans les autres lieux circonvoisins. Ici les hommes sont un peu plus robustes, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien proportionnés et courageux. On ne s'y marie qu'entre trente et quarante ans ; les insulaires de Lussin sont vêtus d'une étoffe de laine, semblable à celle de l'habit des capucins. Ils portent une veste courte, de larges hauts-de-chausses de lin, et la moustache.

Leurs mœurs sont douces et pures. Leurs curés trouvent rarement sujet à les réprimander dans leurs sermons. Ils ne leur recommandent que de ne point se lasser de la vie paisible et sans reproche qu'ils mènent. Ils les exhortent à ne

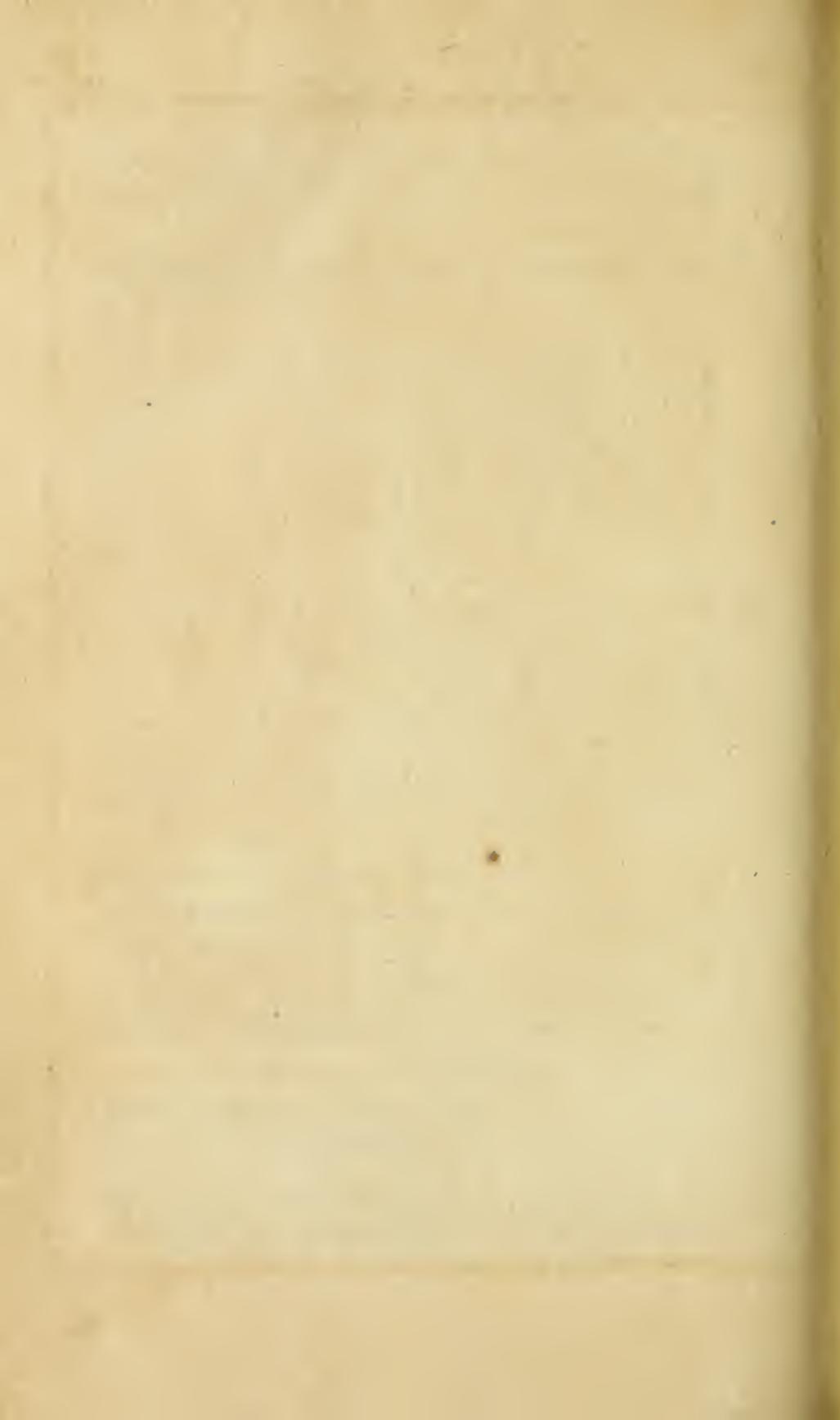
point quitter leur rivage. Les deux sexes ne sont point confondus dans l'église pendant le service divin. Et quand ils n'y seroient point distingués, la décence n'en régneroit pas moins au milieu d'eux.

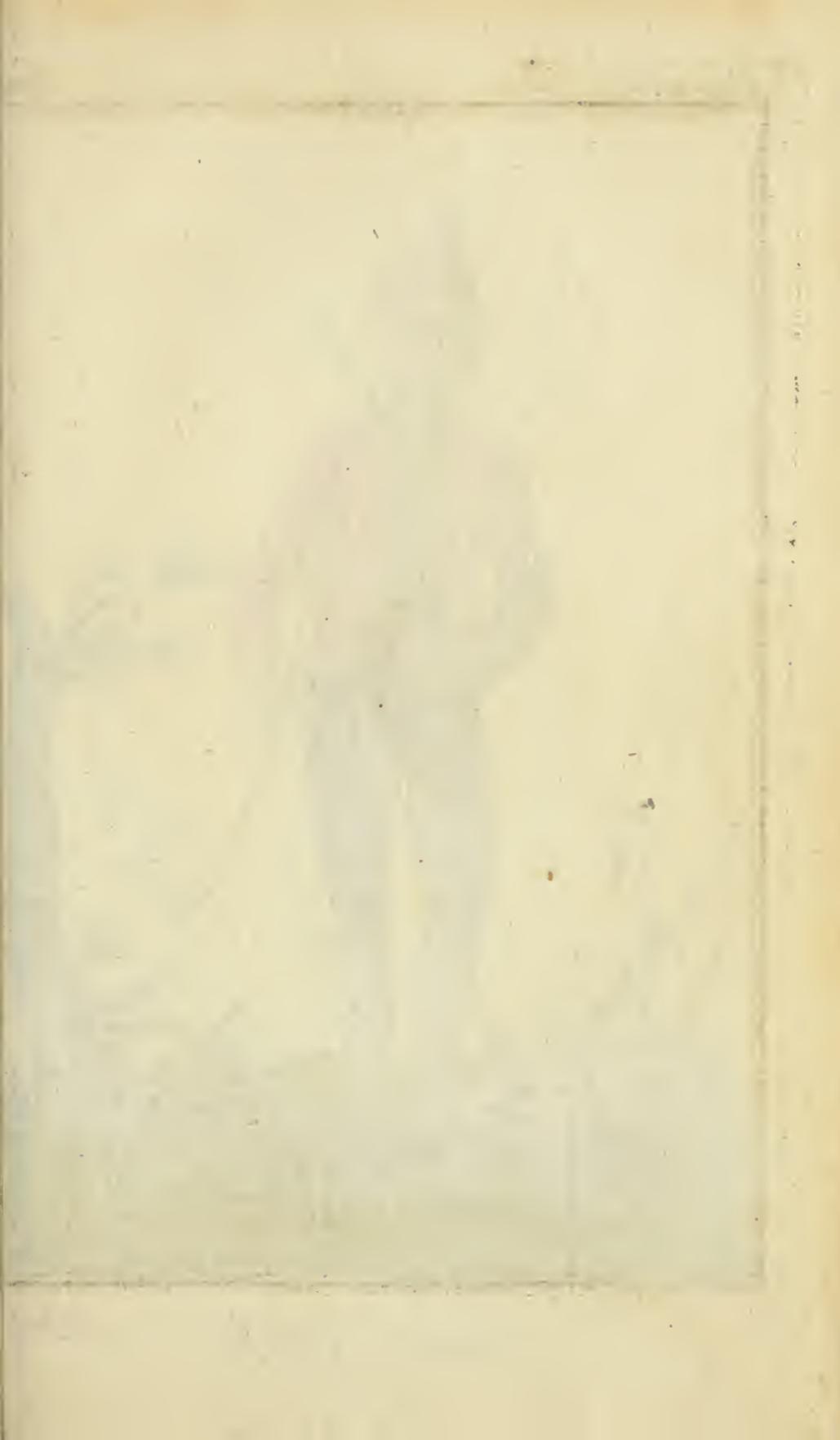
La veille de la naissance de Jesus-Christ, on observe dans ces isles, un usage bien analogue aux goûts simples des insulaires. Chaque famille s'assemble autour d'une grande table. Les plus jeunes ont été, pendant tout le jour, occupés à cueillir et à ramasser sur les collines, quantité d'herbes aromatiques. On en fait une gerbe, qu'on place au milieu de la table, et qui se trouve entourée de divers mets. Au dessert, on boit dans une large coupe, en l'honneur de Noël, et l'on tire des fusées à chaque coup. On finit par mettre le feu à la gerbe, au bruit de la mousqueterie.

On remarquera que la nappe reste mise pendant toute l'octave de la fête, et couverte de ce que l'on a de plus exquis. Le célèbre vin de *Bratcka* (espèce de vin fait avec des raisins cuits au soleil) n'y est point épargné; il s'en fait de fréquentes libations.

Les chrétiens du rit Grec remettent cette cérémonie religieuse à l'Epiphanie.

Fin de la notice historique sur Lussin, Calamota, et autres isles de la Dalmatie.







Homme Corsiotte

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



Femme Corfiotte

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LES INSULAIRES

DE CORFOU.

LES jardins d'Alcinoüs, qu'Homère s'est plu à décrire, faisoient le principal ornement de Corfou, alors appelée Corcyre ou Phéacie. Les chants de l'Odyssée, consacrés à peindre les mœurs des Phéaciens, attestent l'antiquité de leur isle, qui joua presque toujours un rôle important dans la mer Ionienne. Les premiers hommes qui l'habitèrent furent, dit-on, des géans. Nous remarquerons à ce sujet que l'histoire ressemble à un verre d'optique; les objets qu'elle fait passer sous nos yeux, grandissent à mesure qu'ils s'éloignent, et finissent par devenir un brouillard où tout se confond. Corinthe mettoit Corcyre au nombre de ses colonies. Du temps que la Perse armoit contre les Grecs, cette isle étoit une république capable d'entretenir une bonne flotte. Elle prit parti

dans la guerre du Péloponèse. Les Romains trouvèrent en elle une fidelle alliée, lors de la conquête de Carthage. La capitale de toute l'isle se vante d'avoir eu Enée pour fondateur. Dans les premiers siècles de l'histoire moderne, Corfou, à peine connue, n'en étoit que plus heureuse. Mais en 1081, elle ne put échapper aux armes de Guiscard, et subit le joug des rois de Naples : elle ne se rendit libre dans la suite, que pour passer sous l'obéissance de la république de Venise, qui la délivra des prétentions du prince de Tarente, moyennant une assez forte somme. Le traité fut passé en 1327, ou, selon d'autres, en 1386. Venise n'en fut véritablement propriétaire qu'en 1401 ; et il lui en coûta trente mille ducats qu'exigea d'elle Ladislas, roi de Naples. Dans la suite, elle n'épargna rien non plus pour rendre formidable une place si importante par sa position à l'entrée du golfe Adriatique ; elle fut obligée, en 1537, de pourvoir seule à la défense de cette isle, assiégée par le trop fameux Barberousse, à la tête de vingt-cinq mille Turcs. Les Africains y ont fait aussi quelques ravages. Le château St. Ange fut élevé sur le promontoire *Palacrum*, par l'empereur Michel Comnène. Les contours de cette isle lui donnent la configuration d'une faux ; il n'en fallut pas davantage aux anciens pour se livrer à leur imagination ; ils dirent en consé-

quence que Corfou renfermoit la faux de Saturne, ou celle de Cérès ; sans doute pour indiquer à la fois, sous un seul et même emblème, la haute antiquité et la grande fécondité du sol. Et, en effet, ce point est l'un des plus fertiles de la terre, et dut être un des premiers habités par les hommes. Cassiope, jadis la capitale, a cédé cet honneur à la ville de Corfou, sise à-peu-près au milieu du territoire. Elle est commerçante, et la navigation y est en grande considération. Mais les Corfiotes se livrent à la piraterie par goût. Leur paresse ne tient pas contre l'attrait qu'ils attachent à la profession de corsaire. Quelquefois ils ne se permettent ce genre de vie que par esprit de vengeance ou de révolte. Ils n'ont pas encore oublié qu'ils étoient républicains, et qu'Athènes et Rome traitoient avec Corfou d'égal à égal. Aussi ne peuvent-ils être contenus que par la présence d'un corps de troupes considérable et bien discipliné, qu'ils sont obligés de souffrir toute l'année en garnison dans leur ville. Ils s'acquittent avec d'autant plus de scrupule des devoirs extérieurs de la religion, qu'ils se croient quittes par-là d'y conformer leurs mœurs privées. Ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres en ce qui regarde les plaisirs de la table ; et on pourroit encore aujourd'hui se servir de leur nom, comme autrefois, pour désigner un grand mangeur, un bon

convive. Les gens de la campagne sur-tout se résolvent volontiers, pendant plusieurs mois, au sacrifice de leur bien-être, pour satisfaire leur appétit gourmand pendant quelques jours. La bonne chère est le principal amusement des noces ; on prolonge la fête nuptiale le plus qu'on peut ; et, pour y faire honneur, on consent à se gêner tout le reste de sa vie. C'est pendant cette solennité qu'on prodigue les coups de fusil ; et le son du tambour y rallie les convives et les anime. Quant à la parure, c'est une passion à Corfou ; il règne à ce sujet, entre les différens villages de chaque district, une émulation tout-à-fait ruineuse. La coquetterie est sœur de la galanterie ; et la liberté dont les femmes Corfiotes jouissent à cet égard, ne leur laisse rien à désirer. Les mœurs vénitiennes donnent le ton dans l'isle. Le cœur du sexe le plus foible n'y tient pas contre les attaques des soldats de St. Marc.

A Corfou, il est un usage moderne, qu'on rencontre chez quelques sauvages, mais qu'on ne trouve pas chez les anciens. Un mari croiroit déroger, s'il permettoit à sa femme de s'asseoir à sa table. S'il y admet un étranger, il accorde à son épouse l'honneur de le servir. Les femmes Corfiotes sont malheureuses ; elles travaillent à la terre comme les hommes.

Le costume d'un Corfiote est leste et léger. Il consiste en un gilet qui se met sur la chemise. Une ceinture est au bas. Par-dessus, une veste courte à longues manches qui tombent au poignet ; au bras, elles ont des revers en pointes : des culottes à la française, c'est-à-dire en poires. La garniture de la culotte, d'une couleur différente de l'étoffe : des bas à coins et des souliers élégans et fins, comme les nôtres. Au haut de la cuisse, est suspendue par-devant une espèce de grand couteau, ou dague. Le Corfiote, qui aime à fumer du tabac, fait usage de longues pipes. Il porte des manchettes et des cravattes. Il se coëffe ordinairement d'un bonnet, qui a quelque ressemblance avec un turban qu'on auroit roulé en forme de pyramide. Dans l'un des plis du bonnet, il attache la natte de ses cheveux, dont il laisse pendre l'extrémité.

L'habillement des femmes a une sorte d'élégance. La coëffure en est toute particulière. Qu'on imagine une espèce de coëffe blanche, assujettie sur le front comme un bandeau, et dont les bouts se rabattent derrière la tête sur le col : elle ne laisse presque point voir la chevelure. Une aigrette est fichée sur le côté. La chemise a un tour de gorge qu'on laisse voir par-dessus le corset ou juste lacé par devant.

140 COSTUMES CIVILS, &c.

Les manches ont des revers comme celles des hommes. Elles portent ordinairement un tablier, plus court et plus étroit que le jupon.

*Fin de la notice historique sur les insulaires
de Corfou.*





Cephalonien.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



Cephaloniene

ROYAL
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE CÉPHALONIE.

CÉPHALONIE est la principale des isles de la mer Ionienne. Des Grecs qui lui donnèrent son nom, elle passa aux Romains. Venise la reçut en don au commencement du treizième siècle; et vers la fin du quinzième, la reprit sur les Turcs, après un siège assez opiniâtre. On l'appelloit *Tetrapolis*, non pas à cause de sa forme qui est triangulaire, mais parce qu'autrefois elle étoit assez florissante pour entretenir quatre villes dans son sein. Aujourd'hui divisée en sept quartiers, elle n'offre plus que des villages, bien fournis des choses nécessaires à l'existence. Sa température est si douce, le territoire est si bon, qu'on y cueille des roses même en hiver, qu'on y récolte des fruits, dès le mois d'avril jusqu'en novembre.

L'influence du climat sur les hommes, n'est pas bien prouvée à Céphalonie. Le caractère

des Insulaires contraste parfaitement avec l'aspect du sol qui les nourrit. Les Céphalonien ont l'air sauvage ; ils sont presque tous armés d'un fusil ; ils portent à la ceinture un poignard et une paire de pistolets. Une cape grossière de laine blanche ou brune, compose leur costume. Leurs larges hauts-de-chausses prennent depuis l'estomach jusqu'aux pieds, et sont de toile de lin ; ils portent la barbe ou la moustache.

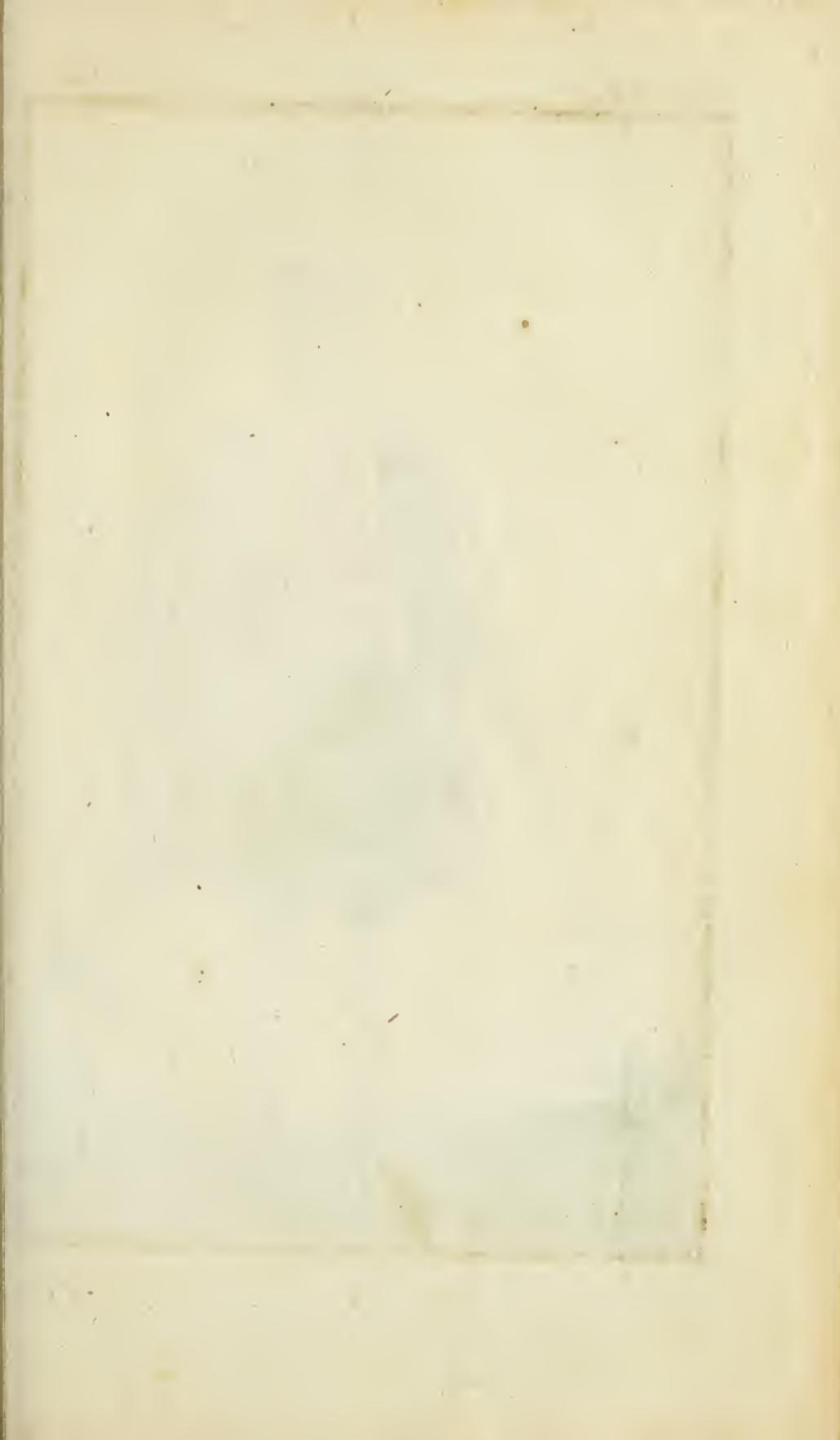
Les femmes marchent tête nue, leurs cheveux flottans sur les épaules, ou tressés en rond sur leurs têtes ; elles ont un air guerrier, et portent des coutelas à leur ceinture ; leurs mains sont exercées, dès l'enfance, au travail ; elles rament seules dans des barques, comme les hommes.

La vue des deux sexes journellement sous les armes, indique assez que Céphalonie n'est pas le séjour de la paix et de la concorde domestique. Et en effet, les habitans sont, pour ainsi dire, querelleurs-nés. Envieux les uns des autres, le provéditeur Venitien qui les gouverne, est souvent obligé de leur en imposer par la manœuvre des troupes que la république entretient, pour maintenir le bon ordre dans l'isle.

L'huile, le vin et les raisins de Corinthe sont les principaux objets de leur commerce. Ils ont beaucoup de bled et de beaux fruits.

*Fin de la notice historique sur l'isle de
Céphalonie.*

NOTICE





Homme, antique.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

femme Lantich

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE ZANTE.

CETTE isle de la Grèce, dans la mer d'Ionie, d'une étendue très-bornée, mais dont l'histoire remonte à la plus haute antiquité, eut pour premiers habitans une colonie d'Achéens, et pour maîtres Ulysse et un fils du fondateur de Troye, qui lui donna son nom. Du temps de Pline, elle jouissoit de sa liberté. Elle fut, dit-on, appelée pendant quelque temps Jérusalem, pour se conformer à une vision de Robert Guiscard. Ce duc de la Pouille, digne contemporain et compatriote de Guillaume-le-Conquérant, qui, à son exemple, de gentilhomme Normand se rendit souverain, étoit pieux, ou du moins faisoit servir la religion à sa politique. Méditant de nouvelles victoires en Orient, il feignit un pèlerinage à la Terre-sainte. Mais une fièvre violente l'arrêta à Zante. Dans son délire, le ciel lui révéla qu'il devoit mourir dans la Cité-sainte, célèbre à jamais par la mort du

Fils de Dieu. Ceux qui assistoient ce Prince à ses derniers momens, voulurent lui épargner un chagrin de plus, en lui apprenant qu'en effet la ville où il expiroit étoit précisément Jérusalem. C'est aussi à Zante que Vesale, médecin de l'empereur Charles-Quint et de Philippe II, roi d'Espagne; anatomiste, qui fit plus d'honneur et rendit plus de service à l'espèce humaine que Robert Guiscard, échoua misérablement, et succomba le 15 octobre 1564, après avoir lutté pendant quarante jours dans son vaisseau contre la tempête et la mort. Il revenoit de la Terre-sainte, et s'en alloit à Venise pour succéder au célèbre Fallope.

En 1350 Robert, prince de Tarente, fit plusieurs acquisitions considérables, du nombre desquelles étoit Zante.

Les Turcs, sous la conduite d'Uluzzali, Bacha, descendirent dans cette isle en 1571, et y signalèrent leur séjour par d'affreux ravages.

Les Insulaires, en se soumettant à la république de Venise, ont perdu leur liberté. Mais ils s'en croient suffisamment dédommagés par la tranquillité dont ils jouissent.

Il y a à Zante plusieurs couvens catholiques

et plusieurs maisons de Caloyers , qui se portent une haine secrète , qui éclateroit , s'ils n'étoient retenus par la présence imposante du provéditeur Vénitien. Scrupuleux observateurs de quatre carêmes , ils croient que le jeûne dispense de la charité. Les Caloyères , dont il y a aussi quelques églises dans l'isle , sont des religieuses qui n'en portent que l'habit ; elles franchissent la grille sous le plus léger prétexte. Sous le plus léger prétexte aussi , on a droit de les visiter ; et jadis il n'étoit pas rare de voir à la porte de leur cellule , des Turcs qui leur achetoient différens petits ouvrages travaillés à l'aiguille.

Les Zantiotes souffrent parmi eux , pour l'avantage du commerce , un assez bon nombre de Juifs , et leur permettent même des synagogues.

Jadis , à Zante , l'entrée des églises grecques étoit interdite aux femmes et aux hommes suspectés de quelques vices. Mais depuis quelque temps on s'est beaucoup relâché de cette rigueur.

Les Zantiotes sont amis des procès. Les habitans de la ville ne sympathisent pas avec les gens de la campagne ; et chaque jour voit éclore plus de querelles qu'il n'en voit terminer. Ces mœurs ont donné beaucoup d'importance à la

profession d'avocat , qui y est exercée avec distinction par le plus grand nombre. On retrouve par fois dans leurs plaidoyers quelques traces de l'éloquence de Cicéron , dont on prétend posséder la tombe près de la ville de Zante. Il paroît que le Zantiote auroit plus de succès dans les lettres ou le commerce , que dans le métier de la guerre. Cependant les fréquens tremblemens de terre l'ont tellement aguerri, qu'il y est comme accoutumé. On reproche à ce peuple un caractère aussi remuant que le sol qu'il habite.

La nature avoit fait assez en faveur des Zantiotes, pour les porter à vivre en bonne intelligence entr'eux. Le terrain de leur isle, inégal, mais fécond presque par-tout, répond à tous leurs vœux.

C'est sur-tout depuis le riche commerce de ses raisins de Corinthe, que Zante mérite d'être nommée l'*isle d'or*, comme l'ont désigné quelques géographes anciens. On y trafique aussi d'excellens vins Grecs. La France y a un consul.

La pièce principale du costume des femmes et des filles de Zante, est un masque noir, dont elles se couvrent le visage presque en tout temps. L'étranger, qui n'est pas encore au fait de cet usage singulier, regarde ce masque comme un rempart de la beauté : mais c'est

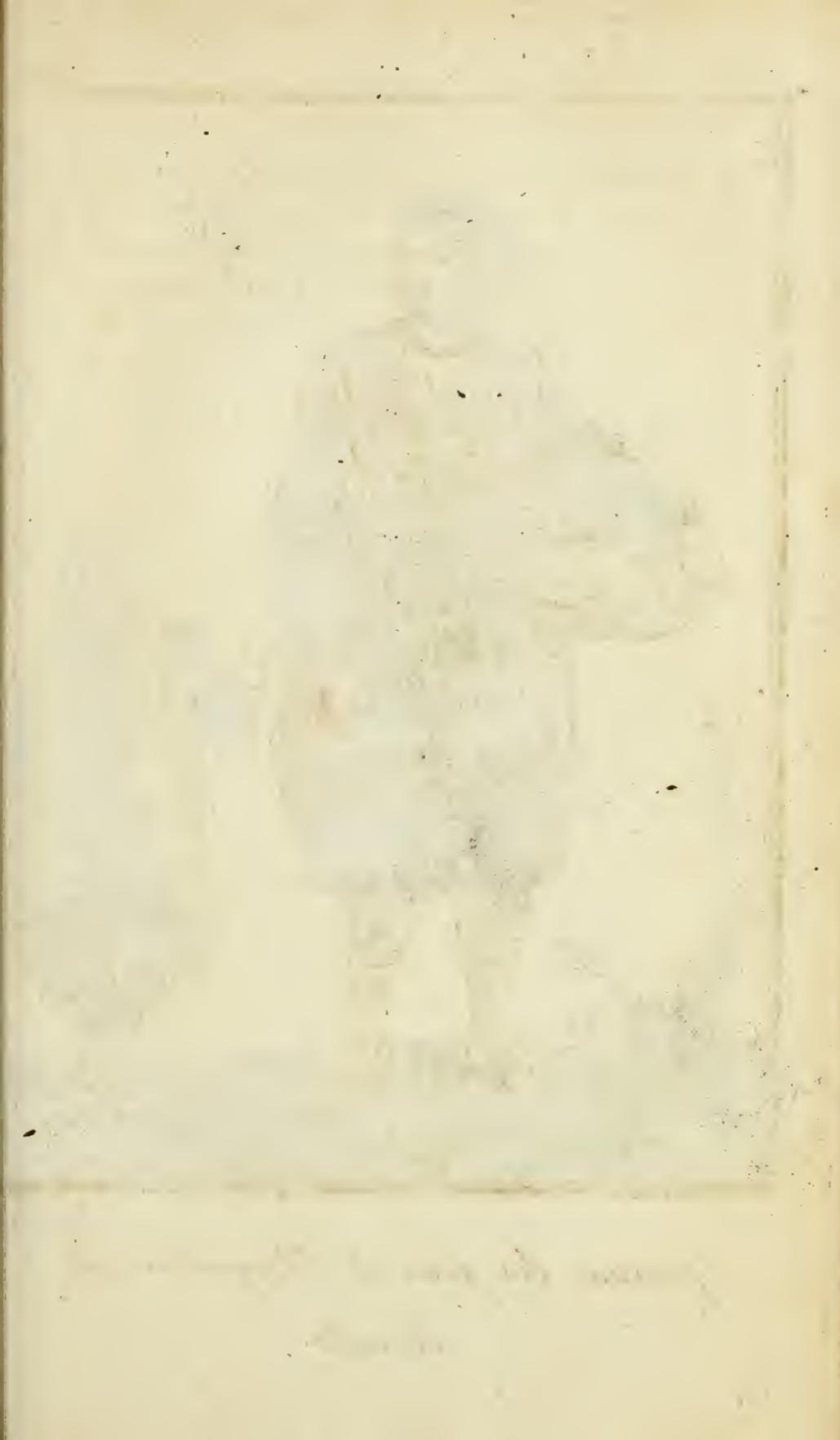
précisément cet extérieur si peu galant, qui favorise la galanterie. Munies de leur masque, il est permis aux femmes Zantiotes de sortir de chez elles et d'aller par-tout où bon leur semble, sans en rendre compte à leurs maris ou à leurs parens. Ce masque leur sert comme de passe-port. A l'abri sous cette égide, elles s'exposent en public avec une assurance, qu'on trouveroit peut-être suspecte ailleurs. C'est à l'âge de dix ans que les filles prennent le masque, pour ne plus le quitter. Les femmes et les filles de la campagne, qui partagent avec les hommes les plus rudes travaux du labourage, remplacent le masque par une pièce de toile dont elles s'enveloppent la tête, de manière à n'être point vues.

La plûpart des femmes Zantiotes emploient à leur toilette du fard rouge et blanc; elles s'en peignent le visage, la gorge et les bras, et souvent le luxe est poussé plus loin encore. Leur habillement consiste en un corset, un juste avec le jupon, ordinairement de la même étoffe et de la même couleur. Le bas de la jupe est communément aussi orné d'un double cercle de frange ou autres agrémens. Ce juste a des manches qui tombent jusqu'au poignet. Elles passent une espèce de mantille qui a une capotte, pardessus laquelle elles se

coëffent d'un chapeau d'homme à trois cornes ; le dedans des bords est garni de fleurs artificielles. Leurs chaussures ne diffèrent de celles des hommes, qu'en ce qu'elles sont plus petites et plus délicatement travaillées.

Un Zantiot se couvre la tête d'un bonnet rouge , dont la pointe retombe sur l'oreille. Le reste de son costume consiste en une cravatte , un gilet , et au bas une ceinture ; pardessus , une veste ouverte bordée de poils , et dont le bout des manches a un revers qui se termine en pointe ; il porte aussi une espèce de manteau doublé et garni de poches , de grandes culottes à la hollandoise , &c.

Fin de la notice historique sur l'isle de Zante.





BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

femme des Isles de l'Argentiere et
de milo .

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE MILO.

LA prétention que les femmes de l'Argentièrè mettent à se grossir les jambes à l'envi les unes des autres, n'est pas dans la nature, et doit avoir pour motif quelques infirmités à cacher. Du moins c'est le cas où se trouvent malheureusement leurs voisins, les habitans de Milo, qui observent le même costume. Cette isle joua un rôle dans l'antiquité, sous le nom de Melos. Les Phéniciens la peuplèrent les premiers, en y envoyant une colonie. Son port servit long-temps aux Grecs, dans leurs guerres et pour leur commerce. Un volcan qui s'est déclaré tout-à-coup, a vicié le climat et le sol au point que les insulaires, réduits à 200 personnes, traînent une existence languissante, et s'éteignent de jour en jour. Jaunes et bouffis, ils ont un ventre énorme, et leurs jambes horriblement enflées peuvent à peine les soutenir. Ils respirent continuellement des miasmes putrides, que la terre exhale, crevassée de toutes

parts, depuis la secousse qu'elle a ressentie lors de l'explosion subite d'un foyer ardent, qui se déclara au milieu de la mer près de Santorin. Tout porte l'empreinte d'une destruction physique; tout y est dans une fermentation active, peu compatible avec un air salubre : et il semble que l'isle n'attende que le moment de l'entière disparition du reste de ses habitans, pour s'engloutir et rentrer sous les eaux, d'où peut-être on la vue jadis sortir.

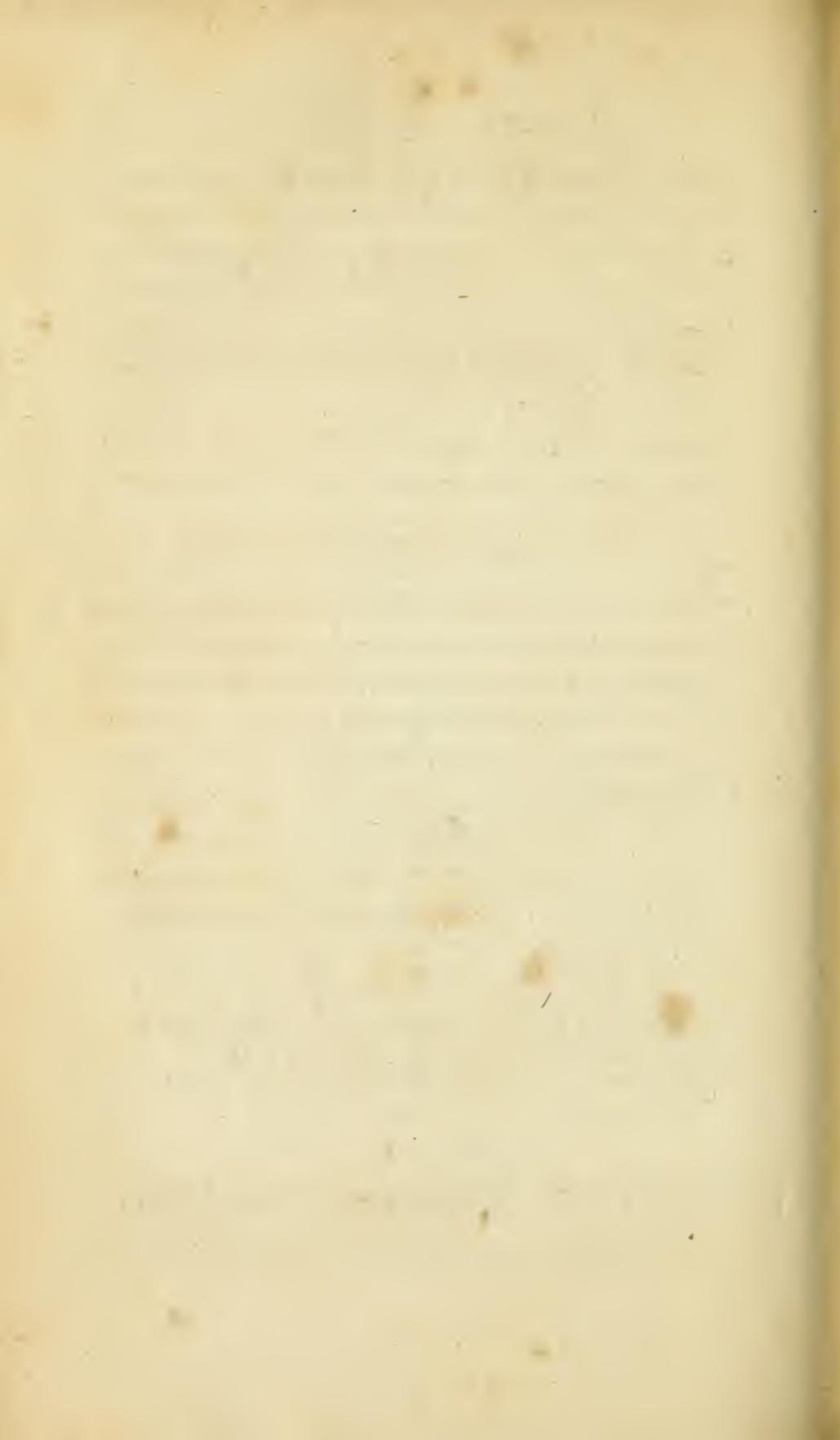
Depuis long-temps Milo recèle dans son sein le germe de sa destruction; car dès le siècle où florissoit Hippocrate, les médecins ses contemporains ordonnoient à leurs malades les eaux chaudes de Melos : la tradition qui nous en a transmis l'efficacité plus ou moins constatée, existe encore, et y amène journellement la plupart des insulaires voisins.

Il est venu jusqu'à nous une médaille, représentant d'un côté une Pallas couverte de la tête aux pieds, par son égide, symbole de la ville d'Athènes, qui enleva Melos à Lacédémone. L'autre face offre la configuration d'une espèce de melon; Melos dut peut-être en effet son nom à ce fruit, que le sol produisoit en abondance et de la meilleure qualité.

Une autre production ne fit pas honneur à Melos dans l'esprit de certaines gens. Diagoras,

l'athée, y naquit, au sein de l'esclavage. Il eut pour père un nommé Teleclide. Démocrite le racheta de la servitude au prix de dix mille drachmes, (environ 5000 liv. de notre monnoie.) Le philosophe d'Abdère avoit remarqué en lui beaucoup de dispositions à l'étude. Diagoras devint un sage bel-esprit ; il s'adonna à la poésie lyrique. On lui vola une ode ; et le plagiaire, loin d'être puni, fut couronné. Il n'en fallut pas davantage à l'élève du sectateur des atomes, pour nier tout haut une providence ; laquelle, selon lui, devoit se manifester dans les plus petites choses, comme dans les grandes. L'aréopage qui l'avoit poussé à cette extrémité, par un déni de justice, mit sa tête à prix, et proposa un talent à qui la lui apporteroit : sa liberté en avoit coûté près de deux à Démocrite. Diagoras eut le temps de fuir, et on ne sait où il termina ses jours. Il avoit mal profité des leçons de son maître. Démocrite ne prenoit point ainsi les choses au grave ; prudemment il avoit embrassé le parti de rire de tout ; et par ce moyen il sut esquiver la persécution, faisant servir la folie de passe-port à la sagesse.

Fin de la notice historique sur l'isle de Milo.



N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE L'ARGENTIERE.

. Cretosaque rura Cimoli.

OVID. Metam. 7.

L'ISLE de l'Argentière, ainsi nommée par les modernes, à cause des mines qu'elle renferme dans ses entrailles, étoit connue chez les anciens sous le nom de Cimolis, et célèbre parmi eux pour une espèce de craie blanche, qui même, du temps de Pline, servoit aux habitans à blanchir leur linge et leurs étoffes. On supposoit aussi à cette argile quelques vertus médicinales, que le temps n'a pas confirmées.

Le site et le sol de l'Argentière sont des plus tristes et des plus ingrats : et la domination musulmane est loin d'en dédommager les insulaires. La terre et les habitans offrent le spectacle le plus misérable. Cependant si l'œil n'y est récréé par la vue d'aucunes fleurs, on y rencontre par fois quelques jolies femmes. C'est sans doute ce qui motivoit jadis le choix que

les Corsaires de l'Archipel faisoient de cette isle pour leur quartier d'hyver. Ils y rançonnoient les hommes, et consacroient le prix de leurs brigandages à l'entretien des plus belles filles de l'isle, qu'ils épousoient même pour le temps de leur séjour. Ce mariage dans les formes étoit du moins un hommage qu'ils rendoient à la vertu de leurs compagnes, et concilioit avec leurs plaisirs, les devoirs de chrétiens, dont ils affichioient le titre. Ensorte que, mariée de nouveau tous les hyvers, et veuve à chaque printemps, une femme de l'Argentière avoit trouvé le moyen assez commode de changer d'état, selon la saison et en toute sûreté de conscience.

L'habillement des femmes de l'Argentière peut à peine se concevoir par l'excès de son ridicule. C'est une masse énorme de linge toujours fort sale ; leur jupon, qui n'est qu'une chemise très-courte et bordée de rouge, laisse voir toutes leurs jambes, dont l'extrême grosseur fait à leurs yeux la plus grande beauté. Celles à qui la nature a refusé cet agrément, tâchent d'y suppléer par trois ou quatre paires de bas bien épais ; et comme il faut qu'une jambe soit également grosse dans toute sa longueur, pour qu'il ne manque rien à sa perfection, elles poussent la coquetterie jusqu'à mettre

des demi-bas ou brodequins de velours piqués ,
souvent brodés et garnis de petits boutons
d'argent.

Fin de la Notice historique sur l'Argentièrre.



Femme de l'Isle de Siphanto.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR L'ISLE DE SIPHANTO.

LES mœurs d'un peuple se conservent plus ou moins long-temps, selon le pays qu'il habite. La nation de l'Europe, qui a le moins perdu de son caractère primordial, c'est la Suisse : graces aux montagnes qui l'isolent au milieu de ses voisins dégénérés, l'heureuse Helvétie est encore aujourd'hui, à quelques exceptions près, ce qu'elle étoit lors de la conquête des Gaules par César. Les insulaires de Siphanto rappellent aussi, sous des traits plus ressemblans encore, la physionomie des anciens Grecs, leurs premiers ancêtres : et ils en sont redevables à l'abord difficile de leur sol, tellement gardé par les eaux de la mer, qu'on ne peut en approcher la plus petite flotte. L'isle n'est accessible qu'aux étrangers peu nombreux, qui tentent d'y relâcher avec des intentions paisibles.

La nature même les comble de ses dons ; depuis l'inondation que la fable raconte être arrivée à Siphnos , et que l'histoire naturelle confirme , les Syphantes se sont beaucoup amendés , et n'ont gardé de leurs prédécesseurs que les coutumes innocentes et louables. Jadis les Siphniens étoient avarés , et avoient tous les vices d'un peuple riche en mines d'or et d'argent. On les montrait au doigt pour la licence de leur conduite ; et leur nom étoit une injure grave. Comme tous les gens nés dans l'opulence , les besoins d'autrui les touchoient peu ; et ils ne venoient jamais au secours de leurs voisins manquant de finances , et incapables par conséquent de soutenir la guerre et de se défendre. Cet égoïsme inhumain indigna les Samiens , qui résolurent de prendre à main armée ce qu'ils avoient inutilement demandé à emprunter ; ensorte qu'au lieu de prêter dix talens , les Syphniens furent contraints d'en donner cent. Les Siphantes sont devenus meilleurs et plus heureux , depuis qu'ils ont , pour ainsi dire , fermé leurs mines , pour s'attacher à des trésors plus réels. Leur sol est l'un des points de la terre les plus abondans en productions de toute espèce et de première qualité. Soumis à une taxe trop souvent arbitraire , que leur impose le Croissant , et libres d'ailleurs , ils ont l'avantage

tage inappréciable de vivre selon leur génie , et ils en profitent. Encore à présent, à Siphante , le peuple se rend tous les jours à la place publique ; attentif aux événemens qui se passent autour de lui , il balance les intérêts respectifs de chaque état. Le dernier des citoyens est initié aux mystères de la politique , et se regarde comme partie intéressée, dans le système général des choses. L'étranger qui les visite est aussi-tôt interrogé par eux. Leurs questions ne tarissent pas sur les nouvelles importantes, sur les révolutions qui modifient les différentes masses d'hommes jetés sur le globe. Les jeunes gens ne se permettent aucunes réflexions , qu'après avoir médité celles des vieillards. Une mode récente dans les ajustemens, l'empyrique ou l'acteur nouveau, ou le virtuose du jour, ne les occupent point, et ne leur feroient pas prendre le change , si quelqu'ambitieux, s'élevoit au milieu d'eux pour aggraver le poids de leurs chaînes.

Leur premier desir satisfait, ils sont tout entiers à l'étranger qui les visite. Ils l'accueillent, et le fêtent à l'envi. Ils se disputent l'honneur de le recevoir dans leurs foyers paisibles. Pour peu qu'il montre de goût pour les monumens , ils s'empressent de les lui indiquer et de lui servir

de guide. Ils ont conservé peu de vestiges de leur ancien éclat. On rencontre encore quelques tombeaux qu'ils laissent dégrader par le temps.

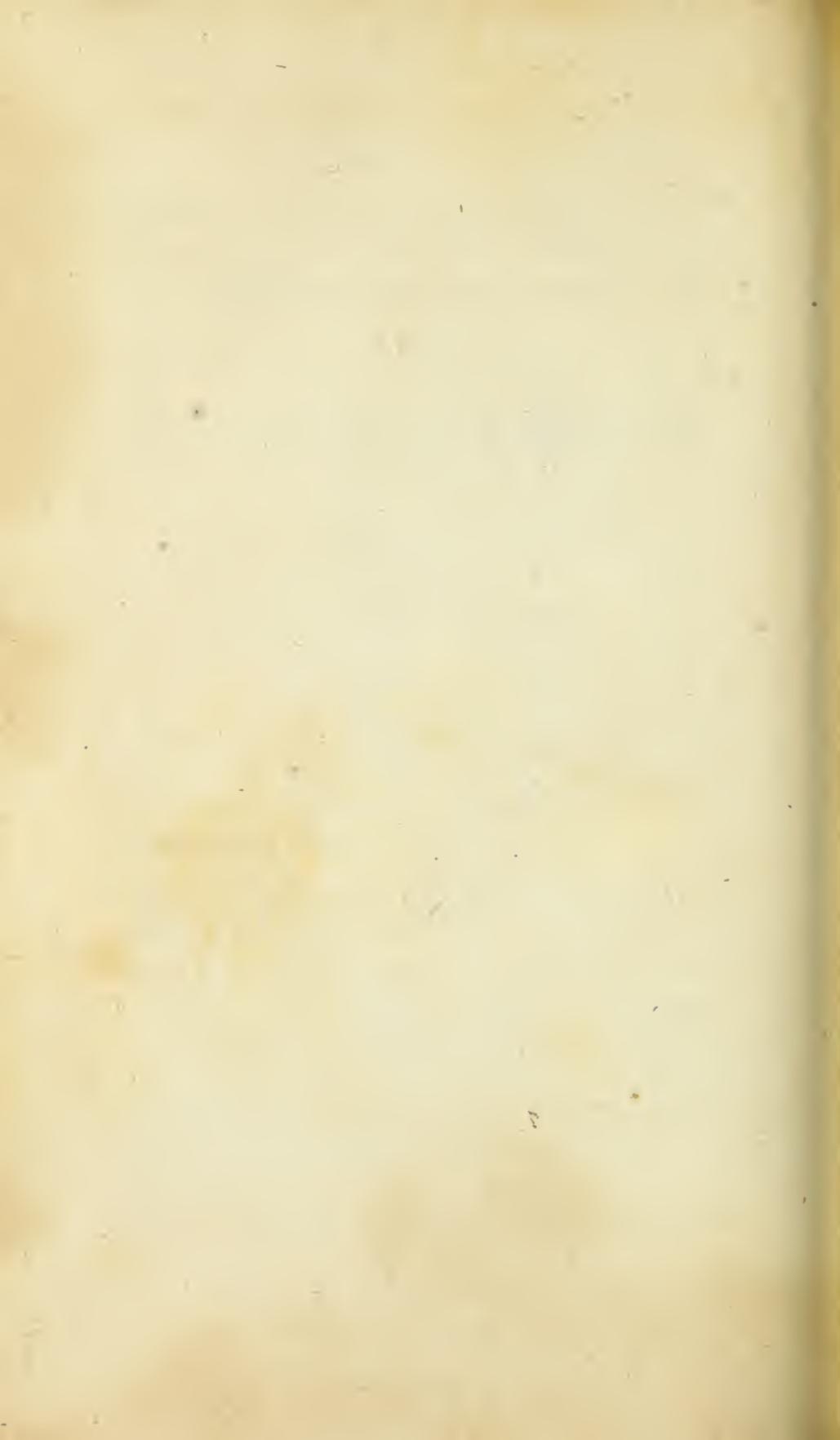
Les mœurs des habitants de Siphanto ne sont point décriées, comme l'étoient celles des insulaires de Siphnos. Les femmes mettent plus de pudeur dans leur costume; les dames même, quand elles sont à la campagne, pour n'être pas connues, se couvrent le visage avec des bandes de linges qu'elles roulent si adroitement, qu'on ne voit que leur bouche, leur nez et le blanc de leurs yeux. Certainement ce masque ne leur donne pas l'air coquet; elles ressemblent plutôt à des momies ambulantes. Aussi sont-elles plus soigneuses d'éviter les étrangers, que celles de Milo et de l'Argentière n'ont d'empressement à les accueillir.

L'habillement des femmes de Siphanto est moins désagréable que celui des femmes de l'Argentière et de Milo. Il se rapproche même un peu du véritable habit grec. Les cheveux sont ordinairement nattés avec des bandes de laine, et forment des rouleaux qui se relèvent sur la tête. Les Siphantines sont, en général, grandes, jolies, et d'une taille légère.

Les hamacs sont fort en usage pour les en-

fans à Siphanto, ainsi que dans plusieurs isles de l'Archipel. Mais les lits ne sont nulle part aussi élevés, aussi vastes et aussi incommodes.

Fin de la Notice historique sur Siphanto.





femme de l'Isle de Santorin.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



fille de l'isle de Santorin

PUBLIC LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE THERA,

OU

S A N T O R I N.

CES deux noms que porte la même isle pourroient servir à désigner les deux époques de son histoire , et la révolution physique qui l'a rendue si dissemblable à elle-même. *Santorin* n'est plus cette *Thera* que Lacédémone envioit et enleva à la Phénicie ; et sainte Irène, sa patronne, ne lui a pas rendu le surnom de *Callisthe* (très-belle), qu'on lui donnoit du temps que Minerve étoit sa principale divinité.

Cette isle est le foyer d'un volcan. Depuis des milliers d'ans peut-être, couvé dans le fond de ses entrailles, il ne permit à la terre qui le recéloit d'être fertile et riante, que jusqu'au moment de son explosion , qui eut lieu à plu-

sieurs reprises, et qui y changea totalement la face des choses. Avant cette terrible catastrophe, son port avoit un fonds, et offroit un asyle sûr au commerce maritime. Le sol favorisoit tellement la population, que les insulaires, dès la treizième génération, depuis l'arrivée de Théras, leur second fondateur, furent en état de fonder à leur tour la colonie de Cyrène en Lybie. La capitale, qui avoit le nom de l'isle, étoit une des plus belles villes de l'Archipel, et même du continent voisin, comme l'attestent encore les restes déplorables du temple d'Apollon; lesquels servent aujourd'hui à la construction d'une chapelle de saint-Etienne.

L'isle de Santorin, menacée au premier moment d'un renversement total, est encore peuplée de huit mille individus. L'abîme de feu qu'ils ont sous leurs pas, les occupe moins que la diversité de religion, qui les met aux prises les uns avec les autres. Huit cents catholiques mêlés à sept mille schismatiques, forment un ensemble incohérent, qui n'est retenu que par le juge musulman; lequel n'interpose jamais impunément son autorité. Les mœurs, du moins à l'extérieur, gagnent à cette lutte sourde et continuelle. Les deux sectes, sur-tout le parti le moins nombreux, s'observent réciproque-

ment et affichent à l'envi des vertus. Le clergé grec est très-peu instruit, et par conséquent le peuple qu'il dirige. Des jeûnes observés en toute rigueur, et sur-tout une haine bien cordiale contre les Latins, lui attirent et conservent la considération. L'évêque n'est pas riche, et il n'en remplit que mieux ses fonctions. Il vit absolument en apôtre.

Les insulaires jouissent de peu d'aisance, mais les Santorines sauvent les apparences le plus qu'elles peuvent; leur pauvreté disparaît sous le faste et la coquetterie, héréditaires chez les femmes grecques; elles semblent vouloir, par l'extérieur du luxe, se cacher à elles-mêmes la médiocrité de leur fortune. La vanité leur fait oublier les besoins les plus réels; ou plutôt elles n'en ont pas de plus grand que celui de la parure. Les maîtresses de maison appréhendent elles-même le repas, et font ce qu'on appelle le ménage; et dans ces momens, elles mettent bas leurs beaux habits, qu'elles reprennent au plus vite, pour n'être point surprises.

Tout le côté de l'isle opposé à celui du volcan est assez fertile; et la terre, quoique couverte de pierres ponceuses, produit pourtant une grande quantité de vignes, qui donnent

d'excellent vin. On y recueille beaucoup d'orge et de coton ; mais peu de froment. Les maisons ne sont que des abris légers, la plupart sans couverture. En quelques endroits, les insulaires ont creusé les rochers, pour s'y former des logemens, espérant, sans doute, y être mieux garantis contre les tremblemens de terre qu'on y éprouve souvent.

Les Théréens, dit-on, ne pleuroient point ceux d'entr'eux qui mouroient avant sept ans, ou après cinquante. L'existence des premiers n'étoit comptée pour rien, les seconds avoient assez vécu. Les Santorins, en se rappelant cet usage de leurs ancêtres, devroient le modifier, et pourroient, à l'imitation des Thraces, prendre le deuil le jour de la naissance de leurs enfans, et se réjouir à leur trépas. Tout, hélas ! leur en fait une loi, en ce moment ; les préjugés où ils sont plongés, et les dangers dont ils sont investis.

L'isle de Thera étoit encore dans toute sa splendeur sous le règne des premiers empereurs Romains. Car elle leur consacra plusieurs beaux monumens, dont il reste à peine les inscriptions. Les Théréens érigèrent une statue à Marc-Aurèle, ainsi qu'à Antonin.

Pour donner une idée du style lapidaire des

anciens, voici deux inscriptions courtes , mais touchantes , par la simplicité du sujet et de l'expression.

I.

AURELIUS TYCHASIUS

Pour son père ,

Et ELPIZOUSA

Pour son cher mari TYCHASIUS ,

Consacrent

Les témoignages de leur tendresse.

II.

CARPUS

A consacré par ce monument

Son amour

Pour sa chère femme

SOEIDE ,

Qui n'avoit point eu d'autre mari.

Cette dernière circonstance n'étoit pas indifférente aux anciens. Dans les liens du cœur , ils mettoient au moins autant de délicatesse et plus de dignité que les modernes.

L'isle de Thera revendiquoit Aristippe et Callimaque.

Santorin n'est pas en reste avec Thera , pour les événemens merveilleux arrivés dans cette isle. Le martyr d'Irène est bien capable de l'illustrer. Avant d'être condamnée au feu , on fit

subir à cette sainte femme une épreuve bien délicate pour son sexe. Si le Dieu de la pureté ne la sauva pas du bûcher , il manifesta bien mieux sa providence , en faisant sortir Irène du lieu de débauche qu'on lui avoit assigné pour prison , aussi intacte qu'au moment qu'elle y entra. Irène y fut exposée sans voile ; mais son Dieu en mit un sur les yeux profanes qui osèrent se lever sur elle.

L'inspection détaillée de la figure ci-jointe , suffira pour en bien saisir le costume , qui a quelque chose de galant et de noble tout à la fois. Malgré les révolutions du temps et de la métamorphose des lieux , les Grecs modernes ont su conserver dans le fond du caractère et dans les manières extérieures , un certain air de famille qui n'échappe point à l'observateur exercé.

Fin de la notice historique sur Thera.





homme de l'Isle de Maxuu?

PUBLIC LIBRARY





Femme de l'Isle de Maria.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE NAXIA.

L'ISLE de Naxos dut sa prééminence sur les autres Cyclades, à l'excellence de son vignoble : ce qui ne contribua pas peu à en faire l'un des principaux théâtres des fameuses fêtes bacchiques ; ce qui autorisa aussi les habitans à se vanter d'avoir eu Bacchus pour compatriote.

Bacchatamque jugis Naxum.

Virg.

Une tradition portoit même que les femmes de Naxos avoient reçu du fils de Sémélé le privilège d'accoucher au huitième mois de leur grossesse, époque de sa naissance. Il y a long-temps que les Naxiotes ressemblent à toutes les autres femmes.

On prétend que , dans l'origine , plusieurs habitans de la Carie , sous la conduite d'un chef nommé Naxos , fils d'Endimion , quittèrent Lamia pour venir prendre possession de

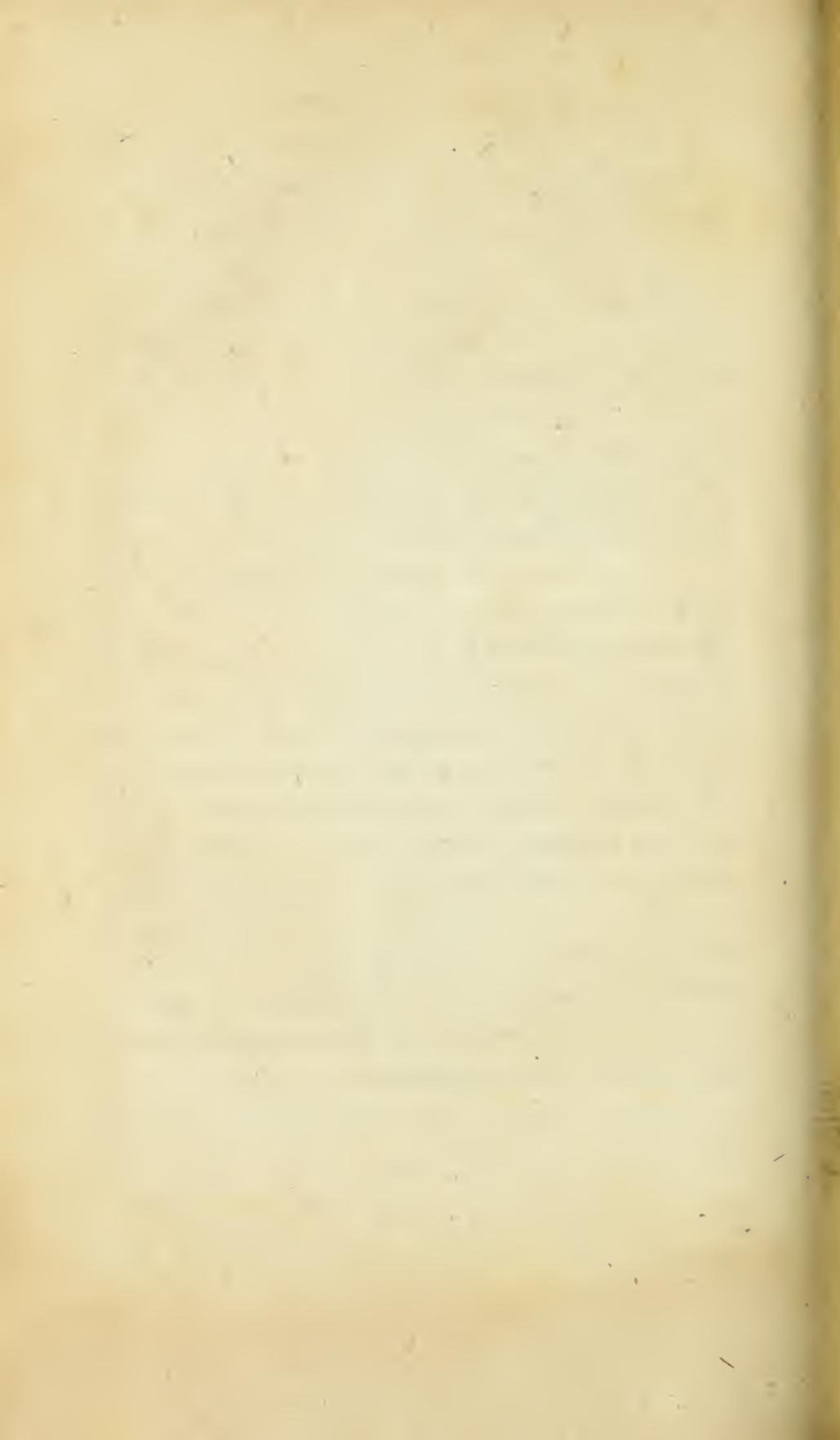
cette isle. Cette petite colonie grecque devint florissante au point de pouvoir se défendre pendant quelque temps avec avantage contre les Perses qui la ravagèrent, ne pouvant la soumettre. Elle suivit les destins de sa métropole, quand celle-ci se courba sous le joug des Romains, et fut donnée aux Rhodiens. Depuis l'ère moderne, elle devint la propriété d'une famille noble de Venise, qui, après trois siècles, s'en laissa dépouiller par le sultan Sélim III.

Si Naxia ou Nicsia a perdu la plupart de ses monumens antiques, elle a conservé sa fécondité. Le temple de Bacchus a disparu; mais les côteaux continuent à donner le meilleur de tous les vins Grecs. Le sol, loin d'être épuisé, fournit au-delà des besoins les objets de première nécessité. Sa position, qui la rend inaccessible à tout vaisseau de guerre, devrait inspirer aux insulaires le desir de se rendre libres. Si Rhodes, dans le temps de sa gloire, la première puissance maritime du globe, n'a pu retenir Naxos sous son trident, cette isle pourroit se soustraire au tribut pécuniaire, auquel elle s'est obligée envers le Croissant.

Le costume des Naxiotes est peut-être le plus ridicule de tout l'Archipel. Les femmes

se forment une carrure factice, garnie de deux aîles de velours noir; ce qui produit un ensemble monstrueux. Une simple gaze couvre le sein des Grecques de Smyrne; celles-ci, plus sévères, se défendent par un plastron de velours recouvert de broderie et de petites perles. Si on les regarde par derrière, on est encore plus choqué de voir tourner sur leurs reins une espèce de panier, dont le dessein seul peut montrer tout le ridicule. Il a été fait d'après une des plus grandes dames du pays. Elles ajoutent à cette parure tout ce que la coquetterie a de plus recherché. Elles mettent du rouge, se noircissent les sourcils et les paupières, et se couvrent le visage de mouches. Elles les font avec des feuilles d'un talc noir et brillant qui se trouve dans l'isle; mais on ne les assujettit pas à la forme constante, que nous leur voyons dans nos climats. Le goût seul décide de leurs figures toujours variées: tantôt c'est un triangle; tantôt une étoile. Un croissant de cette matière, placé entre les deux yeux, leur paroît sur-tout ce qu'il y a de plus séduisant.

Fin de la notice historique sur les Naxiotes.





femme de l'Isle Palhmos

BRITISH MUSEUM LIBRARY

N O T I C E
H I S T O R I Q U E
S U R L'ISLE PATINO,
O U
P A T H M O S.

*P*ATINO, désignée pendant quelque temps sous le nom de *Palmosa*, étoit jadis *Pathmos*, petite isle presqu'inconnue aux anciens, mais fameuse chez les modernes, tant qu'on lira l'Apocalypse. Ce fut-là que St. Jean, son auteur, et le plus jeune des apôtres de J. C., fut relégué à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, condamné aux mines. Il n'y travailla pas toujours des mains. Pendant les momens de relâche que les hommes ordinaires donnent au sommeil, l'Évangéliste composa les vingt-deux chapitres du livre canonique, connu dans la Bible sous le nom de l'Apocalypse, et rempli de traits sublimes. Une tradition sacrée nous a conservé un mot de Jean l'Évangéliste, encore plus beau que le livre entier de ses révélations. A la mort du tyran, son persécuteur, il quitta Pathmos et

revint à Ephèse : pendant les dernières années de sa vie , il se faisoit transporter dans l'assemblée des Fidèles. N'ayant pas la force de leur prêcher de longues homélies , il leur répétoit sans cesse d'une voix cassée , mais qui venoit du cœur : *mes enfans , aimez-vous les uns les autres. Aimez-vous , mes enfans*. Quelques-uns de ses disciples ne craignirent pas de lui demander pourquoi il leur répétoit si souvent les mêmes paroles. « Mes enfans ! (leur » répondit le respectable nonagénaire) je ne » puis plus vous dire et je n'ai besoin de vous » dire que ces deux mots : *Aimez-vous ! C'est le » seul commandement. Aimez-vous ; il suffit »*. -- Il acheva de vivre à cent ans ; et ses dernières paroles furent : *Aimez-vous , mes enfans*.

Les Caloyers qui le remplacent dans l'isle de Pathmos , ont effacé depuis long-temps de leur mémoire l'avis charitable de leur fondateur. Ils ne répètent plus entr'eux *aimons-nous !* L'abrutissement dans lequel ils végètent leur permettoit à peine de déchiffrer les caractères grecs des manuscrits de leur bibliothèque , qui renferment cet abrégé de toute la morale.

Souverains de l'isle , moyennant un tribut pécuniaire qu'ils paient au Croissant , les habitans peu nombreux , que l'industrie seule fait vivre , sont rassemblés autour de leur couvent ,
et

et investis de pirates, avec lesquels les Caloyers entrent en accommodement. Le commerce que les insulaires, pour exister, sont obligés de faire avec les étrangers, ne les a pas guéris de la superstition; le revenu le plus certain de leurs maîtres est établi sur leur crédulité. Ce fonds n'a pas encore manqué à ces chefs qui le cultivent, pour peu qu'ils soient adroits. Le nombre des églises schismatiques-grecques, à Pathmos, se monte à trois cents; et il ne faut pas s'en étonner; chaque papas a sa chapelle, et se feroit un scrupule d'en desservir une autre. La femme chargée de pétrir le pain destiné à leur consécration, s'abstient de ce travail, si la nuit précédente elle a sacrifié à l'hymen.

Le patron de l'isle ne pouvoit être autre que St. Jean. Le jour de sa fête est ordinairement très-gai et fort bruyant. Toute la mousqueterie de l'endroit est mise en jeu. La belle jeunesse se rassemble; et l'on sacrifie quelques pièces de monnoie qu'exigent les officiers Turcs, pour avoir le droit de se divertir. Le turban de Mahomet et le bonnet des papas se mêlent quelquefois à ces jeux, à la faveur de la nuit. On fait bonne chère; puis l'on danse. Le saint objet de cette orgie n'est pas tout-à-fait oublié; on lui chante des cantiques, dont voici quelques fragmens translatsés du grec vulgaire.

« Jean n'étoit qu'un simple pêcheur ; il n'avoit
» pour bien qu'une barque et des filets.

» Il quitta tout pour suivre un maître plus
» pauvre encore que lui. Mais le Verbe divin
» le retira de l'huile bouillante , à Rome, pour
» lui donner le don de chasser à Pathmos l'es-
» prit malin.

» Bénissons Jean, et si nous ne pouvons ,
» comme lui, mourir vierge à cent ans ,
» du moins, aimons-nous ; aimons-nous ; car il
» nous a recommandé, en mourant, de nous
» aimer tous bien ».

La veille de St. Jean, on observe un jeûne bien plus sévère que parmi nous. On s'abstient même de la chair de poisson, et on ne vit absolument que de légumes. Mais le jour de la fête patronale, on se dédommage, en faisant chère entière ; on tient table long-temps. Pour un mariage, les festins durent deux mois. On se donne des repas pendant neuf jours, à l'occasion d'un mort. C'est sur-tout à leurs funérailles que les Grecs modernes peuvent nous donner une idée des mœurs antiques de leurs premiers ancêtres. On loue encore, comme à Athènes et à Rome, des femmes pour pleurer pendant la cérémonie, et pour chanter en vers élégiaques les louanges de la personne défunte. Nous en donnerons ici un échantillon, qu'un

savant amateur a retenu en visitant l'isle de Pathmos.

CHANSON FUNÈBRE

Pour les filles de Pathmos.

« Le temps avide, le temps aveugle mois-
» sonne donc sur son passage tout ce qu'il ren-
» contre, la rose ainsi que le chardon, le
» chardon comme la rose. Sa faux ne laisse
» rien à glaner après elle.

« O ! toi que nous pleurons, tu étois née pour
» devenir à ton tour épouse et mère : et voilà
» que tu sors de la vie, ainsi qu'on t'a vue y
» entrer, ne laissant de traces de ta brève
» existence que dans nos cœurs brisés par le
» désespoir.

« Du moins que tes mânes légères soient
» témoins de nos vifs regrets. Nous ne t'oublie-
» rons jamais ; de ton côté, pense aux amies
» que tu laisses sur la terre, et rappelles-nous
» à ceux qui t'ont précédé dans l'asyle des
» morts. Vas porter à nos parens défunts ce
» baiser de paix que nous déposons sur tes
» lèvres pures encore ; c'est la dernière de nos
» caresses. Hélas ! souviens-t'en ».

Mais une coutume bien louable qu'on ne pratiquoit pas à Athènes, et qu'on ne voit en

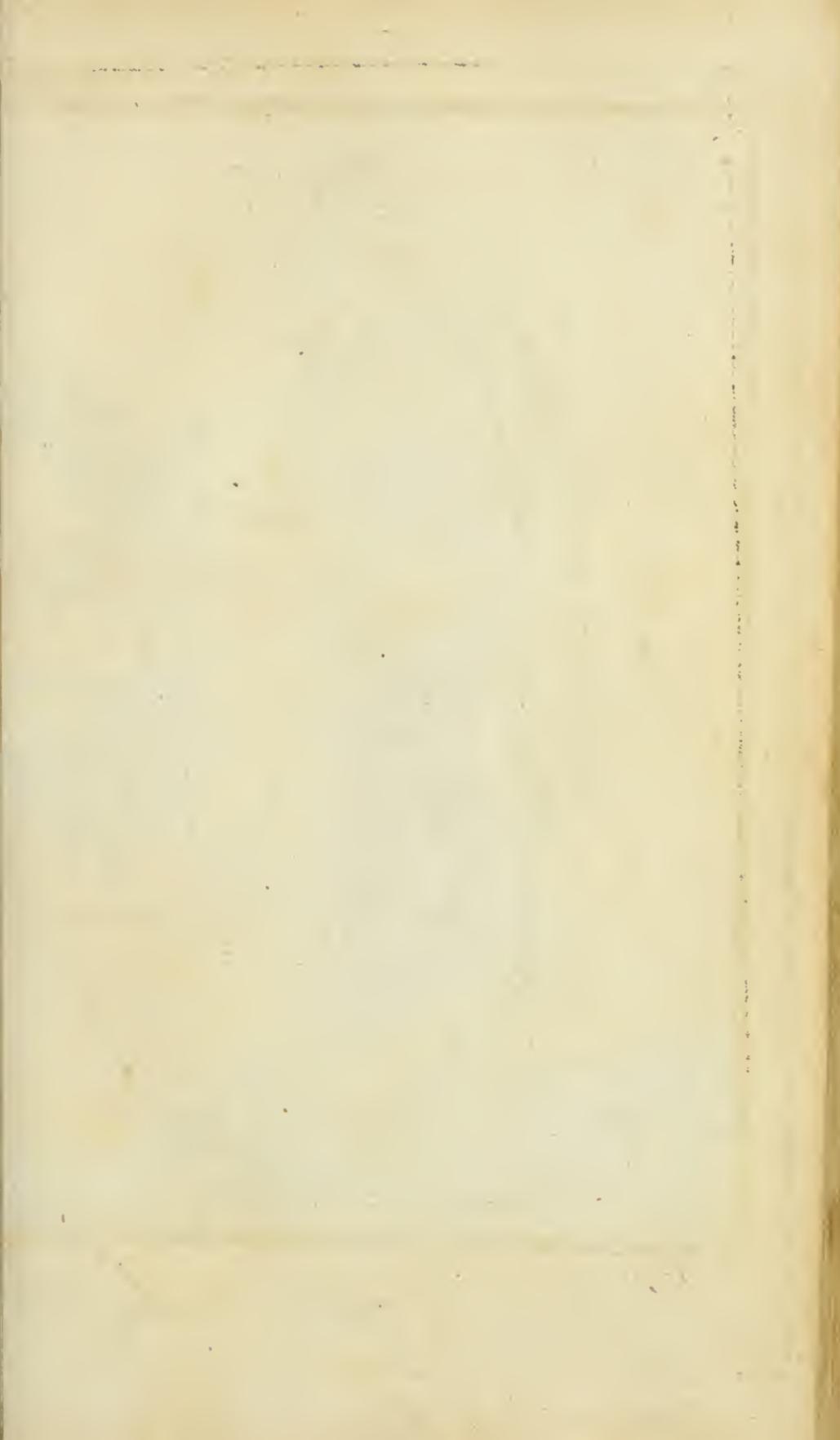
usage dans aucune ville de luxe, c'est l'obligation que les héritiers contractent à Pathmos et dans plusieurs isles de l'Archipel, de donner chaque jour, pendant l'année du deuil, aux pauvres de l'endroit, la quantité de nourriture que le mort consommoit dans sa journée, quand il vivoit.

Les maris vont au convoi de leurs femmes, et réciproquement. Les parens et les parentes se rendent tour-à-tour les derniers devoirs. La piété envers les morts, si froide par-tout ailleurs, est encore dans toute sa ferveur parmi les Grecs actuels. Mais, il faut en convenir, la vanité y joue souvent le premier rôle. Une bonne amie, une voisine saisit cette occasion d'étaler la richesse de sa garde-robe. Car on n'est point obligé de porter aux enterremens des habits lugubres. On en est quitte pour accompagner l'élégance du costume par des larmes abondantes, mais qui, sans doute, ne sont pas toutes sincères; ce qui forme un contraste fort étrange. C'est dans ces circonstances, ainsi qu'aux jours de fête, qu'une dame du bel air, à Pathmos, se couvre le visage d'une couche épaisse de fard; ensorte qu'avec une physionomie, pour l'ordinaire assez agréable, on trouve le secret de se rendre ridicule et repoussant.

Leur habillement, ample et long, a plus de noblesse que d'élégance ; et s'il dérobe aux yeux les formes heureuses de la nature, du moins, il ne les altère point en les contraignant trop. Leur coëffure est tout-à-fait pittoresque, sans laisser beaucoup à faire à l'art de la toilette. C'est un long turban, qui leur sert tout-à-la-fois de cravatte et de voile par derrière.

*Fin de la notice historique sur l'isle de
Pathmos.*

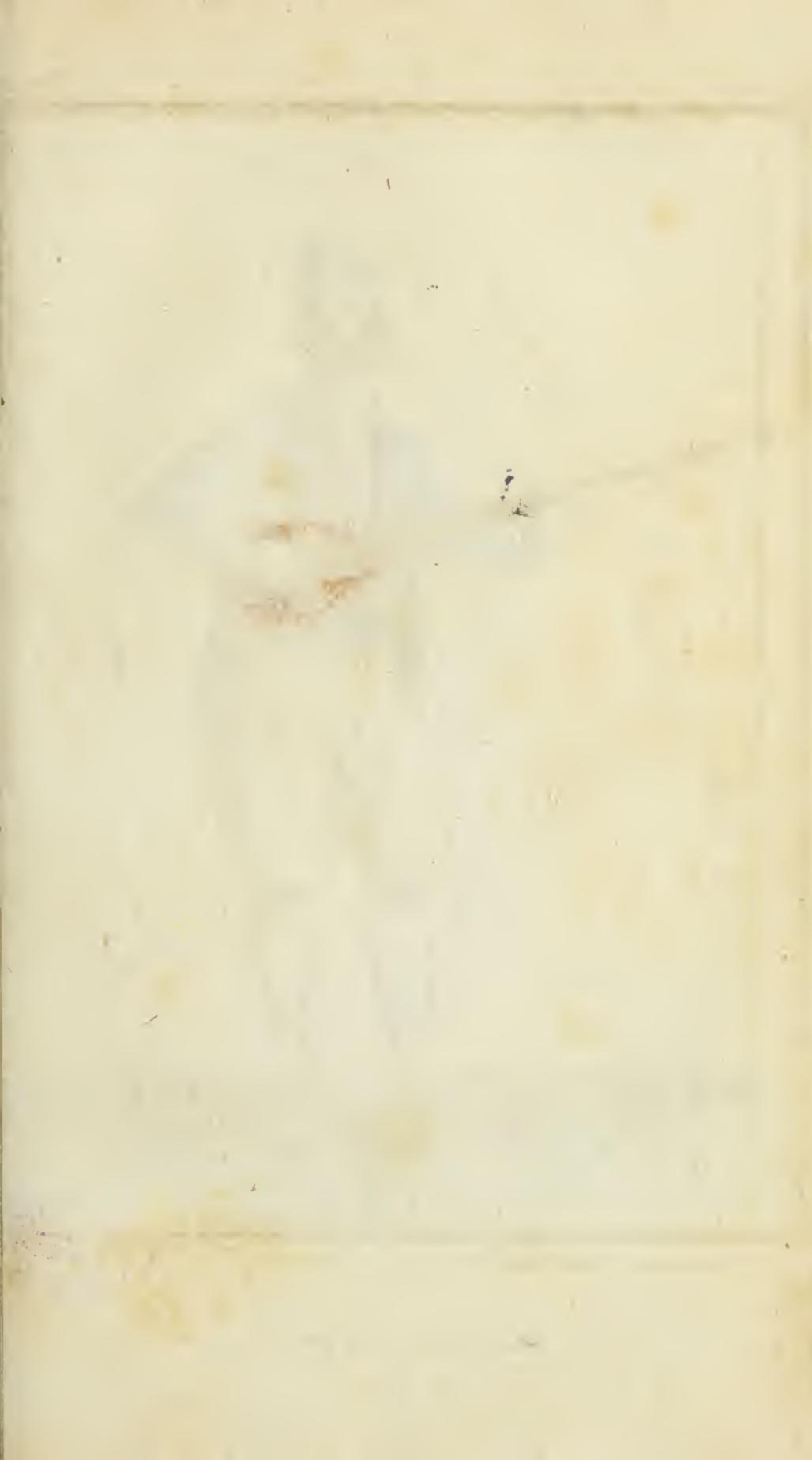






Damme de l'Isle de Timne

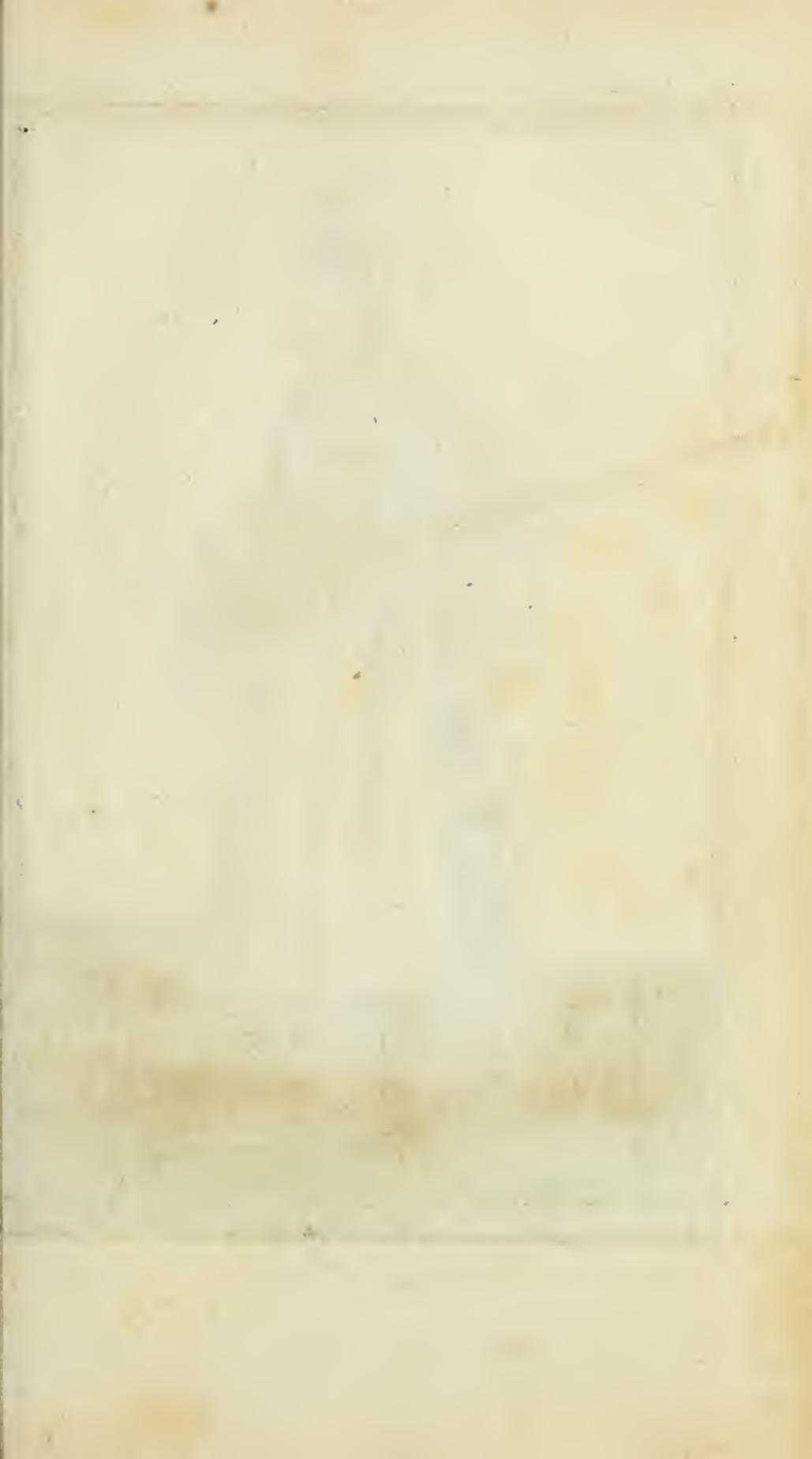
BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Homme Grec.





Femme Grec.

LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE TINE,

DANS L'ARCHIPEL.

TINE, isle connue des anciens Grecs, sous le nom de *Tenos*, et qui n'a qu'une étendue de douze lieues, nourrit dans l'aisance vingt mille habitans, tous heureux, et dignes de l'être. Les Tiniotes ont un maître qui les gêne peu ; car éloigné d'eux, ils n'entendent plus parler de lui pendant un an, du moment qu'ils ont satisfait au tribut imposé par le Croissant, qui les a enlevés au Lion de Saint-Marc. Acquittés de leur dette, on leur abandonne le soin de se gouverner eux-mêmes. Les Tiniotes n'obéissent qu'à des magistrats élus par eux et parmi eux. Ils ne confèrent cette dignité qu'à ceux dont la prudence, devançant les années, s'accorde parfaitement avec le titre de *vieillards*, qu'on donne aux juges dans ce pays, depuis un temps immémorial.

La forme du gouvernement, jointe à la ri-

chesse du sol et à la beauté du climat, attachent à sa patrie l'habitant de Tine, de telle sorte que rien au monde ne sauroit l'en dédommager. S'il en sort, c'est dans l'espoir d'y rentrer le plutôt possible, pour y consumer en paix les fruits de son labeur. Les femmes partagent avec les hommes ce sentiment, dont la reconnaissance leur fait un devoir, et leur bien-être un besoin : celles qui s'expatrient pour servir dans tout le Levant, fidèles à leur caractère, se distinguent par leur intelligence autant que par leur costume, et ne perdent jamais de vue leur terre natale, après laquelle elles soupirent sans cesse.

Les femmes Tiniotes qui ne sortent point de leur isle, ne paroissent exister que pour se consacrer entièrement aux devoirs domestiques, que leur sexe leur impose. Elles en font leurs plus chères occupations. Les plus riches comme les plus pauvres, avec un zèle égal, s'adonnent à tous les détails du ménage. Les habits des maris et des enfans sont presque toujours l'ouvrage de leurs femmes et de leurs mères. Les membres d'une même famille vivent toujours entr'eux, et ne se trouvent bien qu'ensemble. Les vieilles femmes le disputent aux jeunes filles pour la gaieté; ensorte que les jours de travail ressemblent à des fêtes. Soixante

hameaux épars sur toute la surface de l'isle, offrent par-tout le même spectacle, les mêmes scènes patriarcales. L'industrie qui y règne également par-tout, y répartit l'abondance dans la même proportion presque en tous lieux. L'intérieur des maisons respire cet air de propreté et d'aisance qui plaît tant aux yeux, et qui fait tant de plaisir à l'homme sensible, heureux du bonheur de ses semblables autant que du sien propre. Presque tous les Tiniotes s'occupent de la culture du mûrier, de l'éducation des vers à soie, et de l'exportation de cette précieuse branche de commerce; ce qui fait que l'inégalité des fortunes n'est guère plus connue à Tine que celle des conditions. Il est sans doute plus facile à une peuplade de vingt mille individus de se conserver intacte, qu'à une masse de plusieurs millions d'hommes.

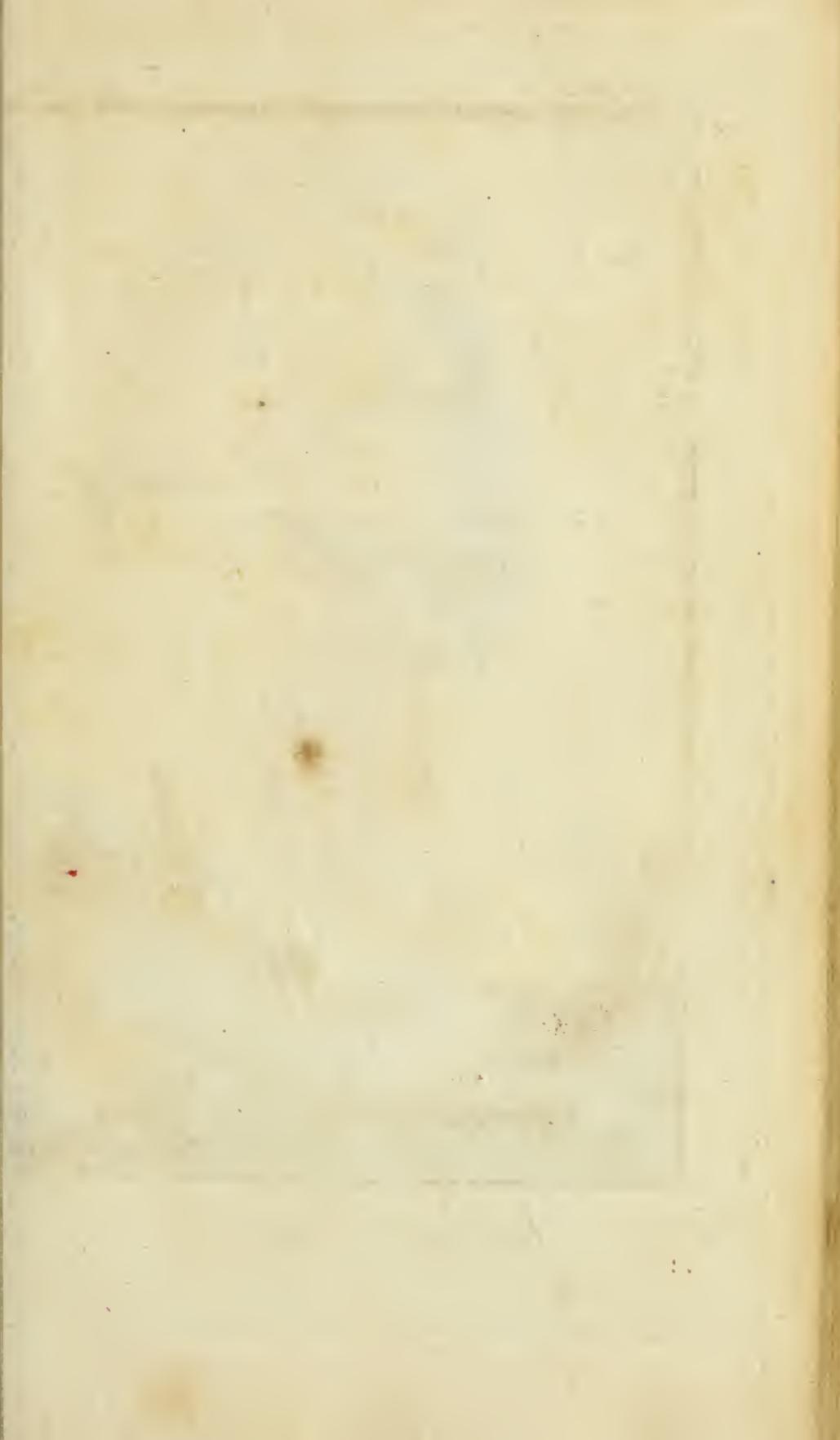
Les femmes de l'isle de Tine (dit un voyageur moderne), ont toutes, les plus belles proportions dans les formes, de la régularité dans les traits, et une physionomie piquante qui supplée souvent à la beauté, et y ajoute toujours. L'habillement le plus voluptueux couvre leurs charmes sans les cacher.

Les dames portent de longues robes bordées de poil. Par-dessus est un corset ordinairement boutonné à moitié. Immédiatement

au-dessous, on place une ceinture chargée d'ornemens, et qui s'agraffe sur le devant; les agraffes sont marquées par deux ovales qui se touchent. La chaussure est une espèce de mule à talon plat. Une étroite et longue draperie leur sert de coëffure; roulée autour de leur tête en forme de turban, les bouts sont quelquefois noués au haut du front, ou servent comme de cravatte. La forme et les ornemens du mobilier sont du même style; c'est-à-dire simples, mais élégans, nobles et propres extrêmement.

Les hommes observent le costume des grecs modernes.

*Ftn de la notice historique sur l'isle de Tine,
dans l'Archipel.*





Habitant de l'île de Scio.





femme de l'Isle de Scio.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR L'ISLE DE SCIO.

L'HISTOIRE comparée est une étude toujours piquante, mais qui souvent afflige et cause des regrets. Le temps amène des changemens aux choses anciennes, qui ne sont pas toujours à l'avantage et à la gloire des modernes. Les *Sciotes* du rit grec, qui se chamaillent sans cesse avec ceux du rit latin, ne ressemblent guère à ces insulaires de la *Libre-Chio*, qui faisoient sortir de leur port cent vaisseaux armés contre Darius; et sur lesquels Memnon, à la tête d'une flotte de trois cents voiles Perses, ne put obtenir la victoire que par trahison. Cette isle, dont le secours fut nécessaire même aux Romains, et qui mérita d'être comptée au nombre de leurs alliés, a subi dans la suite une destinée bien autre. Prise par les Vénitiens sur les empereurs Grecs, elle devint la propriété d'un riche particulier qui l'acheta. Puis elle se laissa donner en présent aux Génois, qui la cé-

dèrent par un contrat de vente à l'une des maisons nobles de leur république. Il ne manquoit plus à Scio que de tomber entre les mains des sultans; et c'est ce qui lui arriva en 1566 : ensorte que la patrie prétendue d'Homère n'est plus aujourd'hui que l'*isle au mastic*, et ne sert qu'à fournir aux femmes du sérail une drogue propre à parfumer leur haleine, et à gâter leurs dents.

La disette absolue de grains a fait négliger la conquête de cette isle par les puissances de l'Europe; mais il est probable que si les insulaires étoient rendus à eux-mêmes, la terre ne refuseroit rien à leurs mains devenues libres. Pour peu que les naturels voulussent fortifier leur patrie, ils pourroient en faire une place imprenable. L'industrie supplée à la fécondité. L'isle est riche et peuplée, parce qu'elle n'est pas habitée seulement par les naturels du pays. On y rencontre quantité de familles Génoises et Turques. La langue grecque ne s'est conservée que dans les campagnes; on parle italien à la ville. Il y a deux évêques, trois couvens de filles non-cloîtrées, et huit d'hommes. Les dissensions journalières qui règnent entre les schismatiques et les catholiques, sont peut-être dues en grande partie à l'inégalité de fortune. Le

clergé grec est aussi à son aise que l'est peu le clergé latin; et les riches sont en bien plus grand nombre que les pauvres. La Porte nomme un *cadi* tous les sept à huit mois, lequel est chargé de lever les impôts, et de juger en dernier ressort les procès, dont il s'applique les amendes. Il a inspection sur des *vicardi*, espèce de baillis qui ne restent en place qu'un an, et qui sont quelquefois les curés mêmes des villages. Les revenus publics proviennent des douanes, de la capitation et d'une petite taille sur les terres. Le gouverneur retire quatre cents bourses (quarante mille livres sterling), et n'en paie que trois cents au *cadi*. Malheur au peuple, quand ces deux chefs s'entendent et se soutiennent. Le *cadi* est toujours de l'avis du gouverneur, avec qui il partage la dépouille des malheureux, qui portent des plaintes vaines à l'un contre l'autre.

Les Sciotes sont d'une âpreté pour le gain proportionnée au faste qu'ils affichent. Le produit d'un mois de travail suffit à peine à la dépense d'un seul jour de fête. Ils connoissent si bien toutes les ruses du commerce, qu'ils mettent en défaut l'astuce juive.

Le gens les moins aisés ont des jardins hors de la ville, d'autant moins coûteux,

d'autant plus pittoresques, que l'art y laisse tout faire à la nature. Les ciseaux de la symétrie monotone n'en approchent jamais. Les arbres y croissent en liberté, sans être contraints de faire prendre à leur feuillage telle ou telle forme. On s'y promène à l'ombre parfumée des orangers et des citronniers; le grenadier y est dans toute sa beauté. Les légumes y ont un suc, qu'on veut en vain leur faire prendre ailleurs. La chair du melon s'y trouve exquise. Les habitans de Scio ont peu de monumens qui puissent attester la perfection des arts, cultivés par leurs ancêtres; mais l'ami de la simplicité champêtre est satisfait en parcourant les jardins Sciots. Mais doit-on tout-à-fait savoir gré aux insulaires de Scio, de leur goût pour les beautés de la nature sans apprêt. L'agrément de leurs vergers, dû en partie au peu de soins qu'ils leur donnent, n'est peut-être que le résultat de leur esprit mercantile, qui, entièrement livré aux spéculations lucratives, leur fait négliger les détails de la vie domestique. A quelque distance de Scio un grand rocher s'avance dans la mer, et sur son esplanade offre aux voyageurs fatigués un banc de pierre circulaire. Il n'en a pas fallu davantage aux insulaires pour appuyer leur prétention à compter Homère au nombre de leurs compa-

triotés. Ils disent en conséquence aux étrangers bénévoles, que sur ce rocher Homère prenoit des leçons de la nature, et en donnoit à ses contemporains. Rien de moins vraisemblable que l'école d'Homère, dans tous les sens dont cette expression est susceptible. Dans les arts d'imitation, tels que la peinture et la statuaire, on rencontre par fois des copies que les connoisseurs les plus exercés ont pris pour leurs originaux. Mais Homère n'a point fait de disciples, qui aient porté à son égard l'illusion à ce point. Homère n'a confié son cachet à personne. A Scio on montre aussi la vigne d'Homère, quartier de terre qui, dit-on, lui appartenoit. Il y a un siècle et demi, il existoit une famille appelée *Homéride*, qui se faisoit descendre d'Homère en ligne directe, mais qui n'avoit de commun avec lui que la ressemblance du nom, quoiqu'à son exemple tous les parens de cette maison se fissent un devoir de cultiver les Muses: aucun d'eux apparemment n'avoit hérité du génie du père de la poésie épique; car ils n'ont rien pu sauver de l'oubli

Nous tirons du voyageur Pockocke la description du costume et des mœurs privées de Scio. L'habillement des hommes est le même que celui des Candiots. Les jeunes gens du bel air

portent à la campagne des braies, des bas et des souliers; les femmes ont des jupes qui ne leur viennent qu'aux genoux; elles sont toutes habillées de blanc, sans excepter leurs chaussures; hormis pourtant le corset qui est de damas, ou de quelque autre étoffe de couleur, mais sans manche. Leur coëffure consiste en un mouchoir de mousseline empesée, en forme de toque, qu'on appelle *capash*, et qui avance plus du côté droit que du gauche.

Scio (dit un autre voyageur plus ancien) est la seule isle du Levant, où l'on ne s'habille point à *la longue*. Les habitans ont conservé la mode Franque, depuis qu'ils se donnèrent aux Turcs, et ils portent encore des cheveux longs, des chapeaux larges de bord, sans être retroussés, et ayant un peu la forme d'un pain de sucre. Leurs pourpoints sont à manches ouvertes et larges, mais serrées sur le poignet. Leurs chausses, ouvertes par en-bas, laissent voir le caleçon de dessous. Dans les campagnes on fait encore usage de souliers pointus par le bout, et ayant de grandes oreilles ouvertes.

Les femmes portent une petite camisole lacée par-devant, et une autre par-dessus, qui ne tombe qu'à la moitié de la cuisse. Les manches, peu longues, se retroussent au-dessous

sous du pli du bras, et assez haut pour qu'elles puissent porter des gants de soie. Leur cotte ou jupe a plus de trente aunes d'étoffe; étant extrêmement plissée tout autour, excepté sur le devant; ces plis sont rangés et cousus avec une aiguille, de sorte que l'un ne passe pas l'autre. Elle est si peu longue, qu'on leur voit aisément toute la moitié de la jambe; aussi ont-elles soin d'avoir toujours de beaux bas bien tirés. Depuis quelque temps les femmes Sciotes ont eu le bon esprit d'allonger un peu leurs jupes; mais elles n'ont pas renoncé à une mode, que Thevenot leur reproche avec quelque raison. Ce voyageur remarque d'abord que les Sciotes sont, généralement parlant, aussi jolies que les Sciots sont laids: mais il ne sauroit souffrir, aimables comme elles sont, qu'elles se laissent hâler la gorge par le peu de soin qu'elles en prennent. Elles étalent leur sein, autant qu'on peut le faire, sans renoncer entièrement à la pudeur, et cela, depuis le matin jusqu'au soir, en été comme en hyver, dans les rues comme à la maison. Les femmes de Scio sont gaies, vives et piquantes: à cet agrément elles joindroient l'avantage réel de la beauté, si elles ne se défiguroient pas par l'habillement le plus déraisonnable, et en même-temps le plus incommode. On est désolé de voir cet acharnement à perdre tous

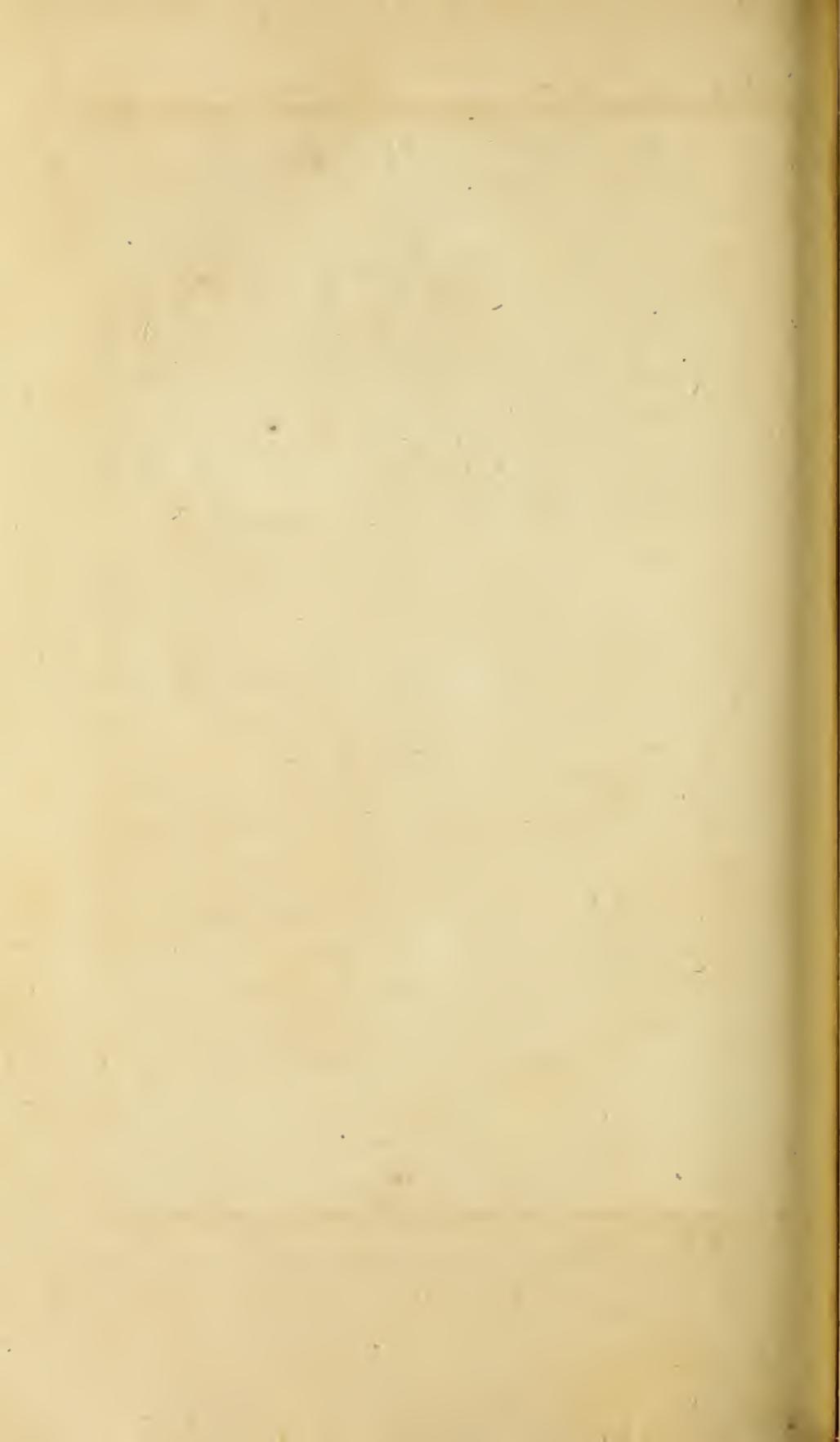
les avantages que leur a donnés la nature, tandis que les Grecques de Smyrne et celles de quelques isles de l'Archipel, plus éclairées sur leurs intérêts, savent encore ajouter à leurs charmes l'attrait de l'extérieur le plus voluptueux. Les habitantes de Scio forment un spectacle charmant, lorsqu'assise en foule sur les portes de leurs maisons, elles travaillent en chantant. Leur gaieté naturelle et le desir de vendre leurs ouvrages, les rendent familières avec les étrangers qu'elles appellent à l'envi. On pourroit les soupçonner d'abord de pousser peut-être un peu trop loin leur affabilité; mais on auroit tort. Nulle part les femmes ne sont si libres et si sages.

A côté de ce portrait des Sciotes, nous plaçons celui que nous en a laissé Plutarque.

« La coutume étoit des filles de Cio, qu'elles
 » alloient ensemble ès temples publiques, là
 » où elles demeuroient tout le long du jour, et
 » leurs amoureux qui les poursuivoient en
 » mariage, les regardoient jouer et baller en-
 » semble, et le soir elles alloient ès maisons
 » les unes des autres par ordre; là où elles
 » servoient ès pères et mères et aux frères les
 » unes des autres, jusqu'à leur laver les pieds.
 » Or advenoit-il que bien souvent plusieurs
 » des jeunes hommes aymoient une mesme fille,

» mais leur amour étoit si bon , si honneste et
» si modeste , que si tost qu'elle étoit fiancée à
» l'un , les autres se déportoient de luy faire
» l'amour : mais en somme , l'honnesteté de ces
» femmes se peut con roître en cela , qu'en l'es-
» pace de sept cents ans , il n'est point de mé-
» moire que jamais il y ait eu femme mariée
» qui ait commis adultère , ni fille qui hors
» mariage ait été dépuclée.

Fin de la notice historique sur les Sciotes.





Femme de la Carie.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



femme de l'Isle de Lemnos

PUBLIC LIBRARY

NOTICE
HISTORIQUE
SUR LA CARIE,
OU
L' A I D I N E L L I .

Hic Lelegas , Carasque sagittiferos.....

Finxerat.

Virg. *Æneid.* lib. VIII , v. 725 , 26.

LE nom seul d'Artemise , reine de Carie , est venu jusqu'à nous ; le beau monument de sa piété conjugale n'a pas même laissé de vestiges. La faux du temps détruit à mesure que la main de l'homme édifie ; et le passé n'est pas davantage en notre pouvoir que l'avenir ; cependant nous nous en occupons plus que du présent. Les Cariens , du temps qu'ils étoient soumis au sceptre inflexible de Minos , semblent nous intéresser uniquement , et nous permettent à peine de faire attention à leurs successeurs , peuplade demi-féroce , qui mord le frein que

les Agas lui imposent d'une main tremblante. Comment les habitans de l'Aidinelli, avec le même caractère que les habitans de la Carie, n'ont-ils plus la même consistance politique? Ils pourroient encore porter le nom de *Leléges*, puisqu'ils ont conservé l'habitude de se mêler parmi leurs voisins, et de leur offrir à prix d'argent le secours de leurs armes. Mais, au lieu d'épuiser leurs forces au service de leurs despotes plus ou moins généreux, que ne réservent-ils, pour se rendre libres, le courage qu'ils prodiguent à d'autres en pure perte pour eux? Le vil salaire qu'ils exigent leur rendra-t-il l'éclat qu'ils avoient sous le règne de Mausole et de sa digne compagne? Alors Rhodes et Cos étoient leurs tributaires; alors aussi, il naissoit parmi eux des Hérodote et des Denis. Ils seroient bien embarrassés pour répondre à qui leur demanderoit, où se trouvoit jadis Halicarnasse, capitale de la Carie, et le séjour de ses rois. Le Méandre, qui, depuis tant de siècles observe, encore les mêmes sinuosités, pourroit donner quelques éclaircissemens sur l'état primitif de ces lieux aimés de la nature, et si négligés par les hommes. Ce fleuve sépare la Carie de l'Ionie et de la Lydie, et baigne la plûpart des villes aussi célèbres dans l'histoire ancienne, qu'elles le sont peu depuis plusieurs siècles, telles qu'E-

phèse , Antioche , et Magnésie. Cette dernière a moins perdu que les autres ; elle offre encore un séjour enchanteur , parsemé de ruines imposantes. Sur les débris d'un temple de Diane , les Arméniens ont dressé un autel , et les Juifs ont un cimetière là où jadis étoit un théâtre. On y fabrique beaucoup de toile de coton , et il s'y tient un grand marché d'échange entre l'Europe , l'Asie , et l'Egypte. C'est aussi la résidence du Pacha. Ce pays , qu'arrose le Méandre , donne d'excellens pâturages. Non loin de-là , Procope a découvert les restes de la ville d'*Alabande* , appelée ainsi du nom de son fondateur qu'elle déifia ; car les anciens portoient la reconnoissance jusqu'à la superstition. Cette cité , devenue province romaine , consacra aussi un temple à sa métropole. C'étoit un trait de politique. Les plus belles antiquités se trouvent aux environs de *Milless* , jadis *Mylase* ; mais pour les observer , il faut s'exposer à la piquûre homicide des scorpions , et à tous les événemens funestes , qui mettent continuellement le voyageur en danger dans des vallées devenues le repaire des loups , des ours , des sangliers , du tigre et du jackal. A *Mellassa* , on voyoit encore naguère presque en son entier un monument recommandable par son architecture ; c'étoit un temple dédié à Auguste ,

que l'on qualifioit dans l'inscription de *filz de Dieu*. On exporte de ce pays du beau coton, de la cire et de l'excellent tabac.

Près des ruines de Stratonicee subsistent encore quelques colonnes, qui appartenoint à un temple où les Cariens s'assembloient, pour régler les affaires de leur gouvernement. Dans ces temps reculés, la religion et la politique se donnoient la main, et l'une ne faisoit rien sans l'assistance de l'autre. Les délibérations civiles étoient comptées au nombre des actes sacrés, qui n'avoient de valeur qu'autant qu'ils étoient passés par-devant les Dieux et revêtus de leurs sceaux. On ne donnoit point légèrement sa voix, dans un lieu saint, où tout devoit prendre un caractère grave et solennel. Aussi l'homme d'état, qui, dans ces assemblées nationales, avoit fait des sacrifices à la liberté, partageoit, souvent dès son vivant, l'encens qu'on offroit à la divinité du temple, dans lequel se tenoit le conseil, et où il avoit déployé son éloquence et son ame patriotique. Le dieu *Alabandus*, dont nous avons parlé plus haut, n'étoit d'abord qu'un bon citoyen.

Les habitans d'Eskihissar, jadis Stratonicee, presque tous mahométans, ont de l'honnêteté pour les voyageurs, et s'empressent de leur

prodiguer les bons offices ; mais ce n'est qu'à force de présens qu'on peut gagner la bienveillance de l'Aga et du lieutenant du gouverneur.

Près de-là , au village de *Lakena* (ci-devant peut-être *Lagenae*), un turc bienfaisant, autant que riche , a bâti un hospice, où le premier venu trouve son couvert mis sur une table abondamment servie. Quelquefois les différentes sectes religieuses nous isolent au lieu de nous rapprocher, et nous rendent étrangers les uns aux autres ; heureusement que le cœur de l'homme répare les injustes préventions de son esprit superstitieux ; et voilà un bon musulman qui devient le père nourricier de ceux-là qu'il eût fait empaler peut-être sous le plus léger prétexte.

Dans cet endroit existent encore quelques traces d'un temple dédié à Hécate, avec quelques grottes sépulcrales ; les villageois complaisans s'empressent de servir de guides aux curieux amateurs de l'antiquité.

Un peu plus loin sont les ruines d'une ancienne ville, *Alinde*, aujourd'hui *Arabihissar*, connue dans l'histoire d'Alexandre par un trait de générosité de ce prince, dont on obtenoit tout quand on ne lui refusoit rien. Ada , reine

de Carie, résidoit à Alinde, seule propriété que lui avoient laissé les Perses, plus forts qu'elle: Cette princesse, habile politique, s'empressa d'aller en faire hommage au vainqueur de Darius, en le priant de lui permettre de l'appeler son fils. Alexandre non-seulement lui remit la seule ville qui lui restoit, mais encore lui rendit tous ses états.

Le village de Sultan-Hissar occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Tralles, bâtie, dit-on, par les Thraces, conjointement avec les Argiens.

Les Turcs, à Nassali, jadis Nysa, ont fermé leur cimetière avec les pierres amoncelées du temple de Pluton. Le bois sacré du dieu des morts a fait place au petit village d'*Acharaca*, nom défiguré de la caverne célèbre en ces lieux, et qu'on appelloit Charonium.

Nysa, ou Nissa, étoit une cité considérable de la Carie; il y avoit un gymnase où l'on faisoit de bonnes études; car c'est-là que le docte Strabon prit des leçons de Ménécrate, qui lui-même en avoit reçu d'Aristarque. C'étoit un parent de ce Ménécrate, qui enseignoit le matin la rhétorique, et à midi la grammaire aux enfans du grand Pompée. La méthode inverse eût

été peut-être mieux motivée. Appollonius, philosophe stoïcien, natif aussi de Nissa, y étoit maître d'éloquence, et exigeoit des honoraires; mais il congéδιοit de son école ceux de ses élèves qui lui paroisoient nés pour une autre vocation.

La ville moderne de Nassali ou Nasli, n'a plus rien de commun avec l'ancienne. C'est un lieu de commerce fréquenté par une poignée d'Arméniens et de Grecs. Le marché se tient loin des habitations. Les orientaux jaloux n'exposent point leurs familles au milieu d'une troupe de négocians suspects. Ceux qui font le trafic séjournent dans les caravanserais, espèce d'hospices qui rappellent l'hospitalité des anciens, mais qui n'en dédommagent point tout-à-fait.

Sur la colline appelée *Janichère*, sont les débris d'Antioche sur le Méandre, ville de Carie, qui n'a conservé de son premier état que la faculté de produire dans son territoire d'excellentes figues. Quelques milles plus loin, après avoir traversé *Carajesu*, gros bourg où habitent quelques chrétiens, on arrive au village de Geyra, jadis Aphrodisée, ville considérable, dont le principal édifice étoit un temple de Bacchus et de Vénus. Aphrodite, qui sert au-

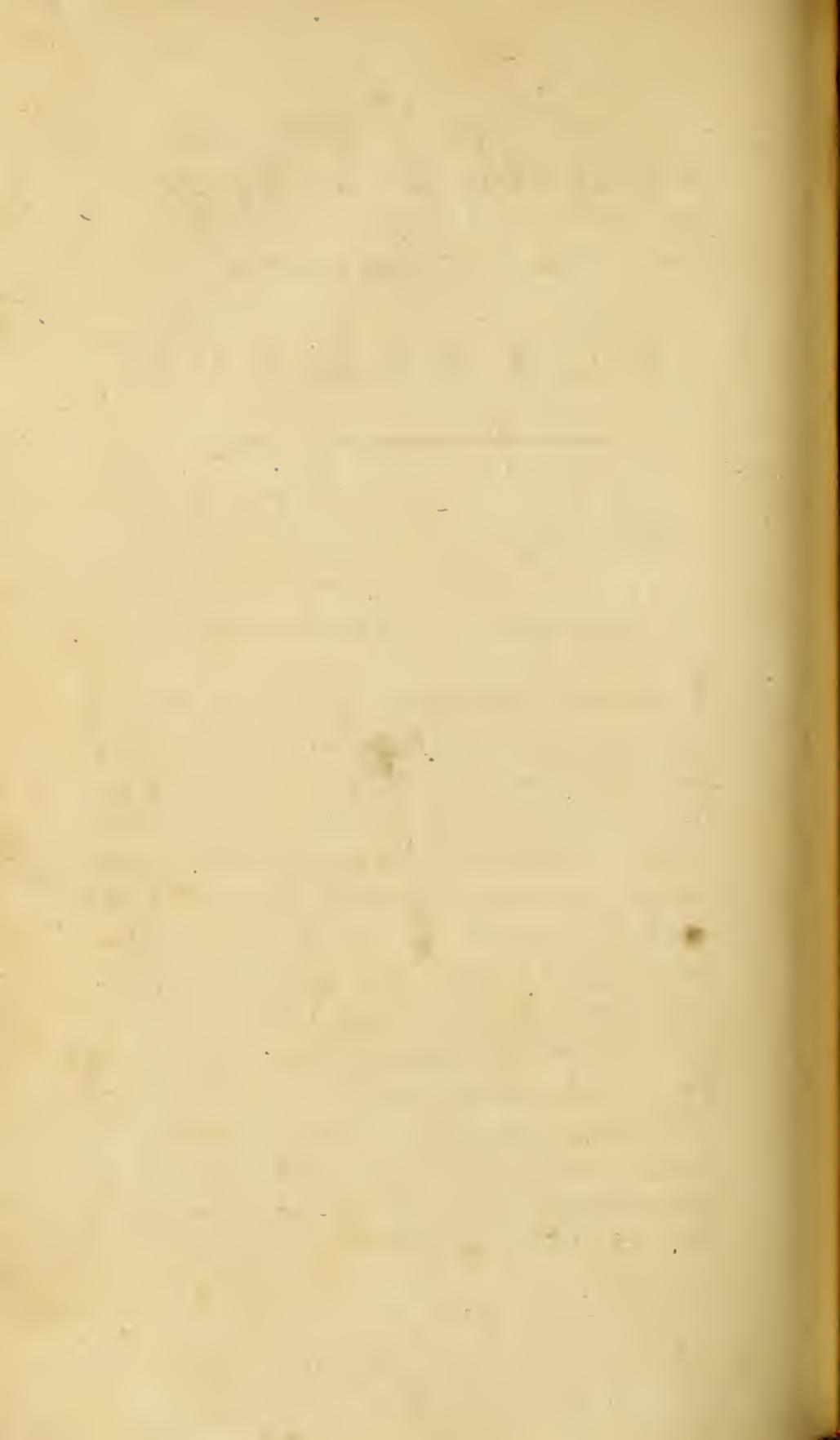
jourd'hui d'église. L'histoire comparée offre à chaque page de semblables métamorphoses. Les Turcs qui demeurent dans ce village, font d'excellens vins blancs, qu'ils boivent sans beaucoup de scrupule, sur-tout quand ils le partagent avec les voyageurs qu'ils hébergent volontiers. Tout près de-là est un autre village qu'on nomme *Chiflic. Carura*, petit bourg, sert de confins à la Carie et à la Phrygie. De tout temps, cet endroit a été sujet à de violens tremblemens de terre.

Les habitans de la Carie étant presque tous soldats volontaires, presque tous portent sur eux un équipage militaire, un sabre et un pistolet dans leur ceinture, une gibecière et un fusil, et sur-tout une pipe : le reste de l'habillement appartient au costume des orientaux. Ils ont un turban noir, dont la forme et la couleur sont les marques distinctives de leur état.

Les femmes de Mylasa portent des espèces de chausses amples, et qui leur tombent jusques sur les pieds ; puis deux robes, dont l'une très-longue est fermée tout-à-fait ; l'autre, semblable à un doliman, s'agraffe sur le devant ; elles passent par-dessus, sur leurs reins, une ceinture nouée assez négligemment en forme d'écharpe ; elles se coëffent d'un turban élevé en

forme de pain de sucre tronqué, et orné de plusieurs rangs de perles. Deux colliers couvrent leur gorge; et leurs cheveux, tels que la nature les entretient, retombent sur leur dos. L'ensemble de ce costume peu recherché, a de la noblesse, et même de la grace.

Fin de la notice historique sur la Carie.



N O T I C E
H I S T O R I Q U E
S U R L E M N O S.

..... Jam summis *Vulcania* surgit,
Lemnos aquis.

Valerius Flaccus. Argonaut. Lib. II, v. 78.

Lemnos ou *Vulcanie*, au sein des eaux, s'élève.

LA mythologie des anciens avoit plus de fond qu'on ne seroit tenté de lui en accorder au premier coup-d'œil. Examinée avec quelque attention, elle suppose dans ses auteurs une connoissance assez avancée de la nature et de ses principaux phénomènes : et pour n'en citer qu'un exemple, n'étoit-il pas convenable de placer dans l'isle de Lemnos, qui n'est qu'un produit volcanique, l'atelier de Vulcain et des ses Cyclopes, les plus anciens forgerons connus ? En effet, la découverte de l'art métallurgique a dû se faire, sans doute, dans le voisinage de quelque volcan. L'inventeur d'une science aussi merveilleuse, et qui dut changer aussi-tôt la face des choses, méritoit et obtint de la recon-

noissance des hommes les honneurs proportionnés à ce bienfait. On fit un dieu de celui qui avoit trouvé le secret de maîtriser l'action du feu, et d'amollir les métaux à sa flamme graduée. Mais le genre humain perdit de son innocence en raison des lumières qu'il acquéroit. Des gens adonnés au rude métier de la forge, contractèrent bien vîte des moeurs dures et violentes. Aussi les habitans de Lemnos passoient-ils pour une nation féroce et capable de tous les forfaits. Les femmes qui ne sacrifioient ni à Vénus, ni aux Grâces, prirent tellement les habitudes grossières de leurs maris, qu'elles finirent par devenir pour eux des objets repoussans : de-là les excès auxquels se porta le sexe le plus foible, mais jaloux et vindicatif, contre celui qui l'accabloit de mépris.

Bacchus avoit un temple à Lemnos; le vin, en effet, est la plus grande jouissance des forgerons toujours altérés.

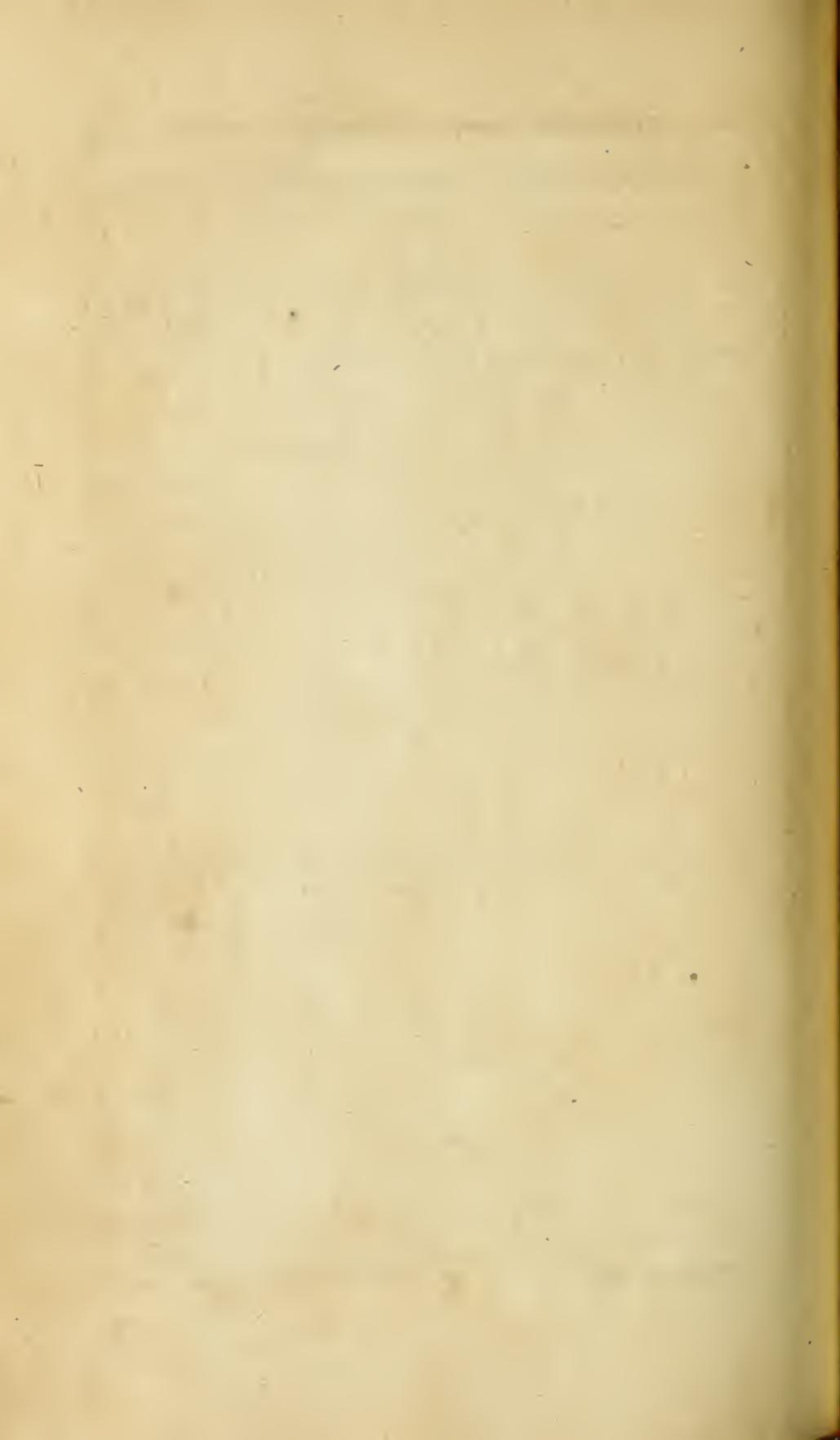
Le terroir est encore très-propre à la vigne; il abonde en bled. On y trouve d'excellens pâturages, et on y fait commerce de beurre et de fromages de chèvres. Avec la soie et du coton, on y fabrique une espèce d'étoffe mêlée de lin, et appelée *mêles*, dont on fait des chemises, et une espèce de gaze claire et transparente.

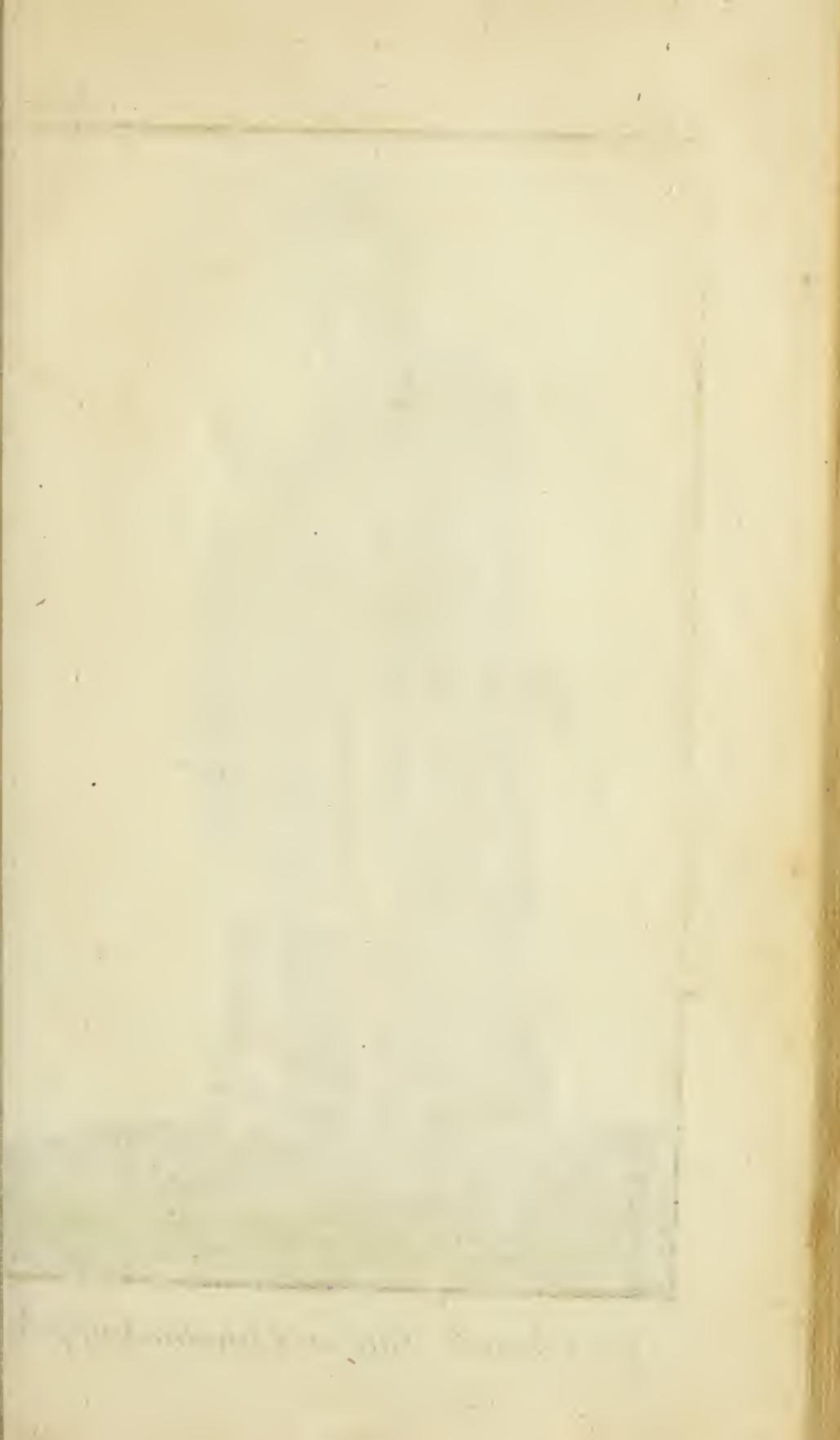
Cette

Cette gaze, que les femmes appellent *branjuka*, leur sert pour les vêtements de dessous.

Leur costume n'est pas maniéré ; sur leurs bas elles portent des espèces de chausses, qui tombent au-dessus de la cheville du pied et au-dessous de leurs jupes assez écourtées. Par-dessus, on passe un corset, dans lequel la taille n'est rien moins que gênée, et dont les amples manches couvrent le bras jusqu'au poignet. Leur coëffure est un très-grand mouchoir garni de frange, lequel enveloppant leur tête et assujetti sous leur menton, retombe jusqu'à la naissance des hanches. Le sein est couvert assez modestement d'un autre mouchoir.

Fin de la notice historique sur Lemnos.







Marchand Juif à Constantinople

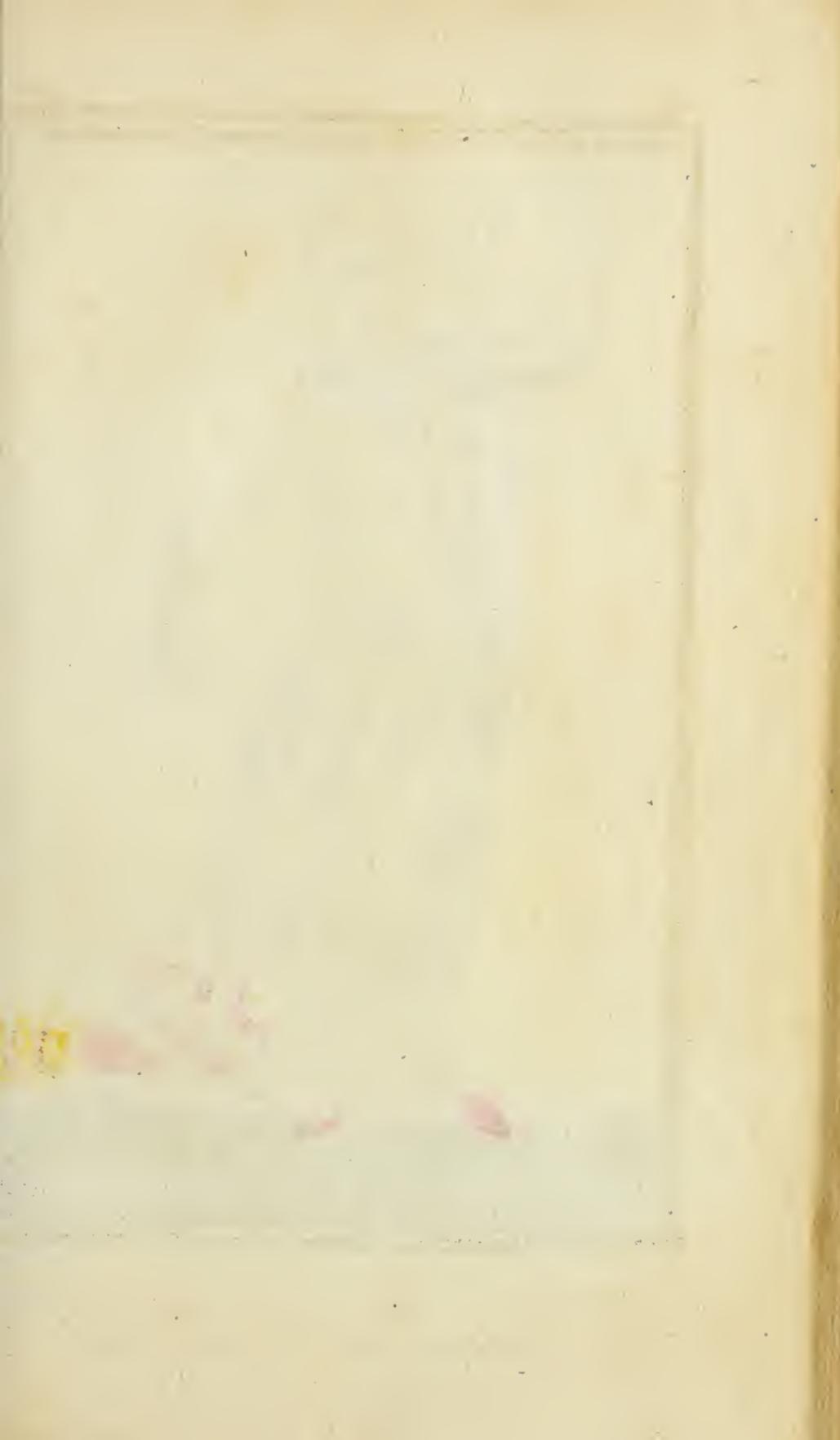
20-510
PUBLIC
LIBRARY





Courtiere Juive.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





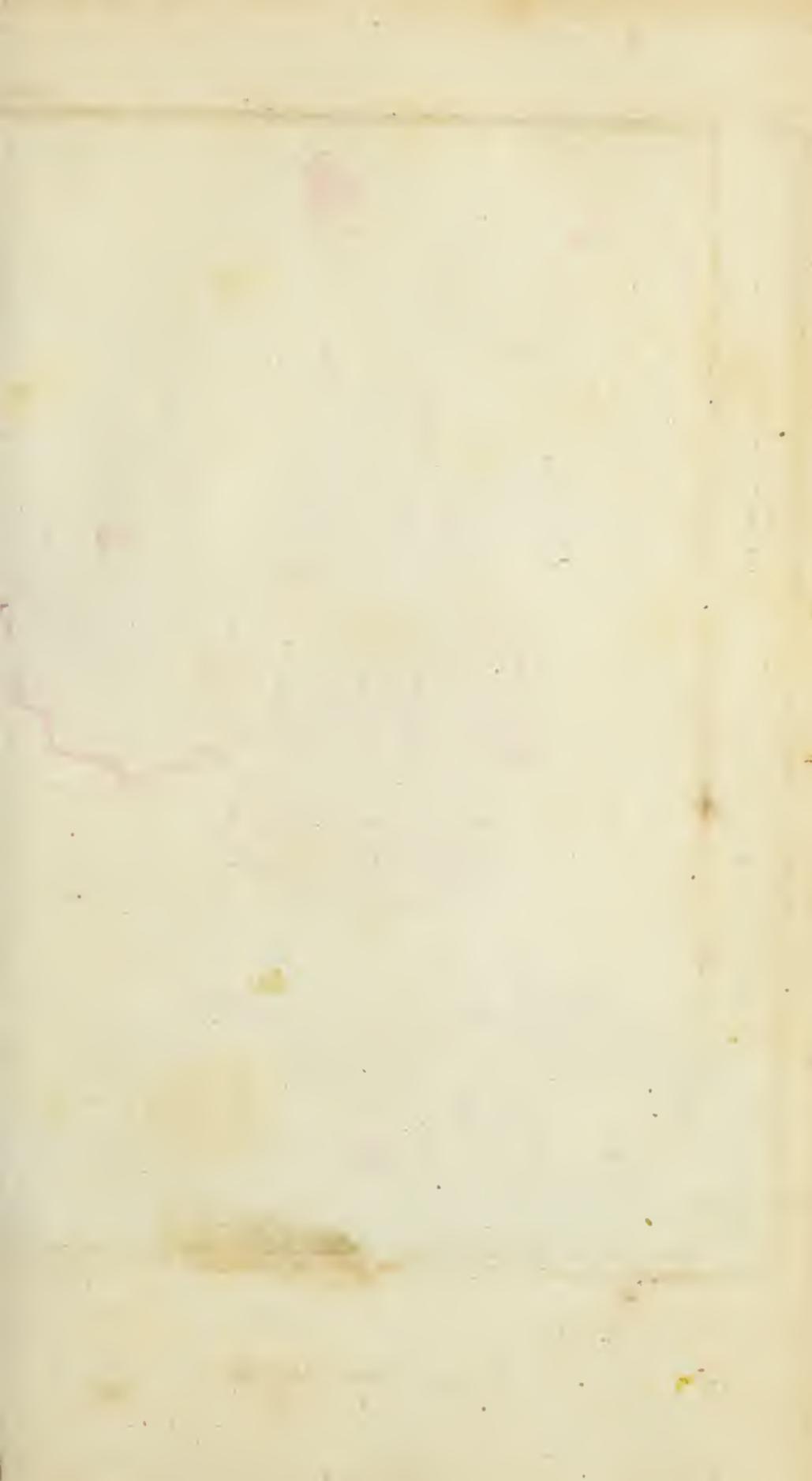
ROSEBY
PUBLIC
LIBRARY

Tchingui ou Danseur Turc.



Tchinguise ou Danseuse Turque

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





OSTO
PUBLIC
LIBRARY

Ture amoureuse.





Femme Turc fumant sur le Sopha.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Ture en habit d'hiver.

BOSTON
PUBL.
LIBR.



Femme Turc allant par les rues.



N O T I C E

H I S T O R I Q U E

S U R L E S T U R C S.

L'EMPIRE Ottoman est l'un des plus vastes états du monde connu, et l'un des plus despotiques. La superstition, il est vrai, est le principal nœud qui lie, tant bien que mal, toutes les parties du colosse politique, soumis au grand Turc. Le Coran a tout fait dans le principe, et maintient tout encore. Mais le fanatisme religieux qui, dans les mains de Mahomet, fut l'instrument de la servitude, auroit pu devenir aussi bien l'instrument de la liberté.

Mais pour nous renfermer dans les bornes que nous prescrit cet ouvrage, contentons-nous de quelques tableaux isolés, choisis parmi la multiplicité d'objets que nous aurions à traiter. Comment, en effet, décrire avec méthode un édifice immense qui n'a point de plan, et qui se soutient à peine sur ses bases vicieuses ?

On remarquera en premier lieu, que les Turcs paroissent avoir perdu de vue l'étymo-

logie du nom qu'ils portent, *Turcae* ; lequel signifie, au sentiment des anciens Lexicographes, *Agriculteurs par excellence*. En général, les terres de la domination des Ottomans sont naturellement fertiles.

Les langues peignent les nations qui s'en servent. Le genre féminin sembloit, en effet, devoir être exclu d'un idiome parlé par un peuple, qui regarde les femmes si au-dessous des hommes.

Les femmes, dans ce pays, sont élevées en conséquence. On en prend soin comme d'un fragile instrument de plaisir ; et si la société civile consiste en un échange continuel d'égards et de bons procédés entre les deux sexes, il n'existe point de société en Turquie. On s'y marie sans se voir, on jouit sans s'aimer ; les sens sont épuisés déjà, et l'on ne sait pas encore si l'on a un cœur.

Les rangs inférieurs sont plus heureux, en ce que l'observation de l'étiquette orientale, contrariée par la nécessité, les laisse davantage à la nature. Guidé par les yeux, le véritable amour du moins peut faire un choix ; et les frais qu'entraîne l'entretien d'un harem, interdisant ce luxe aux individus d'entre le peuple, les femmes de cette classe ne partagent pas avec plusieurs rivales, la tendresse

de leurs maris, et jouissent de toutes les douceurs d'un ménage paisible. D'où l'on pourroit conclure que presque par-tout, en lui supposant un peu moins de misère, un peu plus d'éducation, le sort du peuple est encore de beaucoup préférable aux destins brillans de ceux qui l'oppriment, qui le dédaignent, et pourtant ne peuvent s'empêcher de lui porter envie.

Il y a en Turquie plusieurs sortes de mariages : ceux que l'on fait à vie, sauf le droit de répudiation ; et ceux qui n'ont lieu que pour un temps, limité par l'acte civil qu'on en dresse. D'où l'on voit que les hommes, égoïstes ici plus encore qu'ailleurs, n'ont eu égard qu'à eux seuls, et se sont ménagés une sortie, pour quitter la partie aussi-tôt que l'ennui s'emparerait d'eux. La destinée des femmes y est donc absolument passive et précaire. De rang en rang, et d'un sexe à l'autre, on se dédommage de la tyrannie qu'on souffre d'un côté, en faisant soi-même le tyran d'un autre côté ; c'est un cercle vicieux, dont le climat provoque encore les révolutions aussi funestes qu'avilissantes pour l'espèce humaine.

La guerre vient mettre le comble à ces désordres, et leur sert d'aliment. Le foible devenu la propriété du fort, l'intérêt spéculé sur

la débauche ; et la jeunesse circassienne ne cesse d'être prisonnière des Tartares , que pour se voir esclave chez les Turcs. Et comment les droits d'homme à homme , seroient-ils respectés dans une contrée, où le père vend ceux que la nature lui a donné pour ses enfans , dans un pays où l'amour maternel ne tient pas contre de l'or ?

Les femmes esclaves, et même les autres, reçoivent une éducation conforme au rôle qu'on leur destine. La musique, et sur-tout la danse, sont les deux talens qu'elles possèdent par excellence. Les maîtres, à l'usage desquels elles sont consacrées, ont encore plus besoin de désirer que de jouir. Il faut des liqueurs fortes à un palais blasé. Le sel du plaisir devient bientôt fade pour qui a le sentiment émoussé. Deux amans délicats sont heureux long-temps avant, long-temps après le moment du bonheur. Un Musulman, dans son harem, n'a peut-être jamais connu l'amour et ses ressources. Semblable au géant Antée, il faut qu'il touche la terre pour reprendre de nouvelles forces. Il faut que les autres sens concourent à lui faire retrouver celui du plaisir. Les tableaux lascifs qui font fuir la chaste volupté, peuvent seuls allumer le flambeau du désir dans les yeux de la débauche.

Ce qui achève de dégrader le sexe en Turquie , c'est l'existence habituelle qu'il mène dans les harems. Les femmes réduites à leur société seule , se corrompent vite. C'est une loi de la nature ; les deux sexes ne valent que par leur mélange. Ils ne sont distincts l'un de l'autre que pour se rapprocher : malheur à eux , s'ils s'obstinent à demeurer étrangers l'un à l'autre ; l'ambition , la rivalité , la jalousie , l'ennui , l'inaction physique et toutes ses suites , sont autant de germes impurs , qui portent la corruption dans l'enceinte étroite , où végète un groupe de jeunes beautés nées sous un climat ardent ; victimes réduites à se consumer lentement au feu des passions qui leur ont été données pour les vivifier.

La liberté ne voit pas non plus , sans soupirer , la position de Constantinople. C'est là , de préférence , qu'elle eût désiré pouvoir déployer son étendard , qui serviroit comme de ralliement à l'Asie et à l'Europe. L'aspect de la capitale de l'empire du Croissant , donne une idée du caractère de ceux qui l'habitent. L'abord de cette ville a quelque chose d'imposant et de noble. Mais quand on vient à parcourir l'intérieur , le rétrécissement des rues qui obstruent la lumière du ciel , indique déjà la demeure de la servitude. La famine , la peste et

les incendies ravagent assez souvent Constantinople , mais sans beaucoup décourager les habitans ; les coups d'autorité arbitraire leur ont appris qu'il est des fléaux plus à redouter et plus difficiles encore à réparer , que le feu , les épidémies et la disette.

Une nation esclave et trop foible pour secouer sa chaîne , doit chercher à s'étourdir sur ses peines , et à se dédommager des maux réels , par des plaisirs imaginaires. L'opium procure aux Turcs cette ressource dernière. La douce ivresse qu'il leur cause pour le moment , les aveugle sur les suites déplorables de ce poison lent , qui leur rendroit un plus grand service , s'il pouvoit abréger leurs jours. Les moines musulmans ont fait , à ce sujet , une sage réforme , en donnant au vin la préférence sur l'opium.

S'il est vrai qu'on ne puisse se préserver d'un excès que par un autre excès , le voyageur désireroit que les Santons et les Derviches fussent toujours ivres. Du moins alors , ils n'auroient pas la force d'exiger des passans , sur une route écartée , des contributions arbitraires , sous le titre d'aumône , et au nom du Prophète.

Ces insectes de la superstition , qui pullulent dans la poussière de l'ignorance , disparoîtroient

sans doute , aux premiers rayons de l'instruction publique , dirigée par le gouvernement. Mais l'aurore de la raison présageroit le déclin et l'extinction du pouvoir absolu ; et ce n'est pas pendant la léthargie de la servitude , qu'on peut espérer une telle révolution.

Il ne faut pas croire pourtant , que la loi serve de texte à la tyrannie. Elle la condamne formellement ; et les fauteurs du despotisme , dans certaines occasions d'éclat , affectent de lui rendre hommage. C'est un sacrifice qu'ils font à l'opinion publique. Mais le peuple paye cher ce sacrifice. D'ailleurs , le Coran , par exemple , est tout-à-la-fois le code religieux , politique et civil des Turcs. Quelle vaste carrière il donne aux commentaires des muphtis et des docteurs qu'il expliquent sous les yeux du prince ! Peut-on s'étonner trop que des nations entières regardent comme descendues du ciel , de pareilles rapsodies , telles que celles du Coran ? Que contient , en effet , le 114^e chapitre que Mahomet fit écrire pour les Arabes ? Ce livre qui sert de code universel à une multitude d'hommes , n'a ni plan , ni liaison , ni but déterminé. Le Coran est très-fatigant à lire : on n'y trouve pas l'intérêt et la variété de la bible , qu'il copie en tant d'endroits. On y rencontre de temps à autre , quelques grands traits.

L'original arabe peut avoir le mérite du style et de l'expression. Le Coran peut bien être un livre classique pour les orientaux. Mais un être raisonnable, qui s'attache plus aux choses qu'aux mots, peut-il avouer, sans rougir, un ramas de préceptes incohérens, lieux-communs de morale ? L'histoire de l'auteur réconcilie un peu avec lui et son livre. Il ne se montra pas un seul instant au-dessous du rôle qu'il entreprit de jouer. Le cours de sa vie est plein d'actions vigoureuses, de résolutions de génie, et la fin y répondit parfaitement. Il vécut et mourut en héros.

L'un des plus beaux chapitres du Coran est le trente-unième. Il semble que l'auteur ait voulu justifier son titre, et lutter avec le sage Lockman, dont il porte le nom. Mais qu'il lui est inférieur ! Cependant Lockman, avec ses belles paraboles, ne fit pas même secte ; et Mahomet fonda un culte et un empire. Quel dommage qu'il n'ait pas réparé, sur la fin de sa mission guerrière, les fourberies et les actes de violence qui en soutinrent l'éclat ! Une fois maître des esprits, il devoit écouter l'humanité et l'amour de l'ordre. Quel dommage, qu'il n'ait usé de son ascendant vainqueur, que pour substituer le fanatisme et l'esclavage à l'idolâtrie ! Il eût pu ramener l'Asie

et l'Afrique à la simplicité des mœurs pastorales. Il se disoit le représentant d'Abraham dans le temple de la Mecque : que ne faisoit-il revivre le siècle patriarcal ! Mais l'esprit de Mahomet n'étoit qu'entreprenant et guerrier. Plus pacifique, il n'eût rien fait. Tout son talent étoit dans la force. Que conclure de cette digression ? Le bonheur des hommes ne dépend pas du génie d'un seul d'entr'eux. L'instruction publique doit être le moyen lent, mais sûr, de faire révolution, c'est-à-dire, de les ramener à la loi primitive. Périssent donc tous ces grands hommes, fléaux des autres hommes qui les admirent. Béni soit le sage sensible et pacifique, qui ne profite de la connoissance qu'il a du cœur humain et des loix de la nature, que pour éclairer ses frères par ses écrits, et les guider par ses exemples. Un tel sage ne marche point à pas de géant, dans le chemin du crime et de la renommée ; il ne brille pas comme un météore sanglant. C'est un génie bienfaisant, qui attend tout du temps et de l'éducation. Nous nous sommes un peu appesantis sur le Coran, parce que c'est, à bien dire, le seul livre des Turcs. Toutes leurs études se bornent là. Quand ils ont lu ce livre, et qu'ils peuvent en réciter à propos quelques versets, ils se croient assez savans, et

méprisent toute autre science. La bibliothèque, fondée à Constantinople, reste par conséquent déserte, et l'imprimerie, oisive. En effet, ces deux établissemens seront parfaitement inutiles chez cette nation, tant qu'elle s'obstinera à ne lire que dans un seul livre. Une copie de ce livre suffit à toute une famille. D'ailleurs, l'imprimerie qui subsiste encore, est dans le palais, et entretenue aux frais du souverain; et cette circonstance rassure le gouvernement sur les suites, bonnes ou mauvaises, de la liberté de la presse.

Les écoles publiques, qui servent d'accès-soires aux mosquées, que chaque sultan se fait un devoir de bâtir, pourroient répandre l'instruction, si on y apprenoit autre chose que les prières d'usage.

Les bons musulmans, devenus riches sans l'aveu de leur conscience, pour se laver des souillures que fait contracter le maniement de beaucoup d'or, construisent sur les grands chemins, des fontaines publiques, consacrées par une légende tirée du Coran. Le voyageur sensible s'y désaltère à regret; l'eau qu'il boit a peut-être coûté du sang.

Les Turcs passent pour être hospitaliers envers les animaux. Mais on n'a pu leur en faire honneur que d'après des exemples particuliers,

qui ne prouvent rien. Le ramazan ou leur carême , les excite cependant à être charitables ; mais ce temps de jeûne et d'expiation , quand il est expiré , semble leur donner le droit de ne se rien refuser , et d'oser tout sur le plus foible. Et c'est ainsi qu'un excès d'abstinence et de dévotion motive chez eux et justifie un excès d'ivresse et d'intempérance en tout genre.

Pour terminer cette esquisse rapide , et sans doute trop incomplète , nous rapporterons quelques proverbes turcs , bien propres à caractériser cette nation.

Avec la patience , le verjus devient confiture.

Un despote a beau jeu sur un peuple qui pense ainsi. Si l'on demandoit comment il peut se faire qu'un seul homme soit le maître absolu de plusieurs millions de ses semblables ; si la tyrannie étoit une énigme , ce proverbe en donneroit le mot : en effet , le despotisme d'un prince a pour base et pour mesure , la patience de ses sujets.

Mais voici le revers de la médaille dans cet autre proverbe.

Les tyrans ne font pas longue vie.

Il n'y a point de feu en enfer.

On dit encore populairement en Turquie :

Chacun porte son feu avec soi dès ce monde.

Un proverbe turc , qui méritoit d'être retenu et mis en pratique chez toutes les nations , est celui-ci :

Donne plutôt la tête que ton secret.

Voici le costume turc , d'après plusieurs dessins pris sur les lieux.

Les femmes , en Turquie , sont vêtues presque comme les hommes , à la réserve de la tête , sur laquelle elles portent diverses coëffures , suivant la diversité des pays soumis au Croissant. Mais les hommes ont par-tout le turban , ou bien le *callac* , bonnet fourré de peau , rebordé tout-au-tour , et fendu par devant.

Le juste-au-corps des femmes est le même que celui des hommes , ainsi que la veste de dessous , fendue de haut en bas , comme une soutane ; ainsi qu'une chemise par-dessus le caléçon , qui descend jusques sur les talons. Les deux sexes portent aussi la même espèce de chaussure ; ensorte qu'il n'y a que la tête qui les distingue , sans parler des colliers et des bracelets.

Il n'y a presque point de différence non plus , entre l'habit des riches et celui des gens du commun. Les premiers ne se distinguent que par leurs bagues , et autres bijoux.

Le même habit peut aller à toutes tailles : aussi ne prend-ton pas ordinairement la mesure. Si le haut-de-chausse est trop long et qu'il aille jusqu'à terre, on le relève par en bas, en redoublant l'extrémité d'autant qu'il est nécessaire. S'il est trop large, on le resserre avec une aiguillette qui passe dans la ceinture de ce haut-de-chausse, et on le fait ainsi re froncer tout-au-tour et autant que l'on veut, comme on feroit une bourse. S'il est trop étroit, on y pratique des fentes par derrière et aux côtés, qui, à mesure qu'elles s'ouvrent, forment la figure d'une S. Il en va de même du juste-au-corps. Il n'y a que la robe ou soutane qui doit être plus ou moins courte, selon la grandeur ou la petitesse du corps. Si bien que le métier de tailleur, en Turquie, pourroit s'apprendre dans l'espace de deux mois.

Les Turcs ne portent, sous leur grande soutane, que de la toile, c'est-à-dire, une chemise, un caleçon, et la chemise, qui souvent sert de veste et de chemise tout ensemble, tant aux hommes qu'aux femmes, puisqu'ils la passent par-dessus les caleçons. Les femmes élégantes, et qui donnent le ton, brodent sur cette chemise quantité de jolis dessins, ou des fleurs d'or et de soie.

Les femmes vont nus pieds dans les maisons ; ce qui ne leur est pas bien difficile, d'autant qu'elles ne marchent que sur des tapis ou des nattes, les pauvres comme les plus opulentes. Quand elles sortent de leurs appartemens, elles chaussent des socques de bois, plus hautes que celles de nos religieux franciscains, fidèles à leur règle. Ce n'est que quand elles vont dehors, en visites ou pour affaires, qu'elles se revêtent de bas ou de chausses, pour l'ordinaire de velours ou de drap rouge, et mettent à leurs pieds des sandales jaunes, montées sur deux traverses de bois, élevées de 5 à 6 pouces. Les pantoufles des hommes sont de maroquin jaune.

Le costume, en Turquie, n'est point sujet aux caprices des modes : si l'on s'y permet quelques variations, elles sont si peu considérables, qu'à peine s'en apperçoit-on. Point de plumes, point de rubans. Aucun de ces petits accessoires, de ces agrémens légers qu' imagine le goût, et que le luxe paye si cher.

Ils ne font point usage de gants. Ils se servent néanmoins quelquefois dans les caravanes, durant les froids, de mitaines de peau d'agneau, fort grossièrement travaillées, ou bien de laine tissue à l'aiguille.

Les

Les femmes ne font point paroître leurs habits dans les rues , d'autant qu'elles se passent pardessus , une grande jupe de toile blanche , comme une soutane , qui les couvre de la tête aux pieds. Les femmes juives et chrétiennes ont un grand voile qui leur descend un peu plus bas que les genoux ; ensorte que leurs beaux habits de couleur et de brocard se laissent voir par le bas ; ce qui ne cause pas peu de jalousie et de dépit aux musulmanes entièrement couvertes.

Les Turcs ne permettent pas aux Chrétiens et aux Juifs , de porter le turban blanc ; et ceux-ci n'oseroient le faire , sans exposer leur foi ou leur vie. On leur permet encore moins de porter la couleur verte , livrée caractéristique qui distingue les musulmans des autres nations.

Le *chal* est une étoffe de laine fine , fabriquée en Perse et aux Indes. Les Turcs s'en servent pour s'envelopper la tête , lorsqu'ils sortent , soit pour se préserver du froid , ou pour n'être point reconnus ; ils ont aussi des manteaux qui les en garantissent. Leurs habits de dessous sont toujours croisés et fixés par une ceinture , qui retient tout ce qu'ils placent sous ces revers , entre la doublure desquels il y a des poches ménagées pour les montres ,

l'argent et autres effets qu'ils soignent plus particulièrement.

Les Turcs ne connoissent point les habits de deuil.

Les femmes *comme il faut*, se servent à leur toilette de deux drogues dont elles font grand cas, et connues sous le nom de *surmé* et *sulimé*.

Le surmé, connu dans toute l'Asie, est une poudre noire impalpable, et tellement volatile, qu'elle s'attache, en forme de *velouté*, sur un fil de laiton fixé au bouchon du flacon qui la contient. L'art de s'en servir consiste à tirer ce fil de laiton, auquel le bouchon sert de manche, sans qu'il touche les bords du flacon, ce qui le dégarniroit de la poudre noire dont il s'agit. On applique l'extrémité de cette aiguille dans le coin intérieur de l'œil, en y appuyant les deux paupières, et ensuite on la retire doucement vers la tempe, afin de laisser en dedans des cils, deux raies noires; ce qui, aux regards des Turcs, embellit deux beaux yeux.

Les hommes, et même les vieillards, disputent aux femmes cette coquetterie. L'usage du surmé est presque général. Il est moins commun parmi

le peuple que dans la classe opulente ; mais le peuple porte aussi sa livrée, et se distingue par un genre de parure tout particulier. Il se couvre les bras et les jambes, quelquefois la poitrine, de signes dessinés par des piqûres, lesquels frottés, avant d'être cicatrisés, avec quelque couleur, retiennent celle qu'on y fait pénétrer. La couleur bleue qui résulte de la poudre à canon, est la plus ordinaire. La galanterie a aussi sa part dans ce genre de parure. Les Turcs amoureux, après s'être déchiqueté la peau du bras en présence de leurs maîtresses, soit pour les attendrir, soit pour leur prouver la violence de leur amour, finissent par s'imprimer sur plusieurs parties de leur corps, le chiffre de leurs amantes, enlacé avec le leur.

Le *sulimé* est une espèce de fard, qui blanchit la peau, et la rend luisante. On s'en sert beaucoup dans le bain. Les femmes turques n'y sont jamais exactement nues. La pudeur s'y est réservée un morceau d'étoffe soie et coton, connu sous le nom de *pestemal*.

Les Turcs ont plusieurs sortes d'aunes, qu'ils appellent du nom générique *pic*. Notre aune marchande équivaut à un pic trois quarts de pic, d'usage pour les draps. L'*indasé* est une autre sorte de pic, qui mesure d'autres étoffes.

L'étendard de Mahomet, bannière sainte qui

sert d'oriflamme aux Turcs, est un drapeau d'étoffe de soie verte.

Les jeunes gens portent la moustache, et ne laissent croître leur barbe que pour prendre un état.

Mustapha III, successeur du sultan Osman, à son avènement au trône du Croissant, voulant réformer les abus, dans les dépenses de son harem, y fixa l'entretien de ses femmes. L'article de l'habillement fut porté dans le tarif, à la somme d'environ 250 livres de notre monnoie, par an. On s'attendroit à un plus grand luxe.

On remarquera que les lits à la turque, les robes et toutes les nouveautés auxquelles on donne ce nom, ne sont pas plus connus en Turquie, que la race des chiens que nous nommons chiens turcs.

Il y a beaucoup de Juifs épars dans toute l'étendue de l'empire Ottoman. Ils y sont ce qu'ils sont par-tout ailleurs; patients et à l'épreuve de tout, l'amour du gain est leur seule passion. Leurs compagnes font le métier de courtières. Elles portent aux jeunes femmes enfermées dans les harems, des marchandises en pierreries, étoffes, cosmétiques, etc.; mais elles sont bien et duement visitées par les Eunuques, qui ne

leur font aucune grace. Il faut qu'elles soient bien connues, pour être admises en la présence des princesses du sang Ottoman.

Fin de la notice historique sur les Turcs.



37



Fille de Bulgarie.





Bulgare).

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S

E T C O U T U M E S

D E S B U L G A R E S.

LE nom de *Bulgare*, altéré par l'usage et l'esprit de parti, servit pendant quelque temps à désigner une secte religieuse, qui eut la Bulgarie pour berceau.

Les habitans de cette province turque, sont tous bons chrétiens, mais tous ignorans. Leurs prêtres ne s'entendent qu'à faire le signe de la croix. Ce geste sacré qui sanctifie le baptême, le mariage et la mort de leurs ouailles, leur vaut des honoraires qui suffisent à leur entretien. L'évêque partage avec les pasteurs, qui, pour éviter les embarras d'une solde de compte, s'engagent à une redevance annuelle, prix moyen, proportionné à leur recette journalière. La liturgie s'y prononce en langue grecque.

Les Bulgares parlent un dialecte du Sclavon. Tout annonce la pauvreté dans l'intérieur de leurs maisons, construites de bois, revêtues

de boue. Ils marchent presque toujours nus pieds. La plus riche parure des femmes consiste en pièces de monnaie turque, qu'elles attachent à leur coëffe, dont elles se font des colliers, et qu'elles parsèment dans leur chevelure flottante sur leurs épaules. Les filles des premières maisons du pays mettent un peu plus de recherche, et annoncent du goût. Elles multiplient les nœuds de rubans tout le long de leur habillement, qui a beaucoup d'analogie avec le costume levantin : elles portent sur-tout une riche ceinture. Leur bonnet a la forme d'une couronne fermée. La plûpart des femmes vont pêcher dans le Danube, toutes habillées. Cependant elles tiennent leurs ménages assez propres.

Les hommes ont les mœurs honnêtes et douces. L'agriculture, le bétail et le commerce les occupent et les font vivre. Le sol de leur ancienne patrie, sur les bords du Volga, ne valoit pas celui de la Bulgarie, contrée inégale, mais abondante en pâturages, en bled et en vin. Que faudroit-il de plus pour y jouir d'une existence complète ? un peu plus d'instruction de la part du clergé : un peu moins de despotisme de la part du Croissant.

Le sommet des montagnes est peuplé d'aigles de la grande espèce, dont les plumes garnissent les flèches du soldat ottoman.

Sosson, jadis capitale, est la ville principale, ou plutôt le chef-lieu de toute la contrée. C'est un assemblage non muré d'une grande quantité de maisons, dont chacune a son jardin particulier; ce qui produit un aspect très-pittoresque. Mais la salubrité de l'air ne répond pas aux charmes du paysage.

Sur les bords d'un golphe de la mer noire, dans le sangiacat de Drysta, est une bourgade, jadis capitale de la petite Scythie, sous le nom de Tomos, aujourd'hui Tomisvar. On y montre au voyageur crédule, les restes de la maison d'exil, où le galant Ovide passa péniblement les dernières années de sa vie, les yeux sans cesse tournés vers Rome : avis aux poètes courtisans.

Vers les bouches du Danube, au nord du Mont-Hémus, habite, dans une vaste plaine, une peuplade, turque d'origine, et hospitalière de profession. Du plus loin que les Sitaki aperçoivent un étranger, ils vont au-devant de lui, au son des instrumens. Arrivé à la bourgade, une foule de personnes l'entourne, et se dispute l'avantage de l'emmener chacun de son côté. Venez, disent-ils, chez nous, vous asseoir à notre table. Venez y prendre votre part des mets simples, que la providence nous envoie. Du miel, des œufs, du pain cuit sous

la cendre, composent en effet tout le comestible de ces bonnes gens. Mais ce miel est si doux ! ces œufs sont si frais ! ce pain est si blanc ! et ceux qui offrent tout cela ont si bon cœur, que le palais le plus blasé se retrouve de l'appétit.

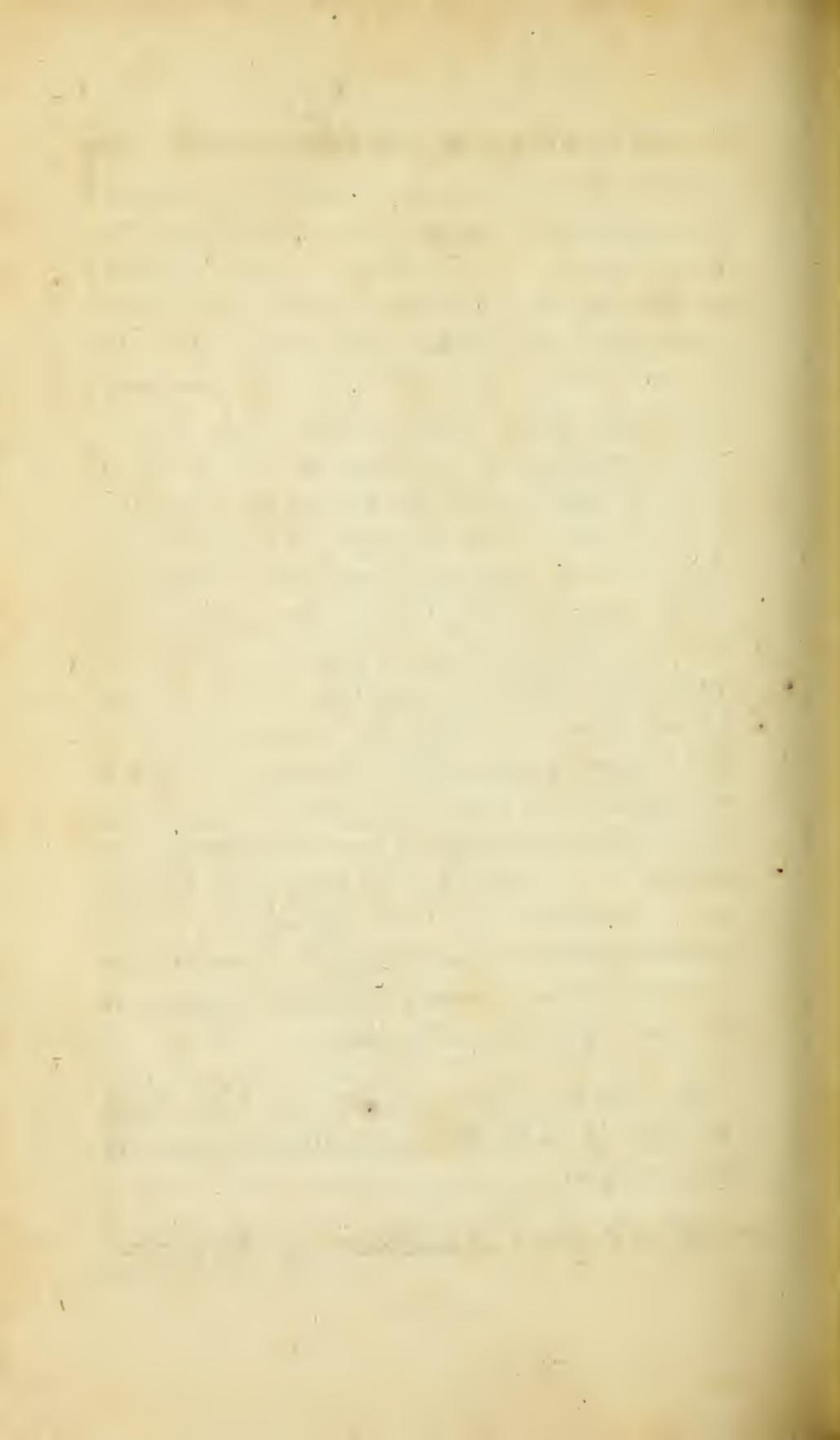
On peut ainsi passer trois jours sans rien payer, excepté dans le cas où l'on auroit une suite de plus de trois chevaux. Dans chaque habitation, il y a une pièce qui ne sert que d'hospice. Les lits de repos y sont tout dressés. S'il fait froid, le fumier de leur bétail, desséché, n'attend plus que la flamme. Car le bois manque absolument dans ce canton. D'ailleurs, *l'appartement du voyageur* est bien clos. Les pierres entassées qui forment le mur des maisons, n'ont point de ciment qui les lie ; mais le chaume qui en remplit tous les vides, ne laisse aucune entrée à l'air extérieur.

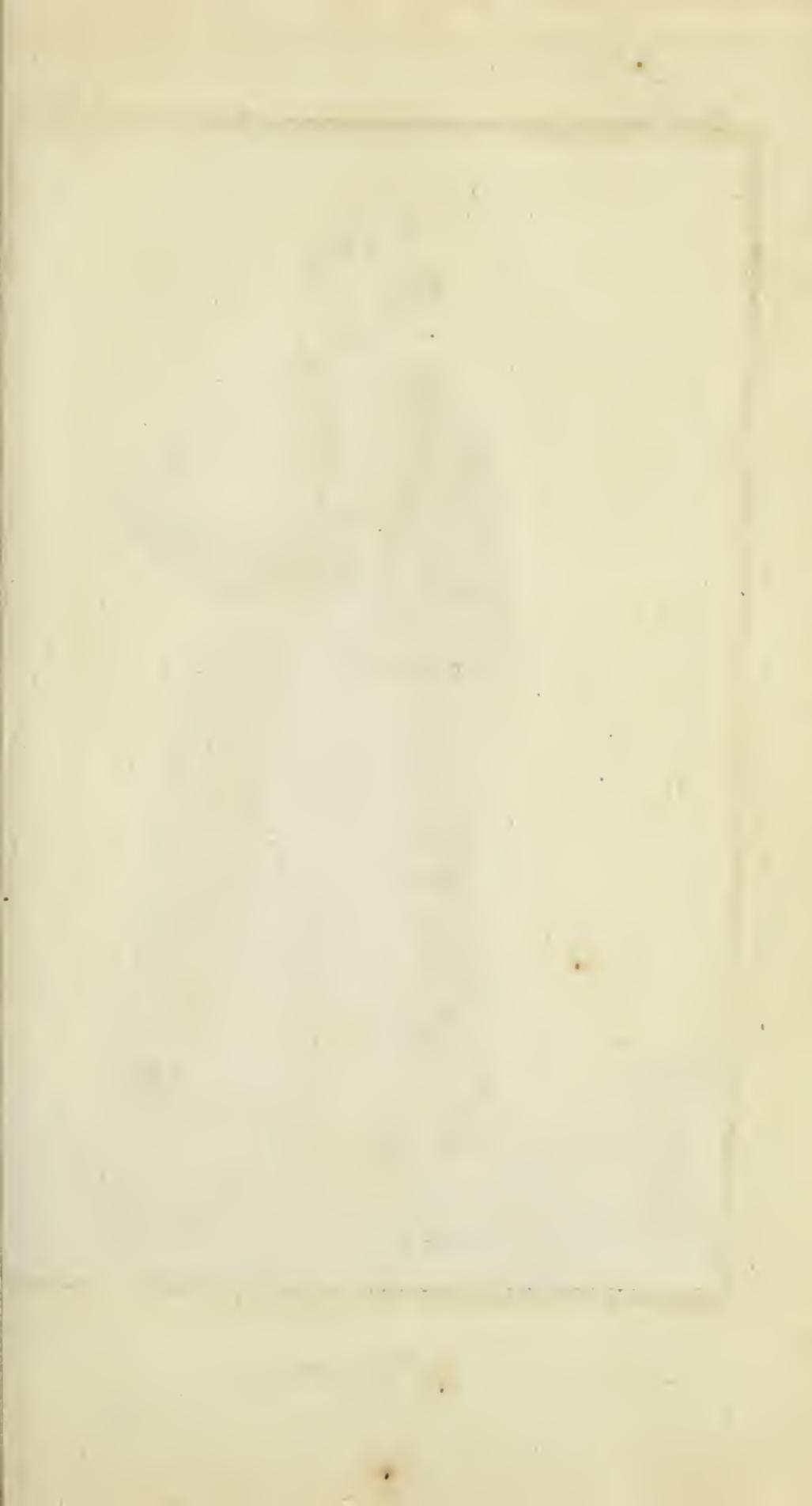
Les *Sitaki* sont musulmans ; ils ne s'informent de la religion de l'hôte qu'ils hébergent, que quand il leur dit adieu. Quoique fidèles sectateurs de Mahomet, ils ont adopté un personnage du Martyrologe Romain. Pour obtenir une bonne année, ils réclament l'assistance de saint Phocas ; et ce choix peint leur caractère. Rien de plus attendrissant que l'histoire de ce martyr.

Habitant d'un faubourg de Synope, ville de Pont, il vivoit du produit d'un petit jardin cultivé de ses mains. Tout ce qu'il récoltoit au-delà de son nécessaire le plus strict, il le consacroit à l'hospitalité. Sa maison étoit le rendez-vous de tous les voyageurs pauvres : sa religion étant devenue un crime d'état, sous Dioclétien, on lui détacha deux satellites pour le faire mourir. Ils entrent chez lui sans le connoître, et en reçoivent l'accueil accoutumé. Phocas gagne tellement leur confiance, qu'ils lui font part de l'objet de leurs courses, et le prient de leur indiquer la demeure de l'homme qu'ils ont ordre de martyriser. Phocas le leur promet pour le lendemain. Cependant il les fait reposer le plus convenablement qu'il peut; et pendant leur sommeil, il prépare sa sépulture. Puis se présentant à eux dès le lendemain matin, il leur dit : je vous amène ce Phocas que vous cherchez. C'est moi-même.... Les deux satellites furent obligés de remplir leur barbare mission; mais Phocas ne fut pas celui des trois qui souffrit le plus.

Les Sitaki célèbrent la fête de leur digne patron, le 26 février, jour apparemment de son martyre.

Fin des mœurs et coutumes des Bulgares.







Walaque.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



Dame Walague.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR LES VALAQUES.

LA patrie actuelle des Valaques faisoit partie de l'empire des Daces, de ces Daces dont la défaite mérita un surnom à Trajan, et un monument public dans Rome. Le vainqueur envoya, quelques années après, une colonie dans l'une des provinces qu'il avoit conquises, et devint comme le fondateur des Valaques. Les usages, l'idiome et le *costume* que cette petite nation conserve encore, attestent son origine. Quelques restes des vaincus vinrent s'établir auprès de la *colonie-trajane* ; en sorte que, dans la suite, il se fit un mélange de mœurs, qui tint au caractère des Daces et des Romains. Le christianisme ne put tellement en effacer les traces, qu'on n'en trouve encore dans quelques-unes de leurs habitudes domestiques. Une tradition valaque a fait passer même jusqu'à nous, quelques-uns des hymnes que les Daces adressoient à leurs dieux. Le peuple de la Valachie les répète encore de nos jours, à leurs noces et à leurs funérailles.

On remarquera , à ce sujet , que les Daces tenoient leurs divinités et leurs cantiques sacrés des Grecs , dont ils descendoient primitivement. Voici un de ces cantiques :

C H A N T D E S N O C E S .

R E F R A I N .

Amour-Hymen !

Il en est temps , unissez-vous ,

Hymen-Amour !

Pour le bonheur de ces Epoux.

Jeunes Filles , qui pourchassez l'Amour ; voulez-vous aller aussi vite que lui ? attachez-vous les ailes de l'Hymenée.

Pour marcher droit avec l'Amour-aux-yeux-bandés , prenez en main le flambeau de l'Hymenée.

Imitez , imitez l'aimable Epousée que voici : à son exemple , unissez l'arc à la flèche ; que feriez-vous de l'un sans l'autre ?

Et vous , tendres Epoux ! heureux couple ! buvez à longs traits dans la coupe du plaisir : désaltérez-vous ; mais ne vous enivrez jamais , et laissez quelque chose à faire au lendemain.

Amour-Hymen !

Il en est temps , unissez-vous ,

Hymen-Amour !

Pour le bonheur de ces Epoux.

La Valachie est une belle contrée , qui mériteroit d'autres maîtres que les Turcs ; et ses habitans pourroient profiter avec d'autres prêtres que des ecclésiastiques du rit grec. Ceux-ci sont

aussi indifférens aux lumières, que les Turcs se montrent avides d'impositions. Il y a pourtant une espèce d'académie à Bucharest ; mais le Hospodar , qui réside dans cette ville, capitale de la Valachie, s'occupe, de préférence à tout, du tribut annuel qu'il doit au Croissant, pour être conservé dans sa place.

Les Valaques préfèrent la vie pastorale à l'agriculture. Ils ont d'excellens pâturages ; et les troupeaux qui en sortent, sont de la plus forte espèce. Ils se ressouviennent encore d'avoir été courageux : mais depuis qu'ils obéissent à des maîtres qui ne sont pas de leur choix, ils ont contracté la plûpart des vices qui caractérisent un peuple esclave ; ils sont trompeurs et inconstans, jaloux de leurs femmes, et adonnés à la sorcellerie : ils charment comme tous les hommes les ennuis du présent par l'espoir d'un avenir plus heureux.

Fin de la notice historique sur les Valaques.



Polonnoic.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Femme de Cracovie.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA POLOGNE.

IL n'est peut-être pas de pays sur la terre , où l'on se soit mis plus en garde contre le despotisme , que la Pologne ; et il n'est peut-être pas de pays où il y ait plus de serfs. La dixième partie des Polonois est libre ; tout le reste est esclave né. D'après le système politique de cette vaste partie de l'Europe , la noblesse , à proprement parler , forme à elle seule , toute la nation ; le bourgeois et le paysan y sont traités , comme les Ilotes à Sparte.

Qu'un tel gouvernement ait pu se soutenir ainsi pendant plusieurs siècles , ce n'est pas tant ce qui devrait étonner , que de le voir toujours le même , inaccessible à une réforme.

Gémissons sur le sort de la pauvre espèce humaine , et parcourons avec rapidité les principaux endroits d'une région , où il seroit trop affligeant de séjourner.

Vers l'an 550 , un nid d'aigle trouvé à Gnesne ;

Tome II.

Q

parut déterminer Leck, le premier législateur des Polonois ou Sarmates, à fixer en ce lieu sa résidence et le berceau de son nouvel établissement. Cracus, à Cracovie, continua l'ébauche de son prédécesseur. Mais les loix serviles que ces deux grands hommes se crurent obligés de donner à une peuplade nombreuse et sans moralité, ne doivent plus convenir tout-à-fait à une nation, devenue avec le temps, plus éclairée et susceptible d'un tout autre régime. D'ailleurs, les Polonois ont subi toutes les révolutions qui précèdent ordinairement un état fixe et raisonnable. Ils ont eu, comme tous leurs voisins, parmi quelques bons rois ou ducs, une foule de princes inhabiles ou mal-intentionnés.

D'un autre côté, la nature ne s'est point lassée de leur fournir en abondance les productions de première nécessité, qu'elle refuse quelquefois à d'autres peuples plus laborieux. Ensorte que si les Polonois ne sont point ce qu'ils devraient être, ils le pourroient, du moins, et n'ont de reproches à faire qu'à eux-mêmes.

Nous ne discuterons point ici à combien se monte la population en Pologne.

Communément on la divise en grande et en

petite , sans oublier la Lithuanie. Cinq palatinats forment la grande ou basse Pologne. Posen en est la ville principale.

On fait un grand commerce de laine et de bêtes à cornes , à Sanstadt , petite ville du palatinat de Posnanie , et chef-lieu d'une *Starostie* , ou petit gouvernement.

C'est à Lissa qu'est né Stanislas Leczinski , qui fut peut-être plus bienfaisant et plus heureux dans les duchés de Lorraine et de Bar , qu'il ne l'eût été sur le trône de Pologne. La nature avoit formé ce prince plutôt pour être aimé que pour être obéi.

Les habitans de Ravitz , près de la Silésie , fabriquent et commercent en draperie.

Krusvick , dans le palatinat de Brseskie , fut , en 842 , le théâtre d'une scène assez bizarre , mais qui caractérise bien l'inconséquence des hommes en société. On tenoit la diète pour l'élection d'un duc de Pologne et de Silésie ; et l'on étoit loin d'être d'accord , quand quelqu'un dans l'assemblée nationale , se rappelle qu'un certain fermier de Krusvick , avoit un jour donné au prince défunt , un repas excellent. Pour terminer de plus longs débats , on convint de nommer cet homme. Et c'est ainsi que Piast dut une couronne au talent de

donner bien à manger , et mourut avec l'espoir bien fondé que son sceptre passeroit dans les mains de ses enfans.

Varsovie est la capitale du duché de Masovie , et la résidence du roi. Mais pour lui rappeler sans cesse qu'il n'est , pour ainsi dire , que le premier sénateur de la république , on le loge dans le palais même où se tiennent les diètes.

Le collège des nobles est l'un des plus beaux établissemens de Varsovie. Mais peut-être gagneroit-il à être dirigé par d'autres que des religieux. Des gens qui font profession de renoncer au monde , doivent être peu propres à élever des citoyens nés pour y jouer un rôle brillant.

Le monument le plus remarquable de cette ville , est la statue de Sigismond III , représenté tenant d'une main , un sabre , et de l'autre , une croix , par allusion , sans doute , au zèle un peu trop vif que ce prince montra en faveur de la religion , assez forte pour se défendre avec ses propres armes.

C'est près de Wola , hameau distant d'une lieue de Varsovie , que la noblesse polonoise s'assemble au milieu d'une plaine , pour se donner , en toute liberté , un chef , sur la nomi-

nation duquel influent trop souvent des agens étrangers.

Cracovie dans la petite ou basse Pologne, est la capitale de tout le royaume. C'est une ville considérable, mais qui n'est pas toutefois ce qu'elle pourroit être. A deux lieues d'elle, se trouvent les fameuses mines de sel, dignes de toute l'attention des voyageurs.

Wilna, capitale de tout le duché de Lithuanie, est une ville considérable. Si les habitans, ainsi que ceux du reste de cette grande province, ne jouissent point de la liberté civile, ils ont au moins celle de leur conscience. Tous les cultes y sont également bien reçus : ce qui ne nuit pas au commerce ; mais le commerce y fait beaucoup de tort aux mœurs.

Dans le palatinat de Troki, près de la ville de Kouvno, 300 paysans sont les serfs, pour ne pas dire les esclaves, de 24 pauvres hermites, pour l'établissement desquels leur fondateur dépensa, en 1674, huit tonnes d'or. Le jour du repos du Seigneur est le seul que ces 300 paysans aient pu obtenir pour travailler à leur propre compte. Cependant ces malheureux, s'ils avoient le choix du joug qu'ils portent, préféreroient encore le service des moines à celui des nobles. Ils sont moins

exposés aux révolutions avec les premiers qu'avec les derniers.

Les Juifs, qui ne sont nulle part si bien venus qu'en Pologne, ont leur principale synagogue à Brsestz, dans la Polésie.

C'est à Pinsk, ville du même palatinat, qu'on prépare le meilleur cuir de Roussi et le plus recherché dans toute la république.

Dans la Samogitie, les mères n'ont pas trouvé de meilleur moyen pour être informées de toutes les allées et venues de leurs filles nubiles, que d'attacher une sonnette à leur ceinture, et de leur faire porter sans cesse à la main un flambeau pendant la nuit. On prétend que toutes ces sages précautions ne réussissent pas mieux en ce pays, que les verroux, les grilles et les cadenats dans d'autres contrées.

Les Polonois sont fiers et prodigues; ils mettent beaucoup de pompe dans leurs cérémonies politiques et religieuses. La magnificence des nobles se remarque sur-tout sur leurs habits, dans leur suite et à leurs festins. Leurs vêtemens sont fort riches d'ordinaire. Ils portent, pour la plûpart, des bottines couleur de soufre, dont le talon est ferré; un bonnet et des vestes fourrées de zibelines, qui ne leur

vont que jusqu'à mi-jambes. Il y a de ces fourrures qui valent jusqu'à mille écus. Ils n'ont pour tout linge, que des chemises et des caleçons. Ils portent leurs cheveux crépés jusqu'au-dessus des oreilles. Ils se rasent la barbe, à la réserve des moustaches, qu'ils laissent croître. Ils marchent gravement, toujours un sabre au côté, qu'ils ne quittent que pour se coucher. Ce sabre est soutenu par une courroie de cuir, où ils portent leur mouchoir pendu, avec un couteau dans une gaine, et une pierre pour l'éguiser tous les matins.

Les personnes qui ne sont pas de l'ordre de la noblesse, sont habillées de la même façon que les nobles, si ce n'est que leurs vestes sont moins magnifiques, et que leurs bottines sont rouges ou bleues; car il n'y a que les gentils-hommes qui aient droit d'en porter de couleur de soufre : ce qui rappelle les talons rouges de France.

Les dames sont simples en leurs mœurs, et pompeuses en leurs habits. Elles portent une jupe assez courte, d'une riche étoffe, avec une espèce de juste-au-corps de même, fourré de zibelines, qui descend fort bas, et sur cela un nombre infini de pierreries, tant en nœuds d'or émaillé qu'en chaînes et autres façons. Elles ont aussi la tête parée de diamans, et un

bonnet par-dessus. Celles qui sont habillées à la françoise , et c'est le plus grand nombre , ne sont pas moins richement vêtues. Elles se servent , pour porter la queue de leurs robes , de nains et de naines.

Dans les repas , on ne fournit point de serviettes ; pour en tenir lieu , on attache autour de la table , une large et grande bande de toile empesée. Quand on danse , on étend sur le parquet un grand tapis de drap rouge. Le drap mortuaire est de velours noir , avec une croix de satin rouge au milieu. Le deuil consiste , pour les femmes , en une étoffe noire , fort grossière. Si le défunt n'a point été marié , les parens accompagnent le corps , vêtus d'étoffes rouges. A la tête du convoi , marche un domestique , sous les plus beaux habits de son maître.

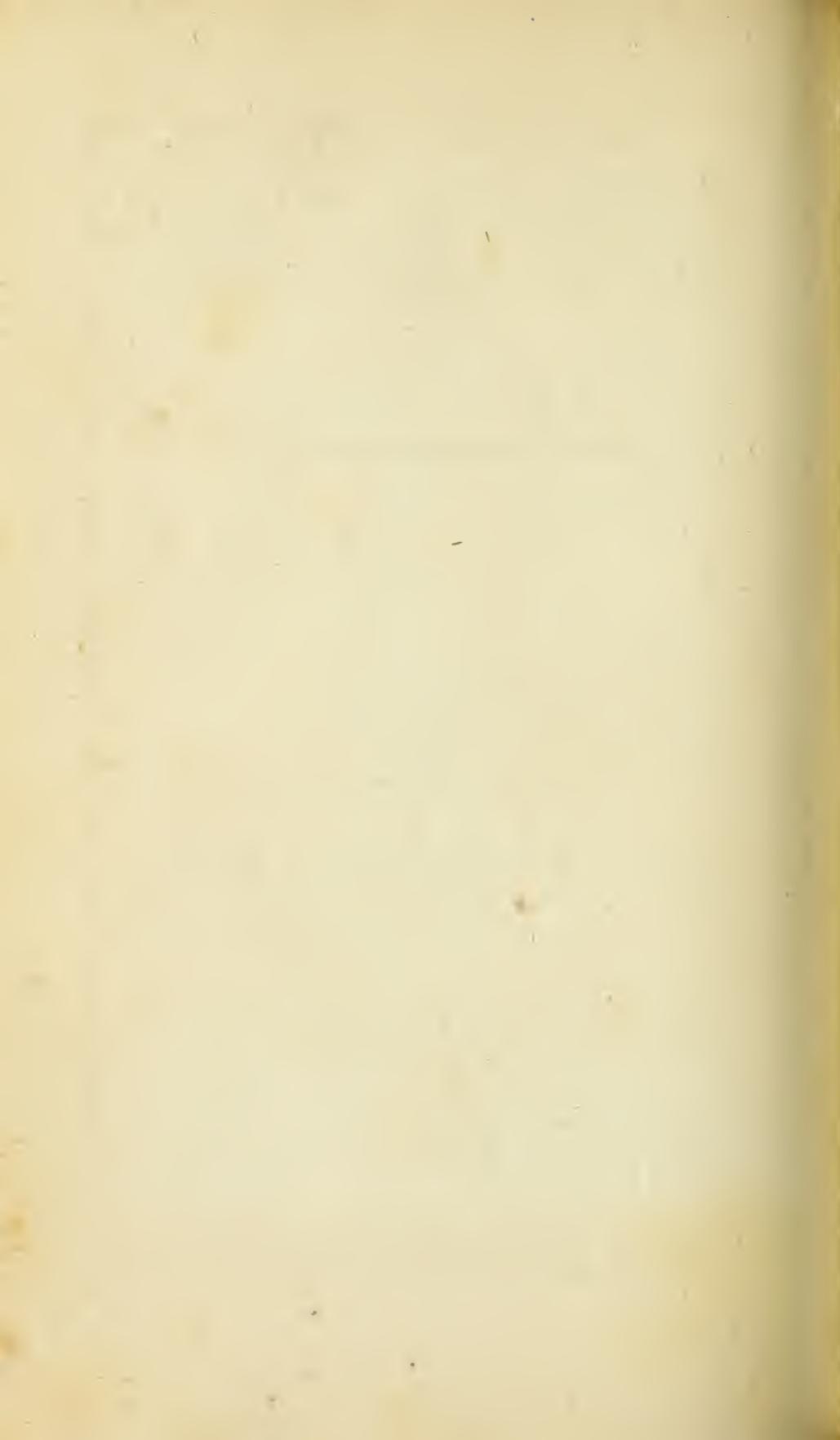
Les Juifs portent de méchants habits noirs , de longs manteaux à manches ; et à leur col , une espèce de fraise toujours fort sale.

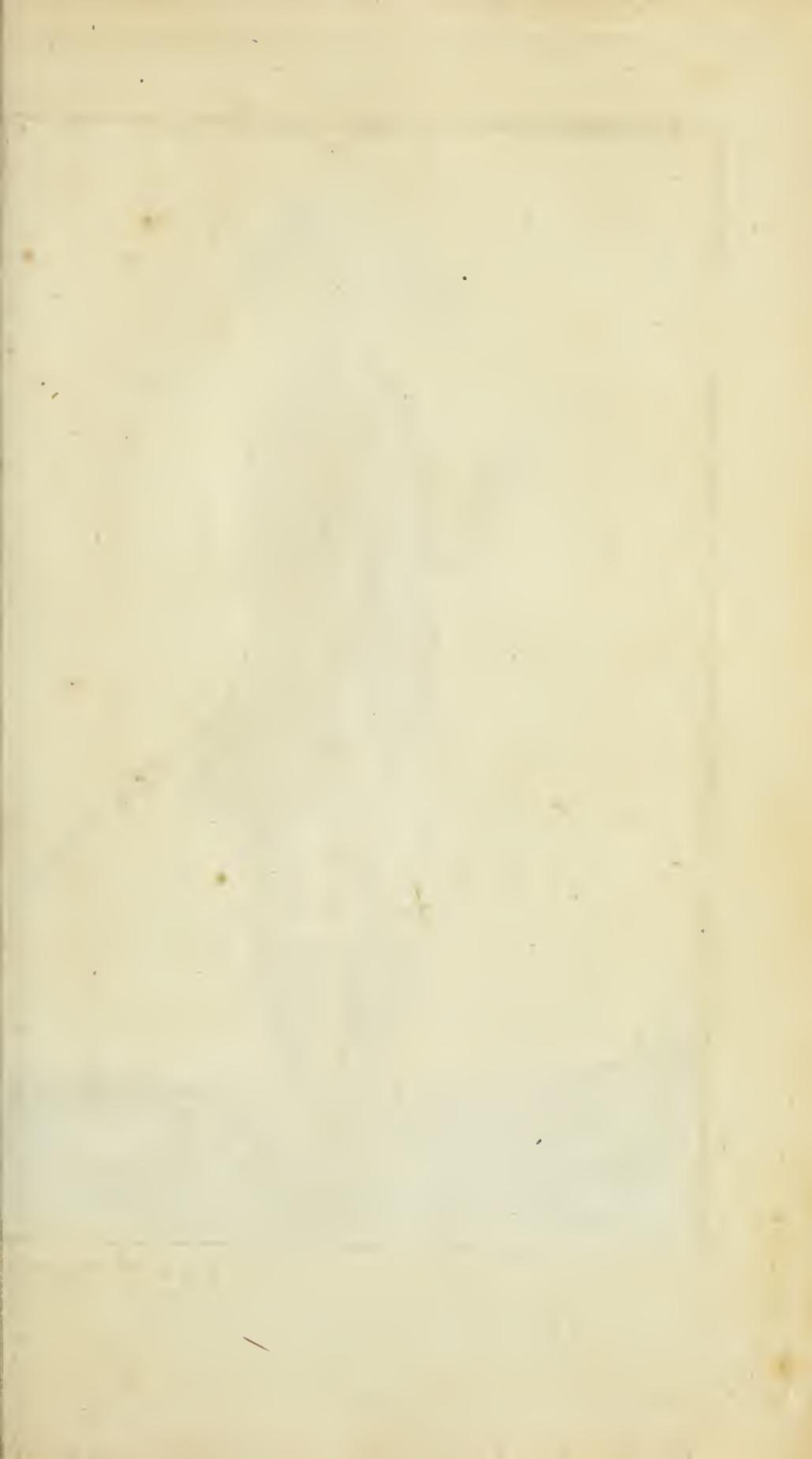
Les Lithuaniens , qui jadis n'étoient vêtus que de toile , portent aujourd'hui des habits de drap gris ; et sur leur tête , des bonnets de peaux blanches. Les femmes font usage de robes de lin , avec un cercle de cuivre ou de laitôn au col.

Ce pays abonde en laine assez fine , en lin ,

en chanvre, cuivre, etc. L'étranger y apporte des draps de laine, des étoffes de soie, des tapis, des peaux de martes, zibelines etc.

Fin de la notice sur la Pologne.







Prussien de Silésie.

ROYAL
BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE
LIBRARY



Prussienne de Silésie.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR LA SILESIE PRUSSIENNE.

LA Silésie est devenue province prussienne par droit de conquête. Elle est redevable, en grande partie, de ce qu'elle est, au système de tolérantisme adopté par son nouveau souverain, et mis en pratique avec succès dans tous ses états. Aujourd'hui, catholiques et protestans, calvinistes et grecs, moraves et juifs, même les déistes, tous les individus jouissent en Silésie, de la liberté de leur conscience. S'il peut y avoir des lieux qui se trouvent mal de cette diversité de communions, ce n'est pas le pays soumis au *code-Frédéric*. La population, l'agriculture, le commerce et l'abondance se sont accrus d'une manière sensible.

Leurs premiers ancêtres, connus dans l'histoire sous le nom de *Quades* et de *Ligiens*, peuples demi-barbares, qui se nourrissoient par goût, de la chair de cheval et de renard, furent subjugués par les Polonois, et conséquemment convertis au christianisme. Puis ils passèrent sous

la dépendance des rois de Bohême et de Hongrie.

Le sol y est bon par lui-même , et n'attend que des bras pour produire presque de tout. On y a peut-être trop multiplié les manufactures. Les plus utiles et les plus étendues sont celles des fils et des toiles unies ou damassées. On y fabrique des toiles peintes à l'eau et à l'huile , des basins , des futaines , du linon rayé , uni ou à fleurs , des dentelles , et des étoffes de laine , de coton et de fil , des draps durables et assez fins , qui portent le nom de la contrée qui s'en occupe ; des bas , des chapeaux de laine , des serges , raz , droguets , bouracans , panne sur laine , etc. Ce pays entretient aussi de belles courroyeries.

La Silésie prussienne se divise en haute et basse. Breslau en est la capitale. Elle est grande et belle : entr'autres foires , il s'en tient deux destinées au commerce de laine ; on y vend beaucoup de toiles fines , faites dans le pays.

A Dyhrenfurt , bourg sur l'Oder , les juifs ont une belle imprimerie. Il n'en sort pas des chefs-d'œuvres.

On fabrique de beaux draps fins à *Brieg* , chef-lieu du cercle de ce nom , et l'une des plus grandes villes de la Silésie.

L'infortuné Jean Hus , qui eut , dit-on , les opi-

nions d'un fou , et qui mourut comme un sage , donna son nom à Hussinetz , village de la principauté de Brieg , bâti par de pauvres hussites Bohémiens , qui en achetèrent le sol des deniers qu'ils avoient ramassés en mendiant. Eux seuls ont le droit d'habiter ce petit bourg ; ils y vivent tranquilles , et ont des mœurs , en mémoire de leur chef ; qui en montra beaucoup dans tout le cours de sa vie pratique. Consumé par les flammes , hors des murs de la ville de Constance , pendant la tenue du concile , les cendres de Jean furent toutes jettées dans les eaux du Rhin , pour empêcher les sectateurs de cette victime de l'intolérance religieuse , d'en faire des reliques. Cette précaution fut vaine. Les Hussites se mirent à racler la terre noircie par le feu du bûcher , l'emportèrent à Prague , où ils la vénèrent encore. Les protestans d'Hussinetz en possèdent quelque peu , et montrent leur trésor sacré , d'une manière touchante , aux voyageurs de confiance.

Près du mont des géants , dans la principauté de Jauer , aux portes de Hirschberg , les poètes de cette petite ville ont élevé un Parnasse , qui n'est guère plus célèbre que l'imprimerie juive de Dyhrenfurt. On parle davantage , et on tire plus de profit des manufactures en lin , en soie et demi-soie , établies dans les montagnes voisines.

Les arcades qui règnent sous chaque maison à Jauer, rendent cette petite capitale commode pour ceux qui la fréquentent. On y voyage du moins à l'abri. Nos grandes cités, siège du luxe, n'ont pas cet avantage.

A Frimkenau, dans la principauté de Glogau, on forge du fer, et l'on fabrique du papier, deux matières qui ont rendu beaucoup de bons et de mauvais services à la société civile.

A Neysse, ville forte et la première de la principauté de ce nom, est un chapitre de Rose-Croix, dont le chef a titre de prince.

Dans la principauté de Munsterberg, à Henricheu, est une abbaye de Cîteaux, dont l'abbé porte la mitre, et prend le titre de prince : un secrétaire du duc Henri le Barbu, a fait cette fondation en 1222. Il n'y a qu'en Allemagne qu'on trouve de ces sortes d'établissemens.

Wartha est une petite ville non murée ; mais elle est ceinte de hautes montagnes, où l'on vient fréquemment en pèlerinage. Les lieux élevés ont toujours inspiré quelques sentimens religieux.

A Skodny, village de la haute Silésie, sur la petite rivière de Malpana, se fondent beaucoup de bombes ; on y fabrique aussi des socs de char-rue. Les métaux innocens se prêtent à tout ce

que la main de l'homme en veut faire , et deviennent , à son gré , utiles ou nuisibles.

Ratibor , petite ville sur l'Oder , renferme un monastère de filles consacrées au St. Esprit , et qui font vœu d'humilité. L'abbesse prend le titre de princesse.

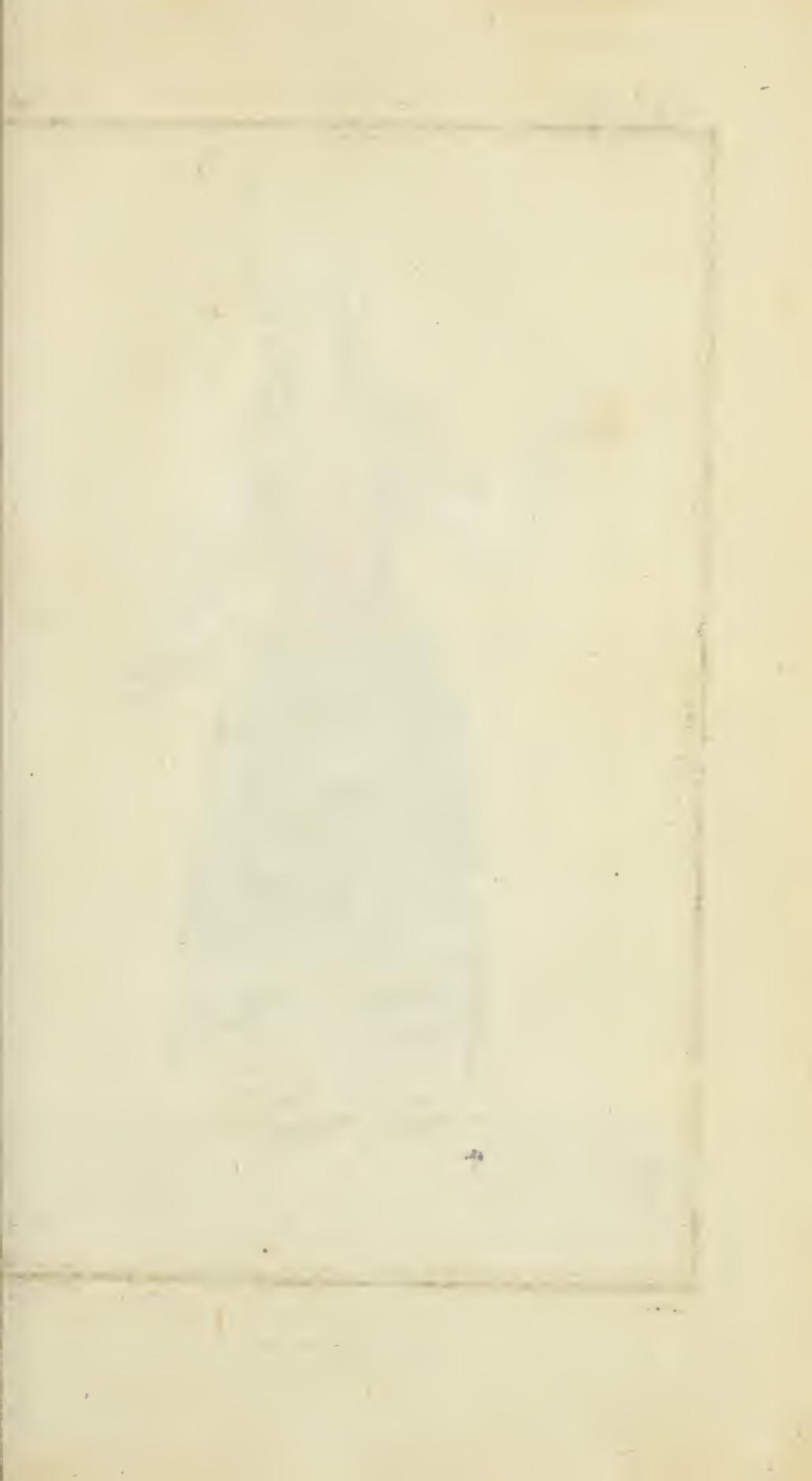
A Glatz , ville principale du comté de ce nom ; sur la Neysse , le peuple vit dans l'aisance.

Reinetz ne regrette pas le château de Hummel , qui a donné le nom que porte le district où se trouve cette petite ville : elle en est bien dédommagée par ses manufactures , où se fabriquent de la panne très-estimée , et de beaux draps.

Une image miraculeuse , motif d'un pèlerinage célèbre , dispense du travail les habitans d'Albendorf , village situé sur la montagne de Heuscheum.

Fin de la notice historique sur la Silésie Prussienne.

M O E U R S





BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

Estonienne.

M O E U R S

ET C O U T U M E S

DES LETTONIENS,

D E S

ESTONNIENS ET DES LIEWES.

CES trois peuplades habitent la Livonie ; mais elles ont diverse origine. Au troisième siècle, les Lettoniens , placés à l'embouchure de la Vistule , commencèrent à être comptés pour une nation. C'est alors que les Finnois, qui n'étoient que pasteurs , leur permirent de cultiver des terres parmi eux , et peu à peu leur cédèrent la place. Leur industrie et l'amour du travail les rendoient heureux ; ils étoient idolâtres , mais libres. Les chevaliers de l'ordre teutonique parurent , armés de la croix et du glaive. Les Lettoniens furent chrétiens, mais en même temps serfs. En échange des lumières qu'on leur porta , la propriété de leurs biens leur fut enlevée. Du moment qu'ils purent prétendre à une place dans le ciel, ils perdirent celle qu'ils

avoient sur la terre ; et le salut de leur ame leur coûta le bonheur en cette vie. Il paroît qu'on tient moins à la liberté qu'à la religion de ses pères. Convertis, ou plutôt conquis au catholicisme romain, devenus luthériens au milieu du seizième siècle, la tradition de leur culte primitif ne s'est pas encore effacée parmi eux. Encore aujourd'hui, les Lettoniens pratiquent quantité de superstitions payennes. Ils n'ont pas tout-à-fait oublié *Thor* ou leur être suprême, ni surtout *Wels*, ou le diable, qu'ils ont retrouvé dans leur nouvelle croyance. Jadis leur souverain temporel exerçoit aussi les fonctions du principal sacrificateur. Leurs nouveaux maîtres leur offrirent ce double caractère, mais d'une manière plus prononcée ; les Lettoniens ne s'en ressentent que trop. La servitude les marque de sa flétrissure ; ils sont devenus flegmatiques et paresseux. Une apathie universelle s'est emparée d'eux. Ils s'enivrent pour oublier leurs peines, et pour se soustraire à eux-mêmes. Dégradés à leurs propres yeux, ils daignent à peine se soigner. Leur indigence les exempte d'impôts, que remplacent des corvées humiliantes et pénibles. Ils n'entreprennent rien pour leur compte ; puisqu'on les a réduits à la condition des bêtes, ils sentent qu'il faut bien qu'on les nourrisse, si on veut les conserver. Cependant ceux qui appartiennent à quelques seigneurs plus humains,

rappellent l'ancienne capacité de cette peuplade infortunée, et font quelques profits. Mais l'argent qu'ils gagnent est perdu pour eux-mêmes ; ils le confient à la terre, par un esprit de méfiance. Les Lettoniens, en un mot, ne paroissent tenir encore à la vie que par l'amour. Les femmes, moins sensibles à la perte de la liberté, ont moins dégénéré que les hommes ; elles sont même, pour la plupart, assez belles, mais vaines à proportion. Elles filent et s'occupent de quelques autres ouvrages, qu'elles sont obligées de porter à la terre seigneuriale.

L'habillement des Lettoniennes est très-joli et approche beaucoup de celui des Esclavonnes. Elles usent de bas, de souliers ou pantouffles, de chemises blanches à manches larges par le haut et serrées au poignet. Elles mettent des robes ordinaires de femmes, des tabliers longs, et une espèce de corset, qui ne descend que jusqu'à la jupe. Le tout est garni, brodé et chamarré de plusieurs couleurs : attachée au-dessus des hanches, leur ceinture est travaillée avec recherche. Un collier de perles de verre à plusieurs cordons leur voile le sein, et leur tient lieu de *modeste* ou de fichu. La coëffure seule distingue les filles à marier des femmes mariées. Celles-ci se couvrent la tête d'un petit bonnet, enrichi d'une dentelle d'or ou d'argent, et orné

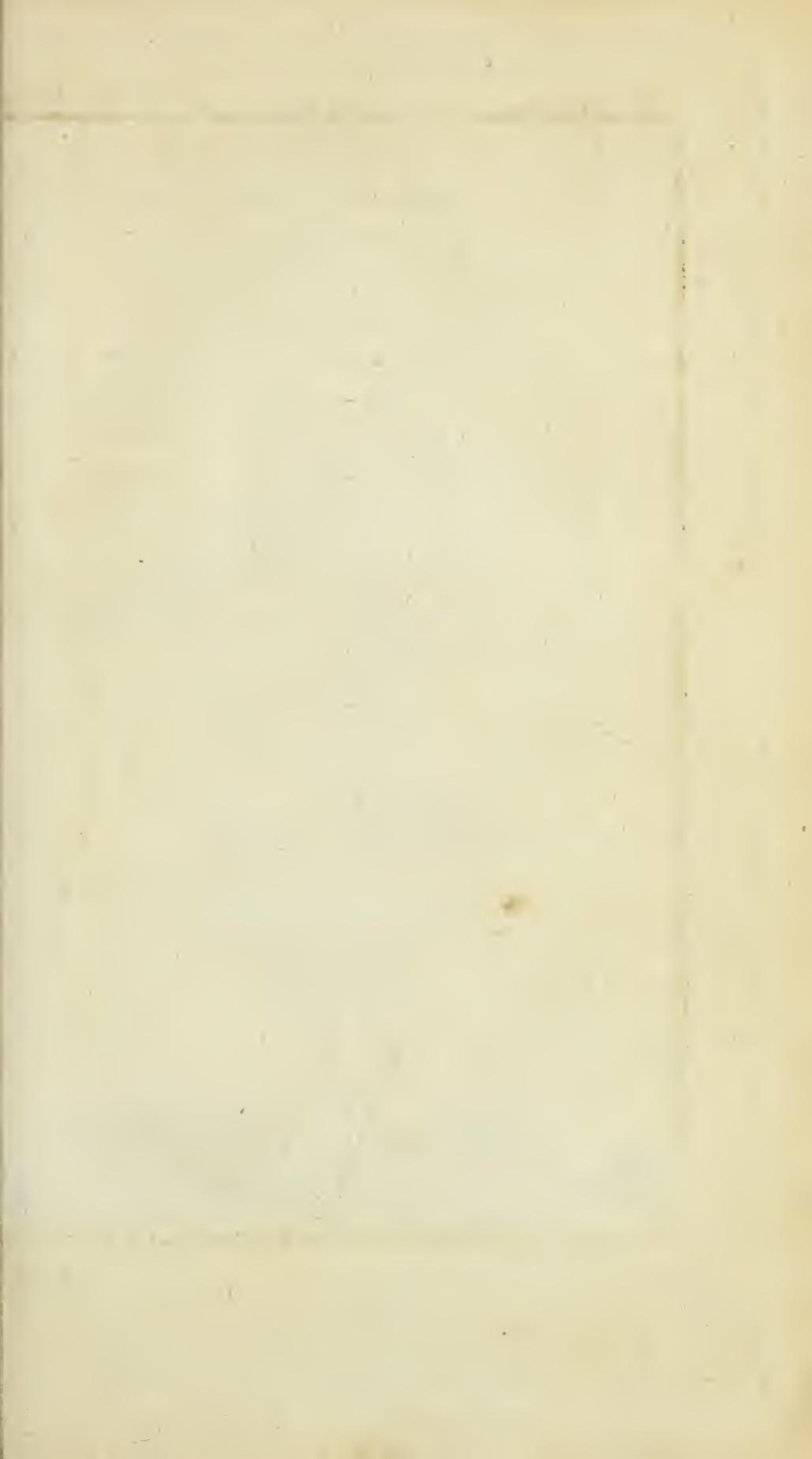
par derrière d'une cocarde de rubans et de cordons, dont les extrémités flottent sur leurs épaules. Les filles portent des bonnets sans calotte ; ou plutôt des bandeaux roides qui débordent le front, et couverts de galons ; ils sont élevés par-devant et noués derrière avec des cocardes, dont les bouts, longs de six pouces, retombent sur le dos avec leurs cheveux déliés et épars.

Le costume des hommes est le même que celui des paysans Finnois, à l'exception qu'ils ne portent pas tous la barbe.

Les Estoniens ont moins d'affinité avec les Finnois que les Lettoniens. Les Lièves ou Lifes, ainsi que les habitans de l'isle d'Oësel, sont une branche Finnoise sans aucun mélange.

Ces trois nations sont ordinairement désignées sous la seule dénomination *Undeutsche* ; c'est-à-dire, *non-Allemands*, ou *non-Germains*.

*Fin des mœurs et coutumes des Lettoniens,
des Estoniens et des Lièves.*





Jugrienne.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S H A B I T A N S
D E L ' I N G R I E .

PIERRE-LE-GRAND, qui ne se montra que trop le fidèle élève du cardinal de Richelieu, à Paris, enleva l'Ingrie à la Suède. Ce fut l'une de ses premières conquêtes; et les Ingriens s'en aperçurent. Il les dépouilla aussi-tôt de leurs anciens privilèges, et les distribua en présent aux seigneurs russes, qui, à son exemple, les firent gémir sous le pouvoir arbitraire. Pour en venir mieux à bout, on les fit passer du luthéranisme au rit grec. Ils se seroient rendus musulmans avec la même docilité. Chrétiens à l'extérieur, ils sont encore payens dans l'ame. Ils ont cru retrouver leurs idoles dans les images des saints, auxquels ils rendent un culte superstitieux au fond de leurs forêts. Les églises ne les ont point fait renoncer aux endroits consacrés, où ils se rassemblent pour y passer la nuit.

à chanter. A la S. Jean , ils y font un grand feu ; et immolent dans les flammes un coq blanc. Ce cérémonial est accompagné de gestes et de grimaces analogues.

Rien de plus aisé que de se marier dans ce pays. Il suffit d'acheter sa femme , qu'on mène au prêtre , quand le marché est conclu , pour en recevoir la bénédiction nuptiale. Pendant le chemin , deux femmes voilées accompagnent la mariée en chantant des cantiques , dont on peut se former une idée d'après les mœurs de la nation. La noce finie , le mari traite sa compagne comme une bête de somme , dont il a fait emplette , et dont il a droit de disposer sans ménagement. La pauvre malheureuse l'est encore davantage , quand elle devient mère ; car alors elle paye pour les fautes de ses enfans , en même temps que pour les siennes propres.

Un prêtre préside bien à l'enterrement des morts ; mais les Ingriens ne s'en tiennent pas-là. Ils retournent vîte à la fosse , pendant la nuit , pour enterrer des alimens à côté du nouveau décédé. Ce cérémonial est la suite de leur opinion , que l'on continue de vivre dans le monde souterrain , comme on faisoit à la surface. Aussi redoutent-ils les morts , auxquels ils adressent la parole comme s'ils étoient encore

vivans. Une veuve de quinze jours s'étoit remariée ; pour appaiser son mari défunt , on la vit se rendre à son tombeau , s'y coucher tout de son long , pour s'en faire mieux entendre , et lui dire , au milieu de ses lamentations : « Hé-
 » las ! puisque tu es mort ; j'ai cru pouvoir épou-
 » ser ce garçon plus jeune que toi. Ne m'en
 » veux pas. Je n'en aurai pas moins soin de
 » ton fils , de ton petit blondin que tu aimois
 » tant ». On remarquera que cette scène se pas-
 soit dans un village aux environs de St. Peters-
 bourg , capitale de l'Ingrie. Ils font ordinaire-
 ment leurs fosses si peu profondes , et ils les re-
 couvrent de si peu de terre , que les chiens
 trouvent sans peine la nourriture préparée pour
 les morts , et la mangent ; ce qui fait honneur
 à l'appétit des défunts.

Les Ingriens font la nuance entre les Russes et les Finnois ; ils sont agriculteurs et habitent de petits hameaux , composés de cinq à dix fermes. Leurs cabanes , petites et mal-propres , annoncent le séjour de la misère , et ne sont que trop souvent infectées de la débauche la plus grossière. Ne pouvant rien posséder en propre , ils imitent les Bohémiens , et se répandent sur les grands chemins pour y exercer le pillage. Le gouvernement russe les a souvent punis de cette

conduite illégale, mais inséparable de leur existence précaire.

L'habillement des Ingriens est absolument le même que celui des paysans Finnois.

Les Ingriennes affichent, dans leur costume, une recherche peu compatible avec leur genre de vie. Leur chemise qui descend jusqu'au dessous des genoux, a des cols et des poignets justes, mais piqués et brodés, ainsi que les manches qui sont fort larges. Le corps de la chemise est lui-même très-ample et tout bouffi de plis. La façon d'un pareil vêtement exige un mois de travail. En place de jupe, elles attachent de chaque côté un tablier de drap sans plis. Par derrière l'un croise sur l'autre; mais par-devant, ils laissent une ouverture, que l'on ferme par un autre petit tablier enrichi de coquilles et de perles de verre; plusieurs colliers et ces mêmes bijoux leur couvrent la gorge. Elles portent aussi de petites chaînes aux oreilles, ainsi qu'une grande quantité d'autres pende-loques dans le même genre. Elles se chaussent à la manière des paysannes Finnoises, et se coëffent aussi dans le même goût. Les filles tressent leurs cheveux et ne les couvrent point. Quand une Ingrienne s'habille pour aller en ville, elle met un bonnet à la russe, nommé

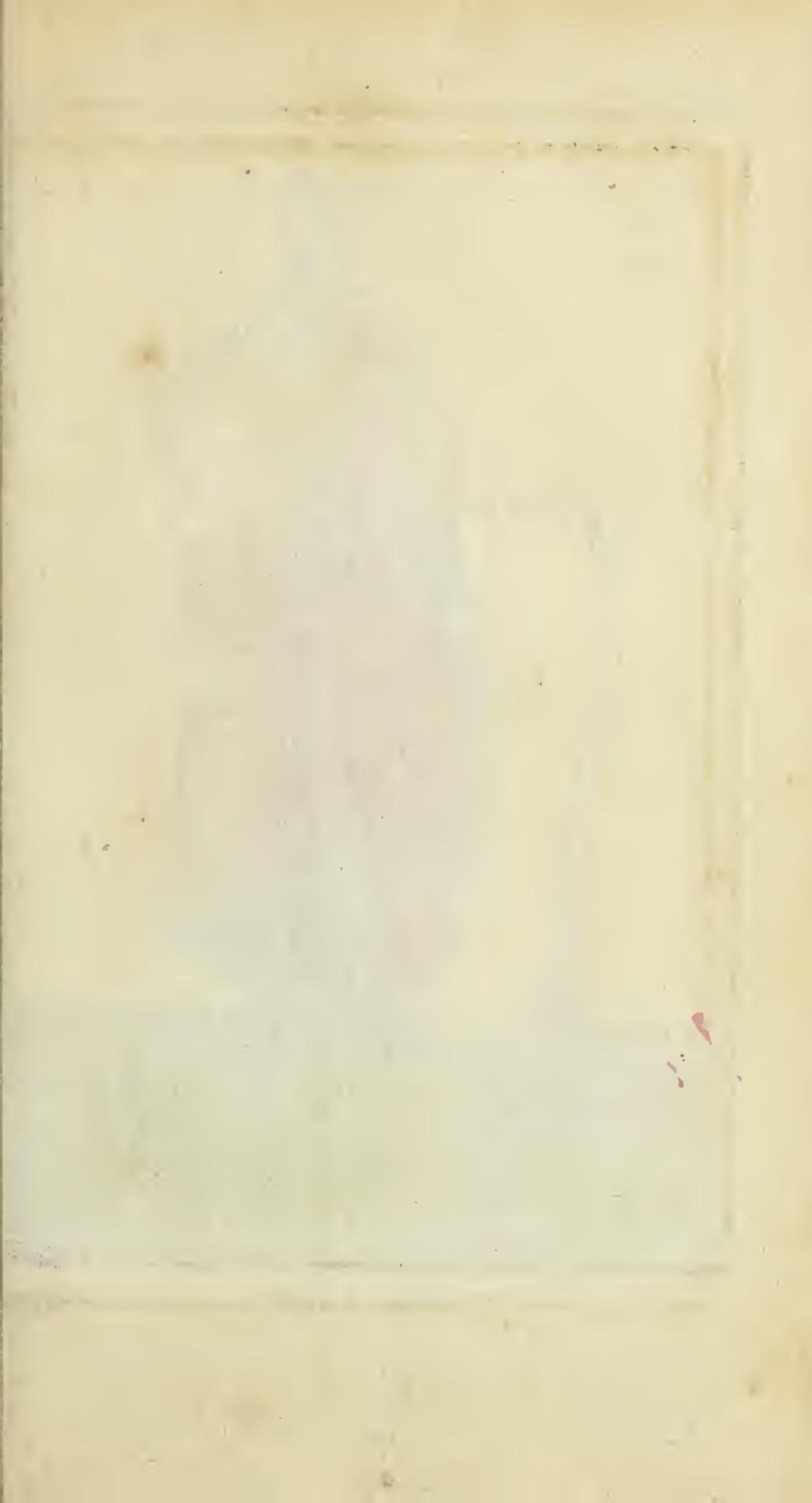
kakoschnik. Fourré en dedans, et quelquefois galonné, il est garni d'une pièce pointue, qui avance au-dessus du front. Elle porte une espèce de mante ou de robe longue (*kaftan*) par-dessus la chemise. Cette mante de gros drap ou d'étoffe grossière s'attache sur le sein avec quelques boutons.

*Fin des mœurs et coutumes des habitans de
PInorie*



Femme de Valday.

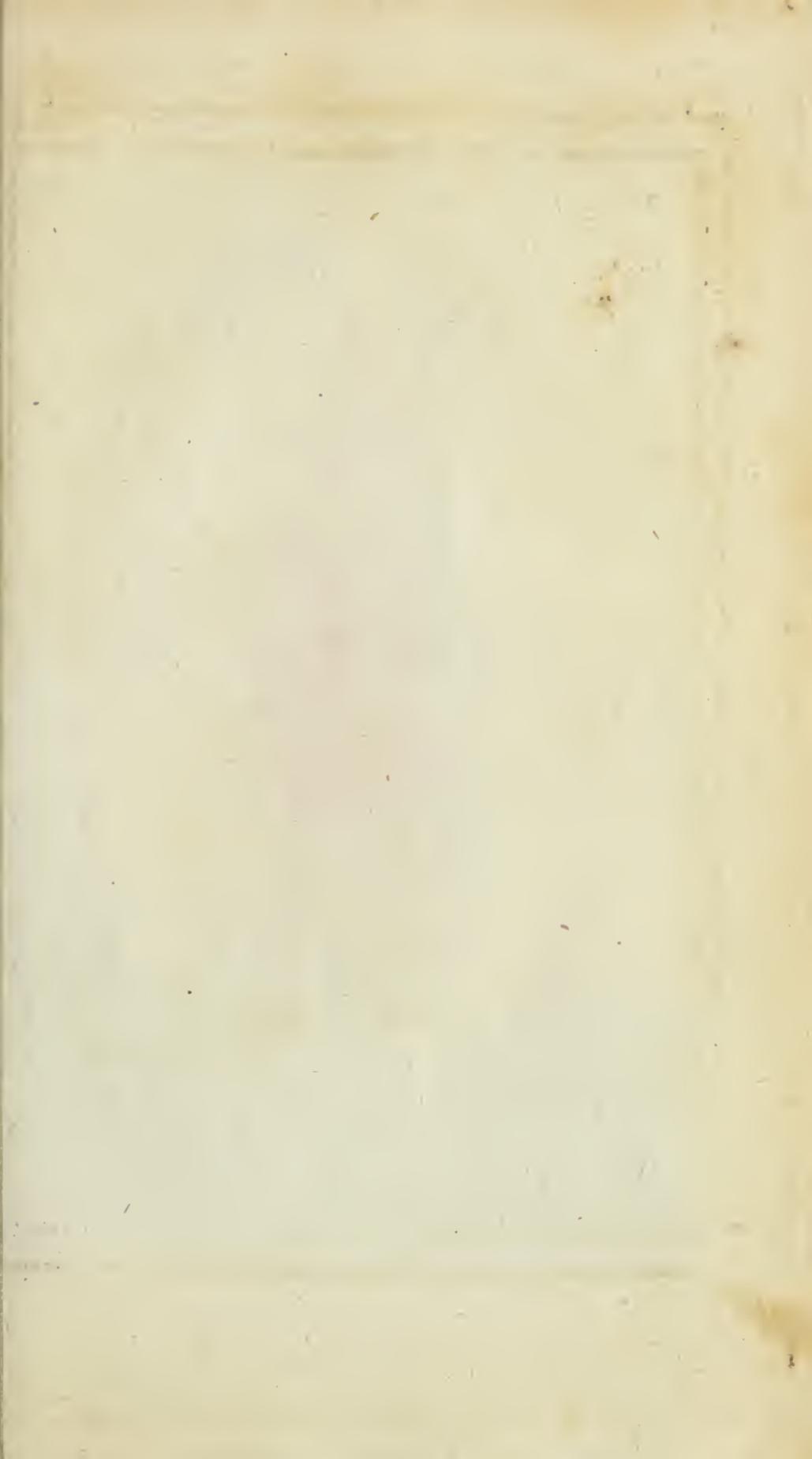
BOS
PUBLIC
LIBRARY





Russien.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





Russienne.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

N O T I C E
H I S T O R I Q U E
S U R L A R U S S I E.

LA Russie est l'empire le plus vaste et l'un des moins peuplés du globe. Rome, au plus haut point de sa gloire, ne comptoit pas autant de provinces. Alexandre ne parcourut jamais une étendue de pays aussi immense. Un tiers de l'Asie est tributaire du cabinet de Pétersbourg.

Si la liste nombreuse des peuples inscrits sur les registres de la chancellerie russe, est imposante, elle ne soutient pas son importance, après un examen réfléchi. Plus des trois quarts de ces possessions ne sont que des déserts, où de chétives peuplades errent en liberté, et n'entendent parler, qu'une fois l'an d'un maître; à peine en savent-elles le nom; et elles changeroient de souverain, sans s'en appercevoir.

Heureuses de n'être point nées plus près du trône qui les range parmi ses sujets, elles subiroient la destinée des paysans russes, les-

quels attachés à la glèbe où ils n'ont pas demandé à naître, vivent serfs d'un suzerain ; la mort seule peut les affranchir. Semblables aux troupeaux qu'ils engraisent, on les donne en présent, en échange ; on se les passe de main en main, comme les fruits du sol : leur existence est toute passive. Et ce n'est pas dans les forêts voisines de la Chine, qu'un tel régime politique se soutient depuis des siècles ; l'Europe éclairée offre encore aujourd'hui ce spectacle révoltant, cet humiliant tableau, dans toute sa partie septentrionale.

Une telle constitution n'avoit pas lieu chez les premiers Russes. Scythes d'origine, ils conservèrent assez long-temps le caractère indépendant de cette race antique. Ils éli-soient eux-mêmes leurs chefs. Quelquefois ils allèrent en chercher un chez leurs voisins. C'est ainsi que Durick, Suédois de nation, fut élu leur prince au 9^e siècle. Au 11^e, notre roi Henri I prit pour femme, la fille d'un souverain Russe. Au 13^e siècle, la Russie fut imposée par un descendant du Tartare Gengis, et paya ce tribut pendant 200 ans. Elle secoua le joug à la fin du 15^e. siècle, et devint une puissance formidable sous Ivan IV, dit *le Sévère*, pour ne pas dire *l'inhumain*. Mais en dégageant l'empire, des entraves étrangères, le *souverain*

maître, ou *conservateur*, réduisit en servitude ses propres sujets, lesquels ne sen ressentent encore que trop de nos jours. Enfin, Pierre I ne voulant pas régner sur une peuplade barbare, métamorphosa les Russes; il n'en fit pas des hommes; mais il eut à cœur de polir leurs fers, et de leur donner un certain éclat. Il eût peut-être donné plus de consistance à son trône et à sa nation, si, au lieu d'étendre une domination déjà beaucoup trop vaste, il eût su se prescrire lui-même des limites. Quant à l'état actuel de la Russie, les contemporains en laisseront porter un jugement à leurs neveux.

Le dénombrement complet des habitans de toutes les Russies, se monte à peine à vingt millions d'hommes; et à peine en compteroit-on un million digne de figurer parmi les peuples policés de l'Europe. Les autres végètent, comme autrefois nos devanciers dans les Gaules, du temps des Druides.

Le catholicisme grec est la religion dominante. Ce rit est chargé de toutes les pratiques superstitieuses, compagnes inséparables d'une croyance sur parole, et d'une ignorance native et passée en loi. A travers leurs pieux usages, plus ou moins éloignés de l'esprit de l'évangile, il en est un qui porte avec lui sa recommanda-

tion ; ils pensent que la voix humaine est le seul instrument digne de glorifier Dieu.

Les prêtres portent la barbe , les cheveux et les habits longs. Ils se couvrent la tête d'un bonnet noir : le haut s'élève en pointe , le bas descend sur le dos. Le clergé russe jouit du travail de près d'un million de paysans attachés à son service. Ces paysans ne se rasent point la barbe.

Jadis les Russes n'étoient qu'agricoles , chasseurs , ou pâtre. Aujourd'hui ils sont devenus d'assez habiles fabricans d'étoffes. Ils savent mettre en œuvre la soie et la laine , et la toile de tapisseries. Ils font d'assez beaux velours. Ils tirent leurs soies , principalement de la Chine , de la Perse et de l'Italie ; leurs laines de la Turquie et de quelques provinces de l'empire. On y teint la première de ces productions ; une trentaine de manufactures les emploient , et occupent près de 3000 ouvriers. La laine ne sert qu'à des draps grossiers pour les domestiques et les soldats.

Les Russes exportent diverses pelleteries recherchées , des cuirs rouges et noirs , connus sous le nom de *roussi* , qu'ils apprêtent mieux

qu'aucune nation d'Europe, et sur-tout à Pleskou, à Jaroslou et à Castrom. On leur passe en échange des étoffes de laine, de soie, des indiennes et toiles de coton, toiles fines, etc. Le commerce intérieur est assez considérable : on traite avec la Chine, par caravanes. On lui porte des peaux ; elle donne des peaux de tigres et de panthères, des toiles de coton, des étoffes de soie, etc. La Perse envoie de la soie crue ou travaillée. La Bukarie fournit des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton du pays, des Indes. Presque tous les peuples d'Asie, tributaires du sceptre impérial, s'acquittent avec leurs pelleteries. Le commerce des toiles rapporte des sommes considérables.

La Russie est divisée en gouvernemens, dont le nombre n'est pas encore bien déterminé. La Livonie et l'Estonie sont deux principales provinces de l'empire. Elles produisent du lin et du chanvre ; mais le sol seroit susceptible d'un bien plus grand rapport. Le despotisme seigneurial y rend l'industrie stagnante. La noblesse, en ce pays, est tout, et ne fait rien. Tout le poids de la vie retombe sur les vassaux. Ceux-ci n'ayant point de propriété, pas même celle de leur personne, ne travaillent qu'autant qu'il faut pour subvenir à leur existence précaire. Rendus à eux-mêmes, ce seroit toute autre chose.

Riga, ville principale de cette contrée, est presque le seul endroit, où il y ait quelque activité et quelque aisance. Reval fait aussi du commerce; la ville de Narva a beaucoup perdu.

On auroit une haute idée de l'empire de Russie, si on en jugeoit d'après S. Petersbourg, sa capitale, située dans l'Ingrie. Cette belle ville doit sa fondation à Pierre I. Le luxe qui y règne annonce une civilisation de plusieurs siècles; et au commencement de celui-ci, on ne voyoit encore que quelques cabanes de pêcheurs dans l'isle de Bazile. On fabrique à Pétersbourg, des tapisseries, des bas de soie, des chapeaux, etc. Son commerce est très-étendu. Ses environs sont ornés de plusieurs châteaux. Le palais de Pétersbourg est si magnifique, qu'on ne craint pas de le mettre en parallèle avec Versailles.

Novogorod est le chef-lieu d'une province de ce nom. Cette ville, très-ancienne, a joui, pendant quatre siècles consécutifs, du privilège si naturel, et devenu si précieux, de se gouverner elle-même, d'après ses propres loix. Les citoyens assemblés se nommoient un magistrat suprême, et se réservoient le droit de revenir sur leur choix, quand et tant qu'ils le jugeoient à propos. Novogorod ne fut florissante qu'alors qu'elle fut libre. Cette constitution

tution indépendante lui avoit procuré une consistance telle, qu'elle donna lieu à ce proverbe : *Qui pourroit résister à Dieu et à la ville de Novogorod* : la grande Novogorod ne résista cependant pas aux armes d'un souverain russe, jaloux de sa splendeur, qu'elle ne devoit qu'à elle seule. Elle n'a conservé de son état primitif, que sa vaste enceinte, devenue déserte.

Dans cette province, on ne trouve rien d'un peu remarquable, que la petite ville de Walday, voisine du lac Waldaeskoe, et d'une isle, où existe encore un couvent bâti par le patriarche Nikon, prêtre intolérant, qui fut condamné dans un synode de prélats, assemblés en 1668. Le lac de Walday communique avec la Msta. Le bourg est peuplé de prisonniers polonois et finlandois.

La province de Pleskou a donné son nom à sa ville principale, qui étoit encore une république au commencement du 16^e siècle. Elle est beaucoup déchue, en perdant sa liberté. On y fait encore un assez bon commerce de cuirs de Russie, de chanvre et de lin. Depuis que Petersbourg est quelque chose, Archangel n'est presque plus rien. On y trouve du moins la tolérance religieuse, établie et passée en loi, quoique cette ville donne son nom et peut-être son existence à un monas-

tère consacré à l'ange Michel. Son divin patron n'a rien fait pour elle.

Wologda est plus considérable. On y fait un plus grand commerce. Cette ville envoie des cuirs de roussi, des toiles de lin teintes ou glacées, à Pétersbourg; des soies de cochons, à Archangel. Elle transporte aux frontières de la Chine, des toiles, des cuirs du Wadmél, du petit-gris, des galons d'or et d'argent, des peaux de chiens marins, &c. des peaux de castors du Canada, du velours, des étoffes de laine, de soie, &c. Les Chinois donnent en échange, du damas, des satins, de la soie torse, &c.

La ville de Moscou l'emporte sur toutes les autres places de commerce de la Russie, peut-être sans en excepter Pétersbourg, qui lui a enlevé le titre de capitale.

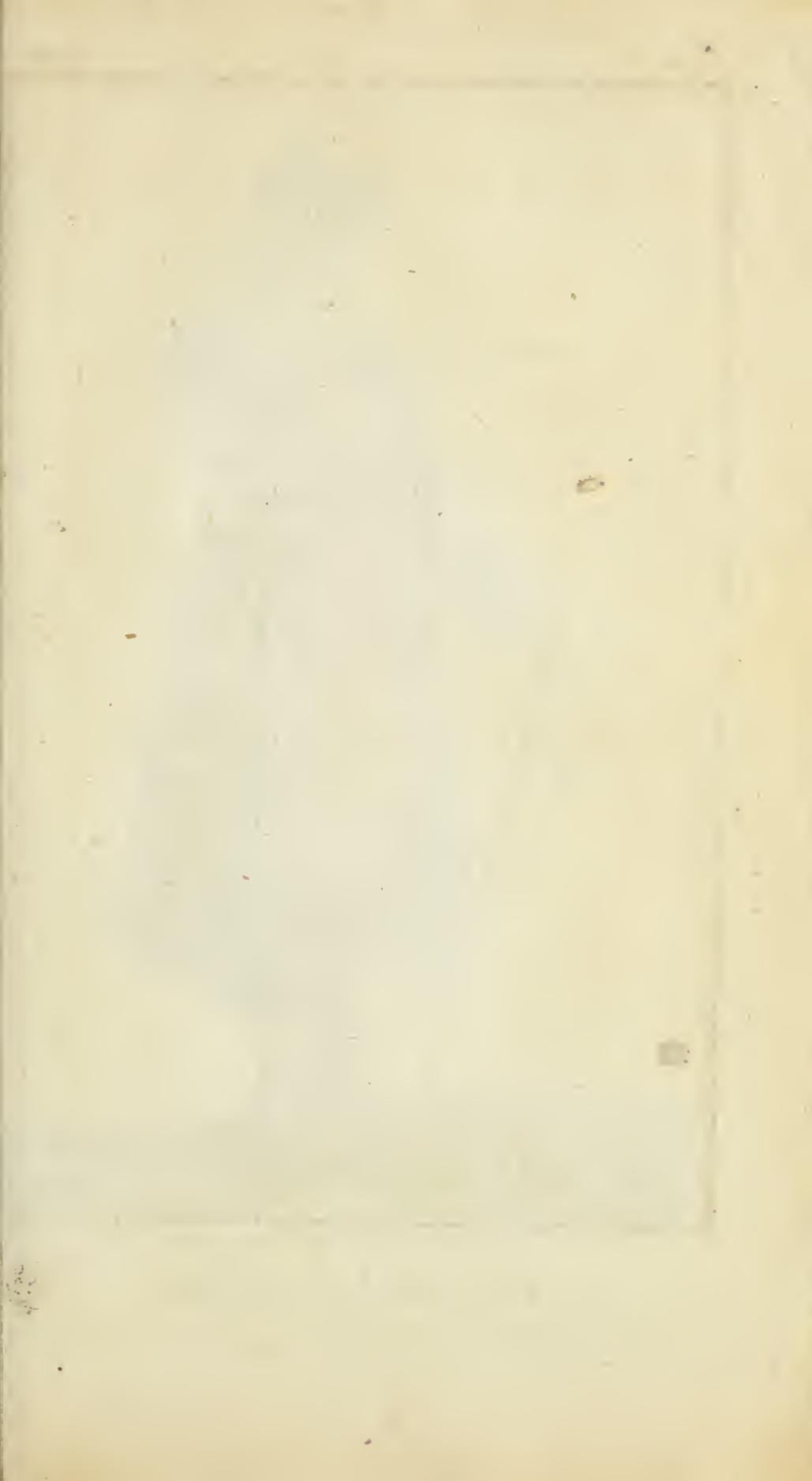
En 1759, il y avoit dans la ville dite Jaroslau, plus de cinquante manufactures de cuirs de roussi, trois de soieries, chacune de cent métiers, une de draps de neuf cents métiers. La grande fabrique de Zatrapesnou, établie par Pierre I, est dans son voisinage. On y compte deux cents métiers et six cents ouvriers. On y met en œuvre la laine, la soie, le chanvre, le lin, le papier, &c. On y teint aussi les étoffes.

Les François, plus que tout autre peuple de l'Europe, ont influé sur la civilisation rapide de la Russie. C'est la France qui inspira aux Russes le goût des lettres et des arts. Jamais aussi nos écrivains célèbres n'ont reçu plus d'accueil que de Catherine II. Cette souveraine a été, pour ainsi dire, au-devant des Voltaire, Diderot, d'Alembert, &c. Qu'on nous permette, à ce sujet, de terminer cette notice un peu sèche, par une petite anecdote très-peu connue.

En même-temps que Voltaire recevoit l'encens grossier, mais pur, des villageois du Mont-Jura, une Impératrice, célèbre par son amour pour les lettres et les arts, lui rendoit hommage avec toute la munificence de son rang. Des fourrures, des pierreries, le portrait de Catherine II^e, avec une lettre écrite de sa main, et un vase d'ivoire, ouvrage de ses doigts industrieux, sont envoyés de Pétersbourg au vieillard de Ferney; mais ce qui dut le flatter plus encore, la législatrice de ses peuples nombreux, soumettoit le code nouveau qu'elle leur préparoit, à l'examen du philosophe. . . . La boîte d'ivoire, tournée par l'Impératrice elle-même, et qui se trouva parmi les magnifiques présens qu'elle fit passer à Ferney, donna à Voltaire l'idée d'une plaisanterie. Après avoir pris quel-

ques leçons de madame Denis, sa nièce, Voltaire envoya à Catherine, en retour de son cadeau, le commencement d'une paire de bas de soie blancs, tricotés de sa main, et accompagnés d'une agréable épître, en vers galans, dans laquelle le Poète mandoit à l'Impératrice, qu'ayant reçu d'elle un ouvrage d'homme, travaillé par une femme, il prioit S. M. d'accepter un ouvrage de femme, sorti des mains d'un homme.

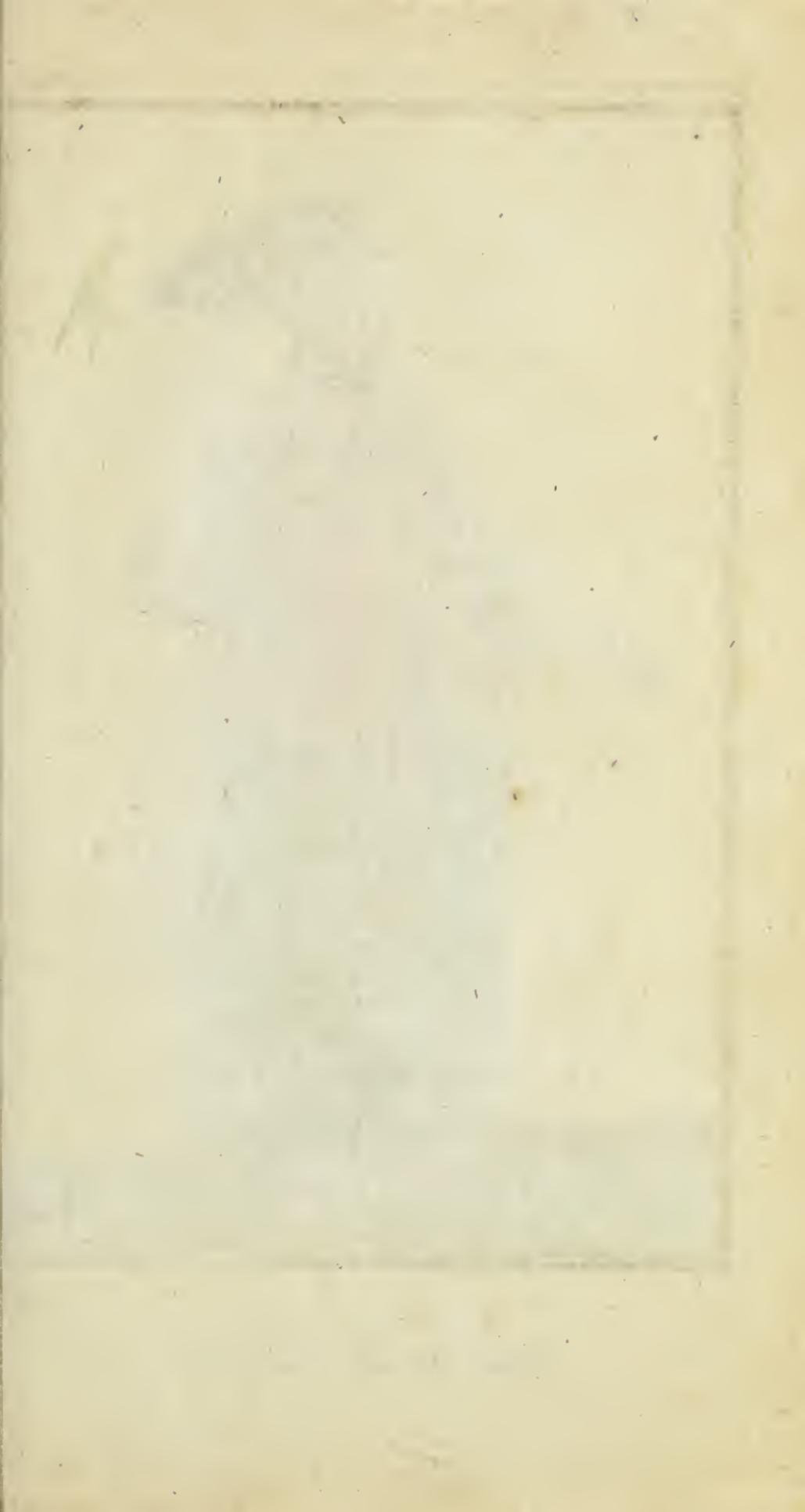
Fin de la notice historique sur la Russie.





Habitant de Kuluja.

BOSTON
PUBLIC LIBRARY
M. B. B. B.





BOSTON
LIBRARY

Femme de kaluga

C O S T U M E

D E S H A B I T A N S

D E K A L U G A.

KALUGA est éloigné de Moscou de trente-six milles. Nous nous abstiendrons de traiter ici des mœurs et coutumes de ce canton de la Russie, devant en parler plus au long, quand nous en serons à l'ancienne capitale de l'Empire russe. Pour le présent, nous nous bornerons à la description du costume.

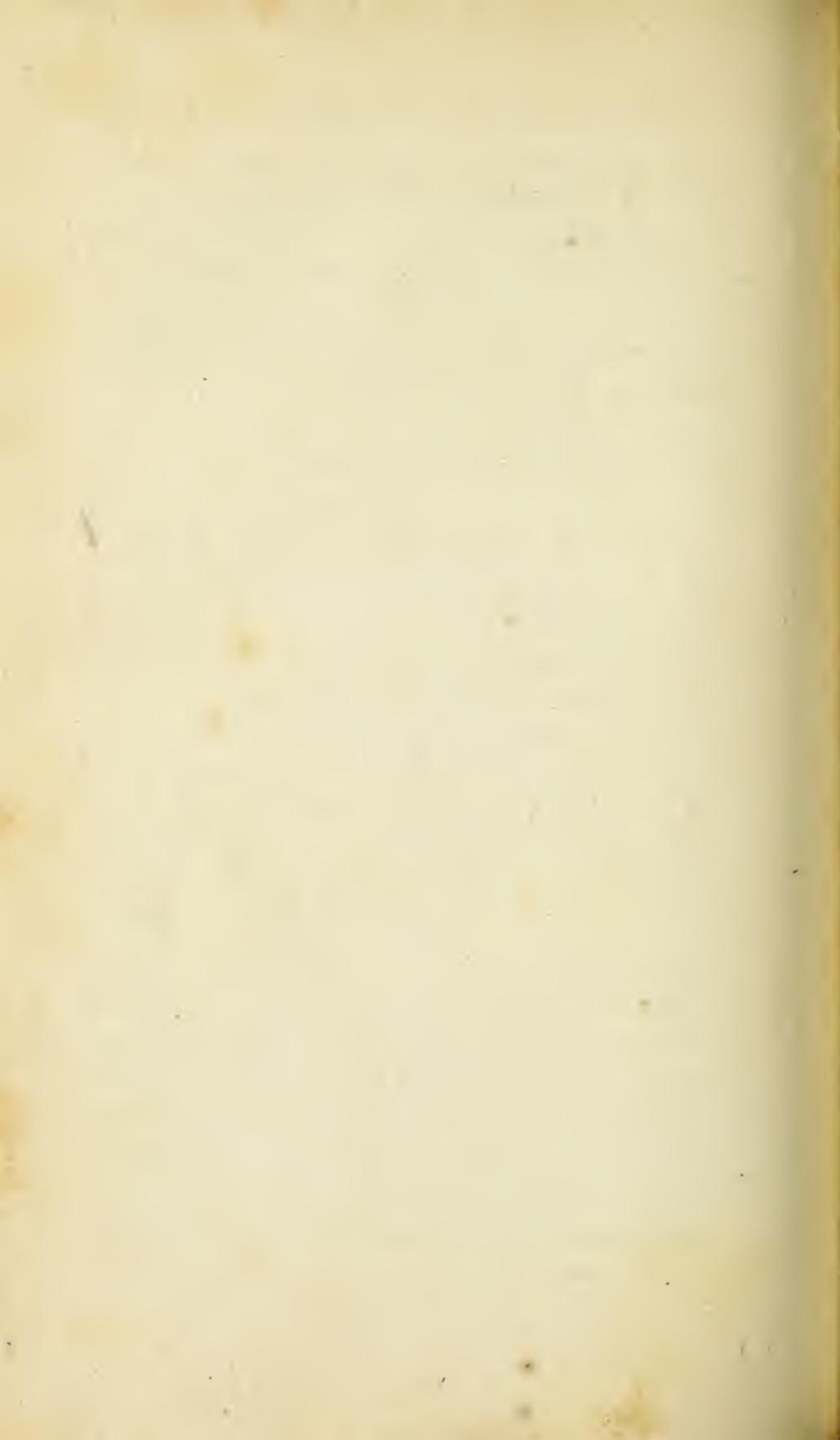
Celui des hommes est fort simple. Un marchand de Kaluga est coëffé d'un bonnet, qui a la forme des anciens bonnets de velours, dont on fait encore usage en France. Celui-ci en diffère par la matière. Il est composé d'une coëffe ou d'un fond de drap bleu ou autre ; les rebords sont ordinairement de la fourrure. S'ils ne se terminoient pas en pointe sur le devant et derrière la tête, ils ressembleroient beaucoup aux bonnets des Arméniens. On porte la barbe et les cheveux tels que la nature semble l'exiger.

Sur la chemise, on endosse une veste boutonnée à l'ordinaire ; et par-dessus, un habit fort large, dont les manches retombent jusques sur le poignet. Ce vêtement n'a point de boutons, à l'exception d'une espèce d'olive placée au haut pour faire joindre les devants. On double ordinairement cet habit d'une couleur différente de celle du dessus. Des hauts-de-chausses qui ne sont rien moins que justes, se renferment dans des botines noires.

Le costume des femmes a quelque chose de pompeux et d'extraordinaire. Elles font une belle natte de leurs cheveux, renfermés sous un bonnet fort étrange. Ce bonnet est composé par le bas d'un bandeau de plusieurs rangs de perles ajustés sur le front. Le reste de la coëffure ressemble assez à un éventail déployé et recourbé, garni de broderies et de fleurs dessinées avec des perles de verre. Aux boucles d'oreilles s'attache l'extrémité d'un collier de perles, qui fait plusieurs fois le tour du col. La chemise est fermée sur le devant, et assez haut, par un nœud de perles de diverses couleurs. Les manches bouffantes sont liées sur le poignet. Une longue robe, qui laisse à peine voir le bout des pantoufles, est recouverte d'une espèce de corset qui ne serre point la taille, et qu'on laisse entr'ouvert sur le devant par le bas. Ce corset est

plus ou moins riche, et bordé d'une broderie plus ou moins large; échancré quarrément, il laisse voir le haut de la chemise, et fait sentir les formes heureuses qu'elle renferme. Un cordon en forme de ceinture laisse pendre avec grace ses extrémités garnies d'un gland passé dans un petit anneau.

Fin du costume des habitans de Kaluga.





Cartare de Crimée.

PUBLIC
LIBRARY





Femme Tartare .

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S T A R T A R E S
D E L A C R I M É E .

SI la Grèce n'est plus rien de ce qu'elle étoit , les Tartares de la Crimée méritent assurément davantage le nom d'hommes , que les sauvages habitans de la Tauride.

Le sol de la Crimée sembleroit devoir inspirer de plus douces habitudes à ceux qui l'habitent : à l'abri des grands fléaux qui déchirent le sein de la terre presque par-tout ailleurs , il jouit d'une température salubre et d'une forte végétation. L'abondance ne s'y trouve pas en proportion du travail ; la nature désintéressée n'y exige presque point d'avances. La multiplicité et la beauté des fleurs le disputent à la quantité et à la qualité des fruits. Mais les Tartares ne savent pas encore tirer parti de toutes ces richesses , et semblent les dédaigner. Il faut avouer que jusqu'à présent les circonstances

n'ont pas été favorables à l'agriculture. Le peuplier, qui s'est naturalisé si bien en Crimée, rappelle le joug que Gênes leur a imposé trop long-temps. Une peuplade entière, instruite à combattre sous Gengis-Kan, devint l'esclave d'une poignée de marchands d'Italie. Tant il est vrai que les lumières de l'esprit viennent aisément à bout des forces du corps, et même de la valeur. Les Gênois, à leur tour, se virent enlever cette belle province par les Turcs, sous Mahomet II. Cette autre révolution porte aussi avec elle sa moralité. La tyrannie d'un vainqueur n'est pas le plus sûr moyen de conserver sa conquête. L'espoir d'être mieux, conseille aux vaincus de changer de maître; et les Tartares y gagnèrent en effet quelque chose d'abord. Mais le défaut d'instruction et l'excès du pouvoir sont deux obstacles à la félicité d'une nation. Peut-être devoit-on desirer de voir la Crimée passer sous le sceptre de quelque puissance civilisée.

Dans le courant des années 1687, 88 et 89, la Russie tenta deux expéditions en Crimée; mais la superstition et les intrigues de cour les firent échouer. L'armée consentit à perdre quinze jours dans l'attente d'une image de la Vierge, sans laquelle les soldats ne vouloient pas marcher. Puis la mauvaise nourriture, seule per-

mise pendant le carême, acheva de consumer leurs forces, et de rendre vains leurs efforts, déjà assez mal concertés d'ailleurs : en sorte que les troupes moscovites furent licenciées, même avant d'avoir pu se mesurer avec l'ennemi.

Depuis cette époque, la Crimée n'a point été vue d'un œil indifférent par ses voisins, et a servi de théâtre à quantité d'événemens plus ou moins importans, que nous ne nous sommes pas proposé de détailler ici. Mais l'état de cette péninsule, toujours précaire, dépend encore de la situation de l'Empire Ottoman, dont elle relève.

Les missionnaires, à leur tour, y ont essayé des conquêtes plus pacifiques; elles n'en ont pas été plus fructueuses aux uns et aux autres. La religion, trop souvent obligée de suivre le train des choses humaines, y est à la merci de la politique, comme dans beaucoup d'autres endroits. Les jésuites, en 1712, y ébauchèrent quelques établissemens, qui eurent peu de suite.

Deux circonstances favorisent la population dans la Crimée : 1°. l'éloignement de la capitale de l'empire du Croissant, et par suite, l'affoiblissement du pouvoir absolu : 2°. les mœurs rustiques qui règnent encore dans cette pres-

qu'isle, moins cependant que parmi les Noguais voisins. La cour du Kan, qui se croit obligé de représenter le Grand-Seigneur qui l'a nommé, répand au loin les influences du luxe et de tous les excès dont il est la cause. La classe des Mirzas, c'est-à-dire, des nobles et des ennoblis, donne aussi de mauvais exemples, et hâte la corruption. Qui croiroit que le chef d'un peuple pasteur, entretient dans le lieu de sa résidence, un théâtre et un orchestre, des virtuoses et des danseuses ? Qui croiroit que le *Tartuffe* de Molière, traduit dans l'idiôme Tartaro-Turc, pensa être joué à Kaoucham, devant les seigneurs du pays, qui savent à peine écrire leur langue ?

Si le superflu abonde à la cour du Sultan ou du Kan, et chez les Mirzas, le nécessaire manque souvent au reste de la nation : entourés de mers, les Tartares n'ont pas toujours du poisson pour suppléer à la disette des autres denrées, faute d'industrie et de prévoyance. Le sol offre de beaux pâturages ; et il seroit difficile de trouver du beurre. Les légumes y sont rares aussi. On se contente d'un pain très-médiocre, pour ne pas dire mauvais ; ou bien le riz en tient lieu. La chair du mouton y est d'une grande ressource. On ne sait ce que c'est que d'engraisser de la volaille.

Il peut y avoir eu en Crimée des villes considérables, sur-tout bien fortifiées, puisqu'on rencontre quelques restes d'édifices imposans; mais les endroits qu'on honore aujourd'hui de ce nom, sont à peine des bourgs fort ordinaires. Les Tartares sont dispersés dans quantité de petits villages; ils logent dans des maisons de bois, construites avec économie, mais solides et commodes. Que n'en sont-ils encore aux tentes des Noguais leurs voisins, et que n'ont-ils conservé leur liberté? La dépendance dans laquelle ils végètent, éteint en eux toute émulation, et leur a fait contracter la triste habitude d'une vie dure et grossière.

Ils sont amis de la guerre, ou plutôt du butin qu'elle procure. « Ce que l'on comprendroit à » peine, en le voyant, ce sont les soins, la » patience et l'extrême agilité que les Tartares » mettent à conserver ce qu'ils ont pris. Cinq » à six esclaves de tout âge, soixante moutons » et vingt bœufs, la capture d'un seul homme, » ne l'embarrassent pas. Les enfans, la tête » hors d'un sac suspendu au pommeau de la » selle; une jeune fille assise sur le devant, » soutenue par le bras gauche; la mère en » croupe; le père sur un des chevaux de main; » le fils sur un autre: moutons et bœufs en

» avant, et rien ne s'égaré sous l'œil vigilant
 » du berger de ce troupeau. Le rassembler, le
 » conduire, pourvoir à sa subsistance, aller à
 » pied lui-même pour soulager ses esclaves ;
 » rien ne lui coûte ».

On appelloit Tartares-Précops les habitans de l'intérieur de la Crimée, pour les distinguer des Cossaces et Noguais, peuples errans dans les déserts immenses des Tartaries européenne et asiatique ; la péninsule a 80 lieues de longueur au plus, sur 50 de large. L'isthme n'a guère qu'un bon quart de lieue en largeur. Cette presqu'isle doit son nom à une ancienne ville de Krim, dont il reste à peine quelques ruines. Elle étoit située à huit milles de *Kassa*, jadis Théodosie, qui appartint jusqu'en 1475, aux Génois, qui l'avoient prise sur les Grecs sous leurs derniers empereurs.

Les Tartares de Crimée, devenus plus sociables depuis leurs démêlés avec les étrangers, ont la taille médiocre, mais assez bien prise : d'ailleurs, ils ont conservé une constitution robuste, due à leur sobriété. Il est étonnant qu'avec de la santé et peu de besoins, ils n'aient pas encore recouvré leur liberté. Le pays qu'ils habitent convient parfaitement, ce semble, à des hommes indépendans. Les eaux

de la mer leur servent de boulevards naturels. Il est petit, par conséquent plus aisé à défendre. Il est fertile assez pour nourrir ses cultivateurs. Les propriétaires de cette contrée n'ont rien à demander au reste de la terre; et sans sortir de chez eux, trouvent le nécessaire, l'utile et même le superflu. Que pourroit, contre la Crimée jouissant de ses avantages, l'astuce italienne et le despotisme ottoman? Puisqu'ils n'ont rien à craindre du dehors, la paix et le bien-être de l'intérieur dépend d'eux. Ils n'ont plus qu'un pas à faire pour toucher au bonheur. Qu'ils ne reconnoissent pour *Mirzas* ou pour seigneurs suzerains, que l'ancien de chaque famille; et les voilà parvenus tout-à-fait à ces mœurs primitives, dont il reste encore quelques traces parmi eux, dans le goût qu'ils ont conservé pour la vie agricole et pastorale.

Quant à leur costume, l'examen détaillé des deux figures, nous dispense d'une explication. Nous dirons seulement que le luxe des habits n'étant pas à la portée de la partie de la nation, qui est tout-à-la-fois serve, pauvre et intéressée, il n'y a que les gens en dignité qui étalent sur leurs vêtemens quelque chose de la pompe asiatique. Le Kam, les Breis et les Mirzas, se revêtent d'une belle pelisse de gorge de loup blanc

288 COSTUMES CIVILS, &c.

de Laponie, doublée de petit-gris. Leur chemise de nuit est ordinairement magnifiquement brodée. Et, chez eux, ils se mettent à l'aise, dans un déshabillé magnifique, &c. &c. &c.

*Fin des mœurs et coutumes des Tartares
de la Crimée.*



11. - 24. - 1789. - 1790.



Femme Tattare d'Astragan.

M O E U R S

E T C O U T U M E S

DES TARTARES NOGAÏS

D'ASTRAGHAN.

PARMI les différentes hordes tartares , celle des Nogais s'est maintenue le plus long-temps libre , sous plusieurs noms , et répandue sur une assez vaste étendue de pays. Depuis cinq à six siècles, elle fréquente les *Steppes* ou déserts qui bordent la mer Caspienne et la mer noire ; elle faisoit aussi des courses au nord du mont Caucase , et jusques sur les rives inférieures du Wolga. Ayouk et Pierre-le-Grand , en resserrant les Nogais , les soumirent aux Kalmouks. Partagés entre la Russie et la Porte , ces Nomades sont dispersés aux environs de la mer d'Azou , entre le Tanaïs et le Kouban. On évalue leur population à soixante-dix mille arcs. C'est ainsi qu'ils se désignent.

Ceux d'entr'eux qui paroissent plus attachés à la couronne russe sont les Tartares d'Astraghan ;

ils habitent la ville de ce nom et les villages circonvoisins. Nous nous arrêterons à ceux-ci, dont le nombre ne passe pas deux mille *marmites*; ils appellent ainsi les familles qui les composent, et que nous désignons sous le nom de *feux*. Au reste, il est difficile de compter les individus d'une peuplade inconstante et toujours en course.

Les Tartares citoyens d'Astraghan ressemblent beaucoup, pour les mœurs, aux Tartares citoyens de Kasan, et ne diffèrent pas moins de ceux de leur horde, qui ne se sont point assujettis aux usages de la vie civile. Néanmoins, les Nogais d'Astraghan ont conservé plus de traces, qu'aucune autre peuplade, de la constitution tartare primitive. Ils reconnoissent parmi eux une noblesse très-nombreuse. Leurs princes, qu'ils appellent *mourses*, jadis très-puissans, ont perdu beaucoup de leur autorité, pour s'être montrés trop durs, et se sont vus abandonnés de leurs sujets, pour avoir oublié qu'ils n'étoient que *primi inter pares*. Les Nogais d'Astraghan, qui vivent sous des tentes aux environs de cette ville, et qu'on désigne sous le nom de Tartares campés, n'ont que de misérables écoles, et sont moins policés que les autres; mais soumis à la seule protection de l'empire russe, ils se gouvernent selon leurs lois propres, et jouissent

d'une liberté complète ; ils en sont quittes pour donner quelques *amati* ou otages, précaution qu'on a cru devoir prendre contre leur caractère turbulent. Quelques corvées sont le seul tribut qu'ils paient. Leurs bestiaux font leur seule opulence ; et ils seroient plus heureux que les plus riches Hollandois, s'ils vivoient en paix les uns avec les autres, et s'ils fournissoient des contributions moins fortes à leur noblesse, dont ils pourroient si bien se passer. Les Nogais des hordes ambulantes sont ordinairement sérieux, et on ne sauroit être plus hospitalier. Tout est commun entre le voyageur et son hôte ; la table, les habits, les ustensiles de ménage, le lit et jusqu'aux femmes.

Il est reçu parmi eux qu'un père achète des petites filles de cinq à six ans, pour les faire un jour épouser à ses enfans. La noce dure plusieurs jours, pendant lesquels, excepté le premier, les jeunes mariés ne quittent point la cabane, où on leur porte de quoi vivre. Ils provoquent l'accouchement en secouant la femme enceinte, suspendue par une ceinture passée sous les aisselles.

Par une suite de leurs préjugés religieux, ils bouchent hermétiquement, avec du coton, toutes les ouvertures du cadavre, aussi-tôt après qu'on a rendu le dernier soupir ; pour ne point

se souiller des écoulemens du mort, qui les rendroient impurs.

Les Tartares qui résident à Astraghan font le commerce ; ils ont des manufactures de maroquin, de toile de coton, de camelot, même d'étoffes de soie, qu'ils trafiquent avec les Arméniens, les Persans, les Boughares. Les femmes filent du coton avec beaucoup de soin. L'agriculture des Tartares villageois se borne presque au jardinage.

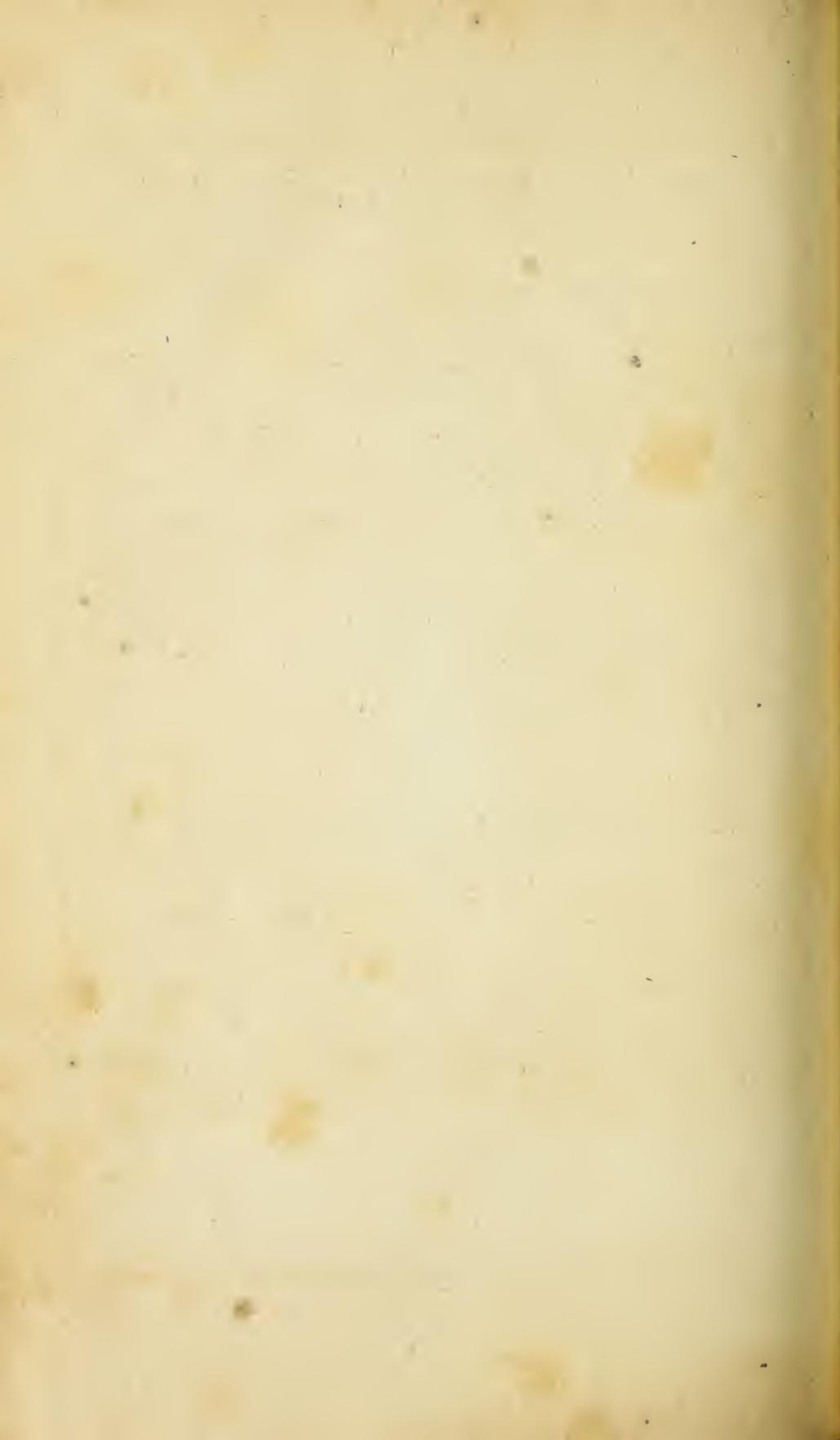
Les Nogais d'Astraghan sont mahométans ; ils ont quinze mosquées ; un grand-prêtre préside à leur clergé. Ils se vantent de posséder parmi eux un descendant du Prophète, lequel se distingue par un turban verd ; il affiche aussi plus de dévotion qu'aucun autre.

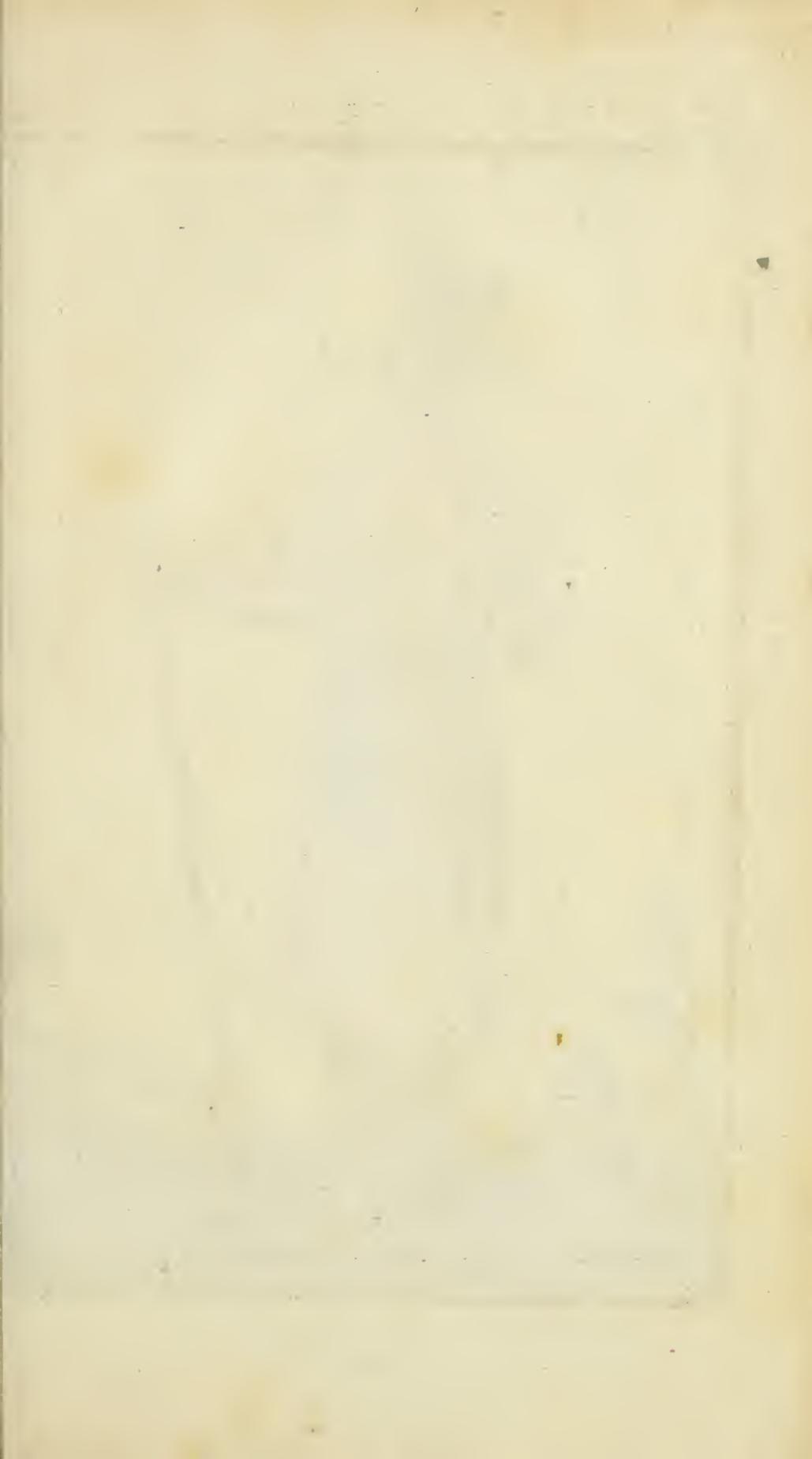
L'habillement des Tartares d'Astraghan, à peu de chose près, est le même que celui des Kasaniens.

Le costume des femmes approche de celui des Arméniens. Elles se serrent la taille avec une ceinture enrichie de différens dessins d'argent, de cuivre, etc. en relief. Elles portent les cheveux en tresses, auxquelles les filles attachent de longs rubans et des houpes, espèce de glands. Quand elles le peuvent, on les voit coëffées de bonnets aplatis et garnis de martre-zibeline.

Hors de chez elles , elles se couvrent d'un voile. Un ornement chargé de perles de verre leur descend sur le dos , à la manière des Tschérémisses et des Kasaniennes. Elles ne se contentent pas de porter des bagues et des boucles d'oreilles ; plusieurs d'entr'elles se passent dans le cartilage du nez un anneau d'or si grand qu'il touche les lèvres ; cet usage , assez bizarre , est de mode même dans la ville. Quelquefois elles portent cet anneau à l'une des narines. Les femmes du commun sont , comme par-tout ailleurs , assez négligées dans leur habillement ; outre que , dans ce pays , elles sont traitées assez durement par leurs maris.

Fin des mœurs et coutumes des Nogais.







Cosaque.

N O T I C E

H I S T O R I Q U E

SUR LES COSAQUES.

AU nord de l'Europe, coule un grand fleuve, connu des anciens, sous le nom de Borysthène, et que nous appellons le Dnieper. L'embouchure de ses eaux, qui se précipitent dans la mer noire, après avoir donné le spectacle imposant de treize cataractes, forme un lac immense, au sein duquel s'élèvent 70 isles. C'est sur cet archipel que se réfugièrent quantité de familles russes, pour y défendre leur indépendance contre les attaques des Tartares et des Polonois, vainqueurs en Kiovie. Ces généreux émigrans, ayant recouvré leur liberté parmi les roches du Dnieper, toujours sur la défensive, s'y donnèrent des loix analogues à leur situation précaire, et devinrent bientôt un corps de nation redoutable à leurs anciens maîtres, sous le nom de *Cosaques*.

Cette révolution politique eut lieu vers la fin du 14^e siècle et au commencement du 15^e.

Les Cosaques ne tardèrent pas à se voir recherchés par leurs voisins, pour servir de remparts contre d'autres voisins. On leur céda de grandes étendues de terrain, comme à des amis utiles. On s'attira l'attachement de leurs chefs, en leur proposant des marques d'honneur. Enfin, ils vinrent à un tel degré de considération, qu'ils donnèrent de l'ombrage à quelques autres souverains, mauvais politiques.

On voulut les dépouiller de leurs privilèges, et attenter à leurs droits. Harcelés sans cesse, et mal menés par Pierre-le Grand, ils consentirent à s'incorporer de nouveau à la nation Moscovite, dont ils étoient originaires.

Devenus province de l'empire, ils ont perdu leur caractère républicain et national, et ne conservent plus que le nom de Cosaques. Jadis ils pouvoient compter entr'eux cent cinquante mille cavaliers.

A peine pourroit-on en passer aujourd'hui en revue 24 mille; et leur service se borne maintenant à charroyer des vivres et à garder les bagages.

Cependant on croit devoir prendre les précautions les plus étroites à leur égard. Leur Koschovoy ou général, aux gages de la cour Russe, ne peut avoir qu'un secrétaire; lequel

est chargé de la correspondance de toute la nation. Aucun individu n'a le droit de recevoir des lettres particulières. Les missives sont lues en public. On ne leur a permis que ceux de leurs usages, qui ne peuvent tirer à conséquence.

On retrouve encore chez eux des restes de leurs anciennes mœurs. Dans leur société, le mariage est un titre d'exclusion : si l'on y souffre des époux, ce n'est que sous la condition que leurs femmes feront résidence hors des limites du territoire national. Les plaisirs de l'hymen sont de contrebande. On ne peut s'y livrer que furtivement. On refuse même l'entrée à l'épouse d'un étranger, qui ne séjourne parmi eux qu'en passant. Une telle loi, motivée dans les premiers temps par la nécessité des choses, n'étoit pourtant pas contraire à la population. La cohabitation journalière au sein d'une campagne, eût amolli des républicains guerriers, dont l'existence et la liberté, entourées d'ennemis puissans, demandoient une résistance à toute épreuve; les visites à la dérobée, qu'ils rendoient à leurs femmes conquises à la pointe de l'épée, donnoient du ressort à leurs passions, et tournoient au profit de l'hymenée. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les Cosaques ne doivent plus être aussi

jaloux qu'autrefois , d'une postérité nombreuse ; ils n'ont plus de franchises à transmettre à leurs enfans , pour héritage.

Ils se sont divisés en petites associations , où ils mangent en commun , et auxquelles on peut renoncer , quand on veut. Mais une fois engagé , il faut en observer strictement les statuts. Jadis la nation éliroit un chef qu'on nommoit Hottman. Ils choisissent encore aujourd'hui leur général parmi eux ; mais il n'a des pouvoirs sur eux , que du moment qu'il se voit confirmé par la régence impériale. La cour de Russie lui fait un présent en espèces monnoyées ; et outre cela , lui paye une pension en temps de guerre. Les Cosaques en sont venus au point de déposer souvent eux-mêmes , par la violence , ce chef , uniquement pour partager de nouveau avec le successeur , les sept mille roubles attachés à chaque mutation de cette charge.

Il est vrai que les Cosaques ont si peu d'aisance , qu'ils sont obligés de se procurer par le brigandage , ce qui manque à leur subsistance , faute d'industrie. Mais le vol , qu'ils regardent comme une espèce de représailles envers l'étranger plus riche , qu'ils dépouillent sur les grands chemins , passe pour un crime capital , quand quelqu'un d'entr'eux se permet

cette odieuse ressource sur ses compatriotes. La sévérité de la punition qu'ils infligent en pareil cas, fait l'éloge de leurs principes en fait d'économie politique. Le voleur est attaché à un poteau, dans le lieu le plus fréquenté de leurs habitations. Il y demeure plusieurs jours et plusieurs nuits de suite, exposé à recevoir autant de coups que le jugent à propos les passans, armés de gros bâtons placés aux pieds du patient. Un pain et un flacon de brandevin déposés à ses côtés, servent à lui donner des forces pour soutenir son supplice ; car après l'avoir maltraité selon leur justice distributive, les mêmes passans ne le quittent pas sans lui offrir quelques morceaux de nourriture et quelques gouttes de boisson. S'il supporte cette rude exécution, il peut rentrer dans sa tribu, qui alors lui rend tous ses droits à l'association.

Les Cosaques qui cultivent les bords du Don, mènent une vie mieux ordonnée. Amis du travail qui les nourrit, ils offrent une peuplade intéressante et heureuse. Ci-devant serfs sous des seigneurs Russiens, ils en ont secoué le joug trop pesant. Leur émigration ne fut point traitée de révolte; le gouvernement paroît les considérer beaucoup, et les laisse jouir tranquillement d'une sorte d'indépendance.

Les bords du Borysthène ne sont pas plus stériles que les rivages du grand et du petit Tanais. Les plaines de l'Ukraine fourniroient plus que le nécessaire à leurs habitans, plus laborieux, s'ils perdoient la mémoire de ce qu'ils ont été; si à leurs corporations d'hommes, ils substituoient les devoirs du ménage; s'ils rappelloient leurs femmes éparses dans les isles, pour former des familles sédentaires. Car c'est toujours là qu'il faut en venir. La liberté même est un fruit amer, s'il n'est point assaisonné des plaisirs domestiques....

Kiou est la principale ville de l'Ukraine, et pourroit passer pour la capitale de tous les Cosaques. Cette ancienne cité, bâtie par des empereurs de Constantinople, a servi long-temps de résidence aux souverains Moscovites. Elle n'est plus ce qu'elle pourroit être encore. Il est difficile qu'un gouvernement aussi vaste que celui de toutes les Russies, puisse porter ses regards, avec une attention égale et soutenue, sur toutes les parties qui le composent.

Il est difficile de voir des habits plus simples que ceux des Cosaques actuels, en temps de paix. Ainsi que ceux des paysans de Russie, ils sont faits de grosse toile; ils avoisinent un peu le costume des anciens Grecs.

Leurs chemises sont larges et courtes, sans

plis vers le collet, et doublées d'une pièce de toile triangulaire, depuis les épaules jusqu'aux reins. Les hauts-de-chausses sont larges et plissés vers la ceinture; de sorte qu'on peut les élargir ou les serrer, comme on fait les caleçons. Ils ont pour chaussure, dans leurs voyages, des bottines pointues vers le bout du pied. Elles sont de cuir de Russie. Chez eux, ils portent des souliers d'écorce d'arbre, qu'ils savent nouer et entrelasser avec adresse.

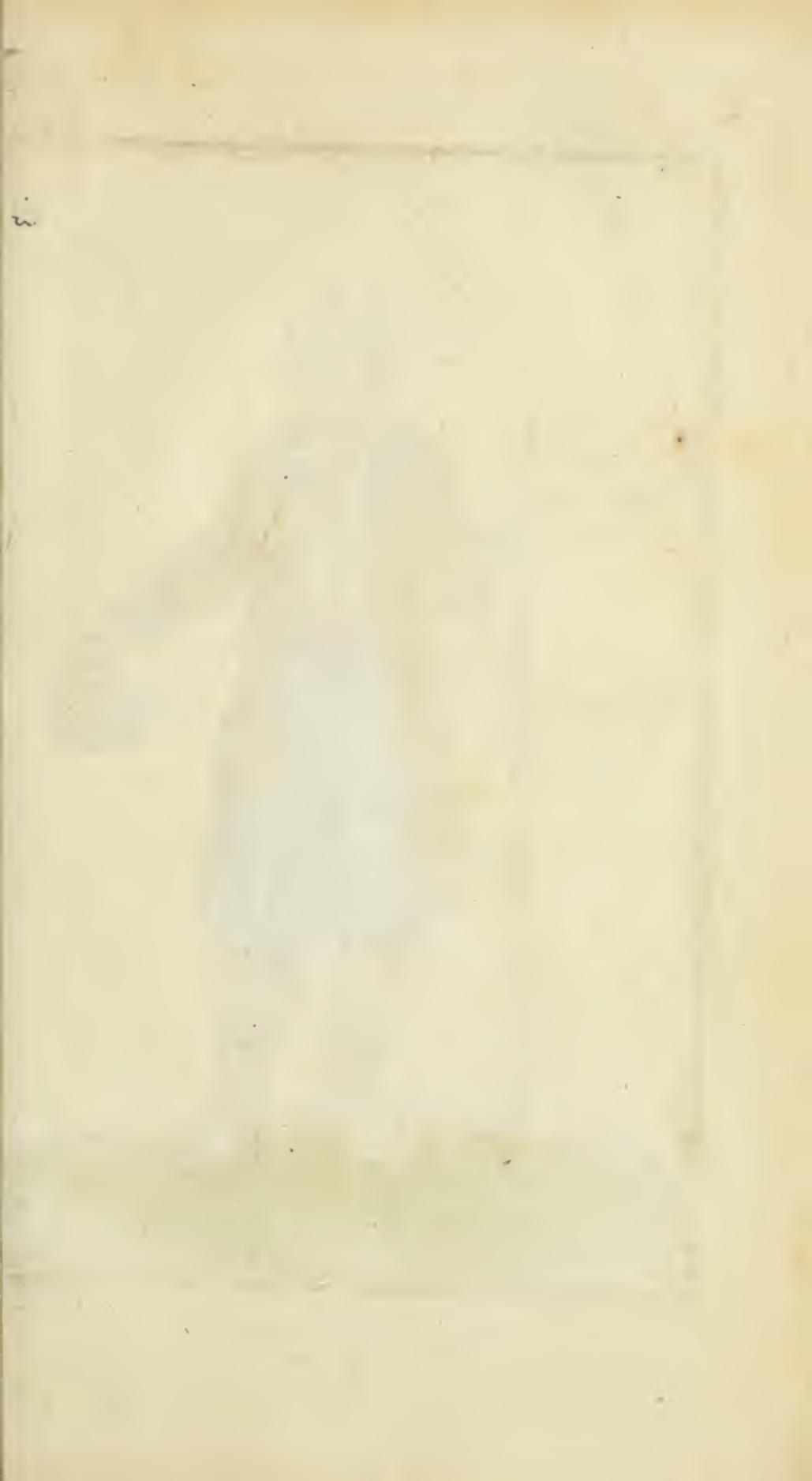
Ils sont assez généralement d'une taille haute et robuste. Ils ont le regard fier. Les femmes qu'ils fréquentent ne sont point dépourvues de beauté. Elles sont assez bien faites; mais elles ont peu de graces.

L'habillement de celles-ci a quelque chose d'approchant de celui des hommes. Elles se couvrent d'une espèce de hongrelaine, qu'elles ont le soin de fermer avec de gros boutons. Les manches de leurs chemises ont deux ou trois aunes de long; elles les rangent en plusieurs plis sous le bras. Leur tête est couverte de grands bonnets, plus ou moins ornés et riches. Les femmes mariées cachent leurs cheveux; mais les filles en font des tresses, qu'elles laissent retomber sur le dos. On coupe les cheveux aux enfans, au-dessous de leur dixième année; mais on leur laisse deux touffes sur leurs tempes.

Comme ceux des deux sexes sont vêtus de la même manière jusqu'à cet âge, on ne distingue les filles d'avec les garçons, que par les anneaux qu'elles portent aux oreilles.

Les Cosaques sont superstitieux et l'ont toujours été. Avant qu'ils eussent embrassé la religion chrétienne du rit Grec, ils adoroient un certain *dieu du feu* ; la figure grossière qui le représentoit, tenoit la foudre entre ses mains ; et les premiers ancêtres des Cosaques punissoient de mort les gardiens infidèles ou négligens du feu sacré, éteint, par leur faute, sur l'autel du dieu *Perun*.

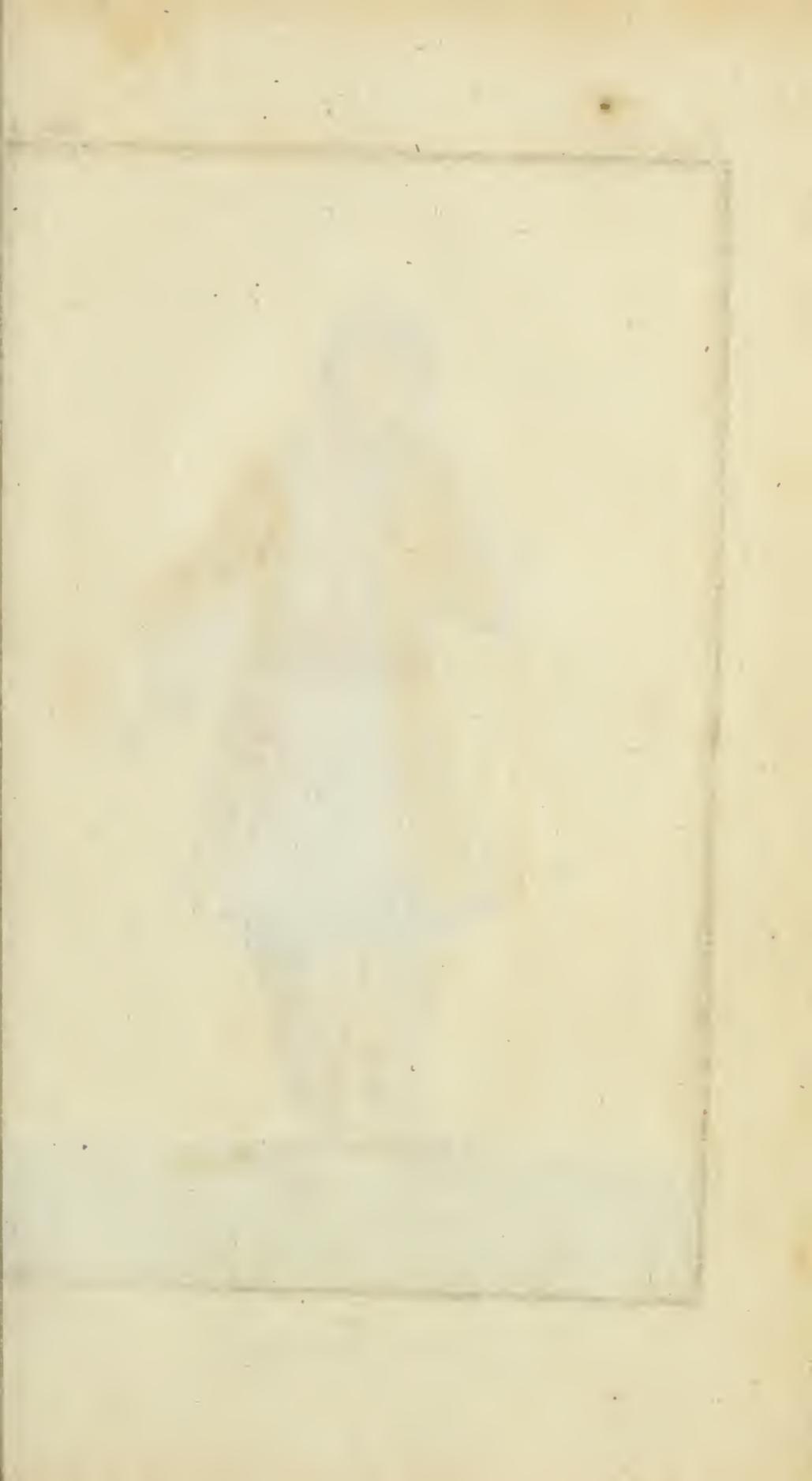
Fin de la notice historique sur les Cosaques.





Homme Tcheremisse.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY





femme Tcheremisse.

BOSTON
MUSEUM
LIBRARY

M O E U R S

E T C O U T U M E S

DES TSCHÉREMISSES.

JADIS soumis aux Tartares, les Tschérémisses occupoient un terrain assez vaste entre le Tanais et le Volga. Alors, moins resserrés qu'à présent, ils menaient une vie pastorale, à l'imitation de leurs premiers ancêtres les Finnois. Aujourd'hui ils s'adonnent au labourage, à l'exemple des Russes leurs nouveaux maîtres. Ils n'ont pas encore de langue écrite; celle qu'ils parlent leur est particulière, quoiqu'on y reconnoisse l'idiôme de leur mère-patrie. Pendant longtemps aussi, ils ont eu leurs kans, ou chefs, et ils reconnoissoient parmi eux quelques familles nobles, et destinées au commandement. Il n'en reste plus de traces depuis qu'ils se sont soumis à une capitation imposée sur la tête des mâles, et à un tribut qu'on lève en recrues, en chevaux de relais, et en peaux de martres. Cependant ils choisissent eux-mêmes, et parmi eux, un maire préposé à chaque village, composé de trente maisons ou fermes. Ce peuple n'est pas encore assez civilisé, et n'a pas encore assez de

consistance pour avoir des villes. Les habitations sont construites en bois et ordinairement carrées. En place de vitres, on étend des vessies ou un linge.

L'été ils sont agriculteurs; l'hiver ils vont à la chasse ou à la pêche : excepté la chair de porc qu'ils abhorrent, par un préjugé religieux, ils mangent indistinctement de presque tous les animaux qu'ils ont tués. Ils s'entendent assez bien à la culture des abeilles ; mais c'est-là que se borne leur industrie ; les femmes filent, font de la toile, et la brodent avec de la laine. Aussi les Tschérémisses sont pauvres ; le plus riche d'entr'eux possède à peine trente chevaux, autant de bêtes à cornes et environ quarante brebis.

Les femmes, pour accoucher, se rendent dans la chambre au bain. Le premier homme qui rend visite à l'accouchée, donne son nom au nouveau-né, si c'est un garçon.

Dans ce pays, la mode est d'acheter sa femme. Le prix courant d'une fille à marier est depuis trente jusqu'à cinquante roubles, (le rouble vaut environ 6 liv. de France). Il y en a qui montent jusqu'à quatre-vingt et même cent roubles. La cérémonie nuptiale est bientôt faite. Un prêtre récite, en présence des deux conjoints, une prière aux dieux Lares, petites idoles domestiques

tiques posées sur une table. Puis vient le repas, auquel succèdent quelques divertissemens. Ce sont des cantiques grossiers et des danses analogues, exécutés au son d'une harpe russe, d'une musette et d'une guimbarde. Après ce concert et ce bal, les nouveaux mariés passent dans la chambre à coucher. La mariée, en quittant son voile de vierge, pour prendre le bonnet de femme, pleure beaucoup comme de coutume. Il est aussi d'usage qu'elle fasse une belle et longue résistance. Le lendemain matin, le parrain de la nouvelle épouse, suivie de plusieurs femmes, entre et va droit au lit nuptial, un fouet à la main ; alors on procède à une perquisition dans les formes. Malheur à l'épousée, si l'on ne rencontre pas des preuves non équivoques qui attestent son changement d'état ; les verges font leur office et ensanglantent la couche qu'on auroit dû trouver maculée. Les maris punissent de la même manière la légèreté et les écarts de leurs femmes. Ils vont plus loin encore ; par un surcroît de rigueur, ils condamnent en outre la coupable à une abstinence proportionnée à sa faute.

Ces usages sont communs aux Tschérémisses idolâtres et chrétiens. Ceux qu'on a converti au rit grec, n'ont pas renoncé pour cela à leur ancien culte ; ensorte qu'ils professent deux

religions au lieu d'une ; et ils n'en sont pas plus heureux. On ne peut leur faire entendre que la vie à venir n'a rien de commun avec la présente ; ils s'obstinent à croire que l'une n'est que la prolongation de l'autre. En conséquence les vivans s'appauvrissent pour enrichir les morts. On enterre avec les cadavres des pièces de monnoie , des morceaux de gâteaux , des habits , des meubles , quelques ustensiles. Ils sont même si persuadés de cette existence souterraine , qu'ils exhortent les défunts à vivre ensemble en bonne intelligence.

Leurs prêtres sont en même-temps des diseurs de bonne aventure ; mais on a le bon esprit , pour ne point faire un double emploi , de regarder comme tel l'homme sage et d'un âge mûr , que la communauté a élu pour son chef. *Youma* est le nom de Dieu dans la langue des Tschérémisses ; *Kojoujouma* veut dire l'Être suprême. Ils lui donnent une femme , *Awa* , qui est en même-temps la mère des dieux subalternes , mâles et femelles ; et ils appellent *Youmon Schouktscha* , la famille entière de Dieu. Les hommes s'adressent aux dieux mâles ; les femmes aux déesses. Après *Awa* , la divinité femelle qu'ils révèrent le plus , c'est la mère du soleil. On ne manque pas non plus de se rendre propice un dieu mâle , qu'on dit présider aux tem-

pêtes. Ils croient aux démons ; cela va de suite. Son véritable nom chez eux est *Schaitan* ; mais ils n'osent jamais le prononcer ; ils se contentent de l'appeler *Yo*. Selon eux , il fait sa résidence dans l'eau ; et c'est sur-tout à midi qu'il est à craindre. Dans un coin de chaque maison , au fond d'une boîte d'écorce de bouleau , est la figure d'une poupée en habits d'homme ; c'est-là le dieu du tonnerre ; pour l'apaiser , on met devant lui des petits gâteaux. Ils n'ont point de temples ; mais ils choisissent , dans leurs forêts , des places qu'ils consacrent sous le nom de *Kérémet* ; c'est-là qu'ils s'assemblent pour procéder , en plein air , à leurs sacrifices et à leurs invocations. Le vendredi est leur dimanche ; ils s'abstiennent ce jour de tout travail. Les femmes n'approchent jamais de ces *Kérémet* , et les hommes n'y sont admis qu'après s'être baignés et habillés proprement. On remarquera que les gâteaux et les boissons qu'on offre aux idoles et aux morts , ne peuvent être apprêtés que par les mains d'une vierge. Les animaux qu'on sacrifie ordinairement sont les chevaux , les bœufs , le gros gibier , les cignes , les oyes , etc. On donne la préférence aux victimes blanches ; c'est la religion qui a conseillé aux païens de faire ruisseller sur les autels le sang des animaux les plus utiles , ou les plus innocens : et du moment que les yeux s'accoutumèrent à cet appareil de

cruauté, on cessa d'avoir de la répugnance à se nourrir de la chair des animaux. Aussi le sexe le plus sensible assistoit aux premiers sacrifices, qui ne consistoient qu'en offrandes des prémices de la terre et en libations; l'approche des autels lui fut interdit, du moment que les prêtres carnivores les ensanglantèrent.

Les Tschérémisses, convertis au christianisme, ont retrouvé dans la fête dite de tous les Saints, leur principale solennité, consacrée en l'honneur de toute la famille de leur dieu; en sorte que la *Toussaint* leur rappella l'*Youmon Bayran*. Ils célèbrent cette grande fête en automne, et tous les trois ans, quand leurs facultés le permettent. Car ce jour-là est célèbre par le sacrifice des animaux choisis. Youmon ou l'Etre suprême a pour sa part un cheval entier. Ava, ou la femme de Dieu, a pour la sienne une vache. Les divinités subalternes se contentent du menu bétail. Le tout est accompagné de cérémonies et d'observations superstitieuses, que leurs prêtres ont eu grand soin de multiplier. La tête, le cœur, les poumons et le foie, sont les parties de la victime qu'on réserve aux dieux. La peau est le revenant-bon des sacrificateurs; la chair, partagée en morceaux, est distribuée au peuple, qui s'en nourrit: on observera que les premières parts sont pour les prêtres.

Ils ont une fête annuelle , qui a lieu au printemps , et qui est bien plus agréable , et bien plus sensée ; les femmes et leurs filles y sont admises. On la désigne sous le nom *Anga soaren*. Au temps des premiers labours , on se rassemble dans les champs. Chacun porte sa petite oblation , c'est-à-dire , quelque nourriture et quelques boissons , que l'on consacre aux dieux avec des prières ; puis on mange le tout en commun ; après quoi chaque père de famille commence un sillon sur ses terres ; on se sépare gaiement pour rentrer chez soi. A la fin de l'été , ils pratiquent une autre solennité , qui est comme une suite de celle-ci , et qu'ils désignent sous les mots : *Outkinde-Bayran* ; mais qu'on pourroit appeller la fête de la reconnoissance. Chaque père de famille la célèbre séparément avec ses enfans , dans sa maison. La moisson finie , on se lave , on pose sur une table du bled de la nouvelle récolte , des gâteaux faits avec de la farine de ce même bled , et force boissons de toutes sortes. Le père de famille prend une partie de toutes ces prémices sur un plat , il sort dans sa cour , élève ce plat et en fait comme un hommage au soleil , en remerciant ce dieu de la nature et de la fécondité , des bénédictions qu'il a daigné répandre sur les productions de la terre. Cet acte de piété rempli , on se rassemble autour de la table et on se livre à la joie. Dans le

gouvernement de Kasan seul, depuis 1723 jusqu'en 1774, on compte 6580 mâles, et 5951 femmes Tschérémisses soumis au rit grec ; mais à la manière dont ils professent leur nouveau culte, et au goût qu'ils conservent pour l'ancien, il est facile de s'appercevoir qu'ils sont convertis, mais non convaincus.

Le costume des hommes Tschérémisses approche de celui des paysans russes. Le col, les poignets et les fentes de la chemise sont brodés en laine coloriée. Leur juste-au-corps, fait à la mode russe d'un gros drap de laine noire, est surmonté d'un large collet, rabattu sur le dos, comme en portent les Anglois; les pans de cet habit ont, par en bas, une fente de chaque côté. Ils coupent leurs cheveux en rond et fort près de la tête. L'habillement des femmes mariées, mieux travaillé que celui des filles à marier, est le même pour la forme. Les unes et les autres font usage de hauts-de-chausses. Leurs bas consistent en haillons ou linges qui se croisent autour du pied. Les souliers sont d'écorce d'arbre entrelacée. En été elles vont en chemise, laquelle n'est point renfermée dans les hauts-de-chausses; elle ferme sur le col et descend jusqu'aux genoux, en dessinant la taille. Une large boucle en ferme la fente sur le sein; et une ceinture l'applique au corps. Quand elles se parent,

elles passent par-dessus une espèce de robe-de-chambre , de différens draps , et bordée en peaux de castor. Leurs bonnets en forme de cône très-élevé , sont d'écorce de bouleau , recouverts de peau ou de toile , et enrichis de perles de verre , de petites coquilles blanches et de monnoies d'argent. De ce bonnet un bandeau large de trois pouces et garni de même , descend sur le dos. Quelques-unes placent une pareille bandelette sur le front. D'autres ont coutume de suspendre à leur ceinture quantité de houppes , des dés à coudre , et toutes sortes d'autres pendeloques en clincaillerie ; ces pompons , quand elles marchent , font un bruit désagréable.

Fin des mœurs et coutumes des Tschérémisses.



Femme Mokschane.

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY



Homme Mordvine.



femme Mordvine

BOSTON
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S M O R D W I N E S ,
M O K S C H A N E S ,
E T E R S A N E S .

LES Mordvines, nation considérable et d'origine finnoise, fréquentent les rives du Wolga. Long-temps soumis aux Tartares, ils le sont aujourd'hui à l'empire russe. Jadis ils avoient des kans particuliers et une noblesse. Distribués en deux races principales qu'ils avoient grand soin de ne pas croiser, ils commencent à présent à les confondre, et bientôt ils ne différencieront plus que de noms; les *Mokschi* ou *Mokschanes*, et les *Ersad* ou *Ersanes*. Mais en général les mœurs des *Mordwi* ou *Mordwines* s'approchent de jour en jour davantage de celles de leurs nouveaux maîtres, qu'ils copient le plus qu'ils peuvent. Ils tiennent cependant beaucoup encore aux pratiques habituelles des Tschouvaches et

des Tschérémisses , pour la nourriture et l'économie domestique. Depuis l'époque du nouveau joug qu'ils ont subi , ils sont devenus agriculteurs. Soit instinct , soit crainte d'une servitude plus étroite , on n'a pu leur persuader de se réunir sous les murs d'une ville. Ils aiment bien mieux former de petits hameaux à l'ombre des forêts. Ils pratiquent ordinairement de petits potagers contigus à leurs maisons , pour fournir aux besoins journaliers. Ils font assez peu de cas de la chasse. Les Mokschanes cultivent des abeilles sauvages , et plusieurs d'entr'eux en comptent depuis cent jusqu'à deux cents ruches.

Les jolies femmes sont bien rares dans ce pays , et la nation est bien pauvre : car le prix d'une fiancée, sans beaucoup marchander, ne monte guère qu'à dix roubles (50 livres de France.) Les propositions faites , la vente conclue entre les parens des futurs conjoints , le père du *promis* va chercher la *promise* , que lui remet le père de celle-ci. La mère , à cette occasion , présente un peu de sel et de pain au beau-père de sa fille , qui quitte sa famille en pleurant plus ou moins , selon les circonstances. Un voile la dérobe à tous les yeux. Ce pain et ce sel présentés par la mère , veulent dire , sans doute , qu'elle a appris à sa fille l'art d'assaisonner les plaisirs du ménage , et de les conserver long-temps dans toute leur saveur.

A table , on place l'épousée à côté de son mari , qui , apparemment honteux déjà de l'être , enfonce son bonnet et s'en couvre les yeux. Le mets principal est un gâteau long de trois pieds. Le père de l'époux en fait passer l'extrémité , qui figure une pointe sous le voile de sa bru , et lui dit en même-temps : « Femme ! ouvre les yeux à la » lumière , sois heureuse dans tes enfans , et ne » manque jamais de pain ». Ce n'est que de cet instant que l'époux voit la femme que ses parens lui ont achetée , sans consulter son goût. Ce moment n'est pas toujours le plus gai de la cérémonie. Au reste , il y a peu de choix à faire parmi les femmes Mordvines. Le besoin des uns , l'intérêt des autres , sont les deux seules considérations de quelque poids , qu'on écoute en fait de mariage.

Après le repas de noces , les Mordvines jouent , dansent et chantent au son de la bombarde et du *gousli*. Ce dernier instrument est une espèce de harpe russe. L'heure du coucher arrivée , la mariée résiste en minaudant , selon l'usage ; on la fait asseoir comme malgré elle sur une natte , et on la transporte ainsi dans la chambre nuptiale , en disant au mari impatient : *Tiens , loup ! voici ta brebis*. C'est sous ces agréables auspices que le mariage se consomme.

Les funérailles n'ont rien de remarquable ,

sinon qu'on enterre le cadavre revêtu des plus beaux habits que portoit le défunt. Pour faire honneur au mort, on charge sa tombe de gâteaux et de pots de bière, dont on lui abandonne les prémices. Le reste sert à donner des forces pour le pleurer, et pour lui dire un dernier adieu.

Presque tous les Mordvines sont chrétiens par nécessité et extérieurement. Intérieurement et par goût, ils sont idolâtres. Ils ont des *kérémeis* ou places consacrées au milieu des forêts. On leur a interdit leurs prêtres païens; ce qui leur a fait prendre un parti assez sage. Le plus honnête homme d'un hameau fait les fonctions de sacrificateur, sans avoir besoin d'être revêtu d'un caractère distinctif. Un père de famille devient le pontife de ses enfans, et exerce un sacerdoce d'autant plus convenable, qu'il est comme indiqué par la nature. La religion primitive des hommes y étoit conforme, du moins l'étymologie des noms des principales dignités de l'église semblent le confirmer. *Abbé* est une expression originairement hébraïque, qui signifie *père*. *Pape* vient du grec, et veut dire *aïeul*, ou *le père des pères*: *patriarche* est le synonyme du mot *archi-père*, ou *chef de famille*, et c'est peut-être dans ce sens que les Mordvines nomment leurs prêtres *Atai*.

Les Ersanes donnent à Dieu le nom de *Pads* ou *Pas*, que les Mokschanes appellent *Skei*, ou *Ciel*. Ces derniers tiendroient-ils leur théogonie des lettrés matérialistes de la Chine ? Ce peuple idolâtre reconnoît aussi un *filz de Dieu* et une *mère des Dieux*, parmi lesquels on est assez surpris de rencontrer *S.¹ Nicolas*, *Nikolai pas*. C'est le patron des Russes, qui se sera introduit sans peine dans les états soumis à eux. Les Mordvines ont encore beaucoup de vénération pour une certaine divinité souterraine, *Master pas*, à laquelle ils font des offrandes, en inhumant quelques morceaux de la victime immolée, arrosée de son sang. Car tantôt ils sacrifient de la volaille, tantôt des vaches noires ou rousses. Les Atais jettent les os dans la rivière, et gardent pour eux la dépouille ; ce sont là leurs honoraires.

Ils ont des fêtes de campagne qui respirent la simplicité des premiers âges. Dans la saison des fruits et dans celle des fleurs, les familles se répandent parmi les champs ; c'est dans ce temple de la nature, dont la principale idole est le Soleil, que les pères, entourés de leurs enfans des deux sexes, portent leurs oblations rustiques, composées de gâteaux et de liqueurs fortes ; offrandes de peu de valeur en elles-mêmes, mais qui tirent tout leur prix du sen-

timent de reconnaissance qui les motive et les accompagne. Toute la nation se prosterne par groupe en la présence de l'astre bienfaiteur qui féconde leurs travaux. Long-temps le visage contre terre, un silence religieux prépare aux prières et aux actions de grâces. Au printemps on demande au Ciel un été favorable; en automne on implore les Dieux, pour que l'hiver ne soit pas trop rude. Quand ils entendent gronder la foudre, ils prononcent ces paroles : *Dieu Pourguini ! aie pitié des bons ; et ne tonne que sur les méchants.* Quand un village habité par une race considérée, a été embrasé du feu céleste, ils n'entendent plus raison ; on a bien de la peine à les empêcher de blasphémer ; leur grossière dialectique ne peut les familiariser avec l'idée du mal physique sous un Dieu bon et tout puissant. A chaque nouvelle période, ils saluent la Lune, et la prient de les rendre heureux pendant tout le cours du mois.

L'habillement des hommes parmi les Mordvines, tant Mokschanes qu'Ersanes, est le même à présent que celui des paysans Russes, à l'exception des chemises, dont les Mordvines ont coutume de faire piquer et broder le col et les fentes. Pour tabatières, ils se servent de petites pointes de corne.

En général les femmes mariées de l'une et de l'autre tribu, sont plus parées que les filles ; et cela doit être ainsi. Au reste, elles ne diffèrent essentiellement que par la coëffure. Elles portent les unes et les autres de courtes culottes de toile, qu'elles appellent *poïk*. En place de bas, elles s'entortillent les pieds de tant de haillons, qu'on les prendroit pour des piliers. Leurs souliers (*kari*), alongés et pointus, sont d'écorce d'arbre. Elles portent des *panar*, ou chemises toutes bigarrées de broderies, qu'elles serrent contre la chair avec une ceinture placée au-dessus de la culotte. Par derrière (et ce n'est pas là la moindre singularité de leur costume) par derrière, elles attachent à leur ceinture susdite, un petit tablier nommé *siourlak*, joliment brodé, orné de franges et de houppes. Cette pièce d'habillement n'est pas absolument inutile, attendu que leurs chemises amples et bouffies sont considérablement distantes des cuisses. Lorsqu'une belle veut se mettre dans ses plus beaux atours, elle attache au-dessus de la ceinture un bandeau large, piqué et brodé, orné dans toute sa circonférence de houppes et de franges. Le col et les épaules sont en même-temps parés d'un collier, ou plutôt chargés d'un grillage composé d'émail et de jettons ; lequel descendant sur la gorge et leur couvrant le sein, tient

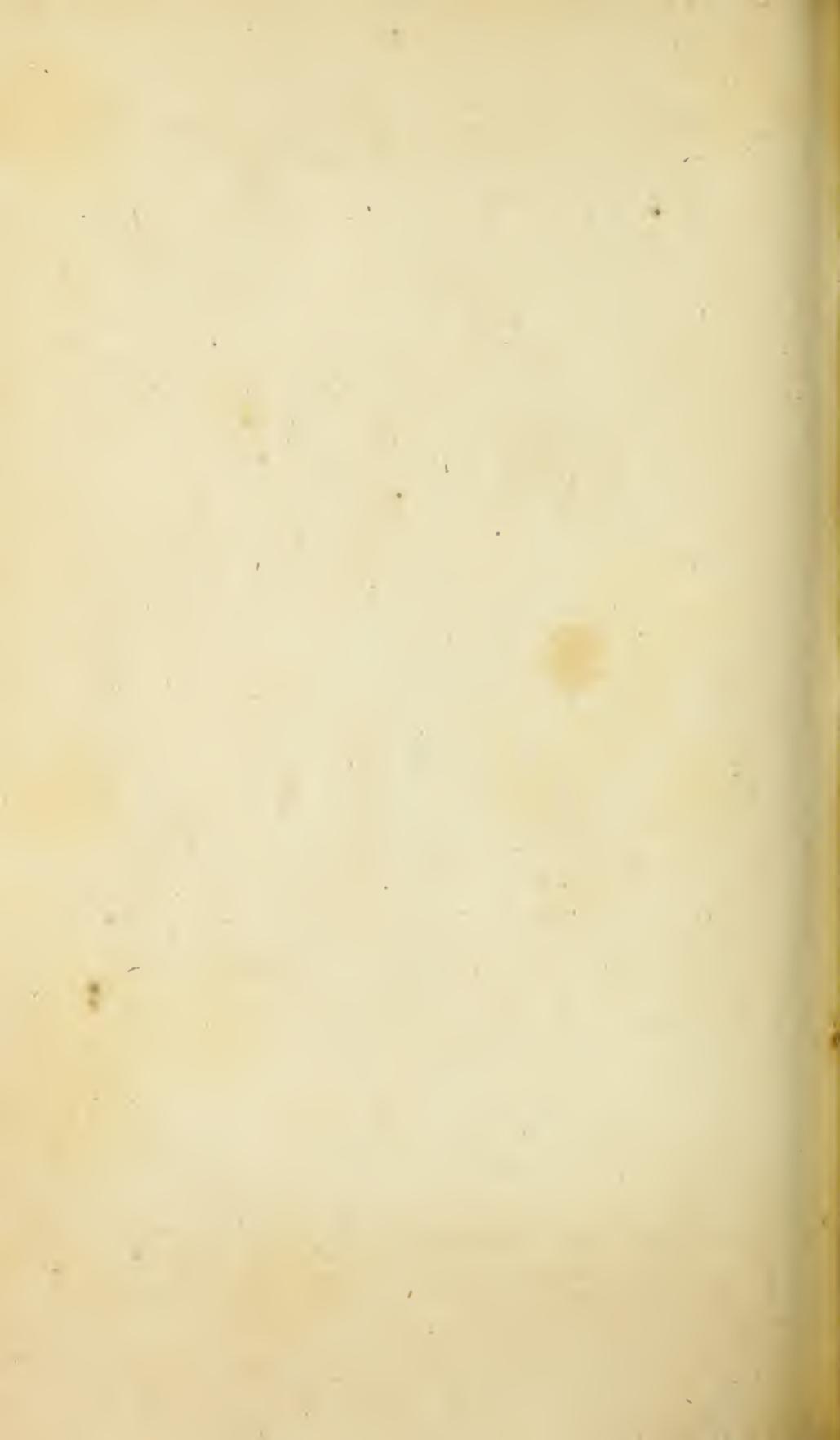
lieu de *modeste* ou de mouchoir. A chaque doigt des mains elles ont une bague. A leurs oreilles pendent de grandes boucles, auxquelles sont attachés de petits cordons de perles de verre. Deux ou trois brasselets, placés tout près de la main, leur servent à orner l'avant-bras. Leurs cheveux sont nattés en plusieurs petites tresses, que les femmes d'un certain âge couvrent d'un bonnet, qui prend la forme de la tête. Le bonnet des jeunes femmes, plus élevé, figure un cône tronqué, bourré en dedans, piqué et brodé en dehors, et orné d'émail, ainsi que de quantité de cordons. Les filles Mordvines nouent leurs cheveux en plusieurs nattes, dans lesquels, quand ils ne sont pas assez garnis, elles ont la coquetterie d'entrelacer de la laine noire, pour les rendre plus longs et plus épais.

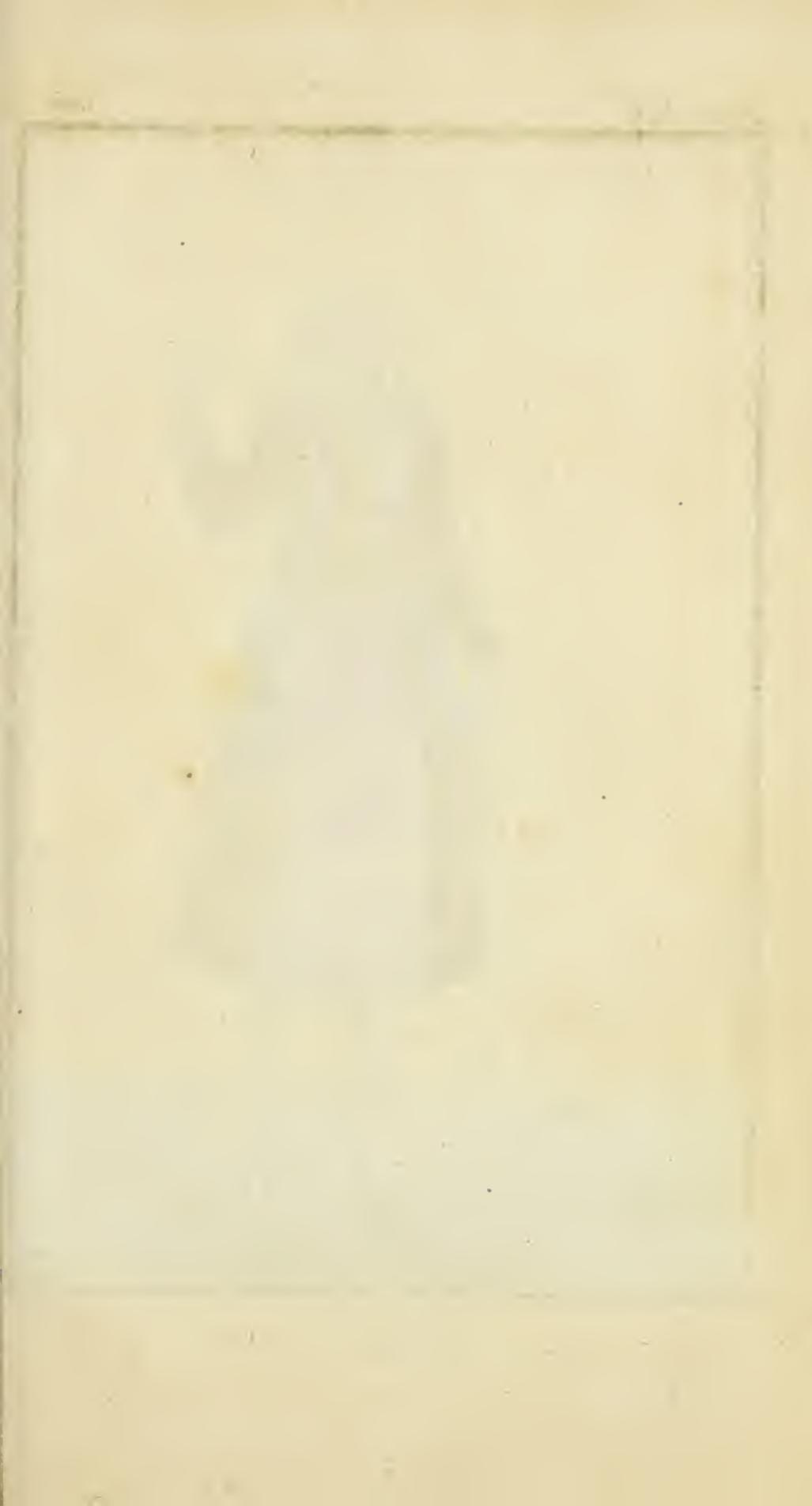
Les femmes Mokschanes ne diffèrent qu'en peu de chose des Ersanes. Le bonnet des premières, qu'elles appellent *panga*, est simplement piqué et moins haut que celui des autres. Plusieurs d'entr'elles ne se couvrent la tête que d'un linge brodé, qui redescend sur le dos. Des bandes de peau, *pilks*, sont attachées au bonnet; elles les couvrent de petites pièces de kopek d'argent (pièces de monnaie Russe); elles replient ces bandes, et les font retomber

sur

sur le sein. Elles se couvrent aussi d'une espèce de collier de perles de verre, *zifks*, et y attachent une pièce qui leur couvre la poitrine, et qu'elles désignent sous le nom de *siai*. Cette pièce, toute couverte d'émail et de pendeloques, descend jusqu'à la ceinture. Elles mettent en outre un tablier plus ou moins long, garni de coquilles de l'espèce appelée par *Linneus*, *cyprea nodosa*. A la place du tablier en usage chez les Ersanes, les femmes Mokschanes portent quantité de houppes suspendues l'une à côté de l'autre, qui descendent par derrière jusqu'à la jambe. Les mêmes attachent à leurs boucles d'oreilles ordinaires beaucoup de petites houppes de duvet de cygne. Elles cachent pareillement leurs cheveux sous une bande de peau, attachée au bonnet, et qui tombe jusqu'aux talons. Les femmes qui ne sont plus jeunes, et les jouvencelles qui le sont encore, s'entourent la tête d'une toile en guise de bonnet; tandis que leurs cheveux, tantôt en tresses, tantôt non attachés, descendent et flottent sur le dos.

*Fin des mœurs et coutumes des Mordvines,
Mokschanes et Ersanes.*







W. G. M. del.

filie Tschouwache.

BOSTON
PUBLIC LIBRARY
HAYES GARDEN
CITY

M O E U R S

ET C O U T U M E S

DES T S C H O U V A C H E S.

LES Tschouvaches, répandus sur les deux rives du Wolga, dans les gouvernemens de Nischnei-Novghorod, Kasan et Orenbourg, ont beaucoup d'affinité avec les Tschérémisses, qui les désignent sous le nom de gens des montagnes. Ce peuple, dont le nombre des capitalistes soumis au cadastre de la couronne russe, se monte à deux cents mille, jadis nomade et idolâtre, est devenu sédentaire, agriculteur et chrétien, au moins pour la forme. De toutes les habitudes contractées par l'homme, le culte religieux est celle dont il se défait avec le plus de peine. Le Tschouvache tient autant aux pratiques superstitieuses qu'au costume et à l'idiôme de ses ancêtres. Son dialecte originaire de la langue finnoise lui est particulier, quoique purement traditionnel. Son éloignement pour la fréquentation des villes a bien pu contribuer à cette permanence. Il préfère au séjour des cités celui des forêts. Ses habitations, éparses par pelo-

tons , présentent l'aspect de plusieurs petits hameaux , où l'exemple des pères est une loi pour les enfans. Cette peuplade pourroit mener une vie , sinon plus douce , du moins plus agréable ; mais ce seroit peut-être la conseiller mal que de lui proposer , dans l'état actuel des choses , une situation plus raffinée.

Le calendrier des Tschouvaches commence par novembre , qu'ils appellent le mois des sacrifices : la semaine , chez eux , débute par le vendredi ; et ce jour est consacré au repos , sous le nom d'*Ama*. Le mercredi est nommé *jour de sang*. S'ils avoient des annales , on y trouveroit peut-être la raison de cette expression.

Ils sont plus mal-propres encore que leurs voisins les Tschérémisses , parce qu'ils sont encore plus indolens et paresseux. Cependant ils n'aiment pas moins qu'eux la chasse , et préfèrent à l'arc nos fusils rayés. Ils prennent leur repas à table et à des heures réglées. Avant de manger , ils font une prière , à-peu-près conçue en ces termes : « Dieu ! puisque tu nous a donné » la vie , tu nous dois du pain pour la sou- » tenir ». Il est de l'honnêteté de l'hôte de porter lui-même les morceaux à la bouche de ses convives dans des cuillers d'une grande capacité. Ce cérémonial se répète si fréquemment pendant le repas , qu'il seroit nécessaire de di-



no del

femme Tschouwache.

ROSL
PUBL
LIGRI

gérer à mesure , pour n'être point incommodé en quittant la table. On se couche ensuite sur de larges bancs à la tartare. On voit pourtant quelques lits de plume chez les Tschouvaches. La naissance d'un enfant est l'objet d'un régal qui a lieu chez l'accouchée ; les parens et les amis se rassemblent pour boire de la bière , et ne manquent pas de jeter quelques *kopeks* (le kopek vaut un sol de France) dans le vase où ils ont bu : ce qui s'appelle *mettre l'enfant au berceau*.

Le contrat de mariage est ici , comme ailleurs , une espèce de contrat de vente. Les parens d'une fille Tschouvache en retirent ordinairement depuis vingt jusqu'à cinquante roubles (environ 120 liv. de France) ; et ils donnent à-peu-près l'équivalent en bétail et en trousseau. Les pauvres peuvent trouver une femme pour dix et même pour cinq roubles. Les riches quelquefois ne craignent pas d'y mettre quatre-vingt roubles. Les conventions arrêtées , on procède aux fiançailles qui se célèbrent avec une sorte de pompe et de dignité. A cette occasion , le père de la fille promise présente au soleil , en oblation , un pain de froment et une portion de miel ; il accompagne cette offrande d'une prière , dont voici un échantillon.

« Toi qui vois tout et par qui tout voit ; auteur

» de la lumière ! père de la fécondité ! Toi qui
 » développes les germes au sein de la terre ,
 » dont tu es l'époux ardent : soleil ! lève - toi
 » toujours serein aux yeux de ce couple aima-
 » ble. Répands sur ce nouveau ménage la rosée
 » fertilisante. Que l'un de ces deux jeunes gens
 » ait toujours en partage la force substantielle
 » de ce froment que nous te présentons en
 » offrande ! Que la jeune épousée le dispute
 » pour la douceur à ce miel , dont nous te fai-
 » sons l'hommage ! Et, dans leur foyer, allume
 » et fais brûler long-temps ton feu créateur et
 » vivifiant » !

Après avoir répondu , *amin* , les assistans délibèrent sur le jour de la noce. On y observe plusieurs petits usages communs à presque tous les peuples. Mais il en est un qui , à coup-sûr , choquera la galanterie françoise. Il est d'étiquette chez les Tschouvaches que la mariée , avant de monter sur le lit nuptial , tire elle-même les bottes au marié , prélude de la conduite qu'elle doit observer dans son ménage. La subordination de la femme envers son mari est une loi de rigueur dans le code matrimonial des Tschouvaches ; et on s'en trouve bien en ce pays. Quand deux maîtres , sur-tout de sexe différent , habitent le même toit , la paix ne doit pas y rester long temps. Pour éviter les querelles,

il est bon que l'un des deux conjoints obéisse à l'autre, sans coup férir. Si la réplique étoit permise, ce qui n'eût été qu'un nuage passager, devient un gros orage. Ce contre-temps n'arrive presque jamais chez ce peuple. Un mari cependant a-t-il des raisons graves d'être mécontent de sa femme ; *ipso facto*, le mariage est rompu du moment qu'il a déchiré le voile de sa compagne, et le divorce s'ensuit.

Une autre coutume plus injurieuse pour le sexe est celle-ci : le lendemain des noces, de grand matin, on se hâte de faire la preuve mosaïque de la virginité de la nouvelle épousée. Le jeune homme qui lui sert de *paranymphe*, et qui est chargé de cette recherche, s'il n'a point trouvé assez de marques visibles, prend un gobelet percé par le fond, le remplit de bière, en bouchant le trou avec son doigt, qu'il a soin de retirer à l'instant qu'il porte le verre à la bouche de la mariée toute confuse. Mais les choses en restent là ; on n'en parle plus dans la suite.

Un troisième usage, mais d'un autre genre, consiste à servir aux conviés un pain percé d'une flèche. Cet emblème s'explique assez de lui-même. Mais hélas ! quand donc les hommes cesseront-ils d'être obligés de se disputer l'existence à la pointe de l'épée ?

Les Tschouvaches chrétiens ne s'abstiennent point de ces pratiques nationales, et il seroit imprudent de vouloir les leur interdire.

Quant aux funérailles, voyez les Tschérémisses.

Parmi ceux qui sont restés fidèles au paganisme, *Thore* est le nom de l'Être suprême; Satan, ou *Schaitan*, est celui du prince des démons. Plusieurs de leurs villages ont le bon esprit de se passer de prêtres, et de leur substituer le plus sage des anciens du lieu. Aussi leurs fêtes sont plutôt domestiques que religieuses.

Au printemps et en automne, un père de famille rassemble ses enfans autour de lui, et, sans avoir recours à l'entremise des prêtres, il adresse directement ses vœux ou ses actions de grace aux divinités que lui ont transmises ses ancêtres. Il invoque *Kérémet* le père, *Kérémet* la mère, *Kérémet* le fils, et leur immole quelques pièces de bétail, dont les débris servent à garnir la table de toute l'assemblée. Les prières dont on se sert sont dignes de la pureté de ce culte. « Dieu ! (s'écrie le célébrant, en élevant » les mains vers le soleil) donne-moi des fils » et des filles; je dirigerai leurs jeunes ans; ils » abriteront mes vieux jours. Donne-nous du » pain, pour pouvoir en rompre un morceau

» avec le pauvre. Bénis notre cabane, afin
 » que le voyageur, étranger en y entrant, en
 » sorte notre ami ».

Le costume des hommes Tschouvaches ressemble à celui des Tschérémisses, quant à la manière de porter les cheveux et la barbe, et aussi à l'égard des chemises brodées qui sont en usage chez eux. Mais il tient de l'habillement des paysans russes, pour les hauts-de-chausses, les souliers, les haillons qui tiennent lieu de bas, les chapeaux et les bonnets. Leur juste-au-corps n'a pas non plus de collet large et rabattu.

L'habillement des femmes mariées ne diffère du costume des filles qu'en ce que, contre l'ordinaire, celui-ci est plus mesquin. Leurs chaussures et leurs chemises sont presque les mêmes que celles des Tschérémisses. En été elles portent assez communément une chemise de dessus, appliquée à la taille par une ceinture appelée *sarr*. Une pièce garnie de franges descend de chaque côté de la ceinture. En hiver elles portent par-dessus la chemise une espèce de robe de pelletterie ou de drap coloré. Le bonnet des femmes, connu sous le nom de *ghouspou*, est tout couvert de perles de verre et de petites monnoies d'argent disposées comme des écailles. Les femmes font usage aussi d'une espèce de *mante* très-longue, appelée *ama*, qui passe

330 COSTUMES CIVILS, &c.

par-dessous la ceinture , et dont la partie supérieure est ornée dans le goût du bonnet. Sous ce bonnet elles se couvrent la tête d'une toile blanche , brodée ou piquée , garnie de verre sur les bords. Elle sert de voile aux fiancées. Mais les femmes mariées plient cette pièce de toile en deux tresses , et la font descendre sur le sein avec plus ou moins de prétention à la coquetterie. Les extrémités sont garnies de houppes ou de franges. Elles font aussi de leur chevelure une double tresse qu'elles dérobent sous leur chemise. A l'exemple de leurs voisines les Tschérémisses , les femmes Tschouvaches , au lieu de bonnets , portent de simples bandeaux chargés de petits ornemens. A ce bandeau est attachée une mante plus courte que celle qui tient au bonnet , et qui descend de même sur le dos. Par derrière , elles attachent à la ceinture une seconde mante semblable à la première. Quelques-unes , pour se distinguer davantage , portent une bande de peau , large comme la main , et ornée de mille petits objets : cette bande , placée sur l'épaule gauche , croise la poitrine.

Fin des mœurs et coutumes des Tschouvaches.





J. G. de S. Sauvageur inv



Tullare de Kazan.





J. G. de S. Sauvour inv.

femme Tattare de Kazan.

PUBLIC LIBRARY

M O E U R S
E T C O U T U M E S
D E S T A R T A R E S
D E K A S A N E T D ' O R E N B O U R G .

L'HISTOIRE détaillée des Tartares ou Tatars seroit bien propre à rabaisser l'orgueil des princes qui ont la manie des conquêtes. Ce peuple ignorant et de mœurs grossières , sans code et sans culte , étranger à toute civilisation , s'est soumis la plus belle et la plus étendue des quatre parties du monde , après avoir fait trembler le reste des nations de la terre.

Cette puissance si redoutable , sur son déclin au commencement du quinzième siècle , connut un maître au milieu du seizième , et devint province de la Russie en 1552.

C'est à cette époque que le royaume de Kasan fut réduit en gouvernement de l'empire ; il renferme la Permie et les cantons que baigne la Wraitka. La ville de Kasan a donné son nom à tout ce district. Les Tartares, au nombre de plus

de dix mille têtes mâles , en occupent les faux-bourgs et les villages circonvoisins , et sont répandus principalement dans le gouvernement d'Orenbourg.

Les Tartares d'Orenbourg-Kasan ne sont plus ce qu'étoient leurs ancêtres. Leur commerce avec les Russes , et la religion qu'ils tiennent des Mahométans , ont beaucoup adouci leur fierté féroce et presque naturelle ; depuis que , de Nomades qu'ils étoient , la population les a rendus stationnaires , ils sont devenus bons cultivateurs. Ils s'entendent fort bien sur-tout à élever des abeilles. Les jeunes filles sont de laborieuses villageoises qui filent la laine et le chanvre , et font elles-mêmes le drap ou la toile dont elles usent dans le ménage. L'éducation des enfans y est très-soignée. Le plus petit hameau a sa chapelle et son prêtre , son école et son maître , où les enfans des deux sexes , chacun de son côté , vont apprendre les principes du mahométisme et de la langue arabe. Ils ont un goût décidé pour l'histoire. Les paysans Tartares et les marchands se composent une petite bibliothèque manuscrite , en faisant une collection d'anecdotes relatives à leur pays et à leurs voisins. Ils vont plus loin. Chaque village , qui renferme ordinairement depuis dix jusqu'à cent fermes , possède son histoire particulière , non-

seulement par tradition , mais encore par écrit. Croiroit-on que les Tartares sont plus avancés de ce côté-là que les nations les plus polies et les plus éclairées d'Europe ?

Chaque ferme consiste en une chambre , quelques petits magasins isolés et des écuries. Il y a peu de maisons en pierre ; la plupart sont en bois. Une cheminée et un large banc en occupent l'intérieur , qui n'est éclairé que par des fenêtres vitrées chez les riches ; le pauvre pratique une lucarne bouchée avec du papier huilé. Quelques vaisselles de cuisine , quelques ustensiles d'agriculture , des coffres , des tapis ou pièces de feutre , des nattes d'écorce d'arbres forment tout leur mobilier. On ne trouve des coussins et des oreillers que chez les plus sensuels. Les lits de plumes y sont très-rares ; cependant on en voit.

Le comestible des Tartares n'est point réduit en science qui exige un long apprentissage , et cependant ils se nourrissent bien. L'usage du gruau et du pain s'est introduit parmi eux depuis quelque temps. Ils préfèrent les végétaux à la chair. La bouillie au riz et les dardines sont les mets de tous les jours. Ils ont une pratique qui n'est pas moderne , c'est leur prédilection pour le grain rôti ; ils font brunir au feu du froment , de l'orge , etc. le broyent dans un mor-

tier et le mangent presque tout crud , en le faisant tremper dans de l'eau ou du lait. Quelquefois ils le pétrissent avec du beurre et le laissent quelque temps au four. Du reste , ils observent les commandemens du Coran qui , ainsi que la Bible, ne tarit point sur cet article. Leur grand régal est ce qu'ils appellent *le plat aux cinq doigts*. C'est un hachis de chair de poulain réduite en bouillie et cuite sans assaisonnement , qu'ils mangent sans cuiller ni fourchette. Ils sont d'ailleurs très-frugals et très-économés. L'eau , le lait , des bouillons , du thé préparé à leur manière , voilà leur boisson. Ils trouvent une sorte de volupté à s'enivrer , sans doute parce que la loi le leur défend expressément. Ils boivent de différentes sortes d'hydromel ; mais l'excès dans lesquelles Tartares donnent tous, sans distinction d'âge ni de sexe, c'est le tabac à fumer. Ils font quatre repas par jour. Le banc , qui leur sert de lit, leur tient lieu de table , le long de laquelle ils mangent assis sur leurs talons. Ils ne manquent jamais de se laver et de réciter des prières avant et après le repas. Les Européens n'observent pas toujours ces louables pratiques.

Chez les Tartares d'une fortune aisée , les femmes mangent et logent à part , et sont presque toujours couvertes d'un voile. Elles ne paroissent devant les étrangers , que lorsque le mari veut

faire les honneurs de sa maison d'une manière distinguée et toute particulière. Cette mode tient à la religion, et peut-être au climat. Tous les orientaux en agissent de même.

Peu de nations multiplient autant qu'eux les soins de propreté. Il n'est point de parties de leur corps qu'ils ne lavent plusieurs fois le jour. Ils se croiroient souillés, s'ils laissoient tomber sur eux une goutte de l'eau que la nécessité journalière leur fait répandre. C'est pour cela qu'on les voit s'accroupir pour satisfaire à ce besoin.

Les Tartares de Kasan sont entr'eux d'une politesse affectueuse, et l'étranger a toujours à se louer de leur accueil. Pour se saluer, ils se présentent les mains, et se les serrent l'une dans l'autre, en se disant alternativement : *La paix soit avec toi*. Mais jamais ils ne se découvrent le chef. Il faut convenir que cette étiquette, simple et noble tout-à-la-fois, vaut bien nos courbettes et nos minauseries européennes.

Par une suite du respect qu'ils portent à leurs ancêtres, chez les Tartares, la vieillesse jouit de toute la considération qui lui est due. Le mot de *barbon* n'est point une injure à Kasan. On n'accorde cette épithète honorable qu'à ceux qui, à une barbe blanchie de bonne heure, joignent des mœurs irréprochables. On ne passe

point d'actes civils sans les consulter. Ils sont les arbitres dans tous les différends, et par-tout ils ont le pas. Souvent même, ils exercent les fonctions sacerdotales; et les rits de la religion ne sont jamais mieux observés que quand ils y président. Conformément au Koran qui tolère la polygamie, et au climat qui en fait un besoin, les Tartares prennent jusqu'à quatre femmes, mais plus souvent moins que plus. Elles jouissent de la plus parfaite égalité aux yeux du mari, et entrent chacune à son tour dans le lit conjugal. La paix ne règne pas toujours dans un tel ménage; on ne sauroit raisonnablement l'exiger, puisqu'elle règne si mal chez les époux monogames de nos froides contrées. Les Tartares marchands entretiennent une femme dans chaque ville où ils ont un comptoir. Si quelquefois l'absent a tort, il se rend justice, il cède au galant l'objet de ses desirs, et il se pourvoit d'une autre épouse. Nous sommes loin de cette philosophie dictée par le bon sens et par la nécessité des choses.

A Orenbourg, on a vu un mari qui en étoit à sa neuvième femme; il en avoit déjà vendu huit, d'un commun accord entre lui, son rival et celle qui étoit en tiers; il s'en étoit fait une nouvelle branche de commerce.

Les pères se rendroient coupables d'un gros péché,

péché, s'ils retenoient trop long-temps leurs enfans dans le célibat. Pour éviter ce reproche, ils tombent souvent dans l'excès contraire. L'intérêt préside au mariage ici moins qu'ailleurs. Rarement oblige-t-on les filles à épouser quelqu'un contre leur goût. Il faut que le prétendu achète sa femme. Le *kalim*, ou le *prix de sa belle*, est depuis vingt roubles jusqu'à cinq cents. (Le rouble vaut six livres de France.) Quelquefois pourtant on donne aux nouvelles mariées une dot, qui ne monte jamais au prix qu'elle coûte à son mari. A Kasan, on ne prend pas une femme pour s'enrichir.

On donne plusieurs termes pour s'acquitter du *kalym* ; fidèle aux échéances, le galant, en venant payer, fait sa cour à sa prétendue, ces sortes de visites s'appellent *aller près du sein*. La veille des noces, il est d'obligation pour la fiancée de se dégarnir de la toison que la nature, qui ne fait rien sans de bonnes raisons, s'étoit plu à faire croître pour voiler certaine partie du corps. Le fiancé doit de même raccourcir sa barbe. Pendant cette opération, la fiancée, couverte d'un voile, pleure son futur changement d'état avec ses compagnes, qui lui rendent visite à cet effet. Puis on la fait asseoir sur un tapis, et on la porte ainsi dans la maison du mari. Ceux d'entre les Tartares dont les mœurs se

sont laissé dépraver par la fréquentation que le commerce nécessite avec leurs voisins , spéculent quelquefois sur la première nuit de leurs noces. S'ils sont mécontents de la dot , ils font beaucoup de bruit , comme s'ils n'avoient point trouvé à cueillir cette fleur de virginité à laquelle ils attachent autant d'importance qu'ailleurs , et en conséquence , ils exigent des parens un dédommagement proportionné.

La noce consiste , comme à l'ordinaire , en repas , en danses , et en chants , accompagnés d'une musique dont la mélodie a toujours quelque chose de martial. Mais ce qui est digne de remarque , c'est que les femmes et les hommes dansent séparément. Ceux-ci sont plus lestes et plus animés ; celles-là ne forment que de petits pas traînans , pendant lesquels elles tiennent les deux mains étendues devant le visage. Les chansons tartares , pour n'être point rimées , n'en sont que plus poétiques et plus expressives. Les amans ne manquent jamais de se comparer au tendre tourtereau ; leur amante ressemble à la grue fidelle.

La stérilité , qui est devenue parmi nous , dans les hautes classes de la société , un titre de recommandation , en est encore un d'opprobre chez les Tartares. Le reste des usages , soit pendant les couches , soit par rapport à la circon-

cision, est à peu près conforme aux pratiques des Mahométans ; tout de même qu'en ce qui regarde les devoirs rendus aux morts. Ainsi que chez presque toutes les autres nations, la vanité accompagne l'homme jusques dans la tombe et au-delà du trépas. La fosse du riche n'est pas tout-à-fait la même que celle des pauvres. Il y a des distinctions que des épitaphes pompeuses rendoient jadis bien plus sensibles.

Les revenus ecclésiastiques de leurs moulas ou prêtres ne sont pas assez considérables pour les rendre paresseux. Malgré la dignité de leurs fonctions, ils sont obligés souvent de travailler de leurs mains pour suppléer à la modicité de leurs gages.

La fatalité est le dogme favori des Tartares, et il produit chez eux les plus salutaires effets : il les roidit contre l'adversité et les détourne du suicide : ils sont très-dévots, et leur piété a beaucoup d'onction.

Quant à leur signalement et à leurs costumes, les hommes sont d'une taille moyenne et maigre, mais bien prise ; ils ont de petits yeux, mais le regard vif. On remarque sur leur visage un certain air de modestie, et même de timidité, qui contraste avec le portrait que l'histoire nous a laissé de leurs ancêtres entreprenans. Tous les Tartares de Kasan,

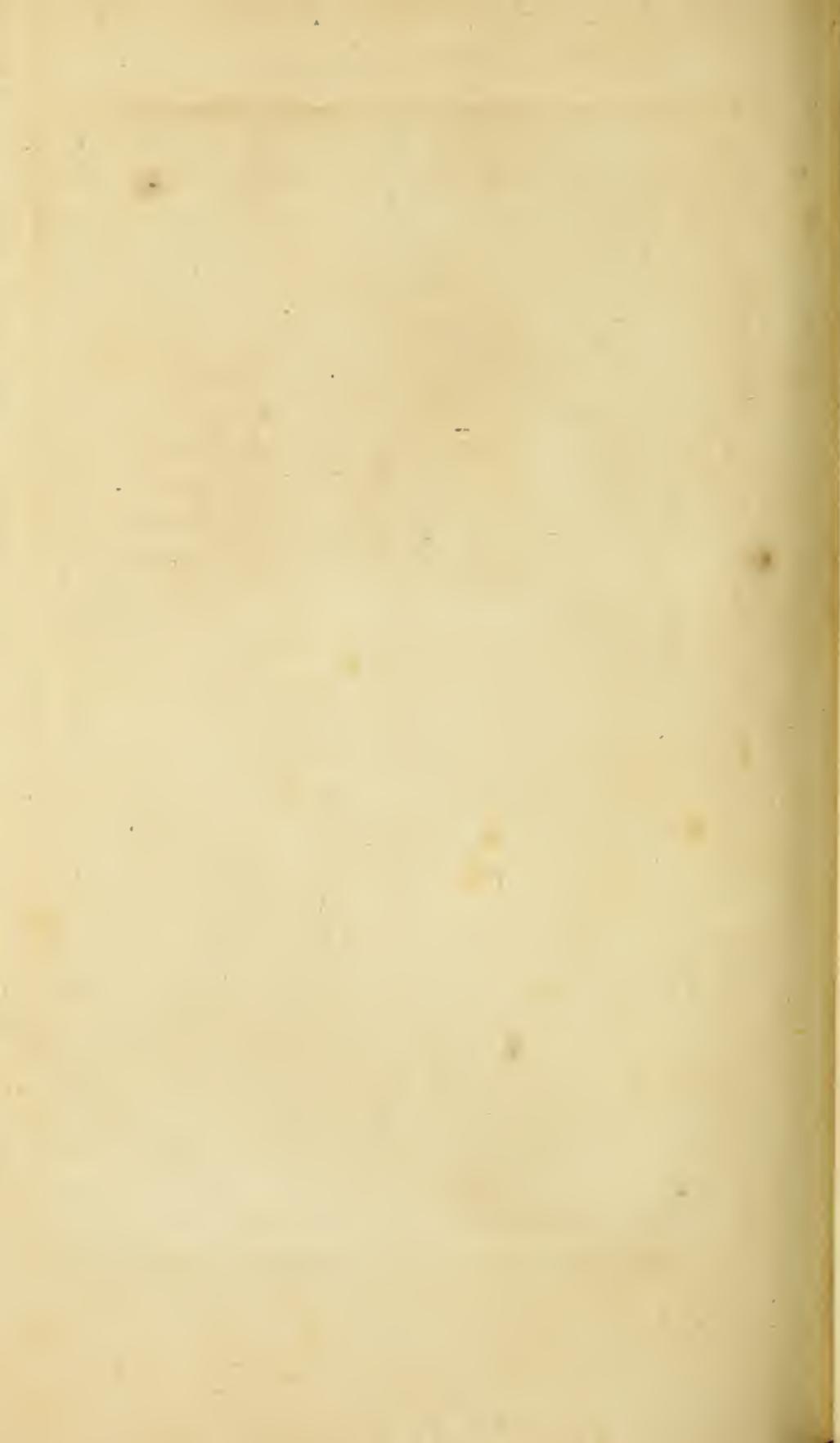
sur-tout les Mahométans , se rasant la tête , à l'exception de la moustache et d'une petite barbe au menton. Ils portent des chemises de toile , des hauts-de-chausses larges , des bottines ou bas de peau ; les pauvres mettent des souliers d'écorce d'arbre. Le reste de l'habillement consiste en une robe de chambre volante et légère nommée *kalat* , un habit de dessus , long et ample à la manière des Orientaux , dont les manches , terminées en pointes , sont assez souvent ouvertes , et par-dessus tout cela une ceinture , espèce de ceinturon de peau pour porter le sabre , la pipe et un couteau. Les habits de dessous chez les pauvres , sont de nanquin , et ceux de dessus de gros drap. Ceux des riches sont plus fins , ou d'une étoffe de soie , brodée d'or et d'argent. Ils se couvrent la tête d'une calotte surmontée d'un bonnet aplati et à rebord.

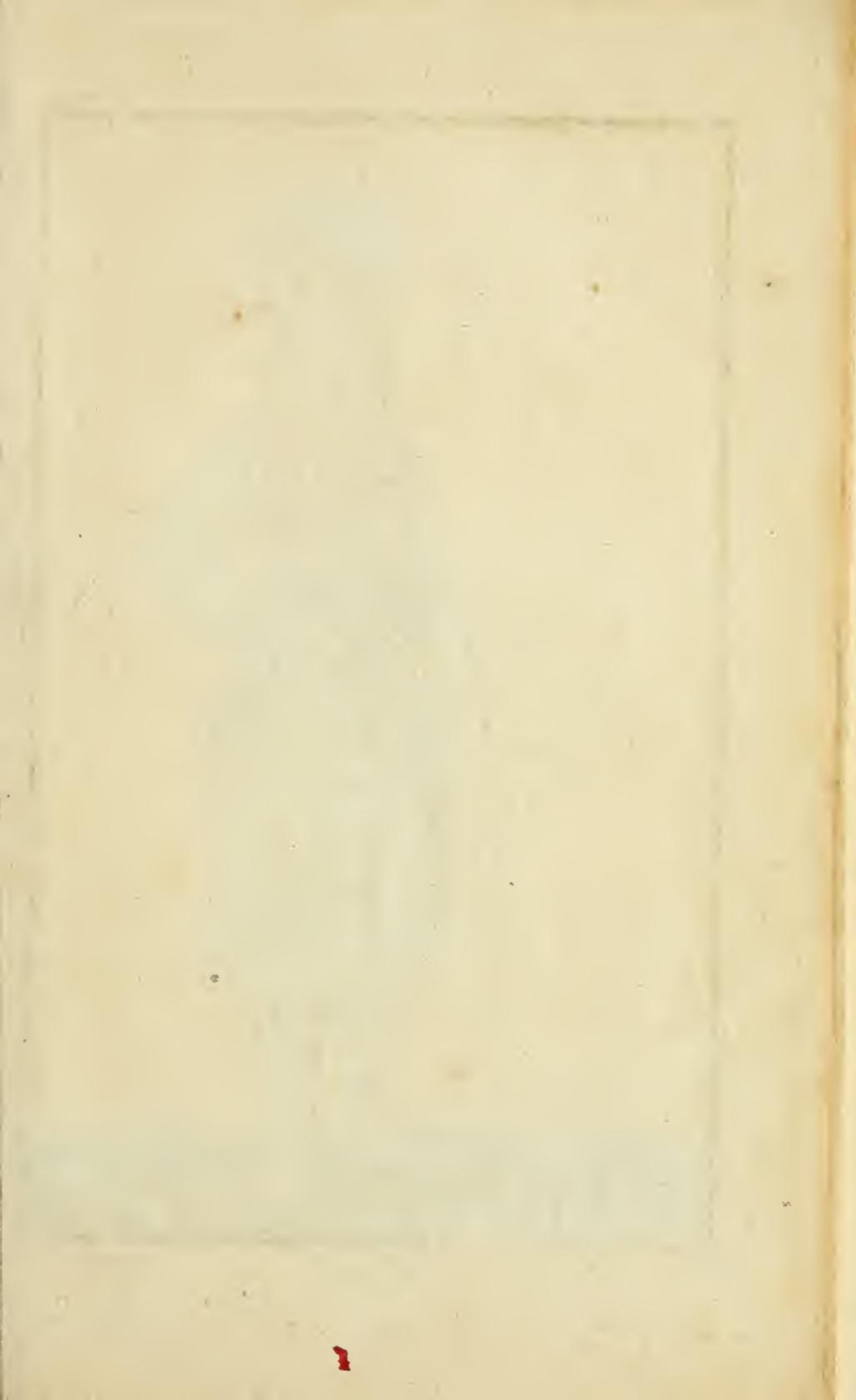
Les femmes Tartares de Kasan , plus fraîches que belles , sont d'une bonne constitution ; on est venu à bout de les rendre laborieuses , sédentaires , modestes et soumises. Leurs maris ne nous ont point communiqué leur recette. Leur habillement ressemble beaucoup à celui des hommes , si ce n'est que leurs bottines sont terminées en pointes , et que la coupe de leur vêtement leur est particulière. L'habit de dessous ,

brodé pardevant, se boutonne assez exactement sur le sein. Les plis retombent sur les hanches. Outre cela, le bas de la gorge est recouvert d'une espèce de fichu composé de perles de verre, ou de petites médailles disposées par couche comme des étoiles. Elles portent en outre, par-dessus l'épaule, un ruban en forme du cordon de quelqu'ordre. Elles ont en outre des colliers, des bagues et des boucles d'oreilles. Leurs cheveux noués en deux tresses, sont recouverts d'un bonnet, dont les grandes aîles retombent en partie sur les joues.

Elles ornent ou défigurent plutôt leur front avec un grillage de perles fines. Les femmes non mariées, en guise du bonnet, portent un bandeau semblable à une couronne ouverte. Les femmes du commun font usage du nanquin, ou de drap grossier fabriqué par elles. Les femmes riches, sur-tout, connoissent tout le prix d'un voile, et elles savent le placer à propos et avec avantage.

Fin des mœurs et coutumes des Tartares de Kasan.







Wohaks

FOOTBALL
PUBLIC
LIBRARY

M O E U R S

ET C O U T U M E S

D E S W O T Y A K S.

LA superstition ne dégénère en fanatisme , que quand le culte a des règles positives , rédigées par écrit. Les livres font les sectes. Quand les principes religieux ne sont que traditionnels , on peut s'écarter impunément de l'usage ; on peut le modifier , y ajouter , en retrancher , sans tirer à conséquence ; les hommes paroissent tenir davantage à ce qu'ils disent , qu'à ce qu'ils font.

C'est ce qui est arrivé aux Wotyaks ; peuple demi-barbare du nord de l'Asie , soumis à la Russie , dans le gouvernement de Kasan : peuple qui ne sait pas lire sa langue (Finnoise d'origine) , et chez lequel on trouve établies quantité de pratiques religieuses plus ridicules les unes que les autres , mais toutes innocentes et sans suite. Peu de nations ont été plus dévotes et plus paisibles en même-temps ; peu ont eu plus de fêtes sacrées et moins de révolutions po-

litiqnes. Occupés des détails multipliés de leurs cérémonies saintes , il ne leur resteroit pas de temps pour se livrer aux spéculations ambitieuses , s'ils avoient l'esprit d'en concevoir.

Jadis , à-peu-près libres à l'abri des Tartares qui les protégeoient, ils avoient leurs Kans particuliers, et reconnoissoient une noblesse parmi eux , divisés en plusieurs tribus, dont ils donnent le nom à leurs villages d'aujourd'hui. Le changement qu'a subi leur état politique a influé sur leurs moeurs. De pasteurs qu'ils étoient , ils sont devenus agricoles ; et à leurs tentes portatives, ils ont substitué des habitations fixes, plus solides et plus commodes. Cette peuplade composée environ de quarante mille mâles , est peu communicative, et n'admet pas volontiers des étrangers à ses fêtes. Les différends qui s'élèvent dans son sein ne sont point jugés au dehors. Si les conquêtes n'ont point agrandi les Wotyaks, si le commerce ne les a point enrichis, ils se sont trouvés à ce point juste , qui sépare la misère de l'opulence. On ne parle point d'eux , mais ils vivent contents ; et loin d'être privés du nécessaire , ils ont encore du superflu au service du voyageur honnête qui les visite.

Plusieurs de leurs habitudes privées leur font honneur. Pour se saluer, ils n'ont pas recours

à ces courbettes ridicules et avilissantes en usage ailleurs. Les hommes se donnent cordialement la main. Les femmes, au lieu de s'embrasser, se frappent mutuellement et de concert sur l'aisselle l'une de l'autre.

Dans chaque hameau, il y a des bains à l'usage des femmes qui viennent y accoucher, à la manière des Mordvines et autres peuples voisins, dont ils ont retenu beaucoup de coutumes.

A la naissance d'un nouveau né, le père sacrifie un bélier blanc au génie tutélaire de l'homme. Car ils croient aux Anges gardiens. Tous les peuples y ont cru. Pour peu qu'on ait observé le mécanisme du corps humain, on a été tellement émerveillé de la fragilité et de la complication de ses ressorts, et en même-temps tellement frappé de la multiplicité des dangers à courir sur cette terre, qu'on a pensé que l'homme ne pouvoit exister plusieurs années de suite que par miracle, ni faire un pas sans l'égide d'un être surnaturel, d'un ange conducteur et compagnon de l'homme depuis son berceau jusqu'à sa tombe. Les Turcs ont fait plus ; un Commentateur du Coran prétend que Dieu a donné soixante-dix Anges pour garder chaque Musulman ; l'un veille sur un membre, l'autre sur une autre partie du corps ;

deux principaux assis à sa droite et à sa gauche, écrivent l'un ses bonnes actions, le second ses mauvaises. On ne sauroit disconvenir que cette opinion ne puisse avoir ses momens d'utilité; des moralistes bien intentionnés pourroient en tirer un grand parti à l'avantage du cœur humain.

Après l'achat, les roubles bien comptés, et la dot évaluée à proportion, le mari emmène son épouse, couverte d'un voile. Celle-ci, arrivée à la maison paternelle, se retire à part pour troquer ses habits de vierge contre ceux de femme mariée. Pendant que le prêtre bénit un gobelet de bière, elle se place à terre sur le seuil de la chambre à coucher, couvert d'un drap. Conjointement avec le célébrant, elle demande à ses Dieux des enfans et du pain. Du pain et des enfans, voilà tous ses vœux. Les nations civilisées ne sont pas aussi modérées dans leurs desirs. Une paranymphe ou fille d'honneur verse de l'hydromel aux convives; et la jeune épousée, à genoux devant eux, garde cette attitude suppliante jusqu'à ce que chacun ait vidé son verre. Ce cérémonial noble et touchant, est suivi des divertissemens ordinaires. Il est encore un autre usage qui mérite d'être rapporté. Quelques semaines après la noce, le père de la mariée

visite le nouveau ménage , apporte le reste de la dot, et remmène sa fille. Celle-ci demeure chez lui plusieurs mois, habillée en fille et travaillant au profit de ses parens. Le temps de cette espèce de retraite fini, le mari vient chercher sa compagne qui, se ressouvenant encore de son premier état dont elle porte en ce moment le costume, semble ne quitter sa famille qu'avec la plus grande peine, et mouille de larmes chaque pièce de l'habillement, qu'elle quitte de rechef pour ne plus le reprendre. Une fête plus gaie encore que celle des noces, termine cette cérémonie, qui porte avec elle sa moralité. Les instrumens de musique qui les accompagnent dans leurs danses et dans leurs chants, sont la musette, la bombarde, une espèce de harpe, et une guitare à deux cordes.

Les funérailles des Wotyaks ne sont pas moins intéressantes. Pieux envers les morts, ils lavent le cadavre avec soin, et lui endossent un habillement complet; ils lui passent à la ceinture le même couteau que portoit ordinairement le défunt; mais ils ont la bonhomie d'en casser la pointe. On couvre le cercueil de gâteaux, et on allume un cierge du côté du chef. Lors de l'inhumation, on prononce ces paroles : *Terre ! fais-lui place.* Au retour du convoi, on se baigne, on se lave

les mains avec de la cendre ; on change d'habit , et le verre à la main on fait les derniers adieux au mort. On remarquera que le même cérémonial a lieu pour tous. A l'époque de la vie qui met tous les hommes de niveau , on se garde bien d'admettre des distinctions parmi eux , et de faire plus ou moins pour l'un que pour l'autre.

Le surlendemain , le septième et le quarantième jour après les obsèques , on célèbre une fête commémorative dans la maison du décédé ; on immole à sa mémoire une brebis ou un cheval , qu'on mange après lui en avoir réservé sa part. On porte cette portion dans la cour , et on dit en l'y laissant : *Prends ceci, c'est pour toi.*

Ils ont quantité de superstitions bien moins raisonnables encore , mais qui tiennent à la simplicité de leur caractère , et dont le motif est souvent respectable. Par exemple , ils se font scrupule de faire trafic de la cire de leurs ruches. C'est bien assez , disent-ils , d'enlever aux abeilles leur miel.

Leur religion est l'idolatrie. Au lieu de temple , ils ont consacré sur les hautes collines , et sur-tout au milieu des forêts de sapins , des places qu'ils appellent *louds*. C'est-là qu'ils se

rassemblent pour adorer en commun l'Être-Suprême qu'ils nomment *Inma* ou *Ilmar*, et qu'ils ne croient pas présent par-tout à la fois, mais résider dans le Soleil. Ils ne sont pas assez complètement heureux, pour ne pas croire au démon qu'ils désignent sous le nom de *Schaitan*, c'est-à-dire, Satan; et qui, selon eux, fait sa demeure dans l'eau. Cette dernière circonstance m'empêche pas qu'ils ne se figurent l'enfer comme un lieu de douleur rempli de chaudières à goudron. Ils appellent leur paradis le *séjour lumineux*. Leurs fêtes sont très-multipliées. Ils en ont de générales que la nation célèbre en corps; d'autres sont particulières à chaque village: d'autres ne sont que domestiques; le père de famille, dans l'intérieur de son habitation, fait les fonctions de prêtre au milieu de ses enfans. Ils ont la fête aux bleds, celle au semeur, celle aux foins, celle aux abeilles. Dans toutes ils consomment beaucoup de gâteaux, et immolent des quadrupèdes, des oiseaux, dont ils mangent la chair.

Ceux qui professent le christianisme, sont mal vus du reste de la nation, quoiqu'ils aient combiné ensemble quantité de leurs anciennes pratiques superstitieuses avec les nouvelles opinions qu'ils ont embrassées. Malgré l'attachement des Wotyaks pour le culte de leurs

pères , en 1774 on a baptisé jusqu'à vingt-sept mille hommes et autant de femmes.

L'habillement des hommes ressemble à celui des paysans Russes ; mais pour l'ordinaire , il est fait de gros drap blanc. Leurs bonnets d'hiver sont de la même matière , ainsi que le bord , d'une couleur différente de celle du bonnet. A leur ceinture , ils attachent un couteau , et un étui pour y mettre une hache.

Les femmes Wotyakes mettent des chemises courtes , un corset ou pourpoint piqué , et des souliers d'écorce d'arbre. Leur habillement d'été consiste en une chemise de dessus ordinaire , ayant les manches un peu étroites , et les poignets piqués ou brodés. Elles appliquent cette chemise contre le corps , à l'aide d'une ceinture attachée de manière que de chaque côté il en descend un bout d'une certaine longueur. A cette ceinture elles suspendent une petite bourse , espèce de sac-à-ouvrage , qui renferme du fil , des aiguilles , etc. Leur coëffure est une toile piquée et garnie de franges , qui passe par-dessus la tête , soutenue par un cercle élastique et fort élevé. Cet édifice léger , bâti en l'air , descend en partie sur le dos. Près des oreilles flotte une boucle de cheveux noués par le bout. L'habillement d'hiver est une robe longue complète,

appelée *tamaschadaren*, fendue par-devant, à manches amples, et sans collet. Le drap de cette robe est toujours d'une couleur vive. En hiver, les dames se couvrent la tête d'un mouchoir attaché sous le menton. Par-dessus on met un bonnet garni en haut d'une colonne d'écorce de bouleau; le tout est revêtu d'étoffe. Par-dessus cette colonne, on étend une grande pièce de toile, qui peut servir à la fois de manteau et de voile, selon les circonstances.

Les filles Wotyakes portent des bonnets qui prennent la forme de la tête, et qu'on nomme *takia*. Elles sont toujours moins parées que les femmes mariées; sans doute parce qu'en général elles en ont moins le moyen.

La plûpart des femmes de ce pays ont les yeux clignans et infiniment petits. Elles ne sont pas grandes, et paroissent assez mal prises dans leur taille. Avec beaucoup de pudeur, elles n'en sont pas moins complaisantes.

*Fin des mœurs et coutumes des Votyaks, et
du second volume.*

